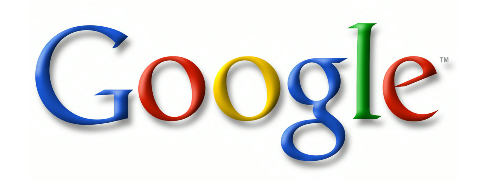






COLLECTION

Complette

DES

ŒUVRES

DE

Mr. DE ***.

TOME VINGTIÈME.

POÉSIES

MÊLÉES,

&c.

TOME TROISIEME.

GENEVE.

M. DCC. LXXIV.

POËSIES.

ÉIPTRE

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Elève d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux arts,
Qui penſes en grand-homme, & qui permets qu'on penſe ;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des ſots préjugés, tyran plus odieux ;
Prête à ma faible voix des ſons mélodieux ;
A mon feu qui s'éteint ren ſa clarté première :
C'eſt du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha ;
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa,
Fetfa ! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille ;
On ne le trouve point dans Racine & Corneille ;
Du Dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*
Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un Turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature & des jours des humains ;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains ;
Que prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan dans le ſein du loiſir

Ait le droit de ſerrer le col de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.
Je ne ſaurais ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs (1)
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en veangeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe; & je te remercie.
Puiſſent les Dieux ſurtout, ſi ces Dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs des deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (2)
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que ſortant des débris qui couvrent ſa ruine,
Athène reſſuſcite à ta puiſſante voix!
Ren-lui ſon nom, ſes Dieux, ſes talens & ſes loix.
Les deſcendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & ſans eſprit couchés ſur la pouſſière,
A leurs divins ayeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (3)
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scevole
On voit des récollets aux murs du capitole.
Ainſi cette Circé qui ſavait dans ſon tems
Diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice,
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyſſe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux,
Ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.

Tu formes des héros. —— Ce ſont les ſouverains
Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand homme du tems a dit dans un beau livre,
Quand Auguſte buvait la Pologne était ivre. (4)
Ce grand homme a raiſon. Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince eſt un ſot, le peuple eſt ſans génie.
Qu'un vieux ſultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal:
Ses bachas aſſoupis le ſerviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ſes jours ſont marqués de combats & de fêtes;
Elle donne le bal, elle dicte des loix,
De ſes braves ſoldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux arts enrichit ſon empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire;
Tandis que Mouſtapha caché dans ſon palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que ſa hauteſſe
A perdu cent vaiſſeaux dans les mers de la Grèce,
Que ſon viſir battu s'enfuit très à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira ſous Pompée, (5)
De tous ces vains propos ſon ame eſt peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend ſa pipe, il fume; & pour ſe conſoler
Il va dans ſon harem où languit ſa maîtreſſe,
Fatiguer ſes appas de ſa molle faibleſſe.
Son vieil eunuque noir, témoin de ſon tranſport,
Lui dit qu'il eſt Hercule; il le croit & s'endort.
O ſageſſe des Dieux, je te crois très profonde;

Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc & les sots éclairés & soumis.

NOTES.

(1) *Que d'un faquin châtré.*

LE chiaoux bacha qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toûjours prendre la main sur l'ambassadeur quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand visir, les deux cadilesker & le muphti; mais l'excès de l'insolence barbare, est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obrescow au mépris du droit des gens.

(2) *Aux champs de Marathon.*

On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée & de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade & neuf autres chefs ses collègues qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied & dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, & qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas si bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toûjours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle defit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encor plus surprenante, les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu sur mer.

C'est à-peu-près ainsi que la petite flotte de l'impératrice CATHERINE II, sous le commandement du comte Alexis Orlof a détruit entiérement la flotte Ottomane le 6 Juin 1770. Le nom d'Orlof n'est pas si harmonieux que celui de Miltiade, mais doit aller de même à la postérité.

La journée de Platée est semblable à celle de Marathon. Aristide & Pausanias avec environ soixante mille

Grecs défirent entiérement une armée de cinq cent mille Perses selon Diodore de Sicile; supposé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu se mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce est coupée. Mardonius chef de l'armée Persane y fut tué; supposé qu'un Perse se soit jamais appelé Mardonius, ce qui est aussi ridicule que si on l'avait appellé Villars ou Turenne.

Xerxès possédait les mêmes pays que Moustapha. Le comte de Romanzow a battu le grand visir Turc, comme Pausanias & Aristide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs. Nous sommes plus modestes aujourd'hui.

(3) *Sont des fripons rampans.*

Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas secondé les Russes comme ils le devaient.

(4) *Quand Auguste buvait la Pologne était ivre.*

Ce vers cité est du roi de Prusse. Il est dans une épitre à son frère.

Lorsqu'Auguste buvait la Pologne était ivre,
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cithère, & tout suivit la cour.
Quand il se fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmota son breviaire.

(5) *Colchos où Mithridate expira sous Pompée,*

Pompée défit Mithridate sur la route de l'Ibérie à la Colchide, mais Mithridate se donna la mort à Panticapée.

EPITRE
AU ROI DE SUÈDE.

Gustave, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaisir & la gloire
De voir dans mes déserts en mon humble maison
Les fils de ces héros que célébra l'histoire!
J'aurais cru ressembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les Dieux dans son pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, surtout à leur bonté; (*)
Ils n'auraient point rougi de ma simplicité;
Et Gustave surtout pour le prix de mon zèle
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle,
Je serais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformant mon jardin,
De ma salle à manger fît une sacristie.
La grand'messe pour moi n'a que peu d'harmonie.
Envain mes chers vassaux me croiraient honoré
Si le seigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très profane, & je sais me connaître.
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais souper,
L'éclat de ce haut rang ne saurait me frapper.
  Le grand roi des Bretons qu'à St. Pierre on condamne,
Est le premier prélat de l'église anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu

(*) Le prince son frère était avec lui.

D'un grave patriarche, ou si l'on veut de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame éprise,
Et je suis tout au plus serviteur de l'église.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'esprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire,
A revoir Sans-souci, ce fortuné séjour
Où règne la victoire & la philosophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modestie.
Jeune héros du nord entouré de héros,
A ces nobles plaisirs je ne peux plus prétendre.
Il ne m'est pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reste en ma chaumière attendant qu'Atropos
Tranche le fil usé de ma vie inutile :
Et je crie aux destins du fond de mon asyle,
Destins qui faites tout & qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

EPITRE.

AU ROI DE DANNEMARCK,

SUR LA LIBERTÉ DE LA PRESSE ACCORDÉE DANS TOUS SES ÉTATS.

MOnarque vertueux quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golphe Baltique?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie & pour me rendre heureux?
  Peu de rois comme toi transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le sage, & Frédéric le grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
  Avec Ganganelli je ne suis pas si bien.
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce Pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
  Mais sans examiner ce qu'on doit à la Bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse
Ose se faire entendre à ta sage jeunesse;
Et libre avec respect, hardi sans être vain,

Je

Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence,
Tu rends ses droits à l'homme, & tu permets qu'on pense.
Sermons, romans, physique, ode, histoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : & siffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégase.
Dans Paris quelquefois un commis à la phrase
Me dit : » à mon bureau venez vous adresser.
» Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penser.
» Pour avoir de l'esprit allez à la police.
» Les filles y vont bien sans qu'aucune en rougisse.
» Leur métier vaut le vôtre : il est cent fois plus doux ;
» Et le public sensé leur doit bien plus qu'à vous.
C'est donc ainsi, grand roi, qu'on traite le Parnasse.
Et les suivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Bélisaire à Paris ne peut rien publier (1)
S'il n'est pas de l'avis de monsieur Ribalier !
Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots (2)
Que prodigua Balzac assez mal à propos,
Les romans de Scaron n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la discorde en fureur (3)
Sous un roi sage & doux semant partout l'horreur,
De l'empire Ottoman la splendeur éclipsée,
Sous l'aigle de Moscou sa force terrassée,
Tous ces grands mouvemens seraient-ils donc l'effet
D'un obscur commentaire ou d'un méchant sonnet ?
Non, lorsqu'aux factions un peuple entier se livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'est pas pour un livre.

Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
Ruiner son libraire, excéder son lecteur,
Faire siffler partout sa charlatanerie,
Ses creuses visions, sa folle théorie.
Un livre est-il mauvais ! rien ne peut l'excuser.
Est-il bon ? tous les rois ne peuvent l'écraser.
On le supprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;
Le pape le proscrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'est mis en crédit,
Prétend qu'à son exemple on n'ait jamais d'esprit.
Tu n'y parviendras pas apostat d'Hippocrate.
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, cesse de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma pensée, assassin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre ;
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.
Mais voilà, me dis-tu, des phrases mal-sonnantes,
Sentant son philosophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les, n'est-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public à profit met toutes nos querelles ;
De nos cailloux frottés il sort des étincelles,
La lumière en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.
Sans le droit d'examen & sans des adversaires
Tout languit comme à Rome, où depuis huit cent ans (4)
Le tranquille esclavage écrasa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juste indulgence

Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'est aussi le vœu de tous les gens sensés.
A conserver les mœurs ils sont intéressés.
D'un écrivain pervers ils font toûjours justice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau (*),
Y trouvent en naissant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne soit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était sorti ?
On punit quelquefois & la plume & la langue ;
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles sermons (5)
Au nom de Jésus-Christ prêchés par des démons.
Mais quoi, si quelque main dans le sang s'est trempée,
Vous est-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos si l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuistre en son taudis compose une satire.
En ai-je moins le droit de penser & d'écrire ?
Qu'on punisse l'abus ; mais l'usage est permis.
De l'auguste raison les sombres ennemis
Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea sous la presse & sut multiplier
Tout ce que notre esprit peut transmettre au papier.
Cet art, disait *Boyer*, a troublé des familles (6) ;
Il a trop rafiné les garçons & les filles.

* Célèbre imprimeur de sottises ; tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne, chez *Pierre Marteau*.

Je le veux ; mais aussi quel bien n'a-t-il pas faits!
Tout peuple, excepté Rome, a senti ses bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie,
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie!
Quel opprobre, grand Dieu! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter son peu d'argent,
Et revenait content de la sainte Madone,
Chantant sa litanie, & demandant l'aumône!
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (7)
Payait au sacristain pour sa première nuit.
Un testateur mourant sans léguer à St. Pierre (8)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin, tout un royaume interdit & damné (9)
Au premier occupant restait abandonné,
Quand du pape & de Dieu s'attirant la colère,
Le roi sans payer Rome épousait sa commère.
Rois! qui brisa les fers dont vous étiez chargés,
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés?
Quelle main favorable à vos grandeurs suprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadèmes?
Et qui du fond du puits tirant la vérité
A sû donner une ame au public hébêté?
Les livres ont tout fait: & quoi qu'on puisse dire,
Rois! vous n'avez régné que lorsqu'on a sû lire.
Soyez reconnaissans, aimez les bons auteurs:
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaicteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaisirs qu'ils vous donnent!
Plaisirs purs que jamais les remords n'empoisonnent.
Les pleurs de Melpomène, & les ris de sa sœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaise humeur?
Souvent un roi s'ennuie; il se fait lire à table

De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé.
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mords eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire.
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs le Parnaſſe habité,
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confeſſe ?
On ne leur dit jamais : gardez-vous bien ma ſœur
De vous mettre à penſer ſans votre directeur.
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liège,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'eſt une république éternelle & ſuprême
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thélême : (*)
Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois :
Le noble de Veniſe & l'eſprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire,
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toûjours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encor au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

(*) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que voudras.*

NOTES.

(1) *Bélisaire à Paris.*

Le chapitre quinziéme du roman moral de Bélisaire, passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie & de vraie piété qui ayent jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de Sorbonne, nommé Ribalier, qui avec un autre régent du collège nommé Cogé, souleva une grande partie de la Sorbonne contre Mr. de Marmontel, auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal-sonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il falut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le pater noster, en transposant un mot & en abusant d'un autre. (*Voyez l'article* Livre *dans les Questions sur l'Encyclopédie*).

La Faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, & elle commençait par un solécisme. Le public en rit, & bientôt on n'en parla plus.

(2) *Les pointes de Voiture*, &c.

Voiture qui fut frivole & qui ne chercha que le bel esprit; Balzac qui fut toûjours ampoulé, & qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très grande réputation dans leur tems. Chapelain en eut encor davantage; ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, & ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(3) *Chez le Sarmate altier.*

Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée & si cruelle sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux loix, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

(4) *Où depuis huit cent ans.*

On ne voit pas en effet, depuis ce tems, un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de génie, & qui entre dans la bibliothèque des nations.

Les Dante, les Pétrarque, les Boccace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Tasse, les Arioste, ne furent point Romains.

(5) *D'un Guignard, d'un Bourgoin.*

C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jésuite qui fut pendu, et Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il est vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles ; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

(6) *Cet art, disait Boyer.*

Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, disait toûjours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable ; & que depuis qu'il y avait des livres, les filles savaient plus de sottises à dix ans qu'elles n'en avaient su auparavant à vingt.

(7) *Du temple au lit d'hymen.*

Jusqu'au seiziéme siécle, il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec sa femme, sans avoir fait bénir le lit nuptial, & cette bénédiction était taxée.

(8) *Un testateur mourant.*

Quiconque ne faisait pas un legs à l'église par son testament était déclaré déconfès, on lui refusait la sépulture ; & par accommodement, l'official ou le curé, ou le prieur le plus voisin, faisait un testament au nom du mort, & léguait pour lui à l'église en conscience ce que le testateur aurait dû raisonnablement donner.

(9) *Un royaume interdit & damné.*

Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdisait un royaume. On croit que celui qui se disait le père commun des chrêtiens se bornait à priver une nation de toutes les fonctions du christianisme, afin qu'elle méritât sa grace en se révoltant contre le souverain. Mais on observait dans cette sentence des cérémonies qui doivent passer à la postérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la messe, & on n'en celébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impur. On ôtait tous les corps saints de leurs châsses, & on les étendait par terre dans l'église, couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de l'interdit était jetté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de se raser, de se saluer. Enfin, le royaume appartenait de droit au premier occupant ; mais le pape prenait toûjours soin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il désignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

ÉPITRE
A Mr. D'ALEMBERT.

ESprit juste & profond, parfait ami, vrai sage,
D'Alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage?
Le roi Danois & toi, mes juges souverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège est beau. Mais que faut-il écrire?
Me permettriez-vous quelques grains de satire?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mœvius?
Horace a-t-il raison contre Nomentanus?
Oui, si ces deux latins montés sur le Parnasse
S'égayaient aux dépens de Virgile & d'Horace,
La défense est de droit; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les tems repoussa le frélon.
La guerre est au Parnasse, au conseil, en Sorbonne.
Allons, défendons-nous, mais n'attaquons personne.
Vous m'avez endormi, disait ce bon Trublet (1).
Je réveillai mon homme à grands coups de sifflet.
Je fis bien: chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime & je l'honore;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la saine raison triomphe avec le tems.
Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame (2)
La loi qui prostitue & sa fille & sa femme,
Lorsqu'il veut de Paris faire un vaste bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il est tel;
Et que sur cet article on n'a plus rien à faire,
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.

Alors

Alors on examine, & le public inftruit
Se moque de Larchet qui jure en fon réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé fur fes rives (3)
Reçoit avec plaifir fes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croifés fait-il bâiller Paris,
On m'ennuie à mon tour des plus pefans écrits,
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (4)
On préfère à mes vers Crébillon le barbare; (5)
Cette longue difpute échauffe les efprits.
Alors du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvres fans nombre enrichiffant la fcène,
Sur de fublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli,
L'efprit, le goût s'épure, & l'art eft embelli.
Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ftances de Lagrange, aux couplets de Rouffeau, (6)
Que Mégère en courroux tira de fon cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de La Beaumelle (7)
Infulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer dans fes obfcurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont rien appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate,
Avant que fur fa joue ou fur fon omoplate,
Des rois & des héros les grands noms foient vengés
Par l'empreinte des lys qu'il a tant outragés.
Ces ferpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poifons & rampans dans l'ordure,
Sont toûjours écrafés fous les pieds des paffans.
Vive le cigne heureux qui par fes doux accens
Célébra les faifons, leurs dons & leurs ufages,

Les travaux, les vertus & les plaisirs des sages.
Vainement de Dijon l'impudent écolier (8)
Croassa contre lui du fond de son bourbier.
Nous laissons le champ libre à ces petits critiques,
De l'ivrogne Fréron disciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
Devers Saint Innocent vont salir du papier,
Et sur les dons des Dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaisans, semblables aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur souffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES.

(1) *Ce bon abbé Trublet.*

VOyez la piéce intitulée le Pauvre Diable.

(2) *Lorsque dans son grenier certain Larchet réclame.*

Larchet répétiteur au collège Mazarin; il soutint opiniatrément que dans la grande ville de Babilone toutes les femmes & les filles de la cour étaient obligées par la loi de se prostituer une fois dans leur vie au premier venu pour de l'argent; & cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babilone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puisqu'Hérodote l'avait dit expressément. Le même Larchet disputa fortement sur le grand serpent Ophionée, sur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit *que la providence envoye la peste & la famine sur la terre.* Il y a encor dans la poussière des collèges de ces cuistres qui semblent être du quinzième siécle. Notre auteur ne fit que se moquer de ce Larchet, & il fut secondé de tout Paris à qui il le fit connaître.

(3) *L'abbé François écrit.*

Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'est chargé entiérement. C'est un pauvre inbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philosophes; livre que personne ne connait ni ne connaîtra.

(4) *A Danchet, Brunet.*

Danchet est un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies & quelques opéra; pour Brunet, nous ne savons qui c'est, à moins que ce ne soit un nommé Mr. le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoiselle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoiselle Corneille, mais point son ode, qui ne valait rien. Alors, Mr. le Brun écrivit contre le même homme, auquel il venait de donner tant de louanges. Cela est dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre aussi qu'on se moque de lui.

(5) *Crébillon le barbare.*

Nous ne savons si par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du stile qu'on a reprochée à Crébillon; c'est peut-être l'un & l'autre. Mais ce n'est pas parce qu'Atrée est trop cruel qu'on ne joue point cette pièce, & qu'elle passe pour mauvaise chez tous les gens de goût. Car dans Rodogune, Cléopatre est plus cruelle encor; & cette atrocité même semblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme: cependant, cette fin de la tragédie de Rodogune est un chef d'œuvre du théâtre, & réussira toûjours.

Nous trouvons dans le Mercure de Novembre 1770, page 83, les réfléxions les plus judicieuses qu'on ait encor faites sur l'Atrée; les voici.

» En général les vengeances, pour » être intéressantes au théâtre, doi» vent être promptes, subites, vio» lentes; il faut toûjours frapper de » grands coups sur la scène. Les hor» reurs longues & détaillées ne sont » que rebutantes. Mr. Crébillon mal» gré ce précepte a risqué la coupe » d'Atrée; mais elle n'a pu réussir à » beaucoup près. -- Quelques esprits » faux, quelques jeunes têtes qui » n'ont pas réfléchi, croyent que les » atrocités sont le plus grand effort » de l'esprit humain, & que l'hor» reur est ce qu'il y a de plus tragi» que. Elles se trompent beaucoup; » c'est tout ce qu'il y a de plus facile » à trouver. Nous avons des romans » inconnus & fort au-dessous du » médiocre, où l'on a rassemblé assez » d'horreurs pour faire cinquante » tragédies détestables. «

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise pièce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord Atrée --- *Voit enfin renaître l'espoir & la douceur de se venger d'un traître. Les vents qu'un Dieu contraire enchaînait loin de lui, semblent exciter son couroux avec les flots. Le calme si longtems fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussi-tôt après Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus, & il dit, *que ce jour tant souhaité, ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théatre & de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger, fût ce même des Dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée ! La Fontaine a dit en riant :

. . . . je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en Dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé ; & exprimer de tels sentimens sans avoir dit encor de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théatre & du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance au bout de vingt ans, est nécessairement de la plus grande froideur, & ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, & qui exécute son projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne, rien qui vous émeuve : ce n'est qu'une atrocité longue & plate.

4°. La piéce pèche encor par un défaut plus grand s'il est possible, c'est un amour insipide & inutile entre un fils d'Atrée nommé Plisthène & Théodamie fille de Thieste ; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vuide de la piéce.

5°. Le stile est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance.

Un ennemi ne peut pardonner une offense ;
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *& déja dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des Dieux,
Je vais être vengé, *Thieste quelle joie !*

La plûpart des vers sont obscurs & ne sont pas français.

Ah ! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur, de mon bonheur suprême.

Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect, & les Dieux, & son père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère:
Mais dût tomber sur moi les plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi,
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte,
Thieste, chassez-en les soupçons & la crainte.

Une piéce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir? Pour comble d'impertinence, la piéce finit par ce vers abominable.

Et je jouis enfin du prix de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant,

Il faut un terme au crime, & non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, son Pyrrhus, son Xerxès, son Catilina, son Triumvirat, sont des piéces encor plus mauvaises, & que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare. Mais nous ne convenons pas que son Electre, & surtout son Rhadamiste méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très belles choses, particuliérement dans Rhadamiste; & quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeler. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts; Rhadamiste sera toûjours jouée avec un grand succès: & même on verra Electre avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette piéce. Il y a dans ces deux ouvrages un fonds de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la piéce de Rhadamiste aurait été très claire n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très grandes beautés.

(6) *Aux stances de La Grange, aux conplets de Rousseau.*

Les Philippiques de La Grange & les couplets de Rousseau passèrent assez longtems pour être écrits avec force & avec enthousiasme. Mais les esprits bien faits & les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper.

En effet, ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès, qui conduisit La Grange en prison, & le portrait de Rousseau à la Grève!

La Grange était le plus coupable des deux sans contredit: on pouvait le punir capitalement pour crime de leze-majesté au second chef; mais le duc d'Orléans régent eut encor plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie.

(7) *Ce fou de La Beaumelle.*

On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de La Grange, ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cevennes auprès de Castres. Il a été élevé à Genève, & a été répétiteur des enfans de Mr. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre sous le pasteur De La Rive, en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE A Mr. DE LA CONDAMINE,

De l'académie Française et de l'académie de sciences, &c.
A Ferney 8. Mars 1771.

MONSIEUR,

Monsieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie; je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le Sr. La Beaumelle en 1752, vendit à Francfort au libraire Esslinger, pour dix-sept louis, le *Siècle de Louis XIV* que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France & de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet eloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit: Qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois son ministre, dont il était excédé, & qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tom. 3. pag. 269 & 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée, engagea le prince son époux père du roi régnant, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, & à trahir son roi, son ayeul & sa patrie. Il ajoute que l'armée des assiégeans jettait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne léverons pas le siége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (T. 4. pag. 209.)

Q'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans de vieilles culottes de l'archevêque de Paris; mais qu'un *tel mariage n'est pas ex-*

traordinaire, attendu que Cléopatre déja vieille, enchaîna Auguste. (T. 3. p. 75.)

Que le duc de Bourbon étant premier ministre, fit assassiner Vergier ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de St. Louis pour récompense. (Tom. 3. du Siécle, p. 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant, avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. 2. p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfans de la Voisin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties écrites du stile d'un laquais qui veut faire le bel esprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois; c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé, *mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Singner, & d'autres membres du conseil souverain de Berne qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle edition; Mr. le comte d'Erlach en écrivit en France où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papier sur table & preuve en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (page 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat à madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci.

» On se rappelle très-bien que vous » partites d'ici avec la gouvernante » des enfans d'une dame de Gotha, » qui s'éclipsa furtivement avec vous » après avoir volé sa maîtresse; ce » dont tout le public est pleinement » instruit ici. Mais nous ne disons » pas que vous ayez part à ce vol. » A Gotha 24 Juillet 1767. *Signé* » ROUSAULT, conseiller aulique de » son altesse séréníssime. »

Son altesse eut la bonté de m'envoyer la copie de cette attestation, & m'écrivit ensuite ces propres mots

le 15 Auguste 1767 : » Que vous » êtes aimable d'entrer si bien dans » mes vues au sujet de ce misérable » La Beaumelle! Croyez-moi, nous » ne pourions rien faire de plus sage » que de l'abandonner lui & son » aventure, &c. « Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la duchesse de Gotha. Je pouvais alléguer des choses beaucoup plus graves; mais comme elles pouraient être trop funestes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien constatée. Je vous en fais juge, monsieur, & je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies sur lequel j'ai été forcé de jetter les yeux un moment, j'ai été bien consolé par votre souvenir. Je vous souhaite du fond de mon cœur une vieillesse plus heureuse que la mienne, sous laquelle je succombe dans des souffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre aussi autentique & aussi décisive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philosophe d'avoir pour ennemis de tels misérables.

(8) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.*

Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, & ci-devant maître de quartier dans une pension, a fait un livre entier contre Mr. de St. Lambert, Mr. de l'Ile, Mr. Dorat, Mr. Vatelet, & M. Le Mierre. Ce jeune homme s'est avisé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'est érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers. Et ensuite il décide que Mr. de l'Ile a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction est pourtant, de l'aveu de tous les connaisseurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, & il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément sans respect pour le public, décide d'un ton de maître, que tel vers est ridicule, tel autre plat, tel autre grossier sans en alléguer la plus faible raison. Il ressemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaissons point ce critique, nous ne connaissons point Mr. de l'Ile, mais nous remercions Mr. de l'Ile du plaisir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en plusieurs endroits, & qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, & Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encor l'estimable poëme des *Saisons* de Mr. de St. Lambert; mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner si fiérement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris qui ne purent en écouter que deux actes. Le *pauvre diable* mourant de honte & de faim, se fit satyrique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du pauvre diable, la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font.

ÉPITRE

AU ROI DE LA CHINE,

SUR SON RECUEIL DE VERS QU'IL A FAIT IMPRIMER.

REçois mes complimens, charmant roi de la Chine. (1)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline !
On ſait dans l'occident que malgré mes travers,
J'ai toûjours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut ; quoi qu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Fréderic a plus d'art, & connaît mieux ſon monde ;
Il eſt plus varié ; ſa veine eſt plus féconde ;
Il a lu ſon Horace, il l'imite : & vraiment
Ta majeſté Chinoiſe en devrait faire autant.
  Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poëſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd ;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
  O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme,
Dis-moi ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris.
Ton temple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure
Qui veut qu'avec ſix pieds d'une égale meſure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,

L'un serve pour la rime, & l'autre pour le sens ?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle unigénitus, billets aux confessés, (2)
Et le refus d'un gîte aux chrêtiens trépassés.
Parmi nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous & les maux sont ici:
C'est de l'esprit français la devise éternelle.
Je veux m'y conformer; & d'un crayon fidelle
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Écoute; mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Étienne & de Plantin. (3)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est-là qu'on vit briller ce grave magistrat, (4)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre académie;
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du jansénisme obscur le fougueux gazetier, (5)
Aux beaux esprits du tems ne fait aucun quartier.
Hayet poursuit de loin les encyclopédistes; (6)
Linguet fond en couroux sur les économistes; (7)

A brûler les payens (8) Ribalier se morfond :
Beaumont pousse à Jean Jaque & Jean Jaque (9) à Beaumont :
Palissot contr'eux tous puissamment s'évertue : (10)
Que de fiel s'évapore & que d'encre est perdue !
Parmi les combattans vient un rimeur (11) Gascon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour se signaler refait la Henriade.
Et tandis qu'en secret chacun se persuade
De voler en vainqueur au haut du mont sacré,
On vit dans l'amertume & l'on meurt ignoré ;
La discorde est partout & le public s'en raille.
On se hait au Parnasse encor plus qu'à Versaille.
Grand roi de qui les vers & l'esprit sont si doux,
Croi-moi, reste à Pékin ; ne vien jamais chez nous.

Aux bords du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers seront toûjours très-bons dans ton empire.
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers.
Les Français sont malins & sont grands chansonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année (12)
Sur les pas d'une étoile, à marcher obstinée,
Combler l'enfant Jésu des plus rares présens,
N'emportent de Paris pour tous remercimens
Que des couplets fort gais qu'on chante sans scrupule.
Collet dans ses refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un trésor !
Tout mon étonnement est de les voir encor.

Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique, (13)
Accompagné partout de l'estime publique,
Vit Paris sans rien craindre ; & régna sur les cœurs.
On respecta son nom comme on chérit ses mœurs.
Oui ; mais cet heureux roi qu'on aime & qu'on révère,

Se connaît en grands vers, & se garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus ; notre goût s'est usé :
Boileau craint de son siécle au nôtre est méprisé :
Le tragique étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en prose.
De Molière oublié le sel s'est affadi.
Envain pour ranimer le Parnasse engourdi,
Du peintre des saisons la main féconde & pure, (14)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature ;
Vainement de Virgile élégant traducteur,
De *l'Isle* a quelquefois égalé son auteur. (15)
D'un siécle dégoûté, la démence imbécile
Préfere les remparts & Faxhall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique ;
Tout le reste est passé, le sublime est gothique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent compta[nt]
Mais tu serais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France, il faut prendre son tems.
Tu seras bien reçu de quelques grands savans,
Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée, (16)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,
En disant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire : (17)
La cour pourait te faire un fort mauvais parti :
Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changti*.

La Sorbonne en latin (mais non fans folécifmes)
Soutiendra que ta mufe a befoin d'exorcifmes;
Qu'il n'eft de gens de bien *que nous & nos amis:*
Que l'enfer, grace à Dieu, t'eft pour jamais promis.
Difpenfateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant: & partout condamné,
Tu ne feras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès longtems fe partage.
Tout peuple a fa folie ainfi que fon ufage.
Ici les Ottomans bien fûrs que l'Éternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont fe laver le coude aux baffins des mofquées. (18)
Plus loin du grand Lama les reliques mufquées (19)
Paffent de fon derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un fot, eft dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, & dans Londres la Bible, (20)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'efprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (21)
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuples, à ce qu'on dit, de fripons & de fages,
Régne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours.
Tandis que fans argent, fans amis, fans fecours,
Le Mogol eft errant dans l'Inde enfanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perfe eft agitée,
Qu'une pipe à la main, fur un large fopha,
Mollement étendu, le pefant Mouftapha
Voit le Ruffe entaffer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
Et qu'un bacha du Caire à fa place eft affis

Sur le trône où les chats régnaient avec Isis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémisphère,
Nous, des Welches grossiers postérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs,
A nos firvolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances, (22)
Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances! (23)

NOTES.

(1) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.*

Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé vers l'an 1743 de notre ère vulgaire un poëme en vers chinois & en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poëme.

Les Chinois & les Tartares ont le malheur de n'avoir pas comme presque tous les autres peuples, un alphabet, qui à l'aide d'environ vingt-quatre caractères puisse suffire à tout exprimer. Au-lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; & ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai, demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue; & à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature & dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire & à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui ayant d'abord exprimé comme toutes les autres le petit nombre d'idées absolument nécessaires par des lignes & par des figures simboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout: les caractères ont un peu changé avec le tems, & il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encor parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long qui est, comme on sait, de race Tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois.

Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, & les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, & il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son poëme de Moukden, qui aurait été imprimé facilement en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique & pour le difficile se montrent ici dans tout leur faste & dans toute leur misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, & que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet qui est l'éloge de ses ancêtres & où la piété filiale semble naturelle, soit dans les descriptions instructives pour nous, de la ville de Moukden & des animaux, des plantes de cette vaste province, soit dans la clarté du stile, perfection si rare parmi nous. Il est encor à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui est surtout très-remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît pénétré pour l'Etre suprême. On doit peser ses paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux les regards de prédilection de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement Chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solemnels avec l'athéisme ? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions? fallait-il se contredire encor pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur & à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille. Il est encor vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis-Kan.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, & son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation Chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Egypte ; les Egyptiens dans le tems même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, & les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal-à propos des Caldéens, & les Chinois en eurent toûjours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination il y a quelques années dans ses lettres à Mr. de Mairan.

(1) *Bulle unigénitus; billets aux confessés,*
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.

Ce paſſage n'a guères beſoin de commentaire. On ſait aſſez quelles peines la ſageſſe du roi très chrétien & du miniſtère ont eues à calmer toutes ces querelles auſſi odieuſes que ridicules. Elles ont été pouſſées juſqu'à refuſer la ſépulture aux morts. Ces horribles extravagances ſont certainement inconnues à la Chine, où nous avons eu pourtant la hardieſſe d'envoyer des miſſionnaires.

(3) *Des sales héritiers d'Etienne & de Plantin.*

Probablement, l'auteur donne l'épithète de *ſales* aux imprimeurs, parce que leurs mains ſont toûjours noircies d'encre. Les Etiennes & les Plantins étaient des imprimeurs très ſavans & tres correcs, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(4) *C'est là qu'on vit briller ce grave magistrat.*

L'auteur fait alluſion ſans doute à un principal magiſtrat de la ville de Montauban, qui dans ſon diſcours de réception à l'académie Françaiſe, ſembla inſulter pluſieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaiſanteries. Mais ces facéties ne portent point ſur l'eſſentiel, & laiſſent ſubſiſter le mérite de l'homme de lettres, & celui du galant homme.

(5) *Du jansénisme obscur le fougueux gazetier.*

On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandeſtinement & régulierement ſous le nom de nouvelles eccléſiaſtiques, depuis pluſieurs années. Rien ne reſſemble moins à l'eccléſiaſtique ou à l'eccléſiaſte, que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne ſont pas du parti, & où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en ſont encore. Je ne ſuis pas étonné que l'auteur de la lettre au roi de la Chine, donne le nom d'obſcur au janſéniſme. Il ne l'était pas du tems de Paſcal, d'Arnauld & de la ducheſſe de Longueville; mais depuis qu'il eſt devenu une caverne de convulſionnaires, il eſt tombé dans un aſſez grand mépris. Au reſte, il ne faut pas confondre avec les janſéniſtes convulſionnaires les gens de bien éclairés, qui ſoutiennent les droits de l'égliſe gallicane & de toute égliſe, contre les uſurpations de la cour de Rome. Ce ſont de bons citoyens & non des janſéniſtes; ils méritent les remerciemens de l'Europe.

(6) Hayet

(6) *Hayet poursuit de loin les encyclopédistes.*

On croit que cet Hayet était un moine récollet qui avait part à un journal, dans lequel on disait des injures au Dictionnaire encyclopédique. On appellait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été payens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé. Cependant, il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite.

(7) *Linguet fond en couroux sur les économistes.*

Les économistes sont une société qui a donné d'excellens morceaux sur l'agriculture, sur l'économie champêtre, & sur plusieurs objets qui intéressent le genre humain. Mr. Linguet est un avocat de beaucoup d'esprit, auteur de plusieurs ouvrages, dans lesquels on a trouvé des vues philosophiques & des paradoxes. Il a eu des querelles assez vives avec les économistes auteurs des éphémérides du citoyen, & s'est retiré avec un succès plus brillant de celles que l'abbé la Blétrie lui a suscitées.

(8) *A brûler les payens Ribalier se morfond.*

Ceci est une allusion visible à la grande querelle de Mr. Ribalier, principal du collège Mazarin, avec Mr. Marmontel de l'académie Française, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Bélisaire*. Il s'agissait de savoir si tous les grands-hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la justice & les bonnes œuvres, sans pouvoir connaître notre sainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien soupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miséricorde. Le principal du collège, membre de la Sorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la science du salut.

L'Europe fut pour Mr. Marmontel, & la Sorbonne pour Mr. Ribalier. Mr. de Beaumont, archevêque de Paris, prit aussi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long, qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jésuites conservés à la Chine, pour son savoir & pour ses services; mais ce n'est pas le seul roi qui a eu de petits démêlés avec Mr. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ses états, & continua à faire des vers.

(9) *Beaumont pousse à Jean Jacque & Jean Jacque à Beaumont.*

Jean Jacque Rousseau, natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui; pour y parvenir, il composa des romans, & écrivit contre les romans. Il fit des comédies, & publia que la comédie était une œuvre du malin. Jean Jacque dans ses livres

disait, *ô mon ami!* avec effusion de cœur, & se brouillait avec tous ses amis. Jean Jaque s'écriait dans les préfaces de ses brochures, *ô ma patrie, ma chère patrie!* & il renonçait à sa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, & il présentait requête au conseil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ses coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient orthodoxes, & puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons & des hérétiques. *O mon cher pasteur de Boveresse à bovibus!* s'écriait-il encor dans ses brochures, que je vous aime, & que vous êtes un pasteur selon le cœur de Dieu & selon le mien! & que vous m'avez fait verser de larmes de joie! mais le lendemain il imprimait que le pasteur de Boveresse était un coquin qui avait voulu le faire lapider par tous les petits garçons du village.

De là, Jean Jacque vêtu en Arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu; & comme la nation Anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouïs, était le cœur le plus noir & le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

Mr. de Beaumont archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, & qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean Jacque sérieusement, & donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean Jacque quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive église; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique coupable d'expressions mal-sonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même tems à Rome & à Pékin, & qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean Jacque de son côté répondit sérieusement à Mr. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre, *Jean Jaque à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Cicéron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encor que c'était aussi le stile des premiers siecles de l'église. St. Jérôme qui n'était qu'un pauvre savant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean évêque de Jérusalem son ennemi capital.

Jean Jaque dans sa lettre à Christophe dit: (pag. 2.) *Je devins homme de lettres par mon mépris même pour cet état*: cela parut fier & grand. On remarqua dans un journal que Jean Jaque, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres dont l'empereur de la Chine & le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux*. Il prie (pag. 12.) l'archevêque de lire son roman d'Heloïse, dans lequel le heros gagne un mál vénerien au bordel, & l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean Jaque parle de Jésus-Christ, de la grace prévenante, du peché originel & de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement (pag. 127.) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs*.

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la theologie, il a fini par faire un petit oépra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles (pag. 4.) que *Jean Jaque est amateur de lui-même, fier, & même superbe, même enflé d'orgueil, impie, blasphémateur; & calomniateur*, & qui pis est, *amateur des voluptés plutôt que de Dieu; enfin, d'un esprit corrompu & perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine, ce que le public de Paris a pensé de ces traits d'éloquence? il a ri.

(10) *Palissot contr'eux tous puissamment s'évertue.*

Monsieur Palissot est l'auteur de la comédie des philosophes, dans laquelle on représenta Jean Jaque marchant à quatre pattes, & des savans volant dans la poche. Il est aussi l'auteur d'un poëme, intitulé la *Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme est rempli de traits contre messieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Reinal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard, d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boitel, Taconnet, Poinsinet, du Rosoi, Blin, Colardau, Bastide, Moui, Portelance, Sauvigni, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, mesdames Grafigni, Rubiconi, Unci, Curé, &c.

Ce poëme est en trois chants. Fréron y est installé chancelier de la sottise. Sa souveraine le change en âne. Fréron qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire présent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuste à contre-sens; de sorte que Fréron quand il veut voler en-haut tombe toujours en-bas avec la sottise qu'il porte sur son dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant un jésuite chassé du collège pour ses mœurs, fût ensuite abbé, puis sous-lieutenant, & se déguisa en comtesse*, (pag. 62. chant 3me.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme, nuisit à son succès; mais la métamorphose de Fréron en âne réunit tous les suffrages.

(11) *Vient un rimeur Gascon.*

Voyez les notes sur l'épître à Mr. d'Alembert.

(12) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.*

Voyez l'article Epiphanie dans les *Questions sur l'Encyclopédie*. On a été dans l'habitude à Paris de faire presque tous les ans des couplets sur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent conduits par une étoile à Bethléem, & qui reconnurent l'enfant Jésus pour leur suzerain dans son étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe & de l'or. On appelle ces chansons des Noëls, parce que c'est aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils, dans lesquels on trouve des couplets extrêmement plaisans.

(13) *Le roi, me diras-tu, de la zone cimbrique.*

Le roi de Dannemarck, glorieusement régnant.

(14) *Du peintre des saisons la main féconde & pure.*

Monsieur de St. Lambert mestre de camp, auteur du charmant poëme des saisons.

(15) *De* l'Isle *a quelquefois égalé son auteur.*

Monsieur de l'Isle auteur d'une traduction des Géorgiques très estimée des gens de lettres.

(16) *Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.*

Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine, qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence, dans son poëme où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(17) *Séguier t'affublerait d'un beau réquisitoire.*

Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Systéme de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, & d'un très grand ignorant en physique qui a la sottise de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète & Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres anglais.

(18) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées.*

Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(19) *Plus loin du grand Lama les reliques musquées.*

Il est très vrai que le grand Lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

(20) *Dans l'Inde le Veidam, & dans Londres la Bible.*

Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, & où les théologiens ayent débité plus de rêveries depuis Prinn jusqu'à Warburton.

(21) *Que Grizel n'a trouvé de dupes qu'à Paris.*

Grizel fameux dans le métier de directeur.

(22) *Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.*

L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans.* Car le systême de Lass est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(23) *Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances.*

C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, & nous le chanterons.

EPITRE
A HORACE.

TOûjours ami des vers & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire;
Mais il me répondit par un plat ſecrétaire,
Dont l'écrit froid & long déja mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grace,
Qui facile en tes vers & gai dans tes diſcours
Chantas les doux plaiſirs, les vins & les amours;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinaut le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Frédéric du moins, né roi très légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein;
Il trahit Cicéron père de la patrie;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie,
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.
Je ſais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.

Frédéric exigeait des ſoins moins complaiſans.
Nous ſoupions avec lui ſans lui donner d'encens;
De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Faiſait ſans nous gêner les honneurs de ſa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les ſots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philoſophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaiſir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On diſait que l'ennui
De ce repos trompeur eſt l'inſipide frère.
Oui, la retraite pèſe à qui ne ſait rien faire;
Mais l'eſprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur;
Tibur était pour toi la cour de l'empereur;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en feſtons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma penſée.
Je vois de ma terraſſe à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ſes travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ſes impôts.
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon:

Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre!

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma sûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe: & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit (1) inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté;
La nature y mourait, je lui portai la vie;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la misère épars.
J'appelai les métiers qui précèdent les arts;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.

Toi qui vois du même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon deſſein!
André Ganganelli ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint père.
L'ignorance en frémit: & Nonotte hébété
S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,

Un

Un Ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-Dieu,
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le sénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par César usurpée.
Aux champs Elysiens tu dois en être instruit.
Vingt siécles descendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel sort bizare
Le laurier des Trajans fit place à la thiare;
Comme ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des saints, même des beaux esprits,
Comment il en déchut; & par quelle avanture
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.

Ce monde, tu le sais, est un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triste, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Augustule;
Aux horreurs de la fronde a succédé la bulle;
Tout passe, tout périt, hors ta gloire & ton nom.
C'est là le sort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays sont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu sèche & sans inversions
Peut-elle subjuguer les autres nations?
Nous avons la clarté, l'agrément, la justesse.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce?
Est-ce assez en effet d'une heureuse clarté,
Et ne péchons-nous pas par l'uniformité?
Sur vingt tons différens tu sus monter ta lyre;
J'entends ta Lalagé, je vois son doux sourire;

Je n'ose te parler de ton Ligurinus ;
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange
Sous tes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ſerpens ténébreux ?
Mécène & Pollion te défendaient contr'eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (2) bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand (3)
Prétend que je ſuis mort, & fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire,
Avec deux faux témoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard. (4)

Ainſi, lorſqu'un pauvre homme au fond de ſa chaumière,
En dépit de Tiſſot (5) finiſſait ſa carrière,
On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans les draps.

Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe ;
Jouiſſons, écrivons, vivons mon cher Horace.

J'ai déja paſſé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'il finit ſa piéce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis,
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée
En rendant grace aux Dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal & preſſé
Faiſait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (6) me faiſait rire avec ſes paſquinades;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.

Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers, (7)
Tout m'aſſure qu'Horace eſt mort en honnête homme.
Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit monſieur l'abbé Grizel

Ennuyer un malade au nom de l'Eternel ;
Et fatiguant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe & me parler en maître!
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon ?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale,
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du tems ; ce ſont là tes maximes.

Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths ;
Elle flatte l'oreille ; & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne & de parler en proſe.

NOTES.

(1) *Depuis le grand édit inculte, inhabité.*

A La révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex paſſèrent à Genève & dans les terres Helvétiques. Cette langue de terre qui eſt dans la plus belle ſituation de l'Euro-

pe fut déserte ; elle se couvrit de marais, il y eut quatre-vingt charrues de moins, & plus d'un village fut réduit à une ou deux maisons, tandis que Génève par sa seule industrie, & presque sans territoire, a su acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats sur la France, sans compter ses manufactures & son commerce.

(2) *L'un dit que mes écrits.*

Parmi les calomnies dont on a régale l'auteur selon l'usage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs a vendre ses ouvrages. C'est beaucoup. Mais aussi d'autres écrivains ont assûré qu'après sa mort ses écrits n'auraient plus de débit, & cela les console.

(3) *Soudain Fréron l'imprime, & l'avocat Marchand.*

Marchand, avocat de Paris, s'est amusé à faire le prétendu testament de l'auteur, & plusieurs personnes y ont été trompées.

(4) *Rédiger mon symbole en patois savoyard.*

Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite pardevant notaire, d'une prétendue profession de foi, que des polissons inconnus disaient avoir entendu prononcer. Les faussaires qui rédigèrent cette pièce écrite d'un style ridicule, ne poussèrent pas leur insolence jusqu'à prétendre qu'elle fût signée par l'auteur.

(5) *En dépit de Tissot finissait sa carrière.*

Célèbre médecin de Lausanne, capitale du pays Roman.

(6) *Hubert me faisait rire avec ses pasquinades.*

Neveu de la célèbre mademoiselle Hubert, auteur *de la religion essentielle à l'homme*, livre très profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciseaux.

(7) *Ton esprit juste et vrai, ton mépris des enfers.*

On devait sans doute mépriser les enfers des payens qui n'étaient que des fables ridicules; mais l'auteur ne méprise pas les enfers des chrétiens qui sont la vérité même constatée par l'église.

RÉPONSE

D'HORACE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

PAR MR. DE LA H......

AU plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs Elyſiens, ſalut, paix & longs jours.

Tous nos morts beaux eſprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épitre charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toûjours tes écrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muſe octogénaire,
Son humeur enjouée & ſa marche légère.
Il n'eſt donné qu'à toi de croître à ſon déclin,
D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéſis étonnée,
Compoſant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,
Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux?

Nous avions grand besoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muse inépuisable.
Vos modernes esprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de respect ont traité nos héros.
Des soupers du sophi (1) l'admirateur grotesque,
Hérissant de grands mots son cynisme burlesque,
Insulte Montesquieu, dénigre Cicéron.
On écrit à Racine en stile de Pradon.
Des dogmes de Quesnel un triste prosélyte,
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine se plaint, que rêvant un beau jour,
A** près de Psyché crut remplacer l'Amour.
Despréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A su qu'Aliboron l'osait nommer son maître (2).
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un si sot écolier.
Il ne veut point surtout de ce *plat secrétaire*,
Sous un nom qu'il dément très mal-adroit faussaire.
Il ose t'assurer, sans trop de vanité,
Que son stile à ce point n'est pas encor gâté.

Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé sur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (3) ?
D'un roi ! de ce nom seul mon ombre est offensée ;
L'oreille d'un romain en est toujours blessée.
Ce nom seul fit jadis sous cent coups de poignard,
Au milieu du sénat tomber le grand César.
Octave triumvir fut un tyran coupable ;
Mais il fut quarante ans magistrat équitable.

J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaicteur, je chantai ſes bienfaits;
J'applaudis à ſes loix, je louai ſa police;
Je célébrai, peut-être avec quelque juſtice,
Cet eſprit qui joignait tant de talens divers,
Qui commandait au monde, & ſe connut en vers.
Que dis-je? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchans, quand il pleure Virgile!
C'eſt un Dieu qui l'inſpire, ou bien c'eſt l'amitié:
Quel tribut par les grands plus rarement payé?
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible,
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neuf ſœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers!
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux ſu que toi? qui l'a mieux fait connaître?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire:
A l'Elyſée en pleurs Racine a lu Zaïre;
Corneille a cru revivre en écoutant Brutus;
Sophocle & Cicéron, embellis & vaincus,

Se

Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile!
Souvent avec Homère il parle de ton ſtile:
Ils diſent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs Dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de mémoire.
J'aimai les voluptés, les jeux & le loiſir:
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaiſir.
Né ſous un ciel heureux, j'en ſentis l'influence:
J'abandonnai ma vie à la molle indolence;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui ſe fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'aſſervir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre aſyle,
Ou ſous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché ſur des carreaux diſpoſés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes ſens & mon ame amollie;
Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux;
Alors dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout-à-coup je demandais ma lyre.

Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui trompe & nourrit les deſirs,
La piquante gaieté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux Dieux ou bien à la beauté.

Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montai dans l'Olympe ouvert à mes accens:
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçai ſur les ſots ma gaieté ſatyrique:
J'eſquiſſai même un jour un code poëtique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux;
Le plaiſir fut toûjours le premier de mes Dieux.

Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de ſecrétaire.
Je refuſai ſon offre; il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie:
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui:
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.

Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance;
A la cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton *Salomon du Nord*,
Et ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'Argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,

Ne nous vanta pas moins son ton, ses agrémens,
Sa chère un peu guerrière & ses soupers charmans;
Où cessant d'être roi, pour être plus aimable,
Laissant la liberté présider à sa table,
Frédéric n'avait plus d'ennemis que les sots;
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raison; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de sa grandeur être toûjours la dupe?
De la société perdre tous les appas?
L'étiquette est l'esprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité souvent masque l'insuffisance;
On s'enferme avec art dans un noble silence:
Mais qui sait bien répondre, encourage à parler.

Vos jours étaient si beaux! qui pouvait les troubler?
C'est donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux sombre calculateur,
Jadis si tristement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ses manes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi seul, jusqu'à nous est venu.
Quant à Monsieur Fréron, il nous est plus connu:
Au *Bedlam* (4) de Pluton, fustigés par Mégère,
Visé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel siécle n'a pas vu de ces obscurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la sottise?
Quelquéfois on les lit; toûjours on les méprise.
Laisse ces vils serpens qui sifflent sur tes pas:
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.

Et qui n'adore point ta muse enchanteresse?
Tu crains d'être au-dessous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la postérité:
C'est bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avoûrai, j'eus moins de modestie,
Je promis à mes vers une éternelle vie:
Et si j'en crois les tiens, je me suis peu mépris.
Mon nom est sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité souvent: c'est mon plus bel éloge.

Mais toi qui, des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Est-ce à toi de douter, dans tes succès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais consacrée,
Dont tu pourrais toi seul garantir la durée?
Ah! trop heureux Français! vous faites plus que nous.
Quand la terre asservie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde:
En chefs-d'œuvres des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir subjugué, régne sur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur Romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir;
Et vos voisins jaloux vous doivent leur plaisir.
Faut-il à votre gloire encore un nouveau titre?
Des intérêts des rois votre langue est l'arbitre:
Disputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Osman plaide en français les droits de son sultan;
Et dans Fokiani, le Turc & la Russie
Décident en français des destins de l'Asie.

A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?
Qu'on la maintienne au moins, en ſachant t'imiter.
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des Dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien :
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais le lire encor pour apprendre à mieux faire.

NOTES.

(1) *Des ſoupers du ſophi l'admirateur groteſque.*

Mr. L** fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très plaiſant : *Vive le ſophi ! vive le grand homme qui mange avec ſes amis ! qui ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mélanges, ſon appétit & ſon cœur.*

(2) *A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître.*

Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de ſixiéme, répète ſouvent dans ſes feuilles : *Mânes de Deſpréaux ! O mon maître !*

(3) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?*

Le gouvernement d'Auguſte fondé ſur les loix, partagé avec le ſénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeler *une magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une royauté.* Ses ſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

(4) *Au* Bedlam *de Pluton, fuſtigés par Mégère.*

Nom de l'*hôpital des fous* de Londres.

LETTRE

DE Mr. DE VOLTAIRE A Mr. PIGAL.

CHer Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur ;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi longtems me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.

Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très peu jouflue
Feront rire le connaiſſeur ?

Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue
Séduiſe l'œil du ſpectateur ;

Et qui dans son ame insinue
Ces doux désirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.

Au marbre il sut donner un cœur,
Cinq sens, instrument du bonheur,
Une ame en ces sens répandue;
Et soudain fille devenue
Cette fille resta pourvue,
De doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père & son créateur.
Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux soins se perpétue!

LETTRE

DE

Mr. DE VOLTAIRE AU ROI DE PRUSSE.

A Ferney ce 1er. Février 1773.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre. Jamais notre contrôleur G. des finances n'a fait de si grands changemens. Votre majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante & dix ans. Voilà comme on trompe toûjours les rois. J'en ai soixante & dix-neuf, s'il vous plaît, & bientôt quatre-vingt. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais si passionnément de ces vilains Turcs, qui enferment les femmes & qui ne cultivent point les beaux arts.

Vous ne voulez donc point remplacer Thiriot votre historiographe des caffés. Il s'acquittait parfaitement de cette charge ; il savait par cœur le peu de bons vers, & le grand nombre des mauvais qu'on faisait dans Paris ; c'était un homme bien nécessaire à l'état.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature.
Vous renoncez aux beaux-esprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach & du mercure.
L'in-folio ni la brochure

A

A vos yeux n'ont donc plus de prix :
D'où vous vient tant d'indifférence ?
Vous ſoupçonnez que le bon tems
Eſt paſſé pour jamais en France ;
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tous ſens
Aux guenilles de l'indigence.
Ah ! Jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance.
Nous ſommes & riches & grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très peu d'eſpérance
Que Monſieur l'abbé Savatier,
Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier (*)
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de trétaux
Au-lieu du théatre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance & la tactique,
Et ſur les filles de l'opéra.

(*) L'abbé Sabatier, ou Savatier de Caſtres, homme qui s'eſt aviſé de juger les ſiécles avec un ci-devant ſoi diſant jéſuite, & qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre qu'il n'a point vendu.

En province une académie
Enseigne méthodiquement,
Et calcule très savamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile & la profonde histoire
Des singes qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.

Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens
Qui vers les bords de la Vistule
Ne passent pas si bien leur tems.

LES DEUX SIÉCLES.

Siécle où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siécle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
D'où viens qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ſes miséres,
Vante en tendant la main les tréſors de ſes pères?
Non; d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage; autrefois Molière était plaiſant;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant:
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français, quand il eſt ſans gaîté!
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jetté;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.

Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſoufflés,
Apoſtrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la ſcène françaiſe en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,
Qui gouverne l'état du haut de ſon grenier ;
La chûte des beaux arts eſt un bien pour la France :
Des revenus des rois ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume ;
Le public n'en ſait rien : mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité :
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean Jaque avoir une ſtatue. (*)

Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obſcur métier ;
Vous gouvernez l'état ! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie !
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers,
Jettez les Apennins dans l'abîme de l'onde,
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux ;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre dans ce ſiécle profond :
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;

(*) On a déja vu que Jean Jaque Rouſſeau le Genevois, s'aviſa d'écrire dans une lettre à monſieur l'archevêque de Paris, que l'Europe aurait dû lui élever une ſtatue à lui Jean Jaque.

Ce trait a ses beautés ; moi je parle, & tout change.
Va ne t'amuse plus aux finances du roi.
Vien-t-en créer un monde & sois Dieu comme moi.
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule ;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrêtien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'église.
Ils travaillent longtems : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.

Un autre fou paraît suivi de sa sorcière :
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, sans secours & sans loix ;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal ; rien n'est bien ; je mets tout de niveau ;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau :
Les petites-maisons où toûjours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les trétaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs
Reſſaſſez-moi Petau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mêlange.
Servez d'antiques mets ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant de lecteurs dégoûtés:
Mais ſurtout écrivez en proſe poëtique:
Dans un ſtile ampoulé parlez-moi de phyſique:
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite;
Il eut ſoin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'oſaient approcher: ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ſes gens ſe négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards: illuſtres compagnons,
Les oiſeaux ne ſont plus: & c'eſt nous qui régnons.

LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEannot, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laſs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrêtiens qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toûjours pour mon eſprit eut de charmes puiſſans !
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens ;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah ! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut, ne penſe point, Jeannot ;
Abruti bien ton ame, & fai vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,
Je bâille ; & de vos ſoins je me crois déjà digne.
J'ai toùjours remarqué que l'eſprit rend malin.
Vous vous reſſouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeſſant les dames de Verſailles,
Careſſait tour-à-tour, & volait ſes ouailles ;
Ce cher Monſieur Billard, & ſon ami Curſel,
Grands porteurs de cilices, & chanteurs de miſſel,

Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies.
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philofophé;
Et foudain leur efprit par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupifcence.
Dans les bofquets d'Eden l'arbre de la fcience,
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeftion.
Pour lui bien conferver fa fragile innocence,
Il eût falu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eft bien dit; mais fouffrez que Jeannot l'hébêté
Propofe avec refpect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pefante plume
Barbouilla fans penfer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eft notre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa groffe ame pourtant dans le vice eft plongée.
De cent mortels poifons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de-là, fi j'ofais raifonner,
Que le pauvre d'efprit peut encore fe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eft quand ce pauvre ofe fe croire riche,
C'eft quand du bel efprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saififfent à la gorge un maudit écrivain;

Le

Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable ;
Il va trouver enfin pour prix de ſes travers
Desfontaine & Chauſſon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître ;
Mais il fut réprouvé ſi-tôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou formé par la nature,
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria dans ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon de ſes rayons dorés
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes aîles.
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain ſe courier des ténèbres.
Profite de ſa faute, &, tapi dans ton trou,
Fui le jour a jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière ;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec Saint Loyola le menſonge s'enfuit,

Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidèles,
A l'inquiſition vient de rogner les aîles.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec diſcrétion la ſage tolérance,
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie:
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés — l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend partout. — O divine Bêtiſe,
Verſez tous vos pavots; ſoutenez mon égliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrêmité?

O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère?
On te l'a dit cent fois; malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.
Courage; allons, rends-toi, lis le Journal chrêtien;
De Jean George, croi-moi, lis le diſcours ſublime.
C'eſt pour ton mal qui preſſe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris dans ſes murs
Voit encor, grace à Dieu, des eſprits lourds, obſcurs,

D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tous farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras ; dévore leurs leçons ;
Appren d'eux à donner des mots pour des raisons.
Fais des phrases, Jeannot ; ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah ! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte ; & chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collège ?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

ODE A LA VÉRITÉ.

I.

VÉrité ! c'eſt toi que j'implore ;
Soutiens ma voix, dicte mes vers :
C'eſt toi qu'on craint & qu'on adore,
Toi qui fais trembler les pervers.
Tes yeux veillent ſur la juſtice,
Sous tes pieds tombe l'artifice
Par la main du temps abattu.
Témoin ſacré, juge inflexible,
Tu mis ton trône incorruptible
Entre l'audace & la vertu.

II.

Qu'un autre en ſa fougue hautaine,
Inſultant aux travaux de Mars,
Soit le flatteur du prince Eugène,
Et le Zoïle des Céſars ;
Qu'en adoptant l'erreur commune
Il n'impute qu'à la fortune
Les ſuccès des plus grands guerriers ;
Et que du vainqueur du Granique
Son éloquence ſatyrique
Penſe avoir flétri les lauriers.

(*) Cette ode eſt de l'année 1762, dans le tems de l'affreuſe avanture des Calas.

I

III.

Illuſtres fléaux de la terre,
Qui dans votre cours orageux,
Avez renverſé par la guerre
D'autres brigands moins courageux ;
Je vous hais, mais je vous admire.
Gardez cet éternel empire
Que la gloire a ſur nos eſprits.
Ce ſont les tyrans ſans courage
A qui je ne dois pour hommage
Que de l'horreur & du mépris.

IV.

Koulikan ravage l'Aſie,
Mais en affrontant le trépas.
Tout mortel a droit ſur ſa vie ;
Qu'il expire ſous mille bras.
Que le brave immole le brave.
Le guerrier qui frappa Guſtave,
Ailleurs eût rampé ſous ſes loix.
Et dans ces fameuſes journées,
Au droit du glaive deſtinées,
Tout ſoldat eſt égal aux rois.

V.

Mais que ce fourbe ſanguinaire,
De Charles-Quint l'indigne fils,
Cet hypocrite atrabilaire
Entouré d'eſclaves hardis ;
Entre les bras de ſa maîtreſſe,

Plongé dans la flatteuſe ivreſſe
De la volupté qui l'endort,
Aux dangers dérobant ſa tête
Envoye en cent lieux la tempête,
Les fers, la diſcorde & la mort!

VI.

Que Borgia ſous ſa thiare
Levant un front inceſtueux,
Immole à ſa fureur avare
Tant de citoyens vertueux;
Et que la ſanglante Italie,
Tremble, ſe taiſe & s'humilie
Aux pieds de ce tyran ſacré:
O terre! ô peuples qu'il offenſe,
Criez au ciel, criez vengeance,
Armez l'univers conjuré.

VII.

O vous tous qui prétendez être!
Méchans avec impunité,
Vous croyez n'avoir point de maître.
Qu'eſt-ce donc que la vérité?
S'il eſt un magiſtrat injuſte,
Il entendra la voix auguſte
Qui contre lui va prononcer;
Il verra ſa honte éternelle
Dans les traits d'un burin fidelle,
Que le tems ne peut effacer.

VIII.

Quel eſt parmi nous le barbare?
Ce n'eſt point le brave officier,
Qui de Champagne ou de Navarre
Dirige le courage altier;
C'eſt un pédant morne & tranquille,
Gonflé d'un orgueil imbécille,
Et qui croit avoir mérité
Mieux que les Maupeoux vénérables
Le droit de juger ſes ſemblables,
Pour l'avoir jadis acheté.

IX.

Arrête, ame atroce, ame dure,
Qui veux, dans tes graves fureurs,
Qu'on arrache par la torture
La vérité du fond des cœurs.
Torture! uſage abominable
Qui ſauve un robuſte coupable,
Et qui perd un faible innocent;
Du faîte éternel de ſon temple
La vérité, qui vous contemple,
Détourne l'œil en gémiſſant.

X.

Vérité! porte à la mémoire,
Répète aux plus lointains climats
L'éternelle & fatale hiſtoire
Du ſupplice affreux des Calas.
Mais dis qu'un monarque propice,

En foudroyant cette injuſtice,
A vengé tes droits violés.
Et vous, de Thémis interprêtes,
Méritez le rang où vous êtes;
Aimez la juſtice, & tremblez.

X I.

Qu'il eſt beau, généreux d'Argence, (*)
Qu'il eſt digne de ton grand cœur,
De venger la faible innocence
Des traits du calomniateur!
Souvent l'amitié chancelante
Reſſerre ſa pitié prudente,
Son cœur glacé n'oſe s'ouvrir.
Son zèle eſt réduit à tout craindre:
Il eſt cent amis pour nous plaindre;
Et pas un pour nous ſecourir.

X I I.

Quel eſt ce guerrier intrépide?
Aux aſſauts je le vois voler;
A la cour je le vois timide:
Qui ſait mourir, n'oſe parler.
La Germanie & l'Angleterre,
Par cent mille coups de tonnerre,
Ne lui font pas baiſſer les yeux:
Mais un mot, un ſeul mot l'accable;
Et ce combattant formidable
N'eſt qu'un eſclave ambitieux.

(*) Le Marquis d'Argence.

XIII.

XIII.

Imitons les mœurs héroïques,
De ce ministre des combats,
Qui de nos chevaliers antiques
A le cœur, la tête & le bras;
Qui pense & parle avec courage;
Qui de la fortune volage
Dédaigne les dons passagers:
Qui foule aux pieds la calomnie;
Et qui sait mépriser l'envie,
Comme il méprisa les dangers.

ODE PINDARIQUE

A PROPOS DE LA GUERRE PRÉSENTE EN GRÈCE.

I.

Au fond d'un sérail inutile
Que fait parmi ses icoglans
Le vieux successeur imbécile
Des Bajazets & des Orcans?
Que devient cette Grèce altière
Autrefois savante & guerrière,
Et si languissante aujourd'hui,
Rampante aux genoux d'un Tartare,
Plus amollie & plus barbare
Et plus méprisable que lui.

I I.

Tels n'étaient point ces Héraclides
Suivans de Minerve & de Mars,
Des Perſans vainqueurs intrépides
Et favoris de tous les arts;
Eux qui dans la paix, dans la guerre
Furent l'exemple de la terre
Et les émules de leurs Dieux,
Lorſque Jupiter & Neptune
Leur aſſervirent la fortune,
Et combattirent avec eux.

I I I.

Mais quand ſous les deux Théodoſes,
Tous ces héros dégénérés
Ne virent plus d'apothéoſes
Que de vils pédans tonſurés,
Un délire théologique
Arma leur eſprit frénétique
D'anathêmes & d'argumens;
Et la poſtérité d'Achile,
Sous la règle de Saint Baſile,
Fut l'eſclave des Ottomans.

I V.

Voici le vrai tems des croiſades,
Français, Bretons, Italiens,
C'eſt trop ſupporter les bravades
Des cruels vainqueurs des chrêtiens.
Un ridicule fanatiſme

Fit succomber votre héroïsme
Sous ces tyrans victorieux.
Ecoutez Pallas qui vous crie :
Vengez-moi, vengez ma patrie,
Vous irez après aux saints lieux.

V.

Je veux ressusciter Athènes.
Qu'Homère chante vos combats,
Que la voix de cent Démosthènes
Ranime vos cœurs & vos bras.
Sortez, renaissez arts aimables
De ces ruïnes déplorables
Qui vous cachaient sous leurs débris.
Reprenez votre éclat antique,
Tandis que l'opéra comique
Fait les triomphes de Paris.

V I.

Que des badauts la populace
S'étouffe à des processions ;
Que des imposteurs à besace
Président aux convulsions ;
~~Je rirai de cette manie.~~
Mais je veux que dans Olympie
Phidias, Pigal ou Vulcain
Fassent admirer à la terre
Les noirs sourcils du Dieu mon père,
Et mettent la foudre en sa main.

VII.

C'eſt par moi que l'on peut connaître
Le monde antique & le nouveau,
Je ſuis la fille du grand Etre,
Et je naquis de ſon cerveau.
C'eſt moi qui conduis Catherine,
Quand cette étonnante héroïne
Foulant à ſes pieds le turban,
Réunit Thémis & Bellone;
Et rit avec moi ſur ſon trône
Du targum & de l'alcoran.

VIII.

Je dictai l'Encyclopédie,
Cet ouvrage qui n'eſt pas court,
A d'Alembert que j'étudie,
A mon Diderot, à Jaucourt;
J'ordonne encor au vieux Voltaire
De percer de ſa main légère
Les ſerpens du ſacré vallon.
Et puiſqu'il m'aime & qu'il me venge,
Il peut écraſer dans la fange
Le lourd Nonotte & l'abbé Guion.

L'ANNIVERSAIRE DE LA ST. BARTHELEMI, POUR L'ANNÉE 1772.

Tu reviens après deux cent ans,
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abîme éternel du tems
Te couvre de sa nuit profonde.
Tombe à jamais enseveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Séjour de notre antique histoire.
Mortels, à souffrir condamnés,
Ce n'est que des jours fortunés
Qu'il faut conserver la mémoire.

C'est après le Triumvirat
Que Rome devint florissante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de sa main sanglante.
C'est après les proscriptions
Que les enfans des Scipions
Se croyaient heureux sous Octave.
Tranquille & soumis à sa loi
On vit danser le peuple roi
En portant des chaînes d'esclave.

Virgile, Horace, Pollion
Couronnés de myrthe & de lière,

Sur la cendre de Cicéron
Chantaient les baiſers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-Dieux
Sous des aſſaſſins mercénaires.
Et les familles des proſcrits
Raſſemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

Bellone a dévaſté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ſes dons renaiſſans,
A bientôt conſolé la terre.
L'enfer engloutit dans ſes flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on ſon ſéjour?....
On y revint, on fit l'amour;
Et la perte fut réparée.

Tout mortel a verſé des pleurs,
Chaque ſiècle a connu les crimes;
Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.

LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

DAns ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là:
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a!
La belle Arſène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris;
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits,
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis, des amis fréquentaient;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère;
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à peu près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arſène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleffe des gens.
Plus elle était diftraite, indifférente,
Plus ils tâchaient par des foins complaifans,
D'apprivoifer fon humeur méprifante;
Et plus auffi notre belle abufait
De tous les pas que vers elle on faifait.
Pour fes amans encor plus intraitable;
Aife de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé fe laiffait confumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun fe retira.
De courtifans elle avait une lifte;
Tout prit parti; feule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & trifte:
Bouffi, mais fec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On fait que ces efprits
Sont mitoyens entre l'efpèce humaine
Et la divine; & monfieur Gabalis
Mit par écrit leur hiftoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De fa filleule, & lui difait: » Arfène,
» Es-tu contente à la fleur de tes ans?
» As-tu des goûts & des amufemens?
» Tu dois mener une affez douce vie. «
L'autre en deux mots répondait: *je m'ennuie*.
» C'eft un grand mal (dit la fée) & je croi
» Qu'un beau fecret, c'eft de vivre chez foi. «

Arfène



Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
» Je veux aller à la sphère divine :
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne saurais supporter ma famille
» Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille,
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'est un goût vif dont je me sens coëffée. «
Très volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique,
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & passablement beau ;
Mais ce n'est rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'est un miracle unique ;
Marli, Versaille, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui surprenne & qui pique.
La dédaigneuse à cette œuvre angélique
Sentit un peu de satisfaction.
Aline dit : » Voilà votre maison,
» Je vous y laisse un pouvoir despotique,
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira sans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :

» Je reviendrai vers vous dans peu de jours.
» J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite. «

Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim? Cent plats ſont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroiſie;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons, reſpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphyrs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes:
Comme autrefois les trépiés de Vulcain
Allaient au ciel par un reſſort divin
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans:
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,

Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie ;
Plus d'agrémens environnaient sa vie ;
Plus de beautés décoraient son séjour :
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le soir une musique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante-dix cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton !
A quoi (dit-elle) a pensé ma marraine !
Point d'homme ici ! Suis-je dans un couvent ?
Je trouve bon que l'on me serve en reine ;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend :
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'est leur destin, c'est leur premier devoir ;
Je les méprise & je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable.
Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérénade ;
Et le plaisir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triste & fatiguant.
Le lendemain lui fut insupportable.

Je me ſouviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Dès lendemains plus doux & plus plaiſans.

La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule elle aviſe une brêche
A certain mur; & ſemblable à la flêche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers affreux:
La dame alors s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait; & déja ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, hélas! prendra le ſoin
De ſécourir ma folle avanturière?
Dans ſa détreſſe elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier

Tout en sifflant retrouver sa chaumière.
» Qui que tu sois (lui dit la beauté fière)
» Vois en pitié le malheur qui me suit ;
» Car je ne sais où coucher cette nuit. «
Quand on a peur, tout orgueil s'humanise.

Le noir pataut, la voyant si bien mise,
Lui répondit : » Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de crise,
» Pendant la nuit, à pied, sans compagnon ?
» Je suis encor très loin de ma maison.
» Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne ;
» On recevra sa petite personne
» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Française, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuisine.
» Je n'ai qu'un lit ; c'est assez pour nous deux. «

Disant ces mots, le rustre vigoureux,
D'un gros baiser sur sa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute répartie ;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas ! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je sois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups !
Le désespoir, la honte, le couroux
L'ont suffoquée ; elle est évanouïe.
Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Présente à tout elle était à l'écart.

» Vous voyez bien (dit-elle à sa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'est plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. «

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans son logis : tout y changea pour elle
En peu de tems, si-tôt qu'elle changea.
Pour son profit elle se corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du sieur Moncrif, & sans livre elle plut.
Que falait-il à son cœur ?..... Qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente ; & prit même en secret
Pour charbonnier un jeune amant discret,
Et fut alors une femme accomplie.

LES SYSTÉMES.

LOrsque le seul puissant, le seul grand, le seul sage,
De ce monde, en six jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les célestes corps,
De sa vaste machine il cacha les ressorts,
Et mit sur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Etre ineffable
Un jour, devant son trône, assembla nos docteurs,
Fiers enfans du sophisme, éternels disputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (1) Scot (2), & Bonaventure (3),
Et jusqu'au Provençal élève d'Epicure (4),
Et ce maître René (5) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou persécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux esprits dont le savant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Ça, mes amis, dit Dieu, *devinez mon secret:*
Dites-moi qui je suis, & comment je suis fait.
Et dans un supplément dites-moi qui vous êtes:
Quelle force, en tous sens, fait courir les comètes;
Et pourquoi, dans ce globe, un destin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je sais que, grace aux soins des plus nobles génies,
Des prix sont proposés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchéra du but,
Aura beaucoup d'argent, & fera son salut.

Il dit. Thomas se lève à l'auguste parole,
Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toûjours bien,
Et répondit à tout, sans se douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'exiſtence & l'eſſence* (6),
Simple avec attributs, acte pur & ſubſtance,
Dans les tems, hors des tems : fin, principe & milieu,
Toûjours préſent partout ſans être en aucun lieu.

L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *courage Thomas* ! & ſe mit à ſourire.
Deſcartes prit ſa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
Et le front tout poudreux de matière ſubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Evangile.

Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Ariſtote a trop ſuivi les pas.
Voici mon argument, qui me ſemble invincible :
Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible (7),
Quant à votre univers, il eſt fort impoſant ;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (8) :
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les loix.
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.

¶ L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et propoſait à Dieu ſes atomes crochus (9),
Quoique paſſés de mode, & dès long-tems déchus.
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blanc,
Pauvre, mais ſatisfait ; penſif & retiré ;
Eſprit ſubtil & creux, moins lu que célébré,
Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.

Pardonnez

Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas (10).
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous. — A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'effroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour les prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à diner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra (11).
Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine (12).

Leibnitz avertissait le Turc & le Chrétien,
Que sans son harmonie on ne comprendra rien (13);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'est rien sans monades.

Le courier des Lapons, dans ses turlupinades (14),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer des géans.

Notre consul Maillet (15) (non pas consul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très changeant fut du plus fin cristal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit son systême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites-maisons.

Dieu ne se fâcha point: c'est le meilleur des pères:
Et sans nous engourdir par des loix trop austères,
Il veut que ses enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence, & porteur de bienfaits.

Le ministre emplumé vola dans vingt provinces,
Il visita des saints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquisiteurs,
Dans le siécle passé dévots persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.
Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont ainsi que vous, de fieffés ignorans:
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire:
Pour penser de travers, hélas! faut-il les cuire?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En Sorbonne, aux Charniers (16), *tout se mêle d'écrire:*
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le bon Thomas d'Aquin.....*

NOus n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-fept gros volumes bien avérés ; mais nous en avons vingt & un d'Albert. Auffi celui-ci a été furnommé *le Grand.*

(2) *Scot......*

Scot eft le fameux rival de Thomas. C'eft lui qu'on a cru mal-à-propos l'inftituteur du dogme de l'*Immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenfeur de l'*Univerfel de la part de la chofe.*

(3) *Bonaventure.......*

Nous avons de *St. Bonaventure* le Miroir de l'ame, l'Itinéraire de l'efprit à Dieu, la Diéte du falut, le Roffignol de la paffion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six aîles des chérubins, les Six aîles des féraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jéfus, &c.

(4) ... *Provençal, élève d'Epicure.*

Gaffendi, qui reffufcita pendant quelque tems le fyftême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penfer que l'homme a trois ames, la végétative, qui fait circuler toutes les liqueurs, la fenfitive, qui reçoit toutes les impreffions, & la raifonnable, qui loge dans la poitrine. Mais auffi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme fur les premiers principes des chofes ; & c'eft beaucoup pour un philofophe.

(5) *Et ce maître René......*

Defcartes était le contraire de Gaffendi ; celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On fait affez que toute la philofophie de Defcartes n'eft qu'un roman mal tiffu, qu'on ne fe donne plus la peine, ni de réfuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd fon tems à rechercher comment des dez, tournant fur eux-mêmes dans le plein, ont pro-

duit des soleils, des planètes, de terre & des mers? Les partisans de ces chimères les appellaient les hautes sciences, & ils se moquaient d'Aristote, & ils disaient : nous avons de la méthode. On peut comparer le systême de Descartes à celui de Lass, tous deux étaient fondés sur la synthèse. Descartes vint dans un tems où la raison humaine était égarée. Lass se mit à philosopher en France, lorsque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice sur des vessies. Les tourbillons de Descartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Lass ne subsistèrent que dix-huit mois. On est plutôt détrompé en arithmétique qu'en philosophie.

(6) ..... *L'existence & l'essence, &c.*

Ce sont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs, toute la partie métaphysique de sa *Somme* est fondée sur la métaphysique d'Aristote.

(7) *Pour être, c'est assez que vous soyez possible.*

Voici où est (ce me semble) le défaut de cet argument ingénieux de Descartes. Je conclus l'existence de l'Etre nécessaire & éternel, de ce que j'ai apperçu clairement que quelque chose existe nécessairement & de toute éternité; sans quoi il y aurait quelque chose qui aurait été produit du néant & sans cause, ce qui est absurde: donc un Etre a existé toûjours nécessairement & par lui-même. J'ai donc conclu son existence de l'impossibilité qu'il ne soit pas, & non de la possibilité qu'il soit. Cela est délicat, & devient plus délicat encore, quand on ose fonder la nature de cet Etre éternel & nécessaire. Il faut avouer que tous ces raisonnemens abstraits sont assez inutiles, puisque la plûpart des têtes ne les comprennent pas. Il serait assurément d'une horrible injustice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne sont pas en état de comprendre. C'est à quoi ne prennent pas garde tant de scolastiques orgueilleux & peu sensés qui osent enseigner & menacer. Quand un philosophe serait le maître du monde, encore devrait-il proposer ses opinions modestement. C'est ainsi qu'en usait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands-hommes à Garasse, à Nonotte, à l'abbé Guion, à l'auteur de la gazette ecclésiastique, à Paulian, l'ex-jésuite, & à tant d'autres!

(8) *J'en ferai tout autant.*

Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde. Ces paroles de Descartes sont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permises à Platon. Passe qu'Archimède ait dit: Donnez moi un point fixe dans le ciel, & j'enleverai la terre: il ne s'agissait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on fasse des organes pensans & des têtes pensantes, cela est bien fort. Je doute même que Descartes & le p.

re Mersenne ensemble eussent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Descartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faisait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui se jouent.

(9) .... *Ses atômes crochus.*

Démocrite, Epicure & Lucrèce, avec leurs atômes déclinans dans le vuide, etaient pour le moins aussi enfans que Descartes avec ses tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que deplorer la perte d'un temps precieux employé à étudier sérieusement ces fadaises par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où est l'homme de bon sens qui ait jamais conçu clairement que des atômes se soient assemblés pour aller en ligne droite, & pour se détourner ensuite à gauche; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensees? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raisonnables? Ils ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer; mais quelle explication! ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt mille pieds de haut; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt mille pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu: car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, & non en la langue des serpens; & Eve devait parler le pur hébreu, puisqu'elle etait la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés longtems tous les commentaires & tous les systêmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant & de couchant; & sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savans se sont distillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achille avait parlé grec; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé; comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée & de Thieste, par quel secret Hercule était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de... Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(10) *Mais je pense entre nous que vous n'existez pas.*

Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand tout qui existe par elle. C'est le Dieu de Straton, c'est le Dieu des stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.

C'est le Dieu d'Aratus dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, médecin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit ?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! Jurieu regardoit Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que Spinosa. Arnaud & ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jesuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes.

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entr'elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, donc tout est mode.

L'intelligence & la matière existent; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie, doit avoir une infinité d'attributs, donc l'infinité d'attributs est Dieu; donc Dieu est tout.

Ce systême a été assez réfuté par l'humain Fénelon, par le subtil Lami, & surtout de nos jours, par M. l'abbé de Condillac, par M. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans son anti-Lucrèce, le second en beaux vers français dans une épitre instructive & agréable.

Voici quelques-uns des vers latins.

Dogmata complexus, partim vesanâ Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo sese munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cui sint pro corpore corpora cuncta,
Et cunctæ mentes pro mente, simulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipsa caduci
Et qui sæclorum jugis devolvitur ordo.
Pœna putes.

Voici quelques-uns des vers français.

Cesse de méditer dans ce sauvage lieu,
Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu.
Spinosa le premier connut mon existence;
Je suis l'être complet & l'unique substance;
La matière & l'esprit en sont les attributs,
Si je n'embrassais tout, je n'existerais plus.
Principe universel, je comprends tous les êtres,
Je suis le souverain de tous les autres maîtres;
Les membres différens de ce vaste univers
Ne composent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Embellissent entr'eux le théatre du monde;
Et c'est l'accord heureux des êtres réunis,
Qui comblent mes trésors & les rend réunis.

Le livre du *Système de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, est d'un genre tout différent; c'est une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière existe seule, & qu'elle produit seule la sensation & la pensée. Pour avancer une idée aussi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer sur quelque principe, & c'est ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes se borne à la supposer, il ne l'affirme pas; il dit que des philosophes savans ont prétendu que tous les corps ont du sentiment. *Qui corpora omnia sensu esse prædita sustinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroastre & Thaut,

jusqu'à nous, chaque philosophe a fait son système; & il n'y en a pas deux qui soient du même avis. C'est un chaos d'idées, dans lequel personne ne s'est entendu. Le petit nombre des savans est toûjours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par sa raison ce qui n'est pas; on ne voit point ce qui est. Dans ce conflit éternel de témérités & d'ignorances, le monde est toûjours allé comme il va; les pauvres ont travaillé, les riches ont joui; les puissans ont gouverné, & les philosophes ont argumenté, tandis que des ignorans se partageaient la terre.

(11) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.*

Par quelle fatalité le système de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinosa, comme deux vagues qui semblent se combattre dans une tempête, & le moment d'après s'unissent l'une dans l'autre?

Dieu, dit Mallebranche, *est le lieu des esprits, de même que l'espace est le lieu des corps. Notre ame ne peut se donner d'idées. — Nos idées sont efficaces, puisqu'elles agissent sur notre esprit. Or rien ne peut agir sur notre esprit que Dieu. — Donc il est nécessaire que nos idées se trouvent dans la substance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'esprit pur, partie 2.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or si nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de sentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne sommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une seule substance. Voilà le spinosisme, le stratonisme tout pur. Et Mallebranche pousse les illusions qu'il se fait à lui-même jusqu'à vouloir autoriser son système par des passages de St. Paul & de St. Augustin.

Je ne dis pas que ce savant prêtre de l'Oratoire fût spinosiste, à Dieu ne plaise; je dis qu'il servait d'un plat dont un spinosiste aurait mangé très volontiers. On sait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Esprit? Mais comme il n'y avait personne en tiers dans la conversation, nous ne rendrons point compte de ce qui s'est dit. Nous nous contentons de plaindre l'esprit humain, de gémir sur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(12) *Exprès pour nous damner.*

Il faut avouer que ce système, qui suppose que l'Être tout puissant, & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raisonnables & sensibles, pour en favoriser quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toûjours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(13) *Que sans son harmonie*.........

Notre ame étant *ſimple* (car on ſuppoſe que ſon exiſtence & ſa *ſimplicité* ſont prouvées) elle peut réſider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correſpondantes à ces idées, à-peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes ; ou plutôt l'ame eſt l'horloge, & le corps ſonne ici les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement ; & l'inventeur de ce ſyſtême eſt celui qui a diſputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples ; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien dire. Des *monades* ſans parties & ſans étendue font donc l'étendue & les parties ; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'un autre, ſans quoi ce ſerait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des rapports avec tous les autres ; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces rapports entre ces *monades ſimples, inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans les écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(14)......... *Dans ces turlupinades*. ....

On a fait aſſez connaître l'idée d'aller diſſéquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame ; d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille ; d'enduire les malades de poix-réſine, pour empêcher l'air de nuire ; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes.

(15) *Notre conſul Maillet*.........

On connaît auſſi le ſyſtême vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies, étaient des Dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs. Et il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtêmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtêmes n'ont appris aucune vérité & n'ont fait aucun plaiſir ; mais l'opéra des gueux & le déſerteur ont fait paſſer très agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(16) .... *Aux Charniers, tout se mêle d'écrire.*

Charniers des Sts. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du louvre. C'est là qu'on enterre tous les gueux, au-lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit plusieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuisinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé longtems à l'Année littéraire. Il y a le stile à cinq sous & le stile à dix sous.

Qu'on écrive les imaginations de M. Oufle, les mémoires d'un homme de qualité, les soliloques d'une ame dévote; que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne ensuite ceux qui les rejettent; qu'on donne au public les lettres de Thérèse à Sophie, ou qu'on dise en mauvais latin (*) *que la vraie religion a été selon la variété des tems, variée & diverse, quant à sa forme & quant à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la substance;* que ces belles choses, dis-je, partent des Charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela est bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons surtout, qu'une nation qui s'amuse continuellement de tant de sottises, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuse, puisqu'elle est si oisive.

(*) *Veram religionem, etsi quantùm ad sui formam & revelationis perspicuitatem, &c.* pag. 21 d'un ouvrage latin, rempli de solécismes & de barbarismes, imputé faussement à la Sorbonne; il est intitulé: *Determinatio Sacræ Facultatis Parisiensis in libellum cui titulus, BELISAIRE. Parisiis* 1767. Censure de la Faculté de Théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE. A Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez aussi les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés, par un bachelier ubicuistre.

LES CABALES.

BArbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal?
Etes-vous au conclave? Aspirez-vous au trône (1)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Ça, que prêtendez-vous? -- De la gloire -- Ah! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain!
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
Du sultan Moustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace.

» Monsieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers, & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit;
» Monsieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les dames,
» Avec deux beaux esprits nous ourdissons nos trames.
» Nous serons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le besoin présent nous tient encore unis.
» Je me forme sous eux dans le bel art de nuire;
» Voilà mon seul talent; c'est la gloire où j'aspire.

~~Laissons-là de Dijon~~ ce pauvre garnement (2),
Des bâtards de Zoïle imbécille instrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où son destin le mène.

Allons nous réjouir aux jeux de Melpomène. ...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre opposés.
Léon dix & Luther étaient moins divisés.
L'un claque, l'autre siffle ; & l'autre du parterre (3)
Et les caffés voisins sont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chansons ;
J'entends crier : » Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (4),
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?
Je suis pour mon plaisir, messieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, sans vouloir écouter ?
Ne suis-je à l'opéra que pour y disputer ?

Je sors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais assemblés cabalaient dans la rue.
Je me sauve avec peine aux jardins si vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'instant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête. ...
» Avez-vous lu sa pièce ? Il tombe, il est perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel est votre ennemi ? — » C'est un vil téméraire,
» Un rimeur insolent qui cause nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien ; de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance,
» Choisissez, (me dit-on) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance.
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux Testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coëffure (5),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
» Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous ? Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisiéme étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (6),
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts,
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché; mais qu'y faire? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

» Mais, monsieur, des Capets les loix fondamentales,
» Et le grenier à sel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat....

Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état.
Ma loi fondamentale est de vivre tranquile.
La fronde était plaisante; & la guerre civile (7)
Amusait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de savans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
» Je vous goûtai, dit-il, lorsque de saint Médard (8)
» Vous crayonniez gaîment la cabale grossière
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière;
» Les billets au porteur des chrêtiens trépassés,
» Les fils de Loyola sur la terre éclipsés;
» Nous applaudimes tous à votre noble audace,
» Lorsque vous nous prouviez qu'un maroufle à besace
» Dans sa crasse orgueilleuse à charge au genre humain,
» S'il eût bêché la terre, eût servi son prochain.
» Jouissez d'une gloire avec peine achetée.
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah! vous êtes trop bon. Je sens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il est vrai, j'ai raillé saint Médard & la bulle;
Mais j'ai sur la nature encor quelque scrupule.
L'univers m'embarrasse, & je ne puis songer
Que cette horloge existe & n'ait point d'horloger (9).

Mille abus, je le sais, ont régné dans l'église:
Fleuri le confesseur en parle avec franchise (10).
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin.
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire.
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire...

» Ah traître! ah malheureux! je m'en étais douté.
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet insultant la mémoire (11),
» Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire....
» Ignorant! vois l'effet de nos combinaisons.
» Les hommes autrefois ont été des poissons.
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phase
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase.
» Nous te l'avions appris; mais tu t'es éloigné
» Du vrai sens de Platon par nous seuls enseigné.
» Lâche! ose-tu bien croire une essence suprême?
Mais oui. —— » De la nature as-tu lu le systême?

» Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
» Que dis-tu de ce livre? —— Il m'a fort ennuyé.... (12)
» C'en est assez, ingrat! ta perfide insolence
» Dans mon premier concile aura sa récompense.
» Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
» Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant.
» Nous t'y ferons rentrer ainsi que ce grand-Etre
» Que tu prends bassement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi, tu seras méprisé. ——
Soit. —— » Nous insulterons à ton génie usé. ——
J'y consens. —— » Des fatras de brochures sans nombre

» Dans ta bierre à grands flots vont tomber sur ton ombre. —
Je n'en sentirai rien. — » Nous t'abandonnerons
» Aux puissans Langlevieux, aux immortels Frérons. (13)

Ah ! bachelier du Diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité !
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avouerai qu'Epicure avait une ame honnête ;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon ; Cicéron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu ; vous osez le nier.
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai désiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre saint père au sortir de la messe,
Avec le grand Lama, dansant un cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénelon ;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'espérais en jouir ; je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.

Dans Londres, dans Paris, les esprits sont en guerre ;
Ils y seront toûjours. La discorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, descendit chez les rois ;
Puis dans l'église sainte établit son empire,
Et l'étendit bientôt sur tout ce qui respire.
Chacun vantait la paix que partout on chassa.
On dit que seulement par grace on lui laissa
Deux asyles fort doux ; c'est le lit & la table.
Puisse-t-elle y fixer un règne un peu durable !
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons ;
Cabalons pour Cloris, & faisons des chansons.

NOTES.

Par Mr. DE MORZA.

(1) *Le trône.*

CE trône est très respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très grand saint ; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait, avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées ; & dans la suite des tems le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(2) *De Dijon ce pauvre garnement.*

Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de St. Lambert, de l'Ile, de Vatelet, Dorat & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut maltraité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes

que la police n'a pas punis parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre comme Clément, La Beaumelle, Sabatier natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la piéce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(3) *Et l'antre du parterre.*

C'est principalement au parterre de la comédie française, à la représentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le soutient, se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur disent : Venez-vous pour siffler, mettez-vous là : venez-vous pour applaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois aux dés la chûte ou le succès d'une tragédie nouvelle au caffé de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de genie, & n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si longtems la gloire de la nation.

(4) *Rameau, Bouffons.*

La même manie a passé à l'opéra & a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théatre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'est celui de la satyre raisonnée. On ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit : cette chaconne, cette lourde me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot, qui avez voulu avoir de l'esprit, & qui avez assemblé quinze cent personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est sans le savoir un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, & le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, & ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(5) *La royale coëffure.*

Il n'y a pas longtems que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(6) *N'ayant pu gouverner.*

L'Europe eſt pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voiſin. Ils préſentent aux miniſtres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de tems; & en attendant, ils demandent une aumône qu'on leur refuſe. Boiſguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui enſuite oſa attribuer ſa *Dixme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui ſont aſſez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne ſe doutent pas que ſi on ſuivait ſes beaux ſyſtêmes, le royaume ſerait auſſi miſérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, ſous le nom du comte de Boulainvilliers, eſt mort à l'hôpital. Le petit la Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels ſont les gens qui enſeignent l'art de s'enrichir par le commerce, après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde ſans ſortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais poſſédé une charrue, rempliſſent nos greniers de froment. D'ailleurs, la littérature ne ſubſiſte preſque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profeſſion ſi belle n'a été ni ſi univerſelle ni ſi avilie.

(7) *La fronde était plaiſante.*

La fronde en effet était fort plaiſante, ſi on ne regarde que ſes ridicules. Le préſident le Cogneux qui chaſſe de chez lui ſon fils le célèbre Bachaumont, conſeiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ſes chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit: mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire ſon père à la ſanté du cardinal Mazarin proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume ſervent ſous le même drapeau, il faut ſe partager, je vais chez le cardinal Mazarin, & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ſes convives qui leur dit: meſdames, ſi vous ſaviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple qui crie: c'eſt ſon bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point; tout cela ferait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ſes plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mêlange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Rets dit dans ſes mémoires *que le parlement faiſait par des arrêts la guerre civile, qu'il au-*

rait condamné lui-même par les arrêts les plus sanglans.

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de singes dans le siécle de Louis XIV; un de ces magistrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, se croyait en droit de parler orgueilleusement aux lettrés, écrivit à l'auteur que Messieurs pouraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit : » Un empereur de la Chine dit un » jour à l'historiographe de l'empire: » je suis averti que vous mettez par » écrit mes fautes, tremblez. « L'historiographe prit sur le champ des tablettes. Qu'osez-vous écrire là? Ce que votre majesté vient de me dire. L'empereur se recueillit, & dit: Ecrivez tout, mes fautes seront réparées.

(8) *Lorsque de saint Médard.*

On connaît le fanatisme des convulsions de St. Médard, qui durèrent si longtems dans la populace, & qui furent entretenues par le président Dubois, le conseiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de superstitions plus affreuses: mais jamais il n'y en eut de plus sotte & de plus avilissante. L'histoire des billets de confession & l'expulsion des jésuites succédèrent bientôt à ces facéties. Observez surtout que nous avons une liste de miracles operés par ces malheureux, signée de plus de cinq cent personnes. Les miracles d'Esculape, ceux de Vespasien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(9) *Que cet horloge existe.*

Si une horloge prouve un horloger, si un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence suprême? Quelle plante, quel animal, quel élément, quel astre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait l'éternel géomètre? Il me semble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de dessein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre esprit. Non-seulement ce chetif insecte est une machine dont tous les ressorts sont faits exactement l'un pour l'autre; non-seulement il est né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre; mais sa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les astres dont la lumière se fait sentir à lui. Le soleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius à quatre cent millions de lieues au-delà du soleil, pénètrent dans ses petits yeux, selon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immensité & unité de dessein qui démontrent un fabricateur intelligent, immense, unique, incomprehensible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'est ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théistes dans le sens le plus rigoureux & le plus respectable.

Des objections! on nous en fait sans nombre; des ridicules! on croit

nous en donner en nous appellant causefinaliers; mais des preuves contre l'existence d'une intelligence suprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinosa lui-même est forcé de reconnaître cette intelligence; & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem.* C'est ce *Mens agitat molem* qui est le fort de la dispute entre les athées & les théistes, comme l'avoue le géomètre Clarke, dans son livre de l'existence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus serré que nous ayons sur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne sont que des mots, & auquel je ne pourrais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(10) *Fleuri le confesseur en parle avec franchise.*

Fleuri, célèbre par ses excellens discours qui sont d'un sage écrivain & d'un citoyen zélé, connu aussi par son histoire ecclésiastique qui ressemble trop en plusieurs endroits à la légende dorée.

(11) *Alors que de Maillet, &c.*

Ce consul Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter Dieu, & créer un monde avec la parole. C'est lui qui, abusant de l'histoire de quelques bouleversemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poissons avaient été changés en hommes. Aussi, quand on a imprimé son livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(12) *Il m'a fort ennuyé.*

Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il est diffus, & quelquefois déclamateur; qu'il se contredit, qu'il affirme trop souvent ce qui est en question, & surtout qu'il est fondé sur de prétendues expériences dont la fausseté & le ridicule sont aujourd'hui reconnus & sifflés de tout le monde. Tenons-nous en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite Anglais nommé Néedham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pourri, en petites anguilles; lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Joseph, & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le bled pourrisse & meure pour lever & pour produire, et que par conséquent son bled pourri & son jus de mouton faisaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui répliquer que Jésus-Christ daignait se conformer aux idées fausses & grossières des paysans Galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mo-

de, parler leur langage & observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son système était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de Dieu, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; & aussi mauvais raisonneur que mauvais chimiste, il persista longtems à se croire créateur d'anguilles. De sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de Jesus-Christ pour établir son opinion ridicule, & les athées se servaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Needham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

Spinosa, circonspect & fort honnête homme; nous l'appelons ici Baruc, parce que c'est son véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais batisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systêmes.

(13) *Au puissant Langlevieux.*

C'est ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il est parlé ainsi dans un recueil de piéces imprimé en 1771.

» Le Sr. La Beaumelle en 1752, » vendit à Francfort au libraire Esslinger, pour dix-sept louis d'or, le siécle de Louis XIV dont il avait fait un libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit, » qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir » fait empoisonner le marquis de » Louvois son ministre, dont il était » excédé, & qu'en effet ce ministre » craignait que le roi ne l'empoisonnât. (*Tome III. pag.* 269 & 271.)

» Que Louis XIV ayant promis » à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse » de Bourgogne irritée, engagea le » prince son époux, père du roi régnant, à ne point secourir Lille, » assiegée alors par le prince Eugène, & à trahir son roi, son ayeul » & sa patrie. Il ajoute que l'armée » des assiégeans jettait dans Lille des » billets dans lesquels il était écrit: » *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas reine, nous ne lèverons pas le siége.*

» La Beaumelle rapporte la même » anecdote dans les mémoires qu'il » a fait imprimer sous le nom de madame de Maintenon. (*Tome IV. pag.* 109.)

» Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec » madame de Maintenon, dans de » vieilles culottes de l'archevêque de » Paris: mais qu'un tel mariage n'est » pas extraordinaire, attendu que » Cléopatre déja vieille enchaîna Auguste. (*Tome III. pag.* 75.)

» Que le duc de Bourbon, étant » premier ministre, fit assassiner Ver-

» gier, ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de St. Louis pour récompense. (*Tome III. du siécle*, *pag.* 323.)

» Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant, avait, ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (*Tome II. pag.* 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfans de la Voisin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées; que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties, écrites du stile d'un laquais qui veut faire le bel esprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient; on n'y prit pas garde, mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, & les plus honnêtes gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753.

Après avoir publié ces horreurs, il se signala par un autre libelle intitulé, *mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinnet, & d'autres membres du conseil souverain de Berne qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; Mr. le comte d'Erlach en écrivit en France où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cévennes dont il est natif.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (*page* 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France, il demanda un certificat à madame la duchesse de Gotha. Cette princesse lui fit expédier celui-ci.

» On se rappelle très-bien que vous partites d'ici avec la gouvernante des enfans d'une dame de Gotha, qui s'éclipsa furtivement avec vous après avoir volé sa maîtresse; ce dont le public est pleinement instruit ici, mais nous ne disons pas que vous ayez part à ce vol. A Gotha ce 24 Juillet 1767. signé ROUSAULT, conseiller aulique de son altesse sérénissime. »

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès: mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toûjours des personnes dont il n'avait pas le moindre sujet

La gaîté, les chansons, les graces, les bons mots
Ornent les entremets d'un souper délectable,
Quand sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon & de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse;
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits,
Je ris.
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui soufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et versent leurs poisons sur la société:
L'infame calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales;
On me parle souvent du nord ensanglanté,
D'un roi sage & clément chez lui persécuté,
Qui dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté;
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure;
Je pleure.
Mais si monsieur Terray veut bien me rembourser;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent;
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser;
Si par fois, pour me délasser,
Je relis l'Arioste, & même la Pucelle,
Toûjours catin, toûjours fidèle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits,
Je ris.

Il le faut avouer, telle est la vie humaine ;
Chacun a son lutin, qui toûjours le promène
Des chagrins aux amusemens.
De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends,
L'homme est fait, je le sais, d'une pâte divine ;
Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine :
La nature change à nos yeux ;
Et le plus triste Héraclite ;
Quand ses affaires vont mieux ;
Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR,

*Par Mr. l'abbé DE VOIS***.*

DU tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous savez vous passer de corps,
Votre esprit ne change point d'âge ;
Les neiges sont devant vos yeux,
Le printems est dans votre tête,
Tous vos vers sont des fleurs de fête,
Tous vos jours sont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caisse,
De ce Dieu vous visez les *bons*,
Et, quoique vous payiez sans cesse,
Vous ne dites pas ; *point de fonds.*
Pour moi, débile créature,

La triste main de la nature
Etend un crêpe sur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand secours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de sots discours.
Poursuivi par la calomnie,
Je ne sens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur est dans le cercueil
De mon irréparable amie ;
L'univers me paraît en deuil.
O vous ! rare ornement de notre académie,
Vous nous garantissez son immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaîté !
Vous ne mourez jamais : moi je meurs à toute heure ;
Vous êtes *Jean qui rit*, & je suis *Jean qui pleure.*

LETTRE

DE Mr. THIRIOT, A MADAME DU P***.

JE vous envoye, Madame, ſelon vos ordres, la prière à Dieu qui eſt à la fin du traité de la Tolérance, & les vers de Mr. de Rulière ſur la diſpute. Ce ſont deux excellens morceaux, chacun dans ſon genre. Le traité de la Tolérance à l'occaſion du meurtre de Calas vous parviendra par le carroſſe d'Orléans avec les autres livres. Ce traité fait déjà beaucoup de bien. Cela eſt rare aux livres ; ils amuſent, ou ils ennuient, mais ils ne font guères d'autre effet.

Les vers ſur la diſpute vous amuſeront ſans doute beaucoup. Mr. de Voltaire m'a mandé qu'à quelques négligences près, ce petit ouvrage lui paraît égal aux meilleurs de Boileau.

Vous ſerez bien étonnée que la prière à Dieu ſoit du même homme qui a fait le Ruſſe à Paris, le Pauvre Diable & l'Ecoſſaiſe. Mais on l'a pouſſé à bout, & il m'a bien promis que doreſnavant il s'égayerait aux dépens de ceux qui l'attaquent ſans ceſſe. Il n'eſt pas mal de répondre en riant aux calomniateurs qui font les graves, &c. &c.

DISCOURS EN VERS SUR LES DISPUTES.

PAR MR. DE RULIÈRE.

Vingt têtes, vingt avis, nouvel an, nouveau goût,
Autre ville, autres mœurs, tout change, on détruit tout.
Examine pour toi ce que ton voisin pense;
Le plus beau droit de l'homme est cette indépendance.
Mais ne dispute point : les desseins éternels,
Cachés au sein de Dieu, sont trop loin des mortels;
Le peu que nous savons d'une façon certaine,
Frivole comme nous, ne vaut pas tant de peine.
Le monde est plein d'erreurs, mais de-là je conclus
Que prêcher la raison n'est qu'une erreur de plus.

En parcourant au loin la planète où nous sommes,
Que verrons-nous? Les torts, & les travers des hommes.
Ici c'est un synode, & là c'est un divan,
Nous verrons le muphti, le derviche, l'iman,
Le bonze, le lama, le talapoin, le Pope,
Les antiques rabins, & les abbés d'Europe,
Nos moines, nos prélats, nos docteurs aggrégés;
Etes-vous voyageurs, mes amis? Voyagez.

Qu'un jeune ambitieux ait ravagé la terre,
Qu'un regard de Vénus ait allumé la guerre,
Qu'à Paris, au palais l'honnête citoyen
Plaide pendant vingt ans pour un mur mitoyen.
Qu'au fond d'un diocèse un vieux prêtre gémisse,
Quand un abbé de cour enlève un bénéfice;

Et que dans le parterre un poëte envieux
Ait, en battant des mains, un feu noir dans les yeux,
Tel est le cœur humain : mais l'ardeur insensée
D'asservir ses voisins à sa propre pensée,
Comment la concevoir ? Pourquoi, par quel moyen
Veux-tu que ton esprit soit la règle du mien ?

Je hais surtout, je hais tout causeur incommode,
Tous ces demi-savans, gouvernés par la mode,
Ces gens, qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit.
Un peu musiciens, philosophes, poëtes
Et grands-hommes d'état, formés par les gazettes :
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient *Voltaire* sur le goût,
Montesquieu sur les loix, de *Broglie* sur la guerre,
Ou la jeune d'*Egmont* sur le talent de plaire.

Voyez-les s'emporter sur les moindres sujets,
Sans cesse répliquant, sans répondre jamais,
» Je ne céderais pas au prix d'une couronne.....
» Je sens.... le sentiment ne consulte personne....
» Et le roi serait là.... je verrais là le feu....
» Messieurs, la vérité mise une fois en jeu,
» Doit-il nous importer, de plaire, ou de déplaire ?

C'est bien dit ; mais pourquoi cette roideur austère ?
Hélas ! c'est pour juger de quelques nouveaux airs
Ou des deux Poinsinet lequel fait mieux des vers.

Auriez-vous, par hazard, connu feu monsieur d'Aube,
Qu'une ardeur de dispute évaillait avant l'aube ?

Contiez-vous un combat de votre régiment,
Il ſavait mieux que vous, où, contre qui, comment.
Vous ſeul en auriez eu toute la renommée,
N'importe, il vous citait ſes lettres de l'armée;
Et, Richelieu préſent, il aurait raconté
Ou Gènes défendue, ou Mahon emporté.
D'ailleurs homme de ſens, d'eſprit & de mérite,
Mais ſon meilleur ami redoutait ſa viſite.
L'un, bientôt rebuté d'une vaine clameur,
Gardait, en l'écoutant, un ſilence d'humeur.
J'en ai vu, dans le feu d'une diſpute aigrie,
Prèts de l'injurier, le quitter de furie;
Et, rejettant la porte à ſon double battant,
Ouvrir à leur colère un champ libre en ſortant.
Ses neveux, qu'à ſa ſuite attachait l'eſpérance,
Avaient vu dérouter toute leur complaiſance.
Un voiſin aſmatique, en l'embraſſant un ſoir,
Lui dit : Mon médecin me défend de vous voir.
Et, parmi cent vertus, cette unique faibleſſe,
Dans un triſte abandon, réduiſit ſa vieilleſſe.
Au ſortir d'un ſermon, la fiévre le ſaiſit,
Las d'avoir écouté ſans avoir contredit.
Et, tout prêt d'expirer, gardant ſon caractère,
Il faiſait diſputer le prêtre & le notaire.

Que la bonté divine, arbitre de ſon ſort,
Lui donne le repos, que nous rendit ſa mort!
Si du moins il s'eſt tû devant ce grand arbitre.

Un jeune bachelier, bientôt docteur en titre,
Doit, ſuivant une affiche, un tel jour, en tel lieu,
Répondre

Répondre à tout venant sur l'essence de Dieu.
Venez-y, venez voir, comme sur un théâtre,
Une dispute en règle, un choc opiniâtre,
L'entimême serré, les dilemmes pressans,
Poignards à double lame, & frappant en deux sens,
Et le grand sillogisme en forme régulière;
Et le sophisme vain de sa fausse lumière,
Des moines échauffés, vrai fléau des docteurs,
De pauvres Hibernois, complaisans disputeurs,
Qui, fuyant leur pays pour de saintes promesses,
Viennent vivre à Paris d'argumens, & de messes;
Et l'honnête public, qui même écoutant bien,
A la saine raison de n'y comprendre rien.
Voilà donc les leçons qu'on prend dans vos écoles?

Mais tous les argumens sont-ils faux ou frivoles?
Socrate disputait jusque dans les festins,
Et tout nud quelquefois argumentait aux bains.
Etait-ce dans un sage une folle manie?
La contrariété fait sortir le génie.
La veine d'un caillou recèle un feu qui dort,
Image de ces gens, froids au premier abord,
Et qui, dans la dispute, à chaque répartie
Sont pleins d'une chaleur qu'on n'avait point sentie.

C'est un bien, j'y consens. Quant au mal, le voici.
Plus on a disputé, moins on s'est éclairci.
On ne redresse point l'esprit faux, ni l'œil louche,
Ce mot *j'ai tort*, ce mot nous déchire la bouche.
Nos cris, & nos efforts ne frappent que le vent,
Chacun dans son avis demeure comme avant.

C'eſt mêler ſeulement aux opinions vaines
Le tumulte inſenſé des paſſions humaines.
Le vrai peut quelquefois n'être point de ſaiſon;
Et c'eſt un très-grand tort que d'avoir trop raiſon.

Autrefois la juſtice & la vérité nues,
Chez les premiers humains, furent longtems connues;
Elles régnaient en ſœurs : mais on ſait que depuis,
L'une a fui dans le ciel, & l'autre dans un puits.
La vaine opinion règne ſur tous les âges,
Son temple eſt, dans les airs, porté ſur un nuage.
Une foule de Dieux, de démons, de lutins,
Sont au pied de ſon trône; & tenant dans leurs mains
Mille riens enfantés par un pouvoir magique,
Nous les montrent de loin ſous des verres d'optique.
Autour d'eux, nos vertus, nos biens, nos maux divers
En boules de ſavon, ſont épars dans les airs;
Et le ſouffle des vents y promène ſans ceſſe,
De climats en climats, le temple & la déeſſe.
Elle fuit & revient. Elle place un mortel
Hier ſur un bûcher, demain ſur un autel.
Le jeune Antinoüs eut autrefois des prêtres.
Nous rions maintenant des mœurs de nos ancêtres;
Et qui rit de nos mœurs ne fait que prévenir
Ce qu'en doivent penſer les ſiécles à venir.
Une beauté frappante, & dont l'éclat étonne,
Les Français la peindront, ſous les traits de *Brionne*,
Sans croire qu'autrefois un petit front ſerré,
Un front à cheveux d'or fut toûjours adoré.
Ainſi l'opinion, changeante & vagabonde,
Soumet la beauté même, autre reine du monde.

Ainſi dans l'univers ſes magiques effets,
Des grands événemens, ſont les reſſorts ſecrets.
Comment donc eſpérer qu'un jour aux pieds d'un ſage
Nous la voyons tomber du haut de ſon nuage,
Et que la vérité ſe montrant auſſi-tôt
Vienne au bord de ſon puits voir ce qu'on fait en-haut?

Il eſt pour les ſavans, & pour les ſages même,
Une autre illuſion : cet eſprit de ſyſtême,
Qui bâtit en rêvant des mondes enchantés,
Et fonde mille erreurs ſur quelques vérités.
C'eſt par lui qu'égarés après de vaines ombres,
L'inventeur du calcul chercha Dieu dans les nombres;
L'auteur du *mécaniſme* attacha follement
La liberté de l'homme aux loix du mouvement;
L'un du ſoleil éteint veut compoſer la terre :
» La terre, dit un autre, eſt un globe de verre. « *a*)
De-là ces différends, ſoutenus à grands cris;
Et ſur un tas poudreux d'inutiles écrits,
La diſpute s'aſſied dans l'aſyle du ſage.

La contrariété tient ſouvent au langage :
On peut s'entendre moins, formant un même ſon,
Que ſi l'un parlait baſque, & l'autre bas-breton.
C'eſt-là, qui le croirait? un fléau redoutable;
Et la pâle famine, & la peſte effroyable
N'égalent point les maux, & les troubles divers
Que les mal-entendus ſément dans l'univers.

Peindrai-je des dévots les diſcordes funeſtes,

(*a*) C'eſt une des idées de *Buffon*.

Les saints emportemens de ces ames célestes,
Le fanatisme, au meurtre, excitant les humains,
Des poisons, des poignards, des flambeaux dans les mains,
Nos villages déserts, nos villes embrasées,
Sous nos foyers détruits nos mères écrasées,
Dans nos temples sanglans abandonnés du ciel,
Les ministres rivaux, égorgés sur l'autel,
Tous les crimes unis, meurtre, inceste, pillage,
Les fureurs du plaisir se mêlant au carnage,
Sur des corps expirans, d'infames ravisseurs,
Dans leurs embrassemens, reconnaissant leurs sœurs,
L'étranger dévorant le sein de ma patrie,
Et sous la piété déguisant sa furie,
Les pères conduisant leurs enfans aux bourreaux,
Et les vaincus toûjours traînés aux échaffauts?....
Dieu puissant! permettez que ces tems déplorables
Un jour par nos neveux soient mis au rang des fables.

Mais je vois s'avancer un fâcheux disputeur,
Son air d'humilité couvre mal sa hauteur;
Et son austérité, pleine de l'Evangile,
Paraît offrir à Dieu le venin qu'il distile.
» Monsieur, tout ceci cache un dangereux poison;
» Personne, selon vous, n'a ni tort, ni raison;
» Et sur la vérité n'ayant point de mesure,
» Il faut suivre pour loi l'instinct de la nature! «

Monsieur, je n'ai pas dit un mot de tout cela...
» Eh! quoique vous ayez déguisé ce sens-là,
» En vous interprétant la chose devient claire. «

Mais en termes précis j'ai dit tout le contraire.
Cherchons la vérité; mais d'un commun accord
Qui discute a raison, & qui dispute a tort.
Voilà ce que j'ai dit; & d'ailleurs qu'à la guerre,
A la ville, à la cour, souvent il faut se taire....
» Mon cher monsieur, ceci cache toujours deux sens;
» Je distingue... « Monsieur, distinguez, j'y consens,
J'ai dit mon sentiment, je vous laisse les vôtres,
En demandant pour moi ce que j'accorde aux autres....
» Mon fils, nous vous avons défendu de penser;
» Et pour vous convertir je cours vous dénoncer. «

Heureux! ô trop heureux qui, loin des fanatiques,
Des causeurs importuns, & des jaloux critiques,
En paix sur l'Hélicon pourait cueillir des fleurs!
Tels on voit, dans les champs, de sages laboureurs,
D'une ruche irritée évitant les blessures,
En dérober le miel à l'abri des piquûres.

LETTRE
DE Mr. DE V....
SUR UN ÉCRIT ANONYME.

A Ferney, 20 Avril 1772.

Dans ce saint tems nous savons comme
On doit expier ses délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNe bonne ame voulant seconder mes intentions, m'a envoyé par la poste, la veille de Pâques, la deux centiéme brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait souvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureusement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché est la jalousie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitiéme péché mortel. On me fait appercevoir que j'en suis très coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amander.

1°. L'on m'apprend que je suis indignement jaloux de *Bernard de Palissi* qui vivait sur la fin du seiziéme siécle. Il avança que le fallun de Touraine, n'est qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns sur les autres pendant cinquante mille siécles plus ou moins, lorsque la place où est la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouse fureur ayant fait venir une caisse de ce fallun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris insolemment ce fallun pour une espèce de pierre calcaire friable, pulvérisée par le tems. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe; & j'ai conclu avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues & demi. J'ai hazardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce fallun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; & que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siécles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec cette espèce de marne qu'on parfume les champs voisins ; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siécles ne me donneraient jamais du bled. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette détestable jalousie que j'ai toûjours eue des succès du consul *Maillet*, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique ; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons ; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses & en jambes, comme *Maillet* le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni oursins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir jusqu'à présent que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très fragiles, & surtout moi. Mais pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou qu'elle fût originairement comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apoticaire *Arnoud*, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toûjours prévenu l'apoplexie. Mais aussi comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences & dans les arts. J'ai toûjours re-

connu, grace au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des loix* dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre ; en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit & de grandes vues, *qu'il respire l'amour des loix & de l'humanité.* J'ai même parlé très durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *Gouvernement anglais* est de moi ; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu j'ai voulu jetter au feu le mien.* C'est-là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrêtienne, contre certains persécuteurs d'*Helvétius*, & de plusieurs gens de lettres ; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs ; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice ; mais d'avoir en même tems par un esprit de jalousie, manifesté une très petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'estimais ; c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de *Descartes* étaient mathématiquement impossibles ; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère ; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant ; qu'il est faux qu'il y ait également toûjours égale quantité de mouvement dans la nature ; qu'il est faux que les planètes soient des soleils ; qu'il est faux que les mines de sel & les fontaines viennent de la mer. Qu'il est faux que le chyle devienne sang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre *Descartes* m'emporta jusqu'à cette bassesse. Mais je confesse que je fus entraîné dans ce crime par *Aristote*, qui me fit donner une pension sur la cassette d'*Alexandre*, seule pension dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je

11°. Je dois confesser encor que *Scudéri*, *Claveret*, d'*Aubignac*, *Boisrobert*, *Colletet* & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le trésorier du cardinal de *Richelieu* pour écrire contre *Corneille*, dont j'ai persécuté la famille. Je me suis oublié jusqu'à dire que *si ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agésilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, & non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir supporter l'éclat de la gloire dont notre ami *Fréron* a ébloui l'univers. Mais ce n'est que par degrés que je me suis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, si j'ose le dire; mais enfin les serpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaisir infernal de rire quand son nom s'est trouvé trop souvent au bout de ma plume.

Étant ainsi convenu avec mon charitable directeur de conscience, que je suis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, *&c.* Et les péchés avoués étant à demi-pardonnés, je me flatte que cet honnête homme que je connais très bien, sera content de ma confession sincère.

Je ne suis plus jaloux, mon crime est expié.
J'éprouve un sentiment plus doux, plus légitime;
L'auteur d'une lettre anonime
Me fait une grande pitié.

Mais en même tems j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des polissons & des fous, & même aux lettres des personnes que je n'ai pas l'honneur de connaître; car bien que je sois très jeune, & que je n'aye que soixante & dix-huit ans, cependant le tems est cher; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque chose.

J'ajoute encor un mot; & assez sérieusement. Quoique j'aye passé à deux reprises quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théatre, & même les autres cabales. Je sais combien on se passionne pour un systême chimérique, pour un mauvais ouvrage

prôné & oublié, pour une opinion du tems, qui s'évanouït enfin comme les formes ſubſtantielles, les idées innées & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la vîteſſe. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une meſure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impoſſible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de *St. Pâris* & des convulſionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de *St. Auguſtin.* Aviez-vous quelques ſcrupules ſur les miracles du bienheureux *Régis* jéſuite; oſiez-vous examiner ſi un cancre avait en effet rapporté à *St. Xavier* ſon crucifix tombé au fond de la mer, on vous appellait *athée* dans vingt libelles.

Il a été un tems (fort court à la vérité), mais il a été, ce tems honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas ſupporter un homme qui penſait que la ſubordination eſt néceſſaire dans la ſociété, qu'un garçon charcutier n'eſt pas égal en tout à un duc & pair, à un miniſtre d'état, à un prince; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau, ne ſerait pas tout-à-fait ſortable.

Lorſqu'on fit paraître le *Syſtême de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé ſur un ſeul argument, & encore argument équivoque, livre ſtérile en bons raiſonnemens, & pernicieux par les conſéquences, mais éblouïſſant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'uſée, de nos miſères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philoſophe d'être de l'avis de *Cicéron* & de *Platon*, & on diſait qu'un homme qui reconnaît un Dieu trahit la cauſe du genre-humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma penſée. Et je leur déclare que je la dirai tant que je reſpirerai, ſans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes ſuperſtitieux.

Encor une fois, je connais l'insensé méchant, qui dans sa Lettre anonyme m'ose accuser *de caresser les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y sont plus.* Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaicteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité ; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois ; abus qui ne subsistait qu'en France, & qui la deshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par ligne, & consumer le reste de son patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'état dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée, qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, & qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

QUELQUES PETITES HARDIESSES DE Mr. CLAIR,

A L'OCCASION D'UN PANÉGYRIQUE DE St. LOUIS.

EN lisant le panégyrique de *St. Louis*, prononcé par Mr. *Mauri* devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce *Cucupietre* ou *Pierre l'hermite*, changé en *Démosthène* & en *Cicéron*. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire Ottoman. J'aime l'église grecque; elle est la mère de l'église latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais sur ses pieds) le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'*Alcibiade* & d'*Anacréon* délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec *Aspasie* & *Périclès* au sortir d'une tragédie de *Sophocle*.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble à les entendre qu'on rendait un service important à Dieu en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son or & son argent dans un pays aride, en visitant les saints-lieux sur un cheval de charette avec sa maîtresse en croupe, & en se faisant tuer par des Turcs & par des Sarrazins à dix-huit cent lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cent années, & qui fut toûjours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable?

L'arme pietose el capitano, che grand sepolcro libero di Christo col senno e con la mano est fort bon dans un poëme épi-

que, mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hazarde de dire avec soumission, & en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaste & hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pélérinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'Orient à la Mecque, où les savans Arabes prétendaient qu'*Abraham* & *Ismaël* étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de *St. Pierre* & de *St. Paul*, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savans occidentaux; mais l'opinion répandue depuis très longtems parmi les chrétiens que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidèles du pélérinage de Rome au pélérinage de Jérusalem. Le tombeau de J.-CH. l'emportait, comme de raison, sur le tombeau de ses disciples: quoiqu'après tout la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'*Abraham*.

Le monde ne finissant point, & les Turcs maîtres de Jérusalem rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent non-seulement des Turcs qui leur faisaient payer trop cher leur dévotion; mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs chrêtiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient sous prétexte d'aider les pélerins, & de délivrer les saints-lieux, fut ce pape *Grégoire VII*, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois & si fanatique, si chimérique & si dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit sa chaire de *St. Pierre* sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs. Mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrêtien de Constantinople: on ne pouvait rétablir l'église latine en Asie que sur les ruines de la grecque sa rivale éternelle; & on ne pouvait écraser cette église qu'en prenant Constantinople.

Urbain second eut le même dessein. C'est cet *Urbain second* qui aggrava la persécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand & infortuné empereur *Henri quatre*. C'est lui qui arma le fils contre le père & qui sanctifia ce crime. C'est lui qui, né sujet du roi de France *Philippe premier*, osa excommunier son souverain dans la France même, où il prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Constantinople, que l'évêque *Monteil* légat du pape & guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siége de cette capitale, & qu'on exterminât les chrétiens Grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le secret, n'eut jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du Roi de France, n'ayant ni troupes, ni argent, ayant hautement soutenu ce projet, fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'empereur *Alexis Comnène* qui le fit arrêter & qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce *Goffreddo*, qui n'était point du tout le chef des croisés, comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale *col senno e con la mano*, pour son premier exploit; mais trop heureux de faire sa paix avec l'empereur, il en obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem, dont le comte de Toulouse & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise, ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot, le but de cette croisade était si bien de se saisir de l'empire Grec, que les croisés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste, je m'en rapporte à Grotius *de jure belli & pacis*.

Alors les papes se virent élevés à ce point de grandeur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encensoir: les papes qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces tems, réuni sous leurs loix les empires d'Orient & d'Occident du même bras dont ils terrassaient *Henri IV*, *Frédéric Barberousse* & *Frédéric second*; mais ils restèrent dans Rome & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, & repri-

rent leur malheureux empire: on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure & dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans que quelques ordres de religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances, que *St. Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fiévre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce & les loix, d'être le père de son peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de reprendre la Guyenne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du tems. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siécle. Il avait déja donné cet utile exemple en résistant avec piété aux entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démence des croisades? lui qui regardait le bien de son état comme son premier devoir. Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem? Quel intérêt, quelle raison, quel traité l'appellaient en Egypte? S'il y avait quelques Français esclaves dans cette contrée, le vieux & sage *Meleisala*, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille & mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné, quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lasses de ces croisades ridicules & affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siécle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint, qu'il ne devait point l'entreprendre. Il la fit en saint & en héros sans doute; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus saint & plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que

nous pleurons ſur lui, qui ſe rendit le plus malheureux des hommes; ſur ſa femme qui accoucha dans une priſon de l'Egypte dans la crainte continuelle de la mort; ſur ſon fils qui périt avec le père dans ces entrepriſes funeſtes; ſur ſon frère le comte d'Artois dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; ſur la fleur de la chevalerie égorgée à ſes yeux; ſur cinquante mille Français perdus dans cette expédition déſaſtreuſe.

Nous chériſſons ſa mémoire, nous nous proſternons devant ſes autels; mais qu'on nous permette d'eſtimer ſon vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peſte, & qui lui remit deux cent mille *beſans* d'or de ſa rançon. On le ſait, & on doit le dire: les Orientaux étaient alors les peuples inſtruits & civiliſés; & nous étions les barbares.

Enfin *Blanche* ſa mère qui ſavait gouverner, déſapprouva hautement cette croiſade; & l'on peut faire gloire de penſer comme la reine *Blanche*.

Je ſuppoſe maintenant qu'on raconte à un homme de bon ſens l'hiſtoire de cette croiſade de *St. Louis*, & qu'on lui diſe tout ce qu'il a fait de ſage, de grand, de beau, c'eſt-à-dire, de juſte, avant cette héroïque imprudence *a*). L'homme de bon ſens dira ſans doute: ce grand roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné! quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique; qu'il fait encor une croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle coûta à la France le meilleur de ſes rois, & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à

a) L'abbé de Véli avoue dans ſon hiſtoire qu'on la traita de » pieuſe extravagance; & qu'un roi ſage ne devait ni l'autoriſer, ni la projetter. «

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ſes paroles. » J'ai ouï dire que ceux qui conſeillèrent au bon roi cette entrepriſe firent un très grand mal, & péchèrent mortellement.»

Au reſte il faut ſavoir que le *Joinville* que nous avons eſt une traduction faite du tems de François premier. Le jargon de Joinville ne s'entend plus.

b) N B. Véli dans ſon hiſtoire de France fait dire à ce Bondocdar: »Qu'il aimait mieux un petit nombre de gens ſobres, qu'une multitude d'efféminés: vils eſclaves plus propres à briller dans l'obſcurité des tavernes & des ruelles que

à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeste? pour un de ses frères, à la vérité; mais pour un usurpateur, pour un barbare souillé lâchement du sang de *Conradin*, légitime héritier des deux Siciles, & du duc d'Autriche; pour un monstre (appellons les choses par leur nom, si nous espérons d'effrayer les tyrans), pour un monstre qui fit servir la religion & la justice, le pape & les bourreaux au supplice de deux têtes couronnées innocentes & respectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts si accablans, que le peuple fit entendre partout ses cris de douleur, & que tout le clergé refusa longtems de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrêtien, & qu'il n'attendait que l'armée Française pour déclarer sa conversion. *St. Louis* partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine; il n'y avait plus de chrêtiens dans ce triste pays, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar b*) autrefois l'un des émirs qui avaient le plus servi aux défaites de *St. Louis*, était soudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes; il avait toûjours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars*, & aux *Alexandres*.

que dans les nobles champs du Dieu Mars». Il n'est guères probable qu'un soudan ait tenu un tel discours, qu'il ait parlé du Dieu Mars, des tavernes & des ruelles que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encor moins de ruelles. L'abbé Véli lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du tems de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Véli, on lui doit des éloges & de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le stile de son sujet; & pour faire une bonne histoire de France, il ne suffirait pas d'avoir du discernement & du goût, il faudrait assembler longtems tous ses matériaux à Paris, & aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

C'était contre ce grand-homme que *St. Louis* avait le courage d'aller combattre sur les ossemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée, déja découragée par la défaite de celles qui l'avaient précédée; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à *Bondocdar*; il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique, & laissa son royaume dans la désolation & dans la pauvreté: quels sentimens doit-il inspirer? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer, & le plaindre. (*c*)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné: parlons des loix de ce prince juste: on lui attribue une pragmatique sanction, & les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuses piéces, quand nous en avons de ses simples ordonnances? Comment peut-on croire que *St. Louis* ait cité le code & le digeste qui n'étaient nullement connus de son temps en France?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces loix plusieurs années après sa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* ce testament ridicule qui deshonorerait sa mémoire s'il était de lui, & qu'on a reconnu trop tard n'être pas son ouvrage?

A Dieu ne plaise que *St. Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol, pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la succession mobiliaire d'un père mort malheureusement sans s'être confessé après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval*.

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se serait sauvé de prison.

c) Véli dit, *que St. Louis songeait à rendre son fils Philippe digne du premier sceptre du monde*. Cela n'est pas poli pour l'empereur, ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très beau sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

Qu'on coupât le poing au fabriquant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont-là des loix de *Dracon*, & non des loix de *St. Louis*. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces tems d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours, comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appellait Fertés, Chatels, Roches, Basties, Bastilles; nos arts perfectionnés à la disette de tous les arts, la politesse à la grossiéreté: les scandales sanglans & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux; l'absurde atrocité anglaise au siécle de *Newton*; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain abruti; nos mœurs douces & polies, aux mœurs agrestes & féroces. *St. Louis* en sera plus grand pour s'être élevé dans ses domaines peu étendus, au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siécles, & que nous ne le sommes plus.

LA PUCELLE D'ORLÉANS,

POËME

DIVISÉ EN VINGT ET UN CHANTS,

AVEC LES NOTES DE MR. DE MORZA.

Nouvelle édition, corrigée, augmentée d'un chant entier, & de plusieurs morceaux répandus dans le corps de l'ouvrage.

PRÉFACE
DE
DON APULEIUS RISORIUS,
BÉNÉDICTIN.

REmercions la bonne ame par laquelle une Pucelle nous est venue. Ce Poëme héroïque & moral fut composé vers l'an 1730, comme les doctes le savent, & comme il appert par plusieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le Recueil des Opuscules d'un grand prince, sous le nom du *Philosophe de Sans-souci*, qu'une Princesse d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuscrit, seulement pour le lire, fut si édifiée de la circonspection qui règne dans un sujet si scabreux, qu'elle passa un jour & une nuit à le faire copier, & à transcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'est cette même copie qui nous est enfin parvenue. On a souvent imprimé des lambeaux de notre Pucelle, & les vrais amateurs de la saine littérature ont été bien scandalisés de la voir si horriblement défigurée. Des Editeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en remplissant des lacunes par des vers que le cocher de Vertamont sortant du cabaret pour aller en bonne fortune aurait désavoués. *

* Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce Poëme, le lecteur est indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci.

Chandos suant & soufflant comme un bœuf,
Au Diable soit, dit-il, la sotte éguille.
Bientôt le Diable emporte l'étui neuf.
Il veut encor secouer sa guenille,
Chacun avait son trot & son allure. &c.

Voici donc *Jeanne* dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'Auteur à qui on attribue ce Poëme épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du Poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ouvrages que les doctes & les sages lisent avec délices, sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium veneris*, la satyre sous le nom de *Pétrone*, & tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre Pucelle bien moins de choses hardies & libres, que dans tous les grands-hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le *Pulci*, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur Florentin dans son *Morgante*. Ce *Luigi Pulci*, qui était un grave Chanoine, composa son Poëme au milieu du quinziéme siécle, pour la *Signora Lucrezia Tuornaboni*, mère de *Laurent de Médicis* le Magnifique; & il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette Dame. C'est le second Poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savans, pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'Exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Ecriture. Voici par exemple l'Exorde du premier chant.

In principio era il verbo appresso a Dio;
Ed era iddio il verbo, e el' verbo lui.
Questo era il principio al parer mio &c,

Si le premier chant commence par l'Evangile, le dernier finit

On y dit de St. Louis:

Qu'il eût mieux fait, certes le pauvre Sire,
De se gaudir avec sa Margoton,
Onc ne tâta de bisque d'ortolans, &c.

On y trouve *Calvin* du tems de *Charles VII*; tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre; c'est un Capucin défroqué, lequel a pris le nom de *Maubert*, qui est l'auteur de cette infamie faite uniquement pour la canaille.

finit par le *Salve Regina*; & cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très sérieusement, puisque dans ces tems-là les piéces de Théatre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la passion, & des actes des saints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin, n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à *Margutte* s'il est chrêtien ou mahométan.

E se egli crede in Christo o in Maometto
Rispose allor Margutta, per dir tel' tosto
Io non credo più al Nero che al Azurro
Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto

. . . .

Ma sopra tutto nel buon vino ho fede

. . . .

Or queste son' tre virtu cardinale,
La gola, il dado, el' culo come io t'o detto;

Vous remarquerez, s'il vous plait, que le *Crescembeni* qui ne fait nulle difficulté de ranger le *Pulci* parmi les vrais Poëtes épiques, dit, pour l'excuser, qu'il était l'écrivain de son tems le plus modeste & le plus mesuré; *il più modesto e moderato scrittore*. Le fait est qu'il fut le précurseur de *Boyardo*, & de l'*Arioste*. C'est par lui que les *Rolands*, les *Renauds*, les *Oliviers*, les *Dudons* furent célèbres en Italie, & il est presque égal à l'*Arioste* pour la pureté du langage.

On en a fait depuis une très belle édition *col' licenza de superiori*. Ce n'est pas moi assurément qui l'ai faite; & si notre Pucelle parlait aussi impudemment que ce *Margutte*, fils d'un prêtre Turc, & d'une religieuse Greeque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans *Jeanne* les mêmes témérités que dans l'*Arioste*; on n'y verra point un *St. Jean* qui habite dans la lune, & qui dit:

Gli scrittori amo; e so il debito mio
Che al vostro mondo fu scrittore anche io;

E ben convenne al mio lodato Christo
Rendermi guiderdon d'un si gran sorte &c.

Cela est gaillard ; & *St. Jean* prend là une licence qu'aucun saint de la Pucelle ne prendra jamais. Il semble que Jésu ne doive sa divinité qu'au premier chapitre de *St. Jean*, & que cet évangéliste l'ait flatté. Ce discours sent un peu son Socinien. Notre auteur discret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'est encore pour nous un grand sujet d'édification, que notre modeste auteur n'ait imité aucun de nos anciens Romans, dont le savant *Huet* évêque d'Avranche, & le compilateur l'abbé *Langlet* ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre-ci-intitulé, *Comment* Lancelot *coucha avec la Royne, & comment le sire de* Lagant *la reprint.* On verra quelle est la pudeur de notre Auteur, en comparaison de nos Auteurs antiques.

Mais *quid dicam*, de l'histoire merveilleuse de *Gargantua*, dédiée au Cardinal de *Tournon*? On sait que le chapitre des *Torches-Cu* est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes ; nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, & mis en vers par *La Fontaine*, sont encor moins moraux que notre Pucelle. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentimens délicats du beau *Monrose* ; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'*Agnès*, & la tendresse de *Dorothée* ; à nos guerriers le bras de la robuste *Jeanne*, à tous les Jésuites le caractère du bon confesseur *Bonifoux*, à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les attentions, & le savoir faire de *Bonneau*.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre, un remède excellent contre les vapeurs, qui affligent en ce tems-ci plusieurs Dames & plusieurs abbés ; & quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre tems.

LA PUCELLE.

CHANT PREMIER.

Amours honnêtes de Charles VII, & d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de St. Denis, &c. &c. &c.

JE ne ſuis né pour célébrer les Saints : *a*)
Ma voix eſt faible, & même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne,
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit de ſes pucelles mains
Des fleurs de lys la tige Gallicane,
Sauva ſon Roi de la rage Anglicane,
Et le fit oindre au maître-autel de Rheims.
Jeanne montra ſous féminin viſage,
Sous le corſet & ſous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux le ſoir pour mon uſage
Une beauté douce comme un mouton ;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, ſi liſez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ſes exploits nouveaux ;
Et le plus grand de ſes rares travaux
Fut de garder un an ſon pucelage.
O Chapelain *b*), toi dont le violon

De discordante & gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon
D'un ton si dur a raclé son histoire:
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,
Tu voudrais bien me prêter ton génie.
Je n'en veux point; c'est pour la Motte-Houdart, c)
Quand l'Iliade est par lui travestie.

Le bon Roi Charle, au printems de ses jours,
Au tems de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce Prince aimait la danse)
Avait trouvé pour le bien de la France
Une beauté nommée Agnès Sorel. d)
Jamais l'amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse:
La taille & l'air de la Nymphe des bois,
Et de Vénus la grace enchanteresse,
Et de l'amour le séduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des Sirènes;
Elle avait tout; elle aurait dans ses chaînes
Mis les Héros, les Sages & les Rois.
La voir, l'aimer, sentir l'ardeur brûlante
Des doux désirs en leur chaleur naissante,
Lorgner Agnès, soupirer & trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes & Rois vont très vîte en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystère,

Voiles de gaze, & que les courtisans
Percent toûjours de leurs yeux malfaisans.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le Roi fit choix du conseiller Bonneau, *e*)
Confident sûr, & très-bon Tourangeau:
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour où tout se peint en beau,
Nous appellons être l'ami du Prince,
Et qu'à la ville, & surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé Maquereau.
Monsieur Bonneau sur le bord de la Loire,
Etait Seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau;
Et le Roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa; Bonneau servit à boire;
Tout fut sans faste, & non pas sans apprêts.
Festins des Dieux, vous n'êtes rien auprès.
Nos deux amans pleins de trouble & de joie,
Yvres d'amour, à leurs désirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlans avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le Prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui serrait.
Le souper fait on eut une musique,
Italienne en genre cromatique; *f*)
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux haut-bois.
Elles chantaient l'allégorique histoire

De ces héros qu'amour avait domptés,
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était,
Près de la chambre où le bon Roi soupait.
La belle Agnès discrète & retenue,
Entendait tout, & d'aucuns n'était vue.
Déjà la Lune est au haut de son cours;
Voilà minuit; c'est l'heure des amours.
Dans une alcove artistement dorée,
Point trop obscure & point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcove une porte est ouverte,
Que Dame Alix suivante très experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous amans, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petillait notre bon Roi de France!
Sur ses cheveux en tresse retenus
Parfums exquis sont déja répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment divin de joie & de tendresse;
Le cœur leur bat; l'amour & la pudeur,
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe & l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout-à-l'heure.
Ses yeux ardens, éblouïs, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en serait en effet idolâtre?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre,

Sont deux tetons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'amour;
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Teton charmant qui jamais ne reposes,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaubis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance,
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté dont Agnès a sa part,
Lui donne encor une grace nouvelle,
Elle l'anime; amour est un grand fard;
Et le plaisir embellit toute belle.

Trois mois entiers nos deux jeunes amans
Furent livrés à ces ravissemens.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeûné, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens japans dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche & polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.

Le dîner vient; la délicate chère!
L'oiseau du phase, & le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,



Charment le nez, le palais & les yeux.
Du vin d'Aï la mousse pétillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots,
Aussi brillans que la liqueur légère
Qui monte & saute & mousse au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit
A son bon Roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain;
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des Docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse; une troupe choisie
Avec le Roi court à la Comédie;
Et sur la fin de ce fortuné jour
Le couple heureux s'enyvre encor d'amour.
  Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toûjours heureux, & toûjours plus ardens,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; & l'amour, & le tems
Auprès d'Agnès ont oublié leurs aîles.
Charle souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme :
Ma chère Agnès, idole de mon ame,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre & régner n'est rien qu'une folie.
Mon parlement (y) me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France est asservie.

Ah !

Ah! qu'il ſoit roi, mais qu'il me porte envie:
J'ai votre cœur, je ſuis plus roi que lui.
Un tel diſcours n'eſt pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtreſſe honnête, & que l'amour le pique,
Peut s'oublier, & ne ſait ce qu'il dit.
Comme il menait cette joyeuſe vie,
Tel qu'un Abbé dans ſa graſſe Abbaïe,
Le Prince Anglais *h*) toûjours plein de furie,
Toûjours aux champs, toûjours armé, botté,
Le pot en tête, & la dague au côté,
Lance en arrêt, la viſière hauſſée,
Foulait aux pieds la France terraſſée:
Il marche, il vole, il renverſe en ſon cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le ſang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux ſoldats & la mère & la fille,
Fait violer des Couvens de Nonnains,
Boit le muſcat des pères Bernardins,
Frappe en écus l'or qui couvre les Saints;
Et ſans reſpect pour *Jéſus* ni *Marie*,
De mainte égliſe il fait mainte écurie:
Ainſi qu'on voit dans une bergerie
Des loups ſanglans de carnage altérés,
Et ſous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin couché dans la prairie
Colin s'endort ſur le ſein d'Egérie,
Et que ſon chien près d'eux eſt occupé
A ſe ſaiſir des reſtes du ſoupé.
Or, du plus haut du brillant Apogée,
Séjour des Saints, & fort loin de nos yeux,

Le bon Denis *i*) prêcheur de nos ayeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, & le Roi très Chrêtien
Baiſant Agnès, & ne ſongeant à rien.
Ce bon Denis eſt patron de la France,
Ainſi que Mars fut le Saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence,
Un Saint vaut mieux que tous les Dieux payens.
Ah, par mon chef, dit-il, il n'eſt pas juſte
De voir ainſi tomber l'empire auguſte,
Où de la Foi j'ai planté l'étendart;
Trône des lys, tu cours trop de hazard,
Sang des Valois, je reſſens tes miſères.
Ne ſouffrons pas que les ſuperbes frères
De Henri cinq *k*), ſans droit & ſans raiſon,
Chaſſent ainſi le fils de la maiſon.
J'ai quoique Saint, & Dieu me le pardonne,
Averſion pour la race Bretonne:
Car ſi j'en crois le livre des deſtins,
Un jour ces gens raiſonneurs & mutins
Se gaufferont des ſaintes Décrétales,
Déchireront les Romaines Annales,
Et tous les ans le Pape brûleront.
Vengeons de loin ce ſacrilège affront;
Mes chers Français ſeront tous catholiques;
Ces fiers Anglais ſeront tous hérétiques:
Frappons, chaſſons ces dogues Britanniques,
Puniſſons-les par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour.

Des Gallicans ainsi parlait l'Apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre:
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un Conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée
Au Roi de France allait être extorquée.
Quelques Seigneurs & quelques Conseillers,
Les uns pèdans & les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient, Que faut-il faire ?
Poton, la Hire, & ce brave Dunois, *l*)
S'écriaient tous en se mordant les doigts;
Allons, amis, mourons pour la patrie,
Mais aux Anglais vendons cher notre vie.
Le Richemont criait tout haut, Par Dieu
Dans Orléans il faut mettre le feu;
Et que l'Anglais qui pense ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée & que cendre.
Pour la Trimouille, il disait, C'est en vain
Que mes parens me firent Poitevin;
J'ai dans Milan laissé ma Dorothée;
Pour Orléans hélas je l'ai quittée!
Je combattrai, mais je n'ai plus d'espoir:
Faut-il mourir, ô ciel, sans la revoir!
Le président Louvet *m*) grand personnage,
Au maintien grave, & qu'on eût pris pour sage,
Dit, Je voudrais que préalablement
Nous fissions rendre arrêt de Parlement
Contre l'Anglais, & qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme.
Louvet était un grand clerc: mais hélas!

Il ignorait ſon triſte & piteux cas :
S'il le ſavait, ſa gravité prudente
Procéderait contre ſa Préſidente.
Le grand Talbot, le Chef des aſſiégeans,
Brûle pour elle & règne ſur ſes ſens :
Louvet l'ignore, & ſa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conſeil de ſages, de héros,
On entendait les plus nobles propos,
Le bien public, la vertu les inſpire ;
Surtout l'adroit & l'éloquent la Hire
Parla longtems, & pourtant parla bien,
Ils diſaient d'or, & ne concluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne ſais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au viſage vermeil
Sur un rayon détaché du Soleil,
Des Cieux ouverts fend la voute profonde.
Odeur de Saint ſe ſentait à la ronde.
Le bon Denis deſſus ſon chef avait
A deux pendants une Mître pointue
D'or & d'argent ſur le ſommet fendue.
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une ſainte auréole,
Son cou penché laiſſait voir ſon étole,
Sa main portait ce bâton paſtoral
Qui fut jadis *lituus augural. n)*
A cet objet qu'on diſcernait fort mal,
Voilà d'abord Monſieur de la Trimouille,
Paillard dévot, qui prie & s'agenouille.
Le Richemont qui porte un cœur de fer,

Blaſphémateur, jureur impitoyable,
Hauſſant la voix dit que c'était le Diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer ;
Que ce ſerait choſe très agréable,
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, la Hire, & Dunois ébahis
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.
Tous les valets ſont couchés ſur le ventre.
L'objet approche, & le ſaint fantôme entre
Tout doucement porté ſur ſon rayon,
Puis donne à tous ſa bénédiction.
Soudain chacun ſe ſigne & ſe proſterne.
Il les relève avec un air paterne ;
Puis il leur dit ; » Ne faut vous effrayer,
» Je ſuis Denis (1), & Saint de mon métier ;
» J'aime la Gaule, & l'ai catéchiſée ;
» Et ma bonne ame eſt très ſcandaliſée
» De voir Charlot mon filleul tant aimé,
» Dont le pays en cendre eſt conſumé ;
» Et qui s'amuſe au lieu de ſe défendre,
» A deux tetons qu'il ne ceſſe de prendre.
» J'ai réſolu d'aſſiſter aujourd'hui
» Les bons Français qui combattent pour lui.
» Je veux finir leur peine & leur miſère.
» Tout mal, dit-on, guérit, par ſon contraire.
» Or ſi Charlot veut pour une Catin
» Perdre la France & l'honneur avec elle,
» J'ai réſolu, pour changer ſon deſtin,
» De me ſervir des mains d'une pucelle.

» Vous si d'enhaut vous désirez les biens,
» Si vos cœurs sont & Français & Chrêtiens,
» Si vous aimez le Roi, l'Etat, l'Eglise,
» Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
» Montrez le nid où nous devons chercher
» Ce vrai Phénix que je veux dénicher.
Ainsi parla le vénérable Sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont né plaisant & moqueur,
Lui dit; Ma foi, mon cher Prédicateur,
Monsieur le Saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous estimez tant.
Quand il s'agit de sauver une ville,
Un pucelage est une arme inutile.
Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le Paradis!
Rome & Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les Saints il n'est là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas, il n'en est plus.
Tous nos moûtiers sont à sec là-dessus.
Nos francs-Archers, nos Officiers, nos Princes
Ont dès longtems dégarni les Provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos Saints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monsieur Denis, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plait, des pucelles.
Le Saint rougit de ce discours brutal;
Puis aussi-tôt il remonte à cheval
Sur son rayon sans dire une parole,

Pique des deux, & par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou,
Qu'on tient si rare & dont il semble fou.
Laissons-le aller; & tandis qu'il se perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour;
Ami lecteur, puissiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche.

NOTES.

a) PLusieurs éditions portent,

Vous m'ordonnez de célébrer les Saints.

Cette leçon est correcte; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus, elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs, qui dans une de leurs éditions lui ont attribué une ode à Sainte Geneviéve, dont assurément il n'est pas l'auteur.

b) Tous les doctes savent qu'il y eut du tems du Cardinal de Richelieu un Chapelain auteur d'un fameux Poëme de la Pucelle, dans lequel (à ce que dit Boileau,) *il fit de méchans vers douze fois douze cent.* Boileau ne savait pas que ce grand-homme en fit douze fois vingt-quatre cent, mais que par discrétion il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de Longueville, qui descendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illustre Chapelain une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

c) La Motte-Houdart auteur d'une traduction en vers de l'Iliade, traduction très abrégée, & cependant très mal reçue. Fontenelle dans l'éloge académique de la Motte, dit que c'est la faute de l'original.

d) Agnès Sorel Dame de Fromentau près de Tours. Le Roi Charles VII lui donna le château de Beauté sur Marne, & on l'appella Dame de Beauté. Elle eut deux enfans du Roi son amant; quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les Historiographes de Charles VII, gens qui disent toûjours la vérité du vivant des Rois.

e) Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain Prince. Mais nous ne sommes pas de cet avis, & notre remarque subsiste comme dit Dacier.

f) Le Cromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui

produit une musique efféminée très convenable à l'amour.

g) Le Parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le Roi alors Dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'Avocat du Roi Marigni. Voyez les recherches de Pâquier.

h) Ce Prince Anglais est le Duc de Bedfort, frère puîné de Henri V, Roi d'Angleterre couronné Roi de France à Paris.

i) Ce bon Denis n'est point Denis le prétendu Aréopagite, mais un Evêque de Paris. L'abbé Hildouin fut le premier qui écrivit que cet Evêque ayant été décapité porta sa tête entre ses bras de Paris jusqu'à l'Abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce Saint s'était arrêté en chemin. Le Cardinal de Polignac contant cette histoire à Madame la Marquise du*** & ajoutant que Denis n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette Dame lui répondit : *Je le crois bien, il n'y a dans de telles affaires que le premier pas qui coûte.*

k) Henri V. Roi d'Angleterre, le plus grand-homme de son tems, beau-frère de Charles VII, dont il avait épousé la sœur, était mort à Valenciennes, après avoir été reconnu Roi de France à Paris ; son frère le Duc de Bedfort gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu Henri VI, reconnu aussi pour Roi de France à Paris par le Parlement, l'Hôtel-de-Ville, le Châtelet, l'Evêque, les Corps de métiers & la Sorbonne.

l) Poton de Saintrailles, la Hire grands Capitaines, Jean de Dunois fils naturel de Jean d'Orléans & de la Comtesse d'Enguien ; Richemont Connétable de France, depuis Duc de Bretagne ; la Trimouille d'une grande maison de Poitou.

m) Le Président Louvet Ministre d'Etat sous Charles VII.

n) Le bâton des Augures ressemblait parfaitement à une crosse.

o) Ce Denis, patron de la France, est un Saint de la façon des Moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans les *Questions sur l'Encyclopédie* à l'article DENIS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé Evêque d'Athènes par St. Paul, qu'il alla rendre une visite à la Vierge Marie, & la complimenta sur la mort de son fils ; qu'ensuite il quitta l'Evêché d'Athènes pour celui de Paris ; qu'on le pendit, & qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence ; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler ; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

CHANT

CHANT SECOND.

Jeanne armée par St. Denis, va trouver Charles VII à Tours : ce qu'elle fit en chemin, & comment elle eût son brevet de pucelle.

HEureux cent fois qui trouve un pucelage!
C'est un grand bien, mais de toucher un cœur
Est à mon sens un plus cher avantage.
Se voir aimer, c'est-là le vrai bonheur.
Qu'importe hélas d'arracher une fleur?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
De très grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux contr'eux faire un jour un beau livre;
J'enseignerai le grand art de bien vivre;
Je montrerai qu'en réglant nos désirs,
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête & savante entremise,
Du haut des cieux Saint Denis m'aidera;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant il faut que je vous dise
Quel fut l'effet de sa sainte entreprise.
Vers les confins du pays Champenois,
Où cent poteaux marqués de trois merlettes, *a*)
Disaient aux gens, *en Lorraine vous êtes*,
Est un vieux bourg peu fameux autrefois;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire;

Car de lui vient le ſalut & la gloire
Des fleurs de lys, & du peuple Gaulois.
De Dom Remy chantons tous le Village ;
Faiſons paſſer ſon beau nom d'âge en âge.
O Dom Remy ! tes pauvres environs
N'ont ni muſcat, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne,
Mais c'eſt à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne *b*) y naquit : certain Curé du lieu,
Faiſant partout des ſerviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père.
Une robuſte & graſſe Chambrière
Fut l'heureux moule où ce paſteur jetta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les ſeize ans en une hôtellerie
On l'engagea pour ſervir l'écurie,
A Vaucouleurs ; & déja de ſon nom
La renommée empliſſait le canton.
Son air eſt fier, aſſuré, mais honnête ;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête ;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de ſa bouche vermeille,
Qui ſemble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée & vive en ſa couleur,
Appétiſſante & fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, & le caſque, & le froc :
Elle eſt active, adroite, vigoureuſe ;
Et d'une main potelée & nerveuſe
Soutient fardeaux, verſe cent brocs de vin,

Sert le bourgeois, le noble, le robin:
Chemin faiſant, vingt ſoufflets diſtribue
Aux étourdis dont l'indiſcrette main
Va tâtonnant ſa cuiſſe ou gorge nue;
Travaille & rit du ſoir juſqu'au matin,
Conduit chevaux, les panſe, abreuve, étrille;
Et les preſſant de ſa cuiſſe gentille,
Les monte à cru comme un ſoldat Romain. c)
O profondeur! ô divine Sageſſe!
Que tu confonds l'orgueilleuſe faibleſſe
De tous ces grands ſi petits à tes yeux!
Que les petits ſont grands quand tu le veux!
Ton ſerviteur Denis le bienheureux
N'alla roder aux Palais des Princeſſes,
N'alla chez vous, Meſdames les Ducheſſes,
Denis courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un Cabaret.
Il était tems que l'Apôtre de France
Envers ſa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hazard.
De Satanas la malice eſt connue;
Et ſi le Saint fût arrivé plus tard
D'un ſeul moment, la France était perdue.
Un Cordelier qu'on nommait Griſbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Etait alors dans cette hôtellerie:
Il aimait Jeanne autant que ſa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie,
De tous côtés allant en miſſion,
Prédicateur, confeſſeur, eſpion,
De plus, grand clerc en la ſorcellerie, d)

Savant dans l'art en Egypte ſacré,
Dans ce grand art cultivé chez les Mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques Sages,
De nos ſavans dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout eſt dégénéré.
En feuilletant ſes livres de cabale,
Il vit qu'aux ſiens Jeanne ſerait fatale,
Qu'elle portait deſſous ſon court jupon
Tout le deſtin d'Angleterre & de France.
Encouragé par la noble aſſiſtance
De ſon génie, il jura ſon cordon,
Son Dieu, ſon Diable, & Saint François d'Aſſiſe,
Qu'à ſes vertus Jeanne ſerait ſoumiſe,
Qu'il ſaiſirait ce beau Palladion. *e*)
Il s'écriait, en faiſant l'oraiſon,
Je ſervirai ma patrie & l'Egliſe:
Moine & Breton je dois faire le bien
De mon pays, & plus encor le mien.
Au même tems, un ignorant, un ruſtre,
Lui diſputait cette conquête illuſtre:
Cet ignorant valait un cordelier:
Car vous ſaurez qu'il était muletier,
Le jour, la nuit, offrant ſans fin, ſans terme,
Son lourd ſervice & l'amour le plus ferme.
L'occaſion, la douce égalité,
Faiſait pencher Jeanne de ſon côté:
Mais ſa pudeur triomphait de ſa flamme,
Qui par les yeux ſe gliſſait dans ſon ame.
Le Grisbourdon vit ſa naiſſante ardeur.
Mieux qu'elle encor il liſait dans ſon cœur.
Il vint trouver ſon rival ſi terrible;

Puis il lui tint ce discours très plausible :
 Puissant héros qui passez au besoin
Tous les mulets commis à votre soin,
Vous méritez sans doute la Pucelle ;
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux :
Rivaux ardens, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je suis amant fidèle ;
Ça partageons : & rivaux sans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand,
Qu'on pourait perdre en se le disputant.
Conduisez-moi vers le lit de la belle,
J'évoquerai le Démon du dormir,
Ses doux pavots vont soudain l'assoupir,
Et tour-à-tour nous veillerons pour elle.
 Incontinent le père au grand cordon
Prend son grimoire, évoque le Démon,
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant Diable est maintenant en France.
Vers le matin, lorsque nos Avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec Messieurs il ronfle à l'audience.
L'après-dînée il assiste aux sermons
Des apprentifs dans l'art des Massillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence.
Dans le parterre il vient bâiller le soir.
 Aux cris du moine il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il glisse, & doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés il arrive en bâillant,
Se met sur Jeanne, & tâtonne & s'étend ;

Et secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard, *f*)
En confessant la gentille Cadière,
Insinuait de son souffle paillard
De diablotaux une autre fourmillière.
Nos deux galans, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déja trois dés roulant sur son beau sein,
Vont décider au Jeu de Saint Guilain,
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne; un Sorcier est heureux!
Le Grisbourdon se saisit des enjeux;
Il fond sur Jeanne. Oh soudaine merveille!
Denis arrive, & Jeanne se réveille.
O Dieu! qu'un Saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, en portant dans le cœur,
Avec la crainte un desir de mal faire.
Vous avez vû sans doute un Commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;
Un jeune essain de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe.
Ainsi fuyaient mes paillards confondus.
Denis s'avance & reconforte Jeanne
Tremblante encor de l'attentat profane.
Puis il lui dit: » Vase d'élection,
» Le Dieu des Rois, par tes mains innocentes,
» Veut des Français venger l'oppression,

»Et renvoyer dans les champs d'Albion
»Des fiers Anglais les Cohortes ſanglantes.
»Dieu ſait changer d'un ſouffle tout puiſſant
»Le roſeau frêle en cèdre du Liban,
»Sécher les mers, abaiſſer les collines,
»Du monde entier réparer les ruines.
»Devant tes pas la foudre grondera,
»Autour de toi la terreur volera,
»Et tu verras l'Ange de la victoire
»Ouvrir pour toi les ſentiers de la gloire.
»Sui-moi; renonce à tes humbles travaux;
»Vien placer Jeanne au nombre des héros.
A ce diſcours terrible & patétique,
Très conſolant & très théologique,
Jeanne étonnée ouvrant un large bec,
Crut quelque tems que l'on lui parlait Grec.
La Grace agit: Cette auguſtine Grace
Dans ſon eſprit porte un jour efficace.
Jeanne ſentit dans le fond de ſon cœur
Tous les élans d'une ſublime ardeur.
Non, ce n'eſt plus Jeanne la Chambrière,
C'eſt un héros, c'eſt une ame guerrière.
Tel un bourgeois humble, ſimple, groſſier,
Qu'un vieux richard a fait ſon héritier,
En un palais fait changer ſa chaumière:
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands ſurpris admirent ſa hauteur,
Et les petits l'appellent *Monſeigneur*.
Or pour hâter leur auguſte entrepriſe,
Jeanne & Denis s'en vont droit à l'Egliſe.
Lors apparut deſſus le maître Autel,

(Fille de Jean quelle fut ta surprise!)
Un beau harnois tout frais venu du Ciel;
Des arsenaux du terrible Empirée,
En cet instant, par l'Archange Michel,
La noble armure avait été tirée:
On y voyait l'armet de Débora; *g*)
Ce clou pointu, funeste à Sizara;
Le caillou rond, dont un berger fidèle
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit,
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle;
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide,
Qui, pour le Ciel, galante & homicide,
Son cher Amant massacra dans son lit.
A ces objets, la Sainte émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée;
Elle vous prend & casque & corselet,
Brassars, cuissars, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaie, & brûle pour la gloire.
Toute héroïne a besoin d'un coursier,
Jeanne en demande au triste Muletier:
Mais aussi-tôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace, ou d'Angleterre.
Ce beau grison deux aîles possédait

Sur ſon échine, & ſouvent s'en ſervait.
Ainſi Pégaſe, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf Pucelles Divines;
Et l'Hypogriphe à la Lune volant,
Portait Aſtolphe au pays de Saint Jean.
Mon cher Lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir ſa croupe à Jeanne,
Il le ſaura, mais dans un autre Chant: *h*)
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux, qui n'eſt pas ſans myſtère.
  Sur ſon griſon Jeanne a déja ſauté,
Sur ſon rayon Denis eſt remonté:
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire,
Porter au Roi l'eſpoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pas léger,
Tantôt s'élève & fend les champs de l'air.
Le Cordelier toûjours plein de luxure,
Un peu remis de ſa triſte avanture,
Uſant enfin de ſes droits de Sorcier,
Change en mulet le pauvre Muletier,
Monte deſſus, chevauche, pique & jure,
Qu'il ſuivra Jeanne au bout de la nature.
Le Muletier en ſon mulet caché,
Bât ſur le dos, crut gagner au marché,
Et du vilain, l'ame terreſtre & craſſe,
A peine vit qu'elle eût changé de place.
  Jeanne & Denis s'en allaient donc vers Tours,
Chercher ce Roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans, comme enſemble ils paſsèrent,
L'oſt des Anglais de nuit ils traverſèrent.
Ces fiers Bretons ayant bu triſtement,

Cuvaient leur vain, dormaient profondément.
Tout était yvre, & goujeats & vedettes :
On n'entendait ni Tambours ni Trompettes ;
L'un dans sa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait sur son page étendu.
Alors Denis, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la Pucelle :
Fille de bien, tu sauras que Nisus *i*)
Etant un soir aux tentes de Turnus,
Bien secondé de son cher Euriale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhesus, *k*)
Quand la valeur du preux fils de Tidée,
Par la nuit noire & par Ulysse aidée,
Sut envoyer sans danger, sans effort,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouïr de semblable victoire.
Parle, di-moi, veux-tu de cette gloire ?
Jeanne lui dit : Je n'ai point lû l'histoire ;
Mais je serais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas.
Disant ces mots elle avise une tente,
Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraître à ses yeux éblouïs,
Tente d'un Chef, ou d'un jeune Marquis :
Cent gros flacons remplis de vin exquis,
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec Monsieur Denis,
A la santé de son bon Roi de France.
La tente était celle de Jean Chandos, *l*)

Fameux guerrier qui dormait ſur le dos.
Jeanne ſaiſit ſa redoutable épée,
Et ſa culotte en velours découpée.
Ainſi jadis, David aimé de Dieu;
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant très bien ôter la vie,
De ſa chemiſe il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les Potentats
Ce qu'il put faire, & ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour ſon âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour.
Non loin du Page était une écritoire,
Dont ſe ſervait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faiſait,
Pour la beauté qui ſon cœur ſéduiſait.
Jeanne prend l'encre, & ſa main lui deſſine
Trois fleurs de lys, juſte deſſous l'échine;
Préſage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ſes Rois.
Le bon Denis voyait, ſe pâmant d'aiſe,
Le lys Français ſur une feſſe Angloiſe.
Qui fut penaut le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé ſon vin;
Car s'éveillant il vit ſur ce beau Page
Les fleurs de lys. Plein d'une juſte rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A ſon épée il court auprès du lit;
Il cherche envain; l'épée eſt diſparue;
Point de culotte; il ſe frotte la vue,

Il gronde, il crie, & pense fermement
Que le grand Diable est entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de Soleil & qu'un âne,
Cet âne aîlé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne & Denis arrivent à la Cour.
Le doux Prélat sait par expérience
Qu'on est railleur à cette Cour de France.
Il se souvient des propos insolens
Que Richemont luit tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille avanture
D'un saint Evêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour;
Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger Seigneur de Baudricour, *m*)
Preux Chevalier, & ferme Catholique,
Hardi parleur, loyal & véridique,
Malgré cela pas trop mal à la Cour.
» Eh jour de Dieu, dit-il, parlant au Prince,
» Vous languissez au fond d'une Province,
» Esclave Roi, par l'amour enchaîné,
» Quoi votre bras indignement repose!
» Ce front Royal, ce front n'est couronné
» Que de tissus, & de mirthe, & de rose!
» Et vous laissez vos cruels ennemis
» Rois dans la France & sur le trône assis!
» Allez mourir, ou faites la conquête
» De vos Etats ravis par ces mutins:
» Le Diadême est fait pour votre tête,
» Et des lauriers n'attendent que vos mains.
» Dieu dont l'esprit allume mon courage,

» Dieu dont ma voix annonce le langage,
» De sa faveur est prêt à vous couvrir.
» Osez le croire, osez vous secourir:
» Suivez du moins cette auguste Amazone,
» C'est votre appui, c'est le soutien du Trône;
» C'est par son bras que le Maître des Rois
» Veut rétablir nos Princes & nos Loix.
» Jeanne avec vous chassera la famille
» De cet Anglais si terrible & si fort:
» Devenez homme, & si c'est votre sort
» D'être à jamais mené par une fille,
» Fuyez au moins celle qui vous perdit,
» Qui votre cœur dans ses bras amollit;
» Et digne enfin de ce secours étrange,
» Suivez les pas de celle qui vous venge.
Un Roi de France eut toûjours dans le cœur
Avec l'amour un très grand fonds d'honneur.
Du vieux soldat le discours patétique
A dissipé son sommeil létargique,
Ainsi qu'un Ange un jour du haut des airs
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière:
Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant aux armes.
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son ame est en proye,
Il voulut voir si celle qu'on envoye
Vient de la part du Diable ou du Seigneur,

Ce qu'il doit croire, & si ce grand prodige
Eſt en effet ou miracle ou preſtige.
Donc ſe tournant vers la fière beauté,
Le Roi lui dit d'un ton de majeſté,
Qui confondrait toute autre fille qu'elle,
Jeanne, écoutez; Jeanne, êtes-vous pucelle?
Jeanne lui dit: O grand Sire, ordonnez
Que médecins lunettes ſur le nez,
Matrones, Clercs, Pedants, Apoticaires,
Viennent ſonder ces féminins myſtères;
Et ſi quelqu'un ſe connaît à cela,
Qu'il trouſſe Jeanne & qu'il regarde là.
A ſa réponſe ſage & meſurée,
Le roit vit bien qu'elle était inſpirée.

Or ſus, dit-il, ſi vous en ſavez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'inſtant,
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. Rien du tout, lui dit-elle.
Le Roi ſurpris ſoudain s'agenouilla,
Cria tout haut miracle, & ſe ſigna.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vient obſerver le pur & noble ſein
De l'Amazone à leurs regards livrée: *n*)
On la met toute nue, & monſieur le Doyen
Ayant le tout conſidéré très bien,
Deſſus, deſſous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.

L'eſprit tout fier de ce brevet ſacré,
Jeanne ſoudain d'un pas délibéré
Retourne au Roi; devant lui s'agenouille,

Et déployant la ſuperbe dépouille
Que ſur l'Anglais elle a priſe en paſſant,
Permets, dit-elle, ô mon Maître puiſſant,
Que ſous tes loix la main de ta Servante
Oſe venger la France gémiſſante.
Je remplirai tes oracles divins :
J'oſe à tes yeux jurer par mon courage,
Par mon épée, & par mon pucelage,
Que tu ſeras huilé bientôt à Reims.
Tu chaſſeras les Anglaiſes cohortes,
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes auguſtes deſtins,
Viens, & de Tours abandonne la rive,
Dès ce moment ſouffre que je te ſuive.
Les Courtiſans autour d'elle preſſés,
Les yeux au Ciel & vers Jeanne adreſſés,
Battent des mains, l'admirent, la ſecondent.
Cent cris de joie à ſon diſcours répondent.
Dans cette foule il n'eſt point de guerrier
Qui ne voulût lui ſervir d'écuyer,
Porter ſa lance, & lui donner ſa vie;
Il n'en eſt point qui ne ſoit poſſédé
Et de la gloire & de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir chaque Officier s'empreſſe :
L'un prend congé de ſa vieille maîtreſſe,
L'un ſans argent va droit à l'uſurier,
L'autre à ſon hôte, & compte ſans payer.
Denis a fait déployer l'oriflamme.
A cet aſpect le Roi Charle s'enflamme
D'un noble eſpoir à ſa valeur égal.

Cet étendart aux ennemis fatal,
Cette Héroïne, & cet âne aux deux aîles,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denis voulut, en partant de ces lieux,
Des deux Amants épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toûjours chères.
Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard:
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est Souveraine;
Songe flatteur, tu trompais ses appas:
Son amant fuit, & St. Denis l'entraîne.
Tel dans Paris un Médecin prudent
Force au régime un malade gourmand;
A l'appétit se montre inexorable,
Et sans pitié le fait sortir de table.
Le bon Denis eut à peine arraché
Le Roi de France à son charmant péché,
Qu'il courut vîte à son ouaille chère,
A sa pucelle, à sa fille guerrière;
Il a repris son air de bienheureux,
Son ton dévot, ses plats & courts cheveux,
L'anneau béni, la crosse pastorale,
Ses gants, sa croix, sa mître Episcopale;
Va, lui dit-il, sers la France & ton Roi;
Mon œil benin sera toûjours sur toi.
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le rosier de la vertu pudique.

Jo

Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot, le Chef des mécréans,
Le cœur saisi du démon de luxure,
Croira tenir sa Présidente impure,
Il tombera sous ton robuste bras.
Puni son crime, & ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; pense à ton pucelage.
La belle en fit un serment solemnel;
Et son patron repartit pour le Ciel.

NOTES.

a) IL y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du Duc, qui sont trois Alérions; ils ont été ôtés en 1738.

b) Elle était en effet native du village de Dom Remy, fille de Jean d'Arc, & d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, & servante de cabaret; ainsi son père n'était point Curé. C'est une fiction poëtique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet si grave.

c) *Montait chevaux à poil, & faisait appertises qu'autres filles n'ont point coutume de faire*, comme dit la chronique de Monstrelet.

d) La Sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme sorcière, sur la Requête de la Sorbonne.

e) Figure de Pallas, à laquelle le destin de Troye était attaché: presque tous les Peuples ont eu de pareilles superstitions.

f) Le jésuite Girard convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la Demoiselle Cadière sa pénitente, fut accusé de l'avoir ensorcelée en soufflant sur elle. Voyez les notes du chant troisiéme.

g) Debora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du Général Sizara: on conserve ce clou dans plusieurs couvens Grecs & Latins, avec la mâchoire dont se servit Samson, la fronde de David, & le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du Général Holoferne, ou Olfern, après avoir couché avec lui.

h) NB. Lecteur, qui avez du goût, remarquez que notre auteur qui en a aussi & qui est au-dessus des préjugés, rime toûjours pour les oreilles

plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *héaume*. Une brève n'a pas le même son, & ne se prononce pas comme une longue. *Jean* & *chant* se prononcent de même.

i) Avanture décrite dans l'Enéide.

k) Avanture de l'Iliade.

l) L'un des grands Capitaines de ce tems-là.

m) Il ne s'appellait point Roger, mais Robert : cette faute est légère ; ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429, & qui la présenta au Roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'etait un sep de vigne avec la légende *Beau*, *dru* & *court*. On peut juger par-là de l'esprit du tems.

n) Effectivement des Médecins & des Matrones visitèrent Jeanne d'Arc, & la déclarèrent Pucelle.

o) Etendart apporté par un Ange dans l'Abbaye de St. Denis, lequel était autrefois entre les mains des Comtes de Vexin.

CHANT TROISIÈME.

Description du Palais de la sottise. Combat vers Orléans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son Amant : elle est prise par les Anglais, & sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats,
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour-à-tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardens Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savans que l'intrépide Anglais ?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère ?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut battu par Turenne ; *a*)
Le fier Villars fut vaincu par Eugène. *b*)
De Stanislas le vertueux support,
Ce Roi soldat, Don Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris, *c*)
Par un rival objet de ses mépris ?
  Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère,
D'en imposer aux yeux des ennemis ;

Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domtaient l'Europe au milieu des miracles.
Le Ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux & tous les Dieux
Guidaient leur Aigle & combattaient pour eux.
Ce grand Bacchus qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule & le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils:
Et l'on voyait les Princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône & leur offrir des vœux.
Denis suivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la Pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle,
Et que Bedfort, & l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, & Chandos l'indévot,
Crussent la chose, & qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin fatal à tout profane.
Il s'en va prendre un vieux Bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les Libraires de France;
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lû que son Missel Latin:
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.
Devers la Lune où l'on tient que jadis
Etait placé des fous le Paradis, *d*)
Sur les confins de cet abîme immense,
Où le chaos, & l'Erèbe, & la nuit,
Avant les tems de l'univers produit,

Ont exercé leur aveugle puiſſance.
Il eſt un vaſte & caverneux ſéjour
Peu careſſé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuſe,
Froide, tremblante, incertaine & trompeuſe :
Pour toute étoile on a des feux folets.
L'air eſt peuplé de petits farfadets.
De ce pays la Reine eſt la ſottiſe.
Ce vieil enfant porte une barbe griſe,
Œil de travers, & bouche à la Danchet. *e*)
Sa lourde main tient pour ſceptre un hochet.
De l'ignorance elle eſt, dit-on, la fille.
Près de ſon trône eſt ſa ſotte famille,
Le fol orgueil, l'opiniâtreté,
Et la pareſſe, & la crédulité.
Elle eſt ſervie, elle eſt flattée en Reine ;
On la croirait en effet Souveraine ;
Mais ce n'eſt rien qu'un fantôme impuiſſant,
Un Chilpéric, un vrai Roi fainéant.
La fourberie eſt ſon miniſtre avide.
Tout eſt réglé par ce Maître perfide ;
Et la ſottiſe eſt ſon digne inſtrument.
Sa cour plénière eſt à ſon gré fournie
De gens profonds en fait d'Aſtrologie,
Sûrs de leur art, à tous momens déçus,
Dupes, fripons, & partant toûjours crus.
  C'eſt là qu'on voit les maîtres d'alchymie
Faiſant de l'or, & n'ayant pas un ſou,
Les Roſes-croix, & tout ce peuple fou
Argumentant ſur la Théologie.
  Le gros Lourdis pour aller en ces lieux

Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des Cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au Paradis des sots. *f*)
Quand il y fut, il ne s'étonna guères:
Tout lui plaisait, & même en arrivant,
Il crut encor être dans son couvent.
Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Caco-Démon qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir grifonna
Un long croquis de toutes nos sottises,
Traits d'étourdis, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du mercure vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs & de buses,
On voit surtout un superbe Ecossais,
Lass est son nom; nouveau Roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadême,
Et sur son front il est écrit *systême*, *g*)
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant:
Prêtres, Catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.
Ah quel spectacle! Ah vous êtes donc là,
Tendre Escobar, *suffisant h*) Molina,
Petit Doucin dont la main pateline
Donne à baiser une bulle Divine,
Que le Tellier *i*) lourdement fabriqua,

Dont Rome même en ſecret ſe moqua,
Et qui chez nous eſt la noble origine
De nos partis, de nos diviſions,
Et qui pis eſt, de volumes profonds
Remplis, dit-on, de poiſons hérétiques;
Tous poiſons froids, & tous ſoporifiques.
Les combattans nouveaux Bellérofons,
Dans cette nuit montés ſur des chimères,
Les yeux bandés cherchent leurs adverſaires;
De longs ſifflets leur ſervent de clairons,
Et dans leur docte & ſainte frénéſie,
Ils vont frappant à grands coups de veſſie.
Ciel, que d'écrits, de diſquiſitions,
De mandemens & d'explications,
Que l'on explique encor peur de s'entendre!
O Chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, vien célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera ſur la terre.
Le Janſéniſte eſclave du deſtin,
Enfant perdu de la *grace efficace*,
Dans ſes drapeaux porte un Saint Auguſtin,
Et pour *pluſieurs* il marche avec audace. *k*)
Les ennemis s'avancent tout courbés
Deſſus le dos de cent petits Abbés.
Ceſſez, ceſſez, ô diſcordes civiles;
Tout va changer, place, place, imbéciles.
Un grand tombeau ſans ornement, ſans art,
Eſt élevé non loin de Saint Médard. *l*)
L'eſprit divin pour éclairer la France

Sous cette tombe enferme sa puissance;
L'aveugle y court, & d'un pas chancelant
Aux quinze-vingt retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur sa tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte, & tombe,
Le sourd approche, écoute, & n'entend rien.
Tout aussi-tôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon *Pâris* baisent le tabernacle. *m*)
Frère Lourdis fixant ses deux gros yeux,
Voit ce saint œuvre, en rend graces aux Cieux,
Joint les deux mains, & riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, & toute chose admire.
Ah! le voici ce savant tribunal,
Moitié Prélats, & moitié monacal;
D'inquisiteurs une troupe sacrée,
Est là pour Dieu de sbires entourée.
Ces saints Docteurs assis en jugement,
Ont pour habit plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste:
Et pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils excroquent,
Le bien, le sang des pénitens qu'ils croquent;
Dans l'autre sont bulles, brefs, orémus,
Beaux chapelets, scapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte assemblée,
Voyez-vous pas le pauvre Galilée, *n*)
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison?

Murs

Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume ?
C'eſt un Curé que le bucher conſume :
Douze faquins ont déclaré ſorcier,
Et fait griller Meſſire Urbain Grandier. o)
Galigaï, ma chère Maréchale, p)
Ah, qu'aux ſavans notre France eſt fatale !
Car on te chauffe en feu brillant & clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.
Je vois de loin cet arrêt authentique, q)
Pour Ariſtote, & contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard, r)
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confeſſeur de fille,
Tendre dévot, qui prêchez à la grille ;
Que dites-vous des pénitens appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'eſtime fort cette douce aventure.
Tout eſt humain, Girard, en votre fait ;
Ce n'eſt pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le Diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous tes accuſateurs,
Jacobin, Carme, & faiſeur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'eſt ſorcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux Parlemens
De vingt Prélats brûler les Mandemens,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme ſaint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-même on les proſcrit ;

Quênel en pleure & saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,
Et s'en console à l'Opéra comique.
O toi, sottise! ô grosse Déïté:
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cibèle féconde
N'avait jadis donné de Dieux au monde,
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfans dont ma patrie abonde;
Sots traducteurs, & sots compilateurs,
Et sots auteurs, & non moins sots lecteurs:
Je t'interroge, ô suprême puissance!
Daigne m'apprendre en cette foule immense
De tes Enfans qui sont les plus chéris,
Les plus féconds en lourds & plats écrits,!
Les plus constans à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière:
Ah! je connais que tes soins les plus doux
Sont pour l'auteur du journal de Trévoux.
Tandis qu'ainsi Denis notre bon père
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait,
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charle est déjà parti pour Orléans,
Ses étendarts flottent au gré des vents.
A ses côtés Jeanne le casque en tête,
Déja de Rheims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ces jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux Chevaliers?
La lance au poing cette troupe environne

Avec respect notre sainte Amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevraux suivre le féminin, s)
Le sceptre est là dans les mains d'une femme;
Et père Anselme est béni par Madame.
La belle Agnès en ces cruels momens
Ne voyant plus son amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de ses sens.
L'ami Bonneau toûjours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs:
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre,
C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.
Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Etait-ce là le serment qu'il me fit,
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre
Sans mon amant, seule au milieu de mon lit:
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommasses Chevalières, t)
Du sexe mâle affectant la valeur,
Sans posséder les agrémens du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre.
Disant ces mots elle pleure & rougit,
Frémit de rage, & de douleur gémit.

La jaloufie en fes yeux étincelle,
Puis tout-à-coup d'une rufe nouvelle
Le tendre amour lui fournit le deffein.
Vers Orléans elle prend fon chemin,
De Dame Alix & de Bonneau fuivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'inftant laffe de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant fubtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met fon harnois;
Puis dans la nuit fe gliffe en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte & paffe
Ses cuiffes entre, & l'aiguillette lace;
De l'Amazone elle prend la cuiraffe.
Le dur acier forgé pour les combats,
Preffe & meurtrit fes membres délicats.
L'ami Bonneau la foutient fous les bras.
La belle Agnès dit alors à voix baffe,
Amour, Amour, maître de tous mes fens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fai-moi porter cette armure pefante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourmens.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un foldat pour lui plaire:
Je le fuivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce foit moi qui combatte avec lui;
Et fi jamais la terrible tempête
Des dards Anglais vient menacer fa tête,
Qu'ils tombent tous fur ces triftes appas,
Qu'il foit du moins fauvé par mon trépas,

Qu'il vive heureux, que je meure pâmée
Entre ses bras, & que je meure aimée.
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le Roi Charlot à trois milles était.
La tendre Agnès prétend à l'heure même
Pendant la nuit aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vètue & pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, & la fesse écorchée.
Le gros Bonneau sur un normand monté,
Va lourdement & ronfle à son côté.
Le tendre amour qui craint tout pour la belle,
La voit partir & soupire pour elle.
Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux & grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; & voici des gendarmes,
Vêtus de rouge, & pour comble de maux,
C'était les gens de Monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, & demande *qui vive?*
A ce grand cri notre amante naïve
Songeant au Roi, répondit sans détour,
Je suis Agnès, vive France, & l'amour.
A ces deux mots que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès, & son gros confident;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos, qui terrible en sa rage
Avait juré de venger son outrage,

E de punir les brigands ennemis
Qui ſa culotte & ſon fer avaient pris.
  Dans ces momens où la main bienfaiſante
Du doux ſommeil laiſſe nos yeux ouverts,
Quand les oiſeaux reprennent leurs concerts,
Qu'on ſent en ſoi ſa vigueur renaiſſante,
Que les déſirs pères des voluptés
Sont par les ſens dans notre ame excités,
Dans ces momens, Chandos, on te préſente
La belle Agnès, plus belle & plus brillante
Que le ſoleil au bord de l'Orient.
Que ſentis-tu, Chandos, en t'éveillant,
Lorſque tu vis cette nymphe ſi belle
A tes côtés, & tes grégues ſur elle?
  Chandos preſſé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de ſon regard laſcif.
Agnès en tremble, & l'entend qui marmotte
Entre ſes dents : *je r'aurai ma culotte.*
A ſon chevet d'abord il la fait ſeoir :
Quittez, dit-il, ma belle priſonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère.
Ainſi parlant plein d'ardeur & d'eſpoir,
Il la décaſque, il vous la décuiraſſe :
La belle Agnès s'en défend avec grace ;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Penſant à Charle, & ſoumiſe au vainqueur.
Le gros Bonneau que le Chandos deſtine
Au digne emploi de chef de la cuiſine,
Va dans l'inſtant mériter cet honneur ;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô Nation Françaiſe,

Pâtés d'anguille, & gigots à la braise.
  Monsieur Chandos, hélas que faites-vous ?
Disait Agnès d'un ton timide & doux.
Pardieu, dit-il (tout Héros Anglais jure), u)
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
Cette culotte est mienne ; & je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai.
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose ; & la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : Non je n'y consens pas.
  Dans l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre ; on crie, alerte, aux armes,
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, & porte les allarmes.
A son réveil Jeanne cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert, x) & sa large braguette, y)
Sans raisonner saisit soudainement,
D'un Ecuyer le dur accoûtrement,
Monte à cheval sur son âne, & s'écrie :
Venez venger l'honneur de la patrie.
Cent Chevaliers s'empressent sur ses pas,
Ils sont suivis de six cent vingt soldats.
  Frère Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la sottise
Est descendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atômes tout grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Œuvres de Moine, & belles âneries.

Ainsi bâté, si-tôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secoua,
Son ample robe, & dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire Déïté,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand sur nous les pavots & les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

NOTES.

a) A La fameuse bataille des Dunes près de Dunkerke.

b) A Malplaquet près de Mons en 1709.

c) Aussi en 1709.

d) On appellait autrefois *Paradis des fous*, *Paradis des sots*, les Limbes; & on plaça dans ces Limbes les ames des imbécilles & des petits enfans morts sans batême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*, & c'était vers les bords de la Lune qu'on avait établi ce Paradis. Milton en parle; il fait passer le Diable par le Paradis des sots: *the Paradise of fools*.

e) Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau.

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet, était devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet était un poëte médiocre, qui a fait quelques piéces de Théatre, &c.

f) Ce sont les Limbes inventés, dit-on, par un nommé Pierre Chrisologue. C'est là qu'on envoye tous les petits enfans qui meurent sans avoir été batisés. Car, s'ils meurent à 15 ans, ils sont damnés sans difficulté.

g) Le systême fameux du Sieur *Lass* ou *Law* Ecossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encor laissé des traces funestes, & l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le tems où nous jugeons que l'auteur commença ce Poëme.

h) On connaît assez par les excellentes *Lettres Provinciales*, les Casuistes *Escobar* & *Molina*. Ce *Molina* est appellé ici *suffisant*, par allusion à la grace *suffisante* & *versatile*, sur laquelle il avait fait un systême absurde, comme celui de ses adversaires.

i) Le Tellier jésuite, fils d'un Procureur de Vire en Basse-Normandie, Confesseur

Confesseur de LOUIS XIV, auteur de *la Bulle*, & de tous les troubles qui la suivirent; exilé pendant la Régence, & dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le P. Doucin était son premier Ministre.

h) Les Jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs.

l) Ceci désigne les Convulsionnaires, & les miracles attestés par des milliers de Jansénistes, miracles dont Carré Mongeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au Roi Louis XV.

m) Le bon *Pâris* était un Diacre imbécille, mais qui étant un des Jansénistes les plus zélés, & les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un Saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bon homme au cimetière d'une Eglise de Paris, érigée à un Saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce Saint Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que Madame la Duchesse du Maine célébra dans cette chanson.

Un décroteur à la Royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grace spéciale
D'être boiteux de l'autre pié.

Ce Saint Pâris fit trois ou quatre cent miracles de cette espèce: il aurait ressuscité des morts si on l'avait laissé faire, mais la police y mit ordre: de là ce distique connu.

De par le Roi, défense à Dieu,
D'opérer miracle en ce lieu.

n) Galilée, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du Saint Office, mis en prison, & traité très-durement, non-seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

o) Urbain Grandier curé de Loudun, condamné au feu en 1629 par une commission du Conseil, pour avoir mis le Diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé la Menardaye a été assez imbécille pour faire imprimer en 1749 un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

p) *Galigaï*. Eléonore Galigaï, fille de grande condition attachée à la Reine Marie de Médicis, & sa Dame d'honneur, épouse de *Concino Concini* Florentin, Marquis d'Ancre, Maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'abrégé chron. de l'Hist. de France, mais fut brûlée comme sorcière, & ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq Conseillers qui indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

q) Le Parlement sous *Louis XIII* défendit sous peine des galères qu'on

enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, & défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les Médecins ni les malades. Louis XIV fut guéri à Calais par l'émétique, & l'arrêt du Parlement perdit de son crédit.

r) L'histoire du Jésuite Girard & de la Cadière est assez publique; le Jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du Parlement d'Aix, & absous par l'autre moitié.

s) *Fontevraud, Fontevraux; Fons-Ebraldi* est un bourg en Anjou à trois lieues de Saumur, connu par une célebre Abbaye de filles, chef-d'ordre, érigée par Robert d'Arbrissel né en 1047, & mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevraud, il parcourut nuds pieds les Provinces du Royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, & les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entr'autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre Reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevraux, & il établit son ordre par toute la France. Le Pape Pascal II le mit sous la protection du St. Siége en 1106. Robert quelque tems avant sa mort, en conféra le Généralat à une Dame, nommée Pétronille du Chemillé, & voulut que toûjours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de Chef de l'ordre, commandant également aux Religieux comme aux Religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé jusqu'à ce jour à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze Princesses, & dans ce nombre, cinq de la maison de Bourbon. Voyez sur cela Ste. Marthe dans le 4e. vol. du *Gallia Christiana* & le *Clypeus ordinis Fontebraldensis* du P. de la Mainferme.

t) Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste & du Tasse. Elles devaient être un peu mal propres; mais les Chevaliers n'y regardaient pas de si près.

u) Les Anglais jurent *by god, damn me, blood* &c. les Allemands *sacrement;* les Français par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols *voto à Dios*. Un révérend P. Recollet a fait un livre sur les juremens de toutes les nations, qui sera probablement tres-exact & très-instructif. On l'imprime actuellement.

x) *Haubert, Aubergeon*, cotte d'armes; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couverte de soie ou de laine blanche; elle avait des manches larges & un gorgerin. Les fiefs de Haubert, sont ceux dont le Seigneur avait droit de porter cette cotte.

y) *Braguette*, de *Braye*, *Bracca*. On portait de longues braguettes détachées du haut-de-chausses, & souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux Dames. Rabelais parle d'un beau livre, intitulé, *De la dignité des braguetes:* c'était la prerogative distinctive du sexe le plus noble; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six Evêques de France assistés de l'Evêque de Vinchester la condamnèrent au feu; ce qui était bien juste; c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent, mais il ne faut désespérer de rien.

CHANT QUATRIEME.

Jeanne & Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hrmaphrodix.

SI j'étais Roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais Contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances;
Car après tout leur travail vaut son prix.
Que si j'étais Archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le Moliniste
D'apprivoiser le rude Janséniste:
Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle;
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux Amans, que l'absence est cruelle!
Que de danger on essuye en amour!
On risque hélas, dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Quand tout-à-coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort & fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance

Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clervaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar digne d'aller en Grève.
Cet impudent né dans les durs climats
De l'Hibernie au milieu des frimats,
Depuis trois ans faisait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse & Milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia son père,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit Chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance.
On croyait voir en ce combat affreux
Un Dieu puissant qui combat avec eux.
Parmi le bruit de l'horrible tempête
Frère Lourdis criait à pleine tête ;
Elle est pucelle ; Anglais, frémissez tous,
C'est Saint Denis qui l'arme contre vous,
Elle est pucelle, elle a fait des miracles ;
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles.
Vîte à genoux, excrémens d'Albion,
Demandez-lui sa bénédiction.
Le fier Talbot écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le Frère ;
On vous le lie, & le Moine content
Sans s'émouvoir continuait criant :

Je ſuis Martyr ; Anglais, il faut me croire ;
Elle eſt pucelle, elle aura la victoire.
L'homme eſt crédule, & dans ſon faible cœur
Tout eſt reçu ; c'eſt une molle argile.
Mais que ſur-tout il paraît bien facile
De nous ſurprendre & de nous faire peur !
Du bon Lourdis le diſcours extatique
Fit plus d'effet ſur le cœur des ſoldats,
Que l'amazone & ſa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil inſtinct qui fait croire aux prodiges,
L'eſprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte & les illuſions
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philoſophie ;
Maints Chevaliers étaient des eſprits lourds.
Les beaux eſprits ne ſont que de nos jours.
Le preux Chandos toûjours plein d'aſſurance,
Criait aux ſiens : Conquérans de la France,
Marchez à droite ; il dit, & dans l'inſtant
On tourne à gauche, & l'on fuit en jurant.
Ainſi jadis dans ces plaines fécondes,
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des Cieux, *a*)
Dieu ne voulant d'un pareil voiſinage,
En cent jargons traſmua leur langage.
Si-tôt qu'un d'eux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait ;
Et cette gent de qui Dieu ſe moquait,

Se ſépara, laiſſant là ſon ouvrage.
  On ſait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les aſſiégeans.
La renommée y vole à tire d'aile,
Et va prônant le nom de la *pucelle*:
Vous connaiſſez l'impétueuſe ardeur
De nos Français; ces fous ſont pleins d'honneur:
Ainſi qu'au bal ils vont tous aux batailles.
Déja Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et la Trimouille, & la Hire, & Saintrailles,
Et Richemont, ſont ſortis des murailles,
Croyant déja chaſſer les ennemis,
Et criant tous; Où ſont-ils? où ſont-ils?
  Ils n'étaient pas bien loin; car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand ſens,
Pour s'oppoſer à l'ardeur de nos gens,
En embuſcade avait mis dix cohortes.
  Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par St. George & l'amour,
Qu'il entrerait dans la ville aſſiégée:
Son ame était vivement partagée:
Du gros Louvet, la ſuperbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié,
Et ce héros qu'un noble eſpoir enflamme
Veut conquérir & la ville & ſa Dame.
Nos Chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe ſur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble & petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,

Le ſang humain dont vous futes couverts
Vous engraiſſa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, *b*) de Pharſale, *c*)
De Malplaquet la Campagne fatale, *d*)
Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vû tenter de plus hardis efforts.
Vous euſſiez vû les lances hériſſées,
L'une ſur l'autre en cent tronçons caſſées;
Les Ecuyers, les chevaux renverſés,
Deſſus leurs pieds dans l'inſtant redreſſés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre.
Et du ſoleil redoubler la lumière;
De tous côtés, voler, tomber à bas
Epaules, nés, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut des Cieux les Anges de la guerre,
Le fier Michel, & l'exterminateur,
Et des Perſans le grand flagellateur, *e*)
Avaient les yeux attachés ſur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit les vâſtes balances *f*)
Où dans le Ciel on pèſe les humains.
D'une main ſûre il peſa les Deſtins,
Et les Héros d'Angleterre & de France.
Nos Chevaliers peſés exactement.
Légers de poids par malheur ſe trouvèrent:
Du grand Talbot les deſtins l'emportèrent:
C'était du Ciel un ſecret jugement.
Le Richemont ſe voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la feſſe;
Le vieux Saintraille au deſſus du genou,
Le beau la Hire, ah je n'oſe dire où;

Mais que je plains ſa gentille maîtreſſe !
Dans un marais la Trimouille enfoncé
N'en put ſortir qu'avec un bras caſſé :
Donc à la ville il falut qu'ils revinſſent
Tout éclopés, & qu'au lit ils ſe tinſſent.
Voilà comment ils furent bien punis ;
Car ils s'étaient moqués de Saint Denis.
Comme il lui plait Dieu fait juſtice ou grace :
Queſnel *g*) l'a dit, nul ne peut en douter.
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux laidement ajuſté
S'en retournait ſur un brancard porté,
En maugréant & Jeanne & ſa fortune.
Dunois n'ayant égratignure aucune,
Pouſſe aux Anglais plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, ſe fait jour à travers,
Paſſe, & ſe trouve aux lieux où la pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrens, l'effroi des laboureurs,
Précipités du ſommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, aſſemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'eſpoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne & Dunois,
Unis enſemble & frappans à la fois.
Dans leur ardeur ſi bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chaſſèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit ſurvint ; Jeanne & l'autre Héros
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant *vive France*

Au

Au coin d'un bois où régnait le silence:
Au clair de Lune ils cherchent le chemin,
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain;
Enfin rendus ainsi que leur monture,
Mourans de faim & lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale avanture
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoïe au gré de Neptune & d'Eole.
  Un certain chien qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès;
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête,
Virant sa queue & portant haut sa tête:
Devant eux marche, & se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois:
Venez par-là, Messieurs, suivez-moi vite;
Venez, vous dis-je, & vous aurez bon gite.
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ces façons ce que voulait ce chien.
Ils suivent donc guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
En se faisant tous deux de tems en tems
Sur leurs exploits de très beaux complimens.
Du coin lascif d'une vive prunelle
Dunois lorgnait malgré lui la pucelle;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'Etat le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses désirs,
Et préférait l'Etat à ses plaisirs.

Et cependant quand la route mal sûre
De l'âne saint faisait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux,
De son bras droit retenait sa guerrière,
Et Jeanne d'Arc en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière,
Serrait aussi ce héros vertueux:
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie & de ses intérêts.
On m'a conté, ma belle Konismare, *h*)
Que Charle douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des Rois, & vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale Cour.
Charle craignit de te rendre les armes;
Il se sentit, il évita tes charmes:
Mais tenir Jeanne, & ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle *i*),
A ce grand Saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tetons, & le tout sans pécher.
Au point du jour apparut à leur vue
Un beau Palais d'une vaste étendue:
De marbre blanc était bâti le mur;
Une Dorique & longue colonade
Porte un balcon formé de jaspe pur;
De porcelaine était la balustrade.

Nos Paladins enchantés, éblouïs,
Crûrent entrer tout droit en Paradis.
Le chien aboye; aussi-tôt vingt trompettes
Se font entendre, & quarante estafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux Chevaliers.
Très galamment deux jeunes écuyers
Dans le Palais par la main les conduisent,
Dans des bains d'or filles les introduisent
Honnêtement; puis lavés, essuyés,
D'un déjeûner amplement festoyés,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
Et jusqu'au soir en Héros ils ronflèrent.
Il faut savoir que le Maître & Seigneur
De ce logis digne d'un Empereur,
Etait le fils de l'un de ces Génies
Des vastes Cieux habitans éternels,
De qui souvent les grandeurs infinies
S'humanisaient chez les faibles mortels.
Or cet esprit mêlant sa chair divine
Avec la chair d'une Bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand Négromant, & le très digne fils
De cet incube & de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur descendant de sa sphère,
Lui dit: Enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, & je te rends heureux.
Hermaphrodix né très voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,

Dit : Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs ;
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
Des voluptés rassasiez mon ame ;
Je veux aimer comme homme & comme femme,
Etre la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin.
L'incube dit : *Tel sera ton destin* ;
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouït des droits de sa double nature.
Ainsi Platon le confident des Dieux, *k*)
A prétendu que nos premiers ayeux
D'un pur limon pêtri des mains divines,
Nés tous parfaits & nommés androgines,
Egalement des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.
Hermaphrodix était bien au-dessus ;
Car se donner du plaisir à soi-même
Ce n'est pas là le sort le plus divin,
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour-à-tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des Bacheliers ou des veuves gentilles.
Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant, eh quoi ? celui de plaire.
Dieu pour punir cet effrené paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard ;

Jamais ses yeux ne firent de conquêtes ;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts,
Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le Ciel alors trahissait tous ses vœux ;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebufades.
Le juste Ciel lui faisait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
Quoi ! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein ;
Un Lieutenant trouve une Conseillère,
Dans un moûtier un moine a sa nonnain :
Et moi Génie, & riche, & souverain,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouït tout le monde !
Lors il jura par les quatre élémens,
Qu'il punirait les garçons & les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentimens,
Et qu'il ferait des exemples sanglans
Des cœurs ingrats, & surtout des cruelles.
Il recevait en Roi les survenans :
Et de Saba la Reine bazanée, *l*)
Et Talestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présens
Qu'il n'en faisait aux Chevaliers errans,
Aux Bacheliers, aux gentes Demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif

Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui faisait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, Monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de Madame
Viennent prier notre aimable Bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entresol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend,
Au cabinet où le souper l'attend,
Tel que jadis la sœur de Ptolomée m)
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces Héros fiers & voluptueux,
Au grand César, au brave yvrogne Antoine,
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesans rivaux,
Quand on l'élut Roi tondu de Clervaux:
Ou tel encor aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée & Nazon,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le Dieu des Dieux patron des infidelles,
Loin de Junon soupe avec Sémelé,
Avec Isis, Europe ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie & de la jeune Eglé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Graces,
Dont nos pédans suivent si peu les traces.
Le doux nectar est servi par Hébé,

Et par l'enfant du fondateur de Troye *n*),
Qui dans Ida par un aigle enlevé,
De son Seigneur en secret fait la joye.
Ainsi soupa Madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf & dix.
  Madame avait prodigué la parure,
Les diamans surchargeaient sa coëffure;
Son gros cou jaune & ses deux bras quarrés,
Sont de rubis, de perles entourés,
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table.
Dunois trembla pour la première fois.
Des Chevaliers c'était le plus courtois:
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse:
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait: J'en aurai plus d'honneur.
Il n'en eut point: le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Hermaphrodix en son affliction
Eut pour Dunois quelque compassion;
Car en secret son ame était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention,
Fut cette fois pour le fait réputée.
Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites ensorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, Seigneur, à mieux servir.
  Déja du jour la belle avant-courière
De l'Orient entr'ouvrait la barrière.

Or vous ſavez que cet inſtant préfix
En Cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle,
Il s'en va droit au lit de la pucelle,
Les rideaux tire, & lui fourrant au ſein
Sans compliment ſon impudente main,
Et lui donnant un baiſer immodeſte,
Attente en maître à ſa pudeur céleſte:
Plus il s'agite, & plus il devient laid.
Jeanne qu'anime une chrêtienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un ſoufflet
A poing fermé ſur ſon vilain viſage.
Ainſi j'ai vu dans mes fertiles champs,
Sur un pré verd une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondiſſans,
Reprimander d'une fière ruade
Un bouriquet de ſa croupe amoureux,
Qui dans ſa lourde & groſſière embraſſade
Dreſſait l'oreille, & ſe croyait heureux.
Jeanne en cela fit ſans doute une faute;
Elle devait des égards à ſon hôte.
De la pudeur je prends les intérêts:
Cette vertu n'eſt point chez moi bannie:
Mais quand un Prince, & ſurtout un génie,
De vous baiſer a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des ſoufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme aſſez hardie
Pour l'oſer battre en ſon propre palais.
Il crie, on vient; ſes pages, ſes valets,

Gardes,

Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts:
L'un d'eux lui dit que la fière pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie! affreux poison des Cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpens maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amans comme à la Cour de France?
Notre tyran doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale:
Allez, dit-il, amis, qu'on les empale.
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne & Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printems de leur vie.
Le beau Bâtard est garotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant une troupe profane
Mène au poteau la belle & fière Jeanne;
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussi-tôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Faisait à Dieu sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse & fière,
De tems en tems étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient, c'est un Héros.
Mais quand Dunois eut vu son Héroïne,

Des fleurs de lys vengereſſe divine,
Prête à ſubir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconſtance du ſort:
De la pucelle il parcourait les charmes;
Et regardant les funeſtes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne verſa jamais.
Non moins ſuperbe, & non moins charitable,
Jeanne aux frayeurs toûjours impénétrable,
Languiſſamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui ſeul ſon grand cœur gémiſſait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeuneſſe,
En dépit d'eux réveillait leur tendreſſe.
Ce feu ſi doux, ſi diſcret & ſi beau
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau:
Et cependant l'animal amphibie
A ſon dépit joignant la jalouſie,
Faiſait aux ſiens l'effroyable ſignal
Qu'on empalât le couple déloyal.
Dans ce moment une voix de tonnerre,
Qui fit trembler & les airs & la terre,
Crie, *arrêtez, gardez-vous d'empaler,*
N'empalez pas. Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on aviſe
Sous le portail un grand homme d'Egliſe,
Coëffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon,
On reconnut le père Griſbourdon.
Ainſi qu'un chien dans la forêt voiſine,
Ayant ſenti d'une adroite narine
Le doux fumet, & tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix cors,

Il le pourſuit d'une courſe légère,
Et ſans le voir, par l'odorat mené,
Franchit foſſés, ſe gliſſe en la bruyère,
Et d'autres cerfs il n'eſt point détourné:
Ainſi le fils de Saint François d'Aſſiſe,
Porté toûjours ſur ſon lourd muletier,
De la pucelle a ſuivi le ſentier,
Courant ſans ceſſe & ne lâchant point priſe.
En arrivant il cria, Fils d'Alix,
Au nom du Diable & par les eaux du Stix,
Par le Démon qui fut ton digne père,
Par le pſautier de ſœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux,
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier & ſi cette pucelle
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu ſais quelle eſt ma réputation.
Tu vois de plus cet animal inſigne,
Ce mien mulet de me porter ſi digne;
Je t'en fais don, c'eſt pour toi qu'il eſt fait;
Et tu diras, tel moine, tel mulet.
Laiſſons aller ce gendarme profane;
Qu'on le délie, & qu'on nous laiſſe Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs ſont épris.
Jeanne écoutait cette horrible langage
En frémiſſant: ſa foi, ſon pucelage,
Ses ſentimens d'amour & de grandeur
Plus que la vie étaient chers à ſon cœur.
La grace encor, du ciel ce don ſuprême;

Dans ſon eſprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les Cieux;
En rougiſſant d'être ainſi toute nue,
De tems en tems fermant ſes triſtes yeux,
Ne voyant point, penſait n'être point vue.
  Le bon Dunois était déſeſpéré;
Quoi, diſait-il, ce pendart décloîtré
Aura ma Jeanne & perdra ma Patrie!
Tout va céder à ce ſorcier impie,
Tandis que moi diſcret juſqu'à ce jour,
Modeſtement je cachais mon amour.
Et cependant l'offre honnête & polie
De Griſbourdon, fit un très-bon effet
Sur les cinq ſens, ſur l'ame du Génie.
Il s'adoucit, il parut ſatisfait.
Ce ſoir, dit-il, vous & votre mulet
Tenez vous prêts: je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne.
  Le Moine gris poſſédait le bâton
Du bon Jacob, *o*) l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, & la verge enchantée
Des conſeillers ſorciers de Pharaon,
Et le balay ſur qui parut montée
Du preux Saül la Sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'ame d'un revenant.
Le Cordelier en ſavait tout autant;
Il fit un cercle, & prit de la pouſſière,
Que ſur la bête il jetta par derrière,
En lui diſant ces mots toûjours puiſſans,
Que Zoroaſtre enſeignait aux Perſans. *p*)

A ces grands mots dits en langue du Diable,
O grand pouvoir, ô merveille ineffable!
Notre mulet sur deux pieds se dressa
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime Empereur *q*),
Dont Dieu punit le cœur dur & superbe,
Devenu bœuf & sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, & n'en fut pas meilleur.
  Du ceintre bleu de la céleste sphère
Denis voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas;
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denis s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le Patron d'Angleterre; *r*)
Il se plaignit que Monsieur Saint Denis
Sans aucun ordre & sans aucun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George & Denis de propos en propos,
Piqués au vif en vinrent aux gros mots.
Les Saints Anglais ont dans leur caractère
Je ne sais quoi de dur & d'insulaire:
On tient toûjours un peu de son pays.
En vain notre ame est dans le paradis;
Tout n'est pas pur; & l'accent de province
Ne se perd point, même à la Cour du Prince.
  Mais il est tems, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière;

J'ai peu d'haleine, & je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère,
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, & ce qui se passa
Dans les Enfers, au Ciel, & sur la Terre.

NOTES.

(*a*) La Tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le Deluge universel. Flavien Joseph croit qu'elle fut bâtie par Nemrod, ou Nembrod: le judicieux Dom Calmet à donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, & il a orné son Dictionnaire de tailles douces dans ce goût d'après les monumens: le livre du savant Juif Jaleus donne à la Tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable. Plusieurs voyageurs ont vû les restes de cette Tour.

Le saint Patriarche Alexandre Entychius, assure dans ses Annales que soixante & douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues: le fameux Bécan prouve admirablement que la langue Flamande fut celle qui retint le plus de l'Hébraïque.

(*b*) Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion & Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée Carthaginoise selon Polybe: ce Polybe, contemporain & ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part & d'autre; le Chevalier de Folard n'en convient pas: il prétend que Scipion attaqua en colonnes; cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main, c'est sur quoi nous nous en rapportons aux Doctes.

(*c*) NB. Qu'à Pharsale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, & César vingt-deux mille: le carnage fut grand: les vingt-deux mille Césariens après un combat opiniâtre vainquirent les cinquante-cinq mille Pompéiens: cette bataille décida du sort de la République Romaine; & mit sous la puissance du mignon de Nicomède, la Grèce, l'Asie mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne &c. &c.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne, mais enfin c'est *Jeanne*, c'est notre *Pucelle*: sachons gré à notre cher compatriote, d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César qui n'avait pas son pucelage. Les révérends Pères Jésuites n'ont-ils pas comparé Saint Ignace à César, & Saint François Xavier à Alexandre: ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse: on compare tous les jours le

premier Roi venu à César: pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne, d'avoir comparé un petit choc de *Bibus* aux batailles de Zama & de Pharsale.

d) Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cent hommes, couchés, non pas sur le carreau, comme le dit un Historien, mais dans la boue & dans le sang; ils furent comptés par le Marquis de Crévecœur, Aide de Camp du Maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le Siécle de Louis XIV. année 1709.

e) Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de Sennacherib qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent longtems dominateurs en Assyrie; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul, cent-quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennacherib qui avoit l'insolence de marcher contre Jérusalem; & quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293. comme on dit; cependant plusieurs Doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295; nous la croyons de 3296. comme nous le prouverons ci-dessous.

f) Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la Balance.

g) Allusion aux sentimens repandus dans les livres de Quesnel prêtre de l'oratoire.

h) Aurore de Konismare, maîtresse du Roi de Pologne Auguste Ier. & mère du célèbre Comte de Saxe.

i) Robert d'Arbrissel, fondateur du bel Ordre de Fontevraux: il convertit en 1100 d'un coup de filet par un seul sermon toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre: ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes Religieuses pour tromper le Diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi salique; car il fit une femme Abbé Général des Moines & Moinesses de son Ordre.

k) Selon Platon l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon & à son Directeur Abadie.

l) La Reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui est certainement la tige des Rois d'Ethiopie, comme cela est amplement prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'Alexandre & de Thalestris.

m) Cléopatre.

n) Ganimède.

o) Les Charlatans ont le bâton de Jacob, les Magiciens, les livres de Salomon intitulés l'anneau & la clavicule. Les Conseillers du Roi, sorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moïse, s'appellaient Jannès & Mambrès. On ne sait pas le nom de la pytonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, & que cette femme avait un esprit de Pyton, ou de Python.

p) Zoroastre, dont le nom propre est *Zerdust*, était un grand Magicien, ainsi qu'Albert le grand, Roger Bacon, & le révérend pere Grisbourdon.

q) *Nébucadnetzar, Nabuchodonosor* fils de *Nabo-Polassar* Roi des Calcéens, assiégea Jerusalem, la prit, & fit charger de fers Joakim Roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone,

l'an du monde 3429. Nébucadnetzar fit un ſonge, & l'oublia; les Magiciens, les Aſtrologues ni les Sages ne purent le deviner; en conſéquence, Arioc officier de ſa maiſon eut ordre de les faire mourir: le jeune Daniel devine le ſonge & l'explique. Ce ſonge était une belle ſtatue, &c. A quelque tems de-là, Nébucadnetzar fit élever un coloſſe d'or pur, haut de ſoixante coudées & large de ſix; il obligea tout ſon peuple aſſemblé d'adorer ce coloſſe au ſon du cor, du clairon, de la harpe, de la ſaquebute & du pſaltérion; & ſur le refus qu'en firent *Sadrac*, *Miſac*, & *Habed-nego*, jeunes Hébreux compagnons de Daniel, le Roi les fit jetter dans une fournaiſe, qu'on chauffa cette fois là ſept fois plus qu'à l'ordinaire; & ils en ſortirent ſains & ſaufs. Nébucadnetzar ſongea encore: il vit un arbre grand & fort; le ſommet touchait les Cieux, & les oiſeaux habitaient dans ſes branches. Un Saint alors deſcendit & cria: *Coupez l'arbre & l'ébranchez*, *&c.* Daniel expliqua encore ce ſonge; il prédit au Roi qu'il ſerait chaſſé d'entre les hommes, que pendant ſept ans ſon habitation ſerait avec les bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, juſqu'à ce que ſon poil crût comme celui de l'aigle & ſes ongles comme ceux des oiſeaux: ce qui arriva. Tertullien & St. Auguſtin diſent que *Nabuchodonoſor* s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme *Lycanthropie*. Au bout de ſept ans ce prince recouvra ſa raiſon, & remonta ſur le trône: il ne vécut qu'un an depuis ſon rétabliſſement; mais il l'employa ſi bien, que Saint-Auguſtin, St. Jérôme, St. Epiphane, Theodoret &c. cités par Pererius, comptent ſur ſon ſalut.

r) Il ne faut pas confondre George Patron de l'Angleterre & de l'Ordre de la Jarretière, avec St. George le moine, tué pour avoir ſoulevé le peuple contre l'Empereur Zénon. Notre St. George eſt le Cappadocien colonel au ſervice de Dioclétien, martyriſé, dit on, en Perſe dans une ville nommée Dioſpole. Mais comme les Perſans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis ſon martyre en Arménie à Mitilène. Il n'y a pas plus de Mitilène en Arménie que de Dioſpole en Perſe. Mais ce qui eſt conſtant, c'eſt que George était colonel de cavalerie puiſqu'il a encor ſon cheval en Paradis.

CHANT

CHANT CINQUIÈME.

Le Cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en Enfer très justement. Il raconte son avanture aux Diables.

O Mes amis, vivons en bons Chrétiens,
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printems j'ai hanté des vauriens;
A leurs désirs ils se livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il? la mort, la mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faulx,
Vient visiter nos diseurs de bons mots;
La fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux;
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire: Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, Monsieur, qu'on vous enterre?
Lors un tardif & faible repentir
Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle Saint Martin,
L'autre Saint Roch, l'autre Sainte Mitouche. a)
On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas, le tout en vain.
Au pieds du lit se tapit le malin,

Ouvrant la griffe, & lorsque l'ame échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des Enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.
Mon cher Lecteur, il est tems de te dire,
Qu'un jour Satan, Seigneur du sombre Empire b),
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal:
On avait fait une énorme recrue,
Et les Démons buvaient la bien-venue
D'un certain Pape & d'un gros Cardinal,
D'un Roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois Intendans, deux Conseillers, vingt moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le Roi cornu de sa huaille noire
Se déridait entouré de ses Pairs.
On s'enyvrait du nectar des Enfers,
On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri:
Ah, bon jour donc, vous voilà, vous voici,
C'est lui, Messieurs, c'est le grand émissaire,
C'est Grisbourdon notre féal ami,
Entrez, entrez, & chauffez-vous ici;
Et bras dessus & bras dessous, beau-père,
Beau Grisbourdon, Docteur de Lucifer,
Fils de Satan, Apôtre de l'Enfer.
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toûjours baisé, vers le lieu du festin.
Satan se lève, & lui dit: Fils du Diable,

O des fraparts ornement véritable, c)
Certes si-tôt je n'espérais te voir;
Chez les humains tu n'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon séminaire;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite,
Bois avec nous, & pren place à ma droite.
  Le cordelier plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son Seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste & brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse mort, les tourmens, les forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abîme immense où s'engloutit le monde;
Sépulchre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grace, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfans du Ciel créés tous pour le Diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorans
Les meilleurs Rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc-Aurèle,
Ce bon Trajan des Princes le modèle,
Ce doux Titus l'amour de l'Univers,
Les deux Catons ces fléaux des pervers,
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit & l'amour & Carthage;
Vous y grillez, sage & docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,

Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juste Aristide, & vertueux Solon,
Tous malheureux morts sans confession.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams Saints ou rois, dont le nom
Orne l'histoire & pare la Légende.
Un des premiers était le Roi Clovis *d*).
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne,
Qu'un si grand Roi, qui tout son peuple a mis
Dans le chemin du benoit Paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier Roi Chrêtien
Fût en effet damné comme un payen?
Mais mon lecteur se souviendra très bien,
Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas quand le cœur est gâté.
Or ce Clovis dans le crime empâté
Portait un cœur inhumain, sanguinaire;
Et Saint Remi ne put laver jamais
Ce Roi des Francs cangrené de forfaits.
Parmi ces grands, ces Souverains du Monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
Est-il bien vrai? criait avec surprise
Le moine gris; ô rigueur! ô destin!
Quoi, ce Héros fondateur de l'Eglise,
Qui de la terre a chassé les faux Dieux,
Est descendu dans l'Enfer avec eux?
Lors Constantin dit ces propres paroles: *e*)
J'ai renversé le culte des idoles;

Sur les débris de leurs Temples fumans
Au Dieu du Ciel j'ai prodigué l'encens,
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême,
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepié du Trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices
Etaient mes Dieux, avaient mes sacrifices.
L'or des Chrêtiens, leurs intrigues, leur sang
Ont cimenté ma fortune, & mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère,
J'ai massacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaisirs & dans le sang plongé,
Faible & barbare en ma fureur jalouse,
Yvre d'amour, & de soupçons rongé,
Je fis périr mon fils, & mon épouse.
O Grisbourdon ne sois plus étonné,
Si comme toi Constantin est damné.

Le Révérend de plus en plus admire
Tous les secrets du ténébreux Empire.
Il voit partout de grands Prédicateurs,
Riches Prélats, Casuistes, Docteurs,
Moines d'Espagne, & nonnains d'Italie;
De tous les Rois il voit les Confesseurs;
De nos beautés il voit les Directeurs;
Le Paradis ils ont eu dans leur vie.
Il apperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier riant d'un ris malin,

Se dit tout bas, Cet homme eſt Jacobin. *f*)
Quel eſt ton nom ? lui cria-t-il ſoudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique,
Hélas, mon fils, je ſuis Saint Dominique. *g*)
A ce diſcours, à cet auguſte nom,
Vous euſſiez vu reculer Grisbourdon ;
Il ſe ſignait, il ne pouvait le croire.
Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un ſi grand Saint, un Apôtre, un Docteur !
Vous de la foi le ſacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangelique,
Vous dans l'Enfer ainſi qu'un hérétique !
Certes ici la grace eſt en défaut.
Pauvres humains qu'on eſt trompé là-haut !
Et puis allez dans vos cérémonies,
De tous les Saints chanter les litanies.
Lors repartit avec un ton dolent
Notre Epagnol au manteau noir & blanc ;
Ne ſongeons plus aux vains diſcours des hommes ;
De leurs erreurs qu'importe le fracas ?
Infortunés, tourmentés où nous ſommes,
Loués, fêtés où nous ne ſommes pas :
Tel ſur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'Enfer eſt cuit bien triſtement ;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les Cieux a la vie éternelle.
Pour moi je ſuis dans la noire ſéquelle,
Très juſtement pour avoir autrefois
Perſécuté les pauvres Albigeois.
Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je ſuis cuit pour les avoir fait cuire.

Oh, quand j'aurais une langue de fer
Toûjours parlant, je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer & dire,
Combien de Saints on rencontre en Enfer.
  Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de Saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix,
Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte,
Qui t'a conduit vers une fin si prompte;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton ame dure est tombée ici-bas.
Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas,
Je vous dirai mon étrange avanture,
Elle pourra vous étonner d'abord:
Mais il ne faut me taxer d'imposture,
On ne ment plus si-tôt que l'on est mort.
  J'étais là-haut, comme on sait, votre Apôtre,
Et pour l'honneur du froc & pour le vôtre;
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon Muletier, ah l'animal insigne!
Ah le grand homme! ah quel rival condigne! *h*)
Mon muletier ferme dans son devoir,
D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle
Sans vanité prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, & Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle,

Entre mes bras elle se débattait ;
Le muletier par dessous la tenait,
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entr'ouvrit, & du haut de l'empire
Qu'on nomme Ciel, lieux où ni vous ni moi
N'iront jamais, & vous savez pourquoi ;
Je vis descendre, ô fatale merveillle !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam sur la montagne alla.
Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours, & sur l'arçon d'icelle
Etait un sabre à deux larges tranchans :
De chaque épaule il lui sortait une aîle,
Dont il volait & devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne,
Dieu soit loué, voici venir mon âne.
A ce discours je fus transi d'effroi :
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,
Lève sa queue & sa tête polie,
Comme disant à Dunois, monte-moi.
Dunois le monte, & l'animal s'envole
Sur notre tête, & passe, & caracole.
Dunois planant le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan, mon Seigneur Souverain,
Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au Maître du tonnerre, (1)
Tu vis sur toi s'élancer Saint Michel,
Vengeur fatal des injures du Ciel.

Réduit

Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la ſorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux Cordelier
Le ſourcil noir & le viſage altier.
Je pris la mine & la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente;
De blonds cheveux ſe jouaient ſur mon ſein.
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naiſſante.
J'avais tout l'art du ſexe féminin.
Je compoſais mes yeux & mon viſage;
On y voyait cette naïveté
Qui toûjours trompe & qui toûjours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus ſage.
J'euſſe amolli le cœur le plus ſauvage;
Car j'avais tout, artifice & beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr, ce héros invincible
Avait levé ſon braquemart *k)* terrible;
Son bras était à demi deſcendu,
Et Grisbourdon ſe croyait pourfendu.
Dunois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduſe eût vu jadis la tête,
Etait en roc mué ſoudainement:
Le beau Dunois changeait bien autrement.
Il avait l'ame avec les yeux frappée;
Je vis tomber ſa redoutable épée:
Je vis Dunois ſentir à mon aſpect
Beaucoup d'amour & beaucoup de reſpect.
Qui n'aurait cru que j'euſſe eu la victoire?

Mais voici bien le pis de mon hiſtoire.
Le muletier qui preſſait dans ſes bras
De Jeanne d'Arc les robuſtes appas,
En me voyant ſi gentille & ſi belle,
Brûla ſoudain d'une flamme nouvelle.
Hélas mon cœur ne le ſoupçonnait pas,
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur groſſier connaître l'inconſtance!
Il lâcha priſe, & j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne, ah funeſte beauté!
A peine Jeanne eſt-elle en liberté,
Qu'elle apperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laiſſé tomber par terre.
Du fer tranchant ſa dextre ſe ſaiſit,
Et dans l'inſtant que le ruſtre infidelle
Quittait pour moi la ſuperbe pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et d'un revers la nuque me fendit.
Depuis ce tems je n'ai nulle nouvelle,
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puiſſent-ils tous être empalés cent fois!
Et que le Ciel qui confond les coupables,
Pour mon plaiſir les donne à tous les Diables!
Ainſi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'Enfer en rit d'aſſez bon cœur.

NOTES.

a) ON disait autrefois *Sainte n'y touche*, & on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *Ste. Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *Sainte n'y touche*, comme nos Pères.

b) *Satan* est un mot Caldéen, qui signifie à-peu-près l'Arimane des Perses, le Typhon des Egyptiens, le Pluton des Grecs, & parmi nous le Diable. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le VIIe. tome *De forma Diaboli* du Révérend Père Tambourini.

c) *Frapart*, nom d'amitié que les Cordeliers se donnèrent entr'eux dès le quinzième siécle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot; il signifie certainement, frappeur robuste, roide joûteur.

d) On ne peut regarder cette damnation de Clovis & de tant d'autres, que comme une fiction poëtique; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs Régas ses voisins, & plusieurs de ses parens; ce qui n'est pas trop chrétien.

e) Constantin arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils; & fut le plus ambitieux, le plus vain, & le plus voluptueux de tous les hommes; d'ailleurs bon Catholique; mais il mourut Arien, & baptisé par un Evêque Arien.

f) Les Cordeliers ont été de tout tems ennemis des Dominicains.

g) Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Gusman inventeur de l'Inquisition, & que nous appellons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les *Languedochiens* nommés Albigeois étaient des peuples fidèles à leur Souverain, & qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer & par le feu un Prince & ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

h) *Condigne*, du Latin *condignus*; ce mot se trouve dans les Auteurs du XVIe. siécle.

i) Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'*Enoch*; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre Juif. Le chef de l'armée céleste était en effet Michel, comme le dit notre auteur; mais le capitaine des mauvais Anges n'était point Satan, c'était Semexiah: on peut excuser cette inadvertence dans un long poëme.

k) Ancien mot qui signifie cimeterre

CHANT SIXIÈME.

Avanture d'Agnès & de Monrose. Temple de la Renommée. Avanture tragique de Dorothée.

QUittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer:
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au Monde.
Ce Monde hélas est bien un autre enfer.
Je vois partout l'innocence proscrite,
L'homme de bien proscrit par l'hypocrite;
L'esprit, le goût, les beaux arts éperdus,
Sont envolés ainsi que les vertus.
Une rempante & lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique.
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots:
Et l'intérêt, ce vil Roi de la terre,
Pour qui l'on fait & la paix & la guerre,
Triste & pensif auprès d'un coffre-fort,
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels insensés & coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah malheureux qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.
Agnès Sorel fut en user ainsi.

On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, & je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle;
En Paradis tout Saint n'est pas pucelle;
Le repentir est vertu du pécheur.
Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne aîlé qui dessus son harnois
Portait en l'air le Chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner & de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il? l'amour;
Le tendre amour, & la naissante envie,
Dont en secret son ame était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme & quelle idée hardie
Pressait déja ce Héros d'Arcadie.
L'animal saint eux donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denis en sécret conseilla
Cette escapade à sa monture aîlée;
Vous demandez, Lecteur, pourquoi cela?
C'est que Denis lut dans l'ame troublée
De son bel âne & de son beau bâtard.
Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, & Jeanne & sa fortune.
Denis pensa que l'absence & le tems
Les guériraient de leurs amours naissans.

Denis encor avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins;
Et respectez tout ce que font les Saints.
  L'âne céleste où Denis met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, & Dunois stupéfait
A tire d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son Héroïne,
Qui toute nue & le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin:
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, son peuple aërien,
En cent façons volent sur son passage.
Jeanne s'en mocque & passe avec courage.
Lors qu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, & s'approchant admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un essain bourdonnant
Sur mon badaut s'en vient fondre avec rage,
Un peuple aîlé lui couvre le visage:
L'homme piqué court à tort, à travers,
De ses deux mains il frappe, il se démène,
Dissipe, tue, écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainsi que la pucelle fière
Chassait au loin cette foule légère.
  A ses genoux le chétif muletier
Craignant pour soi le sort du Cordelier,
Tremble & s'écrie: *O pucelle, ô ma mie!*

Dans l'écurie autrefois tant ſervie !
Quelle furie ! épargne au moins ma vie,
Que les honneurs ne changent point tes mœurs.
Tu vois mes pleurs, ah Jeanne ! je me meurs.
Jeanne répond : faquin, je te fais grace,
Dans ton vil ſang de fange tout chargé
Ce fer divin ne ſera point plongé.
Végète encor, & que ta lourde maſſe
Ait à l'inſtant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet tranſlater ;
Mais ne m'importe ici de ta figure,
Homme ou mulet, tu ſeras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi ;
Ça qu'on ſe courbe ; elle dit, & la bête
Baiſſe à l'inſtant ſa chauve & lourde tête,
Marche des mains, & Jeanne ſur ſon dos
Va dans les champs affronter les Héros.
Pour le génie, il jura par ſon père,
De tourmenter toûjours les bons Français ;
Son cœur navré pencha pour les Anglais ;
Il ſe promit dans ſa juſte colère,
De bien punir tout Français indiſcret,
Qui pour ſon dam paſſerait ſur ſa terre.
Il fait bâtir au plus vîte un château
D'un goût bizarre & tout-à-fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où ſa vengeance
Veut attraper les héros de la France. *a*)
Mais que devint la belle Agnès Sorel ?
Vous ſouvient-il de ſon trouble cruel ?
Comme elle fut interdite, éperdue.

Quand

Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue ?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras,
Très brusquement & courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon Roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toûjours ce Roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre & doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidelle.
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
  Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier & soldat,
Que l'un s'enfuit, & que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivans l'armée,
Pillent le camp de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre & la fumée,
La belle Agnès se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garderobe ;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant & sans bruit,
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.
Tout vint à point ; car de bonne fortune
Elle apperçut une jument bai brune,
Bride à la bouche & selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un Ecuyer, vieil yvrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement

Oter la bride à l'Ecuyer dormant;
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique, & s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte & de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, & la guerre, & la Cour,
Et les Anglais, & Sorel, & l'amour.
Or, de Chandos le très fidèle page,
(Monrose était le nom du b) personnage)
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui dans les bois courait,
Et de Chandos la robe & le bonnet;
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi nud s'enfuiait.
Epouvanté de l'étrange avanture,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope & crie, Ah mon maître, ah Seigneur!
Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais partout vous suivre:
Si vous mourez, je cesserai de vivre;
Il dit, & vole, & le vent emportait
Lui, son cheval & tout ce qu'il disait.
La belle Agnès qui se croit poursuivie,
Court dans le bois au péril de sa vie;
Le page y vole, & plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche & la belle éperdue,

Jettant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté, sur la terre étendue.
Le page arrive aussi prompt que les vents,
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte & voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,
Un sein d'albâtre & les charmans trésors
Dont la nature enrichissait son corps.
Bel Adonis (c), telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse & de Mars & d'Anchise,
Du haut des Cieux, le soir au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus sans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renversé
Son corps divin de fatigue harassé;
Bonnet de nuit n'était point sa coëffure.
Son cu d'yvoire était sans meurtrissure.
Mais Adonis à ces attraits tout nuds,
Balancerait entre Agnès & Vénus.

Le jeune Anglais se sentit l'ame atteinte
D'un feu mêlé de respect & de crainte;
Il prend Agnès, & l'embrasse en tremblant;
Hélas, dit-il, seriez-vous point blessée?
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi;
Qui que tu sois qui me poursuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuse pas du malheur qui m'opprime,
Jeune étranger, conserve mon honneur,
Sois mon appui, sois mon libérateur.

Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna ſon viſage,
Triſte, confuſe, & tout bas promettant
D'être fidelle au bon Roi ſon amant.
Monroſe ému, fut un tems en ſilence;
Puis il lui dit d'un ton tendre & touchant,
O de ce monde adorable ornement,
Que ſur les cœurs vous avez de puiſſance!
Je ſuis à vous: comptez ſur mon ſecours;
Vous diſpoſez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon ſang; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'oſe vous ſervir :
Je n'en veux point une autre récompenſe:
C'eſt être heureux que de vous ſecourir.
Il tire alors un flacon d'eau des Carmes;
Sa main timide en arroſe ſes charmes,
Et les endroits de roſes & de lys,
Qu'avaient la ſelle & la chûte meurtris.
La belle Agnès rougiſſait ſans colère,
Ne trouvait point ſa main bien téméraire,
Et le lorgnait ſans bien ſavoir pourquoi,
Jurant toûjours d'être fidelle au Roi.
Le Page ayant employé ſa bouteille;
Rare beauté, dit-il, je vous conſeille
De cheminer juſqu'en un bourg voiſin:
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul ſoldat ne demeure:
Nous y ferons avant qu'il ſoit une heure.
J'ai de l'argent, & l'on vous trouvera
Et coëffe & juppe, & tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence

Une beauté digne d'un Roi de France.
La Dame errante approuva ſon avis ;
Monroſe était ſi tendre & ſi ſoumis,
Etait ſi beau, ſavait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le ſuivre.
Quelque Cenſeur, interrompant le fil
De mon diſcours, dira, Mais ſe peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page
Fût près d'Agnès reſpectueux & ſage ?
Qu'il ne prît point la moindre liberté?
Ah laiſſez-là vos cenſures rigides ;
Ce page aimait, & ſi la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès & lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre & de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre Ecuyer de cent pas en cent pas
S'approchait d'elle, & baiſait ſes beaux bras ;
Le tout d'un air reſpectueux & tendre ;
La belle Agnès ne ſavait s'en défendre ;
Mais rien de plus : ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, & ne demandait rien.
Dedans le bourg ils ſont entrés à peine,
Dans un logis ſon Ecuyer la mène
Bien fatiguée ; Agnès entre deux draps
Modeſtement repoſe ſes appas ;
Monroſe court, & va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement ſervir,
Alimenter, chauffer, coëffer, vêtir
Cette beauté déja ſa Souveraine.

Charmant enfant dont l'amour & l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale
Les procédés de ton ame loyale?
Dans ce logis (je ne puis le nier,)
De Jean Chandos logeait un Aumônier.
Tout Aumônier est plus hardi qu'un page.
Le scélérat informé du voyage
Du beau Monrose & de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits;
Pressé soudain de son desir infame,
Les yeux ardens, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enyvré,
Entre en jurant comme un désespéré,
Ferme la porte, & les rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faisait en ce même moment
Le grand Dunois sur son âne volant.
Au haut des airs où les Alpes chenues
Portent leur tête & divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal, *d*)
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le Ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un Palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidelles;
Si que chacun qui passe devant elles,
On belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.

Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire:
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel bien souvent sur ce nouvel olympe
Est arrivé sans trop savoir par où;
Chacun y court, & tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.
De ce Palais la superbe maîtresse
Est cette vieille & bavarde Déesse,
La Renommée, à qui dans tous les tems
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le Sage dit que son cœur la méprise,
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'ame un poison.
Le Sage ment, & dit une sottise.
La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédants, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, & de vent enyvrée,
Vont tous prians, & crians à genoux:
O Renommée! ô puissante Déesse!
Qui savez tout, & qui parlez sans cesse,
Par charité parlez un peu de nous.
Pour contenter leurs ardeurs indiscrettes.
La Renommée a toûjours deux trompettes:
L'une à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des Héros:
L'autre est au cu, puisqu'il faut vous le dire:
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,

Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour-à-tour,
Faits en un mois, périssent en un jour;
Ensevelis dans le fond des collèges,
Rongés des vers, eux & leurs privilèges.
Un vil amas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infames détracteurs,
Guyon, Fréron, La Beaumelle, Nonotte;
Et ce rebut de la troupe bigotte,
Ce Savatier de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, & ment pour de l'argent;
Tous ces marchands d'opprobre & de fumée
Osent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à la Divinité.
A coups de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encor ils ont vu son derrière. *e*)
Gentil Dunois sur ton âne monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux qu'avec justice on fête,
Etait corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis.
O quelle joie enchantait tes esprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes
Non-seulement des siéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas;
Mais des vertus encor plus difficiles,
Des malheureux de tes bienfaits chargés,
Te bénissans au sein de leurs asyles,

Des

Des gens de bien à la Cour protégés,
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi contemplant son histoire,
Se complaisait à jouïr de sa gloire.
Son âne aussi s'amusant à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait : *Voici l'horrible jour*
Où dans Milan la sentence est dictée;
On va brûler la belle Dorothée.
Pleurez, mortels, qui connaissez l'amour.
Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Passe après tout si c'est une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les Saints, c'est chose trop cruelle.
Les Milanais ont donc perdu l'esprit.
Comme il parlait, la trompette reprit :
O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuisant tu vas être jettée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te recout *de ce brasier fatal.*
A cet avis Dunois sentit dans l'ame
Un prompt désir de secourir la Dame :
Car vous savez que si-tôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce Héros y courait.
Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle.

L'âne auſſi-tôt ſes deux aîles étend;
Un Chérubin va moins rapidement. *f*)
On voit déja la ville où la juſtice
Arrangeait tout pour cet affreux ſupplice.
Dans la grand' place on élève un bûcher;
Trois cent archers, gens cruels & timides,
Du mal d'autrui monſtres toûjours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres;
Attendant l'heure, & déja larmoyant;
Sur un balcon l'Archevêque & ſes prêtres
Obſervent tout d'un œil ferme & content.
Quatre Alguazils *g*) amènent Dorothée,
Nue en chemiſe, & de fers garottée;
Le déſeſpoir & la confuſion,
Le juſte excès de ſon affliction,
Devant ſes yeux répandent un nuage,
Des pleurs amers inondent ſon viſage;
Elle entrevoit d'un œil mal aſſuré
L'affreux poteau pour ſa mort préparé,
Et ſes ſanglots ſe faiſant un paſſage;
O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encor dans ces momens d'horreur!....
Elle ne put en dire davantage,
Et bégayant le nom de ſon amant,
Elle tomba ſans voix, ſans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle:
Dans cet état elle était encor belle.
Un ſcélérat nommé Sacrogorgon,
De l'Archevêque infame champion, *h*)
La dague au poing vers le bucher s'avance,

Le chef armé de fer & d'impudence,
Et dit tout haut : Messieurs, je jure Dieu,
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle ?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle ?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux,
Voici de quoi lui fendre la cervelle.
Disant ces mots il marche fiérement,
Branlant en l'air un braquemart *i*) tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche ;
On frémissait à son aspect farouche ;
Et dans la ville il n'était Ecuyer
Qui Dorothée osât justifier ;
Sacrogorgon venait de les confondre :
Chacun pleurait, & nul n'osait répondre.
Le fier Prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.
Le beau Dunois qui planait sur la place,
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers ; & Dorothée en pleurs
Etait si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, & d'un ton élevé,
C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage,
Que Dorothée est vertueuse & sage ;
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, & menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée,

Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel eſt ſon cas & par quel guet à pan
On fait brûler les belles à Milan.
Il dit; le peuple à la ſurpriſe en proie
Pouſſa des cris d'eſpérance & de joie.
Sacrogorgon qui ſe mourait de peur,
Fit comme il put ſemblant d'avoir du cœur.
Le fier Prélat ſous ſa mine hypocrite
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
  A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble & courtois.
Les yeux baiſſés la belle lui raconte
En ſoupirant ſon malheur & ſa honte:
L'âne divin ſur l'égliſe perché
De tout ce cas paraiſſait fort touché:
Et de Milan les dévotes familles
Béniſſaient Dieu qui prend pitié des filles.

NOTES.

a) VOyez le dix-septiéme Chant.

b) C'est le même Page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lys.

c) *Adonis* ou *Adoni*, fils de Ciniras & de Mirra, Dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

d) On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

e) Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrens de calomnies contre l'auteur qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire, qu'il ne croyait pas en Dieu, que le bienfaicteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille ; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les avantures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église, pour y voler des calices.

f) *Chérubin*, esprit céleste, ou Ange du second ordre de la première Hiérarchie. Ce mot vient de l'Hébreu *Cherub*, dont le pluriel est *Chérubin*. Les Chérubins avaient quatre aîles comme quatre faces, & des pieds de bœuf.

g) Alguazil. *Guazil* en Arabe signifie huissier, de-là *Alguazil* archer Espagnol.

h) Champion vient de champ, pion du champ : *Pion* mot indien adopté par les Arabes, il signifie soldat.

i) Braquemart, du Grec *brakimakera*, courte épée.

CHANT SEPTIEME.

Comment Dunois ſauva Dorothée condamnée à la mort par l'Inquiſition.

LOrſqu'autrefois, au printems de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtreſſe,
Mon tendre cœur fut navré de triſteſſe,
Et je penſai renoncer aux amours;
Mais d'offenſer, par le moindre diſcours,
Cette beauté que j'avais encenſée,
De ſon bonheur oſer troubler le cours,
Un tel forfait n'entra dans ma penſée.
Gêner un cœur ce n'eſt pas ma façon.
Que ſi je traite ainſi les infidelles,
Vous comprendrez à plus forte raiſon,
Que je reſpecte encor plus les cruelles.
Il eſt affreux d'aller perſécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtreſſe objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux eſclavage;
On trouve aſſez de quoi ſe conſoler;
Ou bien buvez: c'eſt un parti fort ſage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil,
Le tonſuré, qu'amour rendit barbare,
Cet oppreſſeur d'une beauté ſi rare,
Se fût ſervi d'un auſſi bon conſeil!
  Déja Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage & l'eſpoir;

Mais avant tout il convenait savoir,
Les attentats dont elle était chargée.
O vous, dit-elle, en baissant ses beaux yeux,
Ange divin qui descendez des Cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défense,
Vous savez bien quelle est mon innocence.
Dunois reprit, je ne suis qu'un mortel;
Je suis venu par une étrange allure,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Eternel.
Je crois votre ame & vertueuse & pure;
Mais dites-moi pour Dieu votre avanture.
Lors Dorothée en essuyant les pleurs,
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit: L'amour seul a fait tous mes malheurs.
Connaissez-vous Monsieur de la Trimouille?
Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami,
Peu de héros ont une ame aussi belle;
Mon Roi n'a point de guerrier plus fidèle;
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul Chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même.
Il ne s'est pas écoulé plus d'un an,
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, & j'ose être assurée,
Que son grand cœur est toûjours enflammé,
Qu'il m'aime encor; car il est trop aimé.
Ne doutez point, dit Dunois, de son ame;
Votre beauté vous répond de sa flamme:
Je le connais, il est, ainsi que moi,

A

A ſes amours fidèle comme au Roi:
L'autre reprit : Ah ! Monſieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable & le plus vertueux,
Où de mon cœur il ſe rendit le maître !
Je l'adorais avant que ma raiſon
Eût pu ſavoir ſi je l'aimais ou non.
Ce fut, Monſieur, ô moment délectable !
Chez l'Archevêque où nous étions à table,
Que ce héros plein de ſa paſſion
Me fit, me fit ſa déclaration.
Ah ! j'en perdis la parole & la vue.
Mon ſang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaiſir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit viſite :
Elle fut courte, il prit congé trop vite.
Quand il partit, mon cœur le rappelait,
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête,
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baiſers ſur mes lévres ravis.
Le lendemain il oſa davantage,
Il me promit la foi du mariage.
Le lendemain il fut entreprenant.
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je hélas ? faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs & ma honte,
Sans que je ſache, ô digne chevalier !

A quel Héros j'ose me confier ?
  Le Chevalier par pure obéissance
Dit sans vanter ses faits ni sa naissance,
Je suis *Dunois*. C'était en dire assez.
Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi vos bontés font voler à mon aide
Ce grand *Dunois*, ce bras à qui tout céde!
Ah qu'on voit bien d'où vous tenez le jour;
Charmant bâtard, cœur noble, ame sublime,
Le tendre amour me faisait sa victime;
Mon salut vient d'un enfant de l'amour:
Le Ciel est juste & l'espoir me ranime.
  Vous saurez donc, brave & gentil Dunois,
Que mon amant au bout de quelques mois
Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, & maudite Angleterre!
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute;
Et vous savez, Monsieur, ce qu'il en coute:
Ce fier devoir fait seul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs;
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir m'en plaindre.
Il me donna le présent amoureux,
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un tendre écrit surtout il me laissa,
Que de sa main le ferme amour traça.
C'était, Monsieur, une juste promesse,

Un cher garant de sa sainte tendresse:
On y lisait : *Je jure par l'amour,*
Par les plaisirs de mon ame enchantée,
De revenir bientôt en cette Cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.

Las ! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts, où l'appella l'honneur.
S'il y savait quels maux & quelle horreur
Sont loin de lui le prix de mon ardeur !
Non, juste Ciel ! il vaut mieux qu'il l'ignore.

Il partit donc ; & moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parens morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde & fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'ensevelis mes pleurs & ma grossesse.
Mais par malheur, hélas ! je suis la niéce
De l'Archevêque. A ces funestes mots
Elle sentit redoubler ses sanglots.

Puis vers le Ciel tournant ses yeux en larmes,
J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Ce tendre fruit de mon furtif amour ;
Avec mon fils consolant mes allarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'Archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa niéce au fond de ces forêts ;
Pour ma campagne il quitta son palais ;

Il fut touché de mes faibles attraits.
Cette beauté, préſent cher & funeſte,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteſte,
Perça ſon cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : Ciel que je fus ſurpriſe !
Je lui parlai des devoirs de ſon rang,
De ſon état, des nœuds ſacrés du ſang.
Je remontrai l'horreur de l'entrepriſe ;
Elle outrageait la nature & l'Egliſe.
Hélas ! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique eſpoir.
Il ſe flattait que mon cœur indocile,
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que ſon triomphe en ſerait plus facile ;
Il m'accablait de ſes ſoins fatigans,
De ſes déſirs rebutés & preſſans.
Hélas ! un jour que toute à ma triſteſſe
Je reliſais cette douce promeſſe,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en liſant me ſurprit.
Il ſe ſaiſit d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie ;
Il lut, il vit dans cet écrit fatal,
Tous mes ſecrets, ma flamme & ſon rival.
Son ame alors jalouſe & forcenée
A ſes déſirs fut plus abandonnée.
Toûjours alerte & toûjours m'épiant,
Il ſut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais le mîtré n'en fut que plus ardent ;

Et se sentant sur moi cet avantage,
Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
Que vous aurez la fureur d'être sage?
Et vos faveurs seront le seul partage
De l'étourdi qui ravit votre foi?
Osez-vous bien me faire résistance?
Y pensez-vous? vous ne méritez pas
Le fol amour que j'ai pour vos appas:
Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance.
Je me jettai tremblante à ses genoux:
J'attestai Dieu: je répandis des larmes.
Lui furieux d'amour & de couroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, & va me violer;
A mon secours il falut appeller;
Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle; ô Ciel! souffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit; mon homme au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand.
Chrêtiens, dit-il, ma niéce est une impie:
Je l'abandonne, & je l'excommunie:
Un hérétique, un damné suborneur
Publiquement a fait son déshonneur:
L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
Que Dieu confonde & le fils & la mère!
Et puisqu'ils ont ma malédiction,
Qu'ils soient livrés à l'Inquisition.
Il ne fit point une menace vaine:
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand Inquisiteur.

On me ſaiſit, priſonnière on m'entraîne
Dans des cachots où le pain de douleur
Etait ma ſeule & triſte nourriture :
Lieux ſouterrains, lieux d'une nuit obſcure,
Séjour de mort & tombeau des vivans !
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourmens ;
Vous les voyez ces braſiers dévorans ;
C'eſt-là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière.
C'eſt-là, c'eſt-là, ſans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur.
Plus d'un guerrier aurait ſelon l'uſage,
Pris ma défenſe & pour moi combattu ;
Mais l'Archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Egliſe ils n'ont point de courage.
Qu'attendre hélas ! d'un cœur Italien ?
Ils tremblent tous à l'aſpect d'une étole ; a)
Mais un Français n'eſt allarmé de rien,
Et braverait le Pape au Capitole.
  A ces propos Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accuſée,
Plein de couroux pour ſon perſécuteur,
Brûlait déja d'exercer ſa valeur ;
Et ſe flattait d'une victoire aiſée :
Bien ſurpris fut de ſe voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'inveſtiſſait noblement par derrière.
Un cuiſtre en robe avec bonnet quarré,
Criait d'un ton de vrai *miſéréré*,
» On fait ſavoir de par la Sainte Egliſe,

» Par Monseigneur, pour la gloire de Dieu,
» A tous Chrêtiens que le Ciel favorise,
» Que nous venons de condamner au feu
» Cet étranger, ce champion profane,
» De Dorothée infame Chevalier,
» Comme hérétique, infidèle & sorcier :
» Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne.
Cruel Prélat, Busiris en soutane, *b*)
C'était, perfide, un tour de ton métier ;
Tu redoutais le bras de ce guerrier,
Tu t'entendais avec le Saint Office ;
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
Tout aussi-tôt l'assassine cohorte,
Du Saint Office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance & en recule trois ;
Puis marche encor ; puis se signe & s'arrête.
Sacrogorgon qui tremblait à leur tête,
Leur crie, Allons, il faut vaincre ou périr ;
De ce sorcier tâchons de nous saisir.
Au milieu d'eux les Diacres de la ville,
Les Sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, & l'autre un goupillon ; *c*)
Ils font leur ronde, & de leur eau salée
Benoitement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le Démon :
Et le Prélat toûjours l'ame troublée,
Donne partout la bénédiction.
Le grand Dunois, non sans émotion,

Voit qu'on le prend pour envoyé du Diable:
Lors saisissant de son bras redoutable,
Sa grande épé, & de l'autre montrant
Un chapelet, Catholique instrument,
De son salut cher & sacré garant;
Allons, dit-il, venez à moi, mon âne:
L'âne descend, Dunois monte & soudain
Il va frappant en moins d'un tour de main
De ces croquans la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum d*) & le bras:
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas e*);
Qui voit tomber son nez & sa mâchoire,
Qui son oreille & qui son *humerus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'en va disant son *Orémus:*
L'âne au milieu du sang & du carnage,
Du Paladin seconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayé.
Sacrogorgon abaissant la visière,
Toûjours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis, f)*
Le fer sanglant lui sort par le *coccis: g*)
Le vilain tombe, & le peuple s'écrie,
Béni soit Dieu, le barbare est sans vie.

Le scélérat encor se débattait
Sur la poussière, & son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit; Ame traîtresse,
L'Enfer t'attend, crain le Diable, & confesse
Que l'Archevêque est un coquin mîtré,
Un ravisseur, un parjure avéré,

Que Dorothée est l'innocence même,
Qu'elle est fidelle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un sot & qu'un fripon.
Oui, Monseigneur : oui, vous avez raison ;
Je suis un sot, la chose est par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire.
Il dit : son ame alla chez le Démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'instant même où ce bravache infame
A Belzébut rendait sa vilaine ame,
Devers la place arrive un Ecuyer
Portant salade h) avec lance dorée :
Des postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était chose assurée,
Qu'il arrivait quelque grand Chevalier.
A cet objet la belle Dorothée
D'étonnement & d'amour transportée,
Ah Dieu puissant, se mit-elle à crier,
Serait-ce lui ! serait-il bien possible !
A mes malheurs le Ciel est trop sensible.
Les Milanais, peuples très curieux,
Vers l'Ecuyer avaient tourné les yeux.
Eh ! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux & votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit ?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage ?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au Roi de France, aux cruels assiégeans,
A la Pucelle, à l'illustre Amazone,
La vengeresse & du peuple & du Trône,

Qui ſans jupon, ſans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu ſa plus ferme eſpérance,
Comptant ſur lui plus que ſur la vaillance,
Et s'adreſſant à Monſieur Saint Denis,
Qui cabalait alors en Paradis
Contre Saint George en faveur de la France.
Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'eſprit tout plein de ſes attraits,
Tout honnête homme à mon gré doit s'y plaire.
Eſt-il quelqu'un ſi morne & ſi ſévère,
Que pour Agnès il ſoit ſans intérêt ?
Et franchement dites-moi, s'il vous plait,
Si Dorothée au feu fut condamnée ;
Si le Seigneur du haut du firmament
Sauva le jour à cette infortunée,
Semblable cas advient très rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'eſſuyer,
Soit dans les bras d'un robuſte aumônier,
Ou ſemble épris pour quelque jeune page ;
Cet accident peut-être eſt plus commun.
Pour l'amener ne faut miracle aucun.
Je l'avoûrai, j'aime toute avanture,
Qui tient de près à l'humaine nature ;
Car je ſuis homme, & je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faibleſſes ;
J'ai dans mon tems poſſédé des maîtreſſes,
Et j'aime encor à retrouver mon cœur.

NOTES.

a) ETole. Ornement sacerdotal qu'on passe par dessus le surplis. Ce mot vient du grec στολη, qui signifie *une robe longue*. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. *L'étole* des anciens était fort différente ; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les Rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer : de-là ces expressions de l'Ecriture, *Stolam gloriæ induit eum*, &c.

b) Busiris était un Roi d'Egypte, qui passait pour un Tyran.

c) Le *Goupillon* est un instrument garni en tout sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, &c. Cet instrument était usité dans l'antiquité, on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale.

d) *Sternum*, terme Grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie ; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes : elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur & aux poulmons.

e) *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *Atlas*, comme sur un pivot.

f) *Pubis*, de puberté, os barré, qui se joint aux deux hanches, *os pubis, os pectinis.*

g) *Coccis*, κοκκυξ, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

h) *Salade*, on devrait dire *célade*, de *celata ;* mais le mauvais usage prévaut partout.

CHANT HUITIÈME.

Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, & ce qui s'enſuivit avec ſa Dorothée.

QUe cette hiſtoire eſt ſage, intéreſſante!
Comme elle forme & l'eſprit & le cœur!
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des Chevaliers le courage & l'honneur,
Les droits des Rois, des belles la pudeur!
C'eſt un jardin dont tout le tour m'enchante
Par ſa culture & ſa variété.
J'y vois ſurtout l'aimable chaſteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lys blanc que le Ciel a planté,
Levant ſans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, liſez aſſidûment
De la vertu ce divin rudiment:
Il fut écrit par notre Abbé Tritême, *a*)
Savant Picard, de ſon ſiécle ornement,
Il prit Agnès & Jeanne pour ſon thême.
Que je l'admire, & que je me ſais gré
D'avoir toûjours hautement préféré
Cette lecture honnête & profitable,
A ce fatras d'inſipides Romans
Que je vois naître & mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languiſſans!
De Jeanne d'Arc l'hiſtoire véritable
Triomphera de l'envie & du tems.

Le vrai me plait, le vrai ſeul eſt durable.
  De Jeanne d'Arc, cependant cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée & Dunois ſon vengeur,
Et la Trimouille objet de ſon ardeur,
Ont de grands droits; & j'avoûrai ſans honte
Qu'avec raiſon vous vouliez être inſtruit
Des beaux effets que leur amour produit.
  Près d'Orléans vous avez ſouvenance
Que la Trimouille, ornement du Poitou,
Pour ſon bon Roi ſignalant ſa vaillance,
Dans un foſſé fut plongé juſqu'au cou.
Ses Ecuyers tirèrent avec peine,
Du ſale fond de la fangeuſe arène
Notre héros en cent endroits froiſſé,
Un bras démis, le coude fracaſſé.
Vers les remparts de la ville aſſiégée
On reportait ſa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilans
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On tranſporta, de crainte de ſurpriſe,
Mon Paladin, par de ſecrets détours,
Sur un brancard en la cité de Tours,
Cité fidelle, au Roi Charle ſoumiſe.
Un charlatan arrivé de Véniſe,
Adroitement remit ſon *radius*, *b*)
Dont le pivot rejoignit l'*humerus*.
Son Ecuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers ſon maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le Chevalier fidèle à ſa tendreſſe,

Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.
Il courut donc à travers cent hazards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécille,
Qui d'un pas lourd, & d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manans, moines, Bénédictines,
Mères, enfans: c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis: chacun se précipite:
On tombe, on crie, arrivons, entrons vite,
Nous n'aurons pas tel plaisir tous les jours.
Le Paladin sut bientôt quelle fête
Allait chommer ce bon peuple Lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.
Ma Dorothé! ô ciel! Il dit & part,
Et son coursier s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place,
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres félons,
Où Dorothée interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Tritême avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise & du saisissement,
Et des transports dont cette ame si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre

Ce doux mélange & si vif & si tendre,
L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur & sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte?
Son la Trimouille ardent, yvre d'amour,
Entre ses bras la tient longtems serrée,
Faible, attendrie, encor toute éplorée;
Il embrassait, il baisait tour-à-tour
Le grand Dunois, & sa maîtresse, & l'âne.
Tout le beau sexe aux fenêtres penché
Battait des mains, de tendresse touché;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bûcher renversé,
Qui dans le sang nage au loin dispersé.
Sur ces débris le bâtard intrépide
A l'air, le port, & le maintien d'Alcide,
Qui sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, & la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoiqu'en secret il fût un peu jaloux.
Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à son logis portée,
Des deux héros noblement escortée.
Le lendemain le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux:
Je sens, dit-il, que je suis inutile
Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux;
Il me convient de sortir de la ville;
Jeanne & mon Roi me rappellent près d'eux;
Il faut les joindre, & je sens trop que Jeanne

Doit

Doit regretter la perte de son âne.
Le grand Denis, le patron de nos loix,
M'a cette nuit présenté sa figure ;
J'ai vu Denis tout comme je vous vois ;
Il me prêta sa divine monture,
Pour secourir les Dames & les Rois :
Denis m'enjoint de revoir ma patrie.
Graces au ciel Dorothée est servie,
Je dois servir Charle sept à son tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour ;
A mon bon Roi je vais donner ma vie ;
Le tems me presse & mon âne m'attend.
  Sur mon cheval je vous suis à l'instant,
Lui répliqua l'aimable la Trimouille.
La belle dit : C'est aussi mon projet ;
Un désir vif dès longtems me chatouille
De contempler la cour de Charle sept,
Sa cour si belle, en héros si féconde,
Sa tendre Agnès qui gouverne son cœur,
Sa fière Jeanne en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière sécrette,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussi-tôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste ;
Vous me sauvez de ce bucher funeste,
Je vis par vous ; mon vœu doit se tenir :

Sans quoi la Vierge a droit de me punir.
Votre discours est très juste & très sage,
Dit la Trimouille : & ce pélérinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré :
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette, & je vous conduirai.
Allez Dunois, par la plaine étoilée :
Fendez les airs, volez aux champs de Blois.
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, Madame, à Lorette appellée,
Venez remplir votre vœu si pieux ;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux ;
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée & la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom,
Que nulle n'est & si sage, & si belle.
Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aîle,
Plane dans l'air, & laissant l'horison,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.
Le Poitevin prend le chemin d'Ancône (c),
Avec sa Dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pélerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rosaire pendait
De beaux grains d'or & de perles unies :
Le Paladin souvent le récitait,
Disait *Ave* : la belle répondait,
Par des soupirs & par des litanies ;
Et *je vous aime*, était le doux refrain

Des *Orémus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toûjours logés dans de très beaux châteaux
De Princes, Ducs, Comtes & Cardinaux.
Le Paladin eut partout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable & plus sage
Que Dorothée ; & nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage ;
Tant les Seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards & de discrétion.
  Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pélerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madône,
Ces murs divins de qui le Ciel prend soin ;
Et qu'autrefois des Anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A *Loretto* les anges s'arrêtèrent, *d*)
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent :
Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus industrieux,
Fut employé depuis par les saints pères,
Maîtres du monde, & du Ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces augustes lieux.
Les deux amans de cheval descendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent ;
Puis chacun d'eux pour accomplir son vœu
Offrit des dons pleins de magnificence,

Tous acceptés avec reconnaissance
Par la Madône & les moines du lieu.
Au cabaret les deux amans dînèrent ;
Et ce fut-là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur & sans souci,
Qui venait voir la Sainte Vierge aussi
Par passe-tems, se moquant dans son ame
Et de Lorette, & de sa Notre-Dame ;
Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher des modernes antiques ;
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les Saints & leurs reliques.
De tout Français c'est l'ennemi mortel,
Et son nom est Christophe d'Arondel.
Il parcourait tristement l'Italie,
Et se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.
Le beau Baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune répartie ;
Puis il parla de la Vierge Marie ;
Puis il compta comme il avait promis
Chez les Lombards, à Monsieur Saint Denis,
De soutenir en tout lieu la sagesse
Et la beauté de sa chère maîtresse.
Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,

Que votre Dame eſt noble & d'un grand nom,
Qu'elle eſt ſurtout auſſi ſage que belle ;
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,
Que dans le fonds elle a beaucoup d'eſprit ;
Mais Dorothée eſt fort au-deſſus d'elle ;
Vous l'avoûrez : on peut ſans l'abaiſſer
Au ſecond rang dignement la placer.
  Le fier Anglais à ce diſcours honnête
Le regarda des pieds juſqu'à la tête :
Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denis fait un vœu ;
Et peu me chaut que votre Damoiſelle
Soit ſage ou folle, & ſoit ou laide ou belle ;
Chacun ſe doit contenter de ſon bien
Tout uniment, ſans ſe vanter de rien.
Mais puiſqu'ici vous avez l'impudence
D'oſer prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enſeignerai
Votre devoir ; & je vous prouverai
Que tout Anglais en affaires pareilles
A tout Français donne ſur les oreilles ;
Que ma maîtreſſe en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuiſſes, taille, rondeur,
Même en ſageſſe, en ſentimens d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pélerine,
Et que mon Roi (dont je fais peu de cas,)
Quand il voudra ſaura bien mettre à bas
Et votre maître, & ſa groſſe héroïne.
Eh bien, reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous ſoudain ;
A vos dépens je ſoutiendrai peut-être

Mon tendre amour, mon pays & mon maître.
Mais comme il faut être toûjours courtois,
De deux combats je vous laisse le choix,
Soit à cheval, soit à pied; l'un & l'autre
Me sont égaux: mon choix suivra le vôtre.
A pied, mort Dieu, dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine & ma victoire;
Point de cuirasse, & point de morion,
C'est à mon sens une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise,
Je veux tout nud vous soutenir ma thèse:
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.
Très volontiers, dit d'un ton noble & doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoiqu'en secret son ame fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel
Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher la Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La Dame Anglaise animait son Anglais,
D'un coup d'œil fier & sûr de ses attraits;
Elle n'avait jamais versé des larmes,
Son cœur altier se plaisait aux allarmes,
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe-tems chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, & que Cambridge honore. *e*)
Voilà déja nos braves paladins.

Dans un champ clos prêts d'en venir aux mains,
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie & leurs belles,
La tête haute, & le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, sauter, se ménager des feintes,
Et se porter les plus rudes atteintes.
Ainsi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le Lion où sous la Canicule,
Tout l'horison qui s'enflamme & qui brûle
De mille feux dont notre oeil s'éblouit,
Un éclair passe, un autre éclair le suit.
Le Poitevin adresse une apostrophe
Droit au menton du superbe Christophe,
Puis en arrière il saute allégrement,
Toûjours en garde, & Christophe à l'instant
Engage en tierce, & serrant sa mesure
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuisse; & de sang empourpré
Ce bel yvoire est teint & bigarré.
Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, & pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorsqu'un bandit des Etats du Saint Père,
Avec sa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ses dévotions.

Le scélérat se nommait Martinguerre,
Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais saintement à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur & net de tout péché.
Il apperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux & leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or & d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève & Judith Rosamore,
Et Dorothée, & le bagage encore,
Mulets, chevaux, & part comme un éclair.
Les champions tenaient toûjours en l'air
A poing fermé leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer;
Il s'ébahit, & son arme pointue
Reste en sa main sans force & sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait;
Tous deux restaient la prunelle effarée;
Bouche béante, & la mine égarée,
L'un contre l'autre. Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
Très sottement, courons vîte après elle,
Reprenons-les, & nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons.
L'autre en convient, & différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête

De

De leur maîtresse. A peine ils sont cent pas,
Que l'un s'écrie, ah la cuisse! ah le bras!
L'autre criait la poitrine & la tête,
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur & qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles & languissans,
Sur le gazon tombent en même tems,
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers qui suivaient Martinguerre,
Vont à sa piste & gagnent le pays.
Les deux héros sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorsqu'une vieille en passant vers ces lieux,
Les voyant nuds, s'approcha plus près d'eux,
En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle; & par des restaurans
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris & leurs forces premières.
La bonne vieille en ce lieu respecté
Est en odeur, qu'on dit de sainteté;
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'ame sainte en qui la grace éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands;
Elle prédit la pluie & le beau tems;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile & de saintes prières;
Elle a par fois converti des méchans.
Les paladins à la vieille contèrent

Leur avanture, & conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie: ouvrit la bouche & dit,
Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux & vos sollicitudes;
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver qu'il faut courir après.
  Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours; & le Breton pensif,
Lui dit, Je crois à votre prophétie:
Nous poursuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, & surtout des armures.
La vieille dit, on vous en fournira.
Un circoncis par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isaac & Juda,
Dont la belle ame à servir empressée
Faisait fleurir la gent déprépucée.
Le digne hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite,
En Canaan par Moïse conduite:
Et le profit que le Juif s'arrogea,
Entre la sainte & lui se partagea.

NOTES.

(*a*) L'Abbé Tritème n'était point de Picardie, il était du Diocèse de Trèves; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine Picarde; nous nous en rapportons au savant auteur qui sans doute a vu le MSS. de la Pucelle dans quelque Abbaye de Bénédictins.

b) Le *radius* & l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude & se joignent au poignet, l'*humerus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

c) C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les Anges; ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans & sept mois, & ensuite la posèrent près de Ricanati. Sa statue est de quatre pieds de haut; son visage noir; elle porte la même Thiare que le Pape: on connait ses miracles & ses trésors.

d) Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à *Loretto* : c'est une inadvertence de notre auteur: *non ergo paucis offendor maculis*. Cependant on peut dire pour sa défense que les Anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux & la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la Sainte Vierge. Cette avanture se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il s'y comporta comme un loup, & qu'il mourut comme un chien. Les historiens, qui ont parlé ainsi de Boniface, n'avaient pas de pension de la Cour de Rome.

e) Bristol & Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université, qui a eu de grands hommes.

CHANT NEUVIEME.

Comment la Trimouille & fire Arondel retrouvèrent leurs maîtreſſes en Provence ; & du cas étrange advenu dans la Sainte Beaume.

DEux Chevaliers qui ſe ſont bien battus,
Soit à cheval, ſoit à la noble eſcrime,
Avec le ſabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une ſecrette eſtime;
Et chacun d'eux exalte les vertus,
Et les grands coups de ſon digne adverſaire,
Lorſque ſurtout il n'eſt plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triſte fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit:
L'amitié naît de leurs deſtins contraires,
Et deux héros perſécutés ſont frères.
C'eſt ce qu'on vit dans le cas ſi cruel
De la Trimouille & du triſte Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une ame altière, indifférente & dure;
Mais il ſentit ſes entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin:
Et la Trimouille en ſe laiſſant ſurprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit ſon goût, car ſon cœur eſt né tendre.

Que je me sens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoisie!
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ses pas;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Rosamore.

Les deux amans, les deux nouveaux amis,
Partent ensemble; & sur un faux avis
Marchent en hâte, & tirent vers Livourne;
Le ravisseur d'un autre côté tourne,
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoye,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble & riche proye:
Il la conduit bientôt en sûreté
Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome & Gayette,
Masure affreuse, exécrable retraite,
Où l'insolence & la rapacité,
La gourmandise & la malpropreté,
L'emportement de l'yvresse bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante & sale impureté,
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines ames,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain,
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.
Du créateur image si parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite!

En arrivant le corsaire effronté

Se met à table, & fait placer les belles
Sans compliment chacune à ſon côté,
Mange, dévore, & boit à leur ſanté.
Puis il leur dit; Voyez, Meſdemoiſelles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit;
Tout m'eſt égal, tout m'eſt bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, Anglaiſe, Italienne,
Petite ou grande, infidelle ou chrétienne,
Il ne m'importe; & buvons. A ces mots
La rougeur monte à l'aimable viſage
De Dorothée: elle éclate en ſanglots:
Sur ſes beaux yeux il ſe forme un nuage,
Qui tombe en pleurs ſur ce nez fait au tour,
Sur ce menton, où l'on dit que l'amour
Lui fit un creux la careſſant un jour;
Dans la triſteſſe elle eſt enſevelie:
Judith l'Anglaiſe un moment recueillie,
Et regardant le corſaire inhumain,
D'un air de tête & d'un ſouris hautain,
Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on ſaura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaiſe alors qu'elle eſt au lit.
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiſer la barbouille, & lui dit,
J'aimai toûjours les filles d'Angleterre.
Il la rebaiſe, & puis vuide un grand verre;
En vuide un autre, & mange, & boit, & rit,
Et chante, & jure; & ſa main effrontée
Sans nul égard ſe porte impudemment
Sur Roſamore, & puis ſur Dorothée.

Celle-ci pleure ; & l'autre fiérement,
Sans s'émouvoir, ſans changer de viſage,
Laiſſe tout faire au rude perſonnage :
Enfin de table il ſort en bégaiant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertiſſant d'un geſte de corſaire
Qu'on ſoit fidèle aux marchés convenus ;
Et rayonnant des préſens de Bacchus,
Il ſe prépare aux combats de Cithère.
La Milanaiſe, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaiſe, Oſerez-vous, ma chère,
Du ſcélérat conſommer le déſir ?
Mérite-t-il qu'une beauté ſi fière
S'abaiſſe au point de donner du plaiſir ?
Je prétends bien lui donner autre choſe,
Dit Roſamore ; on verra ce que j'oſe ;
Je ſais venger ma gloire & mes appas.
Je ſuis fidèle au Chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par ſa bonté ſuprême,
M'a fait préſent de deux robuſtes bras,
Et que Judith eſt mon nom de Batême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laiſſez-moi faire ; & ſurtout priez Dieu.
Puis elle part, & va la tête haute
Se mettre au lit à côté de ſon hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux.
Des malandrins la groſſière cohue
Cuvait ſon vin dans la grange étendue ;
Et Dorothée en ces momens d'horreur,
Demeurait ſeule, & ſe mourait de peur.

Le boucanier dans la groſſe partie
Par où l'on penſe, était tout offuſqué
De la vapeur des raiſins d'Italie;
Moins à l'amour qu'au ſommeil provoqué:
Il va preſſant d'une main engourdie
Les fiers appas dont ſon cœur eſt piqué:
Et la Judith prodiguant ſes tendreſſes
L'enveloppait par ſes fauſſes careſſes,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le diſſolu laſſé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, & dort.
A ſon chevet pendait le cimeterre
Qui fit longtems redouter Martinguerre;
Notre Bretonne auſſi-tôt le tira,
En invoquant Judith & Débora, *a*)
Jahel, Aod, & Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal;
Puis empoignant les crins de l'animal
De ſa main gauche, & ſoulevant la tête,
La tête lourde & le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appeſanti,
Elle s'ajuſte, & ſa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché;
Du ſang, de vin la couche eſt abreuvée;
Le large tronc de ſon chef détaché
Rougit le front de la noble héroïne,
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre Amazone alors ſaute du lit,
Portant en main cette tête ſanglante,
Et va trouver ſa compagne tremblante,
Qui dans ſes bras tombe & s'évanouït;

Puis reprenant ses sens & son esprit,
Ah! juste Dieu! quelle femme vous êtes!
Quelle action ! quel coup & quel danger!
Où fuirons-nous ? Si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
Parlez plus bas, répliqua Rosamore,
Ma mission n'est pas finie encore,
Prenez courage, & marchez avec moi.
L'autre reprit courage, avec effroi.

Les deux amans, errants toûjours loin d'elles,
Couraient partout sans avoir rien trouvé;
A Gène enfin, l'un & l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer à la merci des flots,
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour-à-tour.
Tantôt aux bords de cet heureux séjour,
Où des chrêtiens le père Apostolique
Tient humblement les clefs du Paradis;
Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux Doge est l'époux de Thétis: *b*)
Puis devers Naple au rivage fertile,
Où Sannazar est trop près de Virgile. *c*)
Ces Dieux mutins, prompts, aîlés & jouflus,
Qui ne sont plus les enfans d'Oritie,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Caribde, aujourd'hui ne l'est plus: *d*).
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlemens des dogues de Scylla;

Où les géants écrasés sous l'Etna, *e*)
Ne jettent plus la flamme avec la cendre ;
Tant l'univers avec le tems changea.
Le couple errant non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Arethuse,
Qui dans son sein tout couvert de roseaux,
De son amant ne reçoit plus les eaux. *f*)
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin *g*) & Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs & la rapacité
Des Musulmans, enfans de l'ignorance.
Enfin le Ciel conduit nos Chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
Là sur les bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marseille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple Ionique. *h*)
Noble cité, Grecque & libre autrefois;
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il est plus beau de servir sous nos Rois;
C'est, comme on sait, un bienheureux partage.
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdelaine,
Qui de son tems ayant servi l'amour,
Servit le Ciel étant sur le retour,
Et qui pleura sa vanité mondaine.
Elle partit des rives du Jourdain,
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et se fessa longtems par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin. *i*)

Depuis ce tems un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, & plus d'un pélerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du Dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.
On tient qu'un jour la pénitente Juive.
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin son pieux directeur.
Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amans
En rendez-vous viennent passer leur tems,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent:
Et qu'une forte & vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion.
Ainsi parla la sainte avanturière.
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce tems ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.
Les paladins ayant bien vu Marseilles,
Son port, sa rade, & toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le Roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte Beaume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le Royaume.
Le beau Français y va par piété,
Le fier Anglais par curiosité.
En gravissant ils virent près du Dôme,
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses,

L'une à genoux, mains jointes, cou tendu,
L'autre debout & des plus dédaigneuſes.
O doux objets ! moment inattendu !
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtreſſes !
Les voilà donc pécheurs & pechereſſes,
Dans ce parvis ſi funeſte aux amours.
En peu de mots l'Anglaiſe leur raconte
Comment ſon bras par le divin ſecours
Sur Martinguerre a ſû venger ſa honte.
Elle eut le ſoin dans ce péril urgent
De ſe ſaiſir d'une bourſe aſſez ronde
Qu'avait le mort : attendu que l'argent
Eſt inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchiſſant dans l'horreur de la nuit
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le ſabre au poing vers la prochaine rive
Elle a conduit ſa compagne craintive,
Elle a monté ſur un léger eſquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigé ſur la mer de Tyrrenne.
Enfin des vents le ſort capricieux,
Ou bien le Ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdelaine.
O grand miracle ! ô vertu ſouveraine !
A chaque mot que prononçait Judith,
De ſon amant le grand cœur s'affadit ;
Ciel quel dégoût ! & bientôt quelle haine,
Succède aux traits du plus charmant amour !
Il eſt payé d'un ſemblable retour.
Ce la Trimouille à qui ſa Dorothée

Parut longtems plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécille, affectée,
Gauche, maussade, & lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le Roi des sots,
Le détestait & détournait la vue;
Et Magdelaine au milieu d'une nue
Goûtait en paix la satisfaction
D'avoir produit cette conversion.
  Mais Magdelaine, hélas! fut bien déçue,
Car elle obtint des Saints du Paradis,
Que tout amant venu dans son logis
N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses,
Tant qu'il serait dans ces rochers bénis.
Mais dans ses vœux la sainte avait omis
De stipuler que les amans guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtresses.
Saint Maximin ne prévit point le cas,
Dont il advint que l'Anglaise infidelle
Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, & fut enchanté d'elle.
L'abbé Tritême a même prétendu
Que Magdelaine à ce troc imprévu
Du haut du Ciel s'était mise à sourire.
On peut le croire, & la justifier.
La vertu plait: mais malgré son empire,
On a du goût pour son premier métier.
  Il arriva que les quatre parties
De Sainte Beaume à peine étaient sorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,

Et dans le creux de cette roche ſainte.
Au bas du mont la Trimouille confus
D'avoir haï quelque tems Dorothée,
Rendant juſtice à ſes touchans attraits
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée en proie à ſa douleur,
Par ſon amour expia ſon erreur,
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit ſa Roſamore,
Dont le couroux fut bientôt déſarmé.
Chacun aima comme il avait aimé :
Et je puis dire encor que Magdelaine
En les voyant leur pardonna ſans peine.
  Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlans de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Diſcrets amans, généreux ennemis,
Sans déſormais ſe faire de querelles,
Ni pour leurs Rois, ni même pour leurs belles.

NOTES.

a) IL n'est lecteur qui ne connaisse la belle Judith. Débora brave épouse de Lapidoth, défit le Roi Jabin qui avait neuf cent chariots armés de faulx, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouse de Haber, reçut chez elle Sizara Maréchal général de Jabin: elle l'enyvra avec du lait, & cloua sa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, & elle une maîtresse femme. Aod le gaucher alla trouver le Roi Eglon de la part du Seigneur, & lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, & aussi-tôt Eglon alla à la selle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malcus, & encor eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau, ce qui prouve que l'Eglise ne doit point verser le sang.

b) On sait que le Doge de Venise épouse la mer.

c) Sannazar poëte médiocre enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.

d) Autrefois cet endroit passait pour un gouffre très dangereux.

e) L'Etna ne jette plus de flammes que très rarement.

f) Le passage souterrain du fleuve Alphée jusqu'à la fontaine Arethuse, est reconnu pour une fable.

g) St. Augustin était Evêque d'Hippone.

h) Les Phocéens.

i) Le rocher de St. Maximin est tout auprès; c'est le chemin de la Ste. Beaume.

CHANT DIXIEME.

Agnès Sorel pourſuivie par l'Aumônier de Jean Chandos. Regrets de ſon amant, &c. Ce qui advint à la belle Agnès dans un Couvent.

EH quoi toûjours clouer une préface
A tous mes chants? la morale me laſſe;
Un ſimple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré ſuccinct, ſans frivole ornement,
Point trop d'eſprit, aucun rafinement,
Voilà de quoi déſarmer la cenſure.
Allons au fait, Lecteur, tout rondement,
C'eſt mon avis. Tableau d'après nature,
S'il eſt bien fait, n'a beſoin de bordure.
Le bon Roi Charle allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ſes fiers combattans,
Les rempliſſait de joie & d'eſpérance,
Et relevait le deſtin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats;
Il étalait une fière allégreſſe;
Mais en ſecret il ſoupirait tout bas,
Car il était abſent de ſa maîtreſſe.
L'avoir laiſſée, avoir pu ſeulement
De ſon Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu ſuprême,
C'était quitter la moitié de ſoi-même.
Lorſqu'il fut ſeul en ſa chambre enfermé,

Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du Démon de la gloire ;
L'autre Démon qui préside à l'amour,
Vint à ses sens s'expliquer à son tour ;
Il plaidait mieux ; il gagna la victoire.
D'un air distrait le bon Prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en sa chambre en secret il alla,
Où d'un cœur triste & d'une main tremblante
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla ;
Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, Gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère !
Notre courier rapporte le poulet.
Le Roi saisi d'une crainte mortelle,
Lui dit, Hélas ! pourquoi donc reviens-tu ?
Quoi mon billet ? . . . Sire, tout est perdu ;
Sire, armez-vous de force & de vertu.
Les Anglais, . . . Sire, . . . ah tout est confondu,
Sire . . . ils ont pris Agnès & la Pucelle.
A ce propos dit sans ménagement,
Le Roi tomba, perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage,
N'est pas sans doute un véritable amant :
Le Roi l'était ; un tel événement
Le transperçait de douleur & de rage.
Ses Chevaliers perdirent tous leurs soins

A l'arracher à sa douleur cruelle ;
Charle fut prêt d'en perdre la cervelle :
Son père hélas! devint fou pour bien moins.
Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes Chevaliers, tous mes gens à soutane,
Mon Directeur, & le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, Monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue ; il faudra que j'en meure.
Je l'ai perdue, & pendant que j'en pleure,
Peut-être hélas quelqu'insolent Anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Nés seulement pour des baisers Français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes?
Une autre main caresser tes beautés?
Une autre... ô Ciel! que de calamités!
Et qui sait même en ce moment terrible,
A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible!
Qui sait hélas si ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant!
Le triste Roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les Docteurs,
Nécromanciens, Devins, Sorboniqueurs,
Juifs, Jacobins, quiconque savait lire. *a*)
Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès est fidelle à sa foi,

Si pour moi ſeul ſa belle ame ſoupire;
Gardez-vous bien de tromper votre Roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'inſtruire.
Eux bien payés conſultèrent ſoudain,
En Grec, Hébreu, Syriaque, Latin;
L'un du Roi Charle examine la main,
L'autre en quarré deſſine une figure;
Une autre obſerve & Vénus & Mercure;
Un autre va ſon Pſautier parcourant,
Diſant *amen* & tout bas murmurant.
Cet autre ici regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre:
Car c'eſt ainſi que dans l'antiquité
On a toûjours cherché la vérité.
Aux yeux du Prince, ils travaillent, ils ſuent;
Puis louant Dieu tous enſemble ils concluent
Que ce grand Roi peut dormir en repos,
Qu'il eſt le ſeul parmi tous les Héros
A qui le Ciel par ſa grace infinie,
Daigne octroyer une fidelle amie;
Qu'Agnès eſt ſage, & fuit tous les Amans.
Puis fiez-vous à Meſſieurs les Savans.
Cet Aumônier terrible, inexorable,
Avait ſaiſi le moment favorable:
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ſes jeunes attraits,
Il raviſſait des plaiſirs imparfaits;
Tranſports groſſiers, volupté ſans tendreſſe,
Triſte union, ſans douceurs, ſans careſſes,
Plaiſirs honteux qu'amour ne connaît pas:
Car qui voudrait tenir entre ſes bras

Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche ?
Un honnête homme a bien d'autres désirs :
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un Aumônier n'est pas si difficile :
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.

Le page aimable, amoureux & timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer & servir
La Déité qui de son sort décide,
Revint enfin. Las il revint trop tard.
Il rentre, il voit le damné de frappart,
Qui tout en feu dans sa brutale joie
Se démenait & dévorait sa proie.
Le beau Monrose à cet objet fatal
Le fer en main vole sur l'animal ;
Du Chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie ;
Du lit il saute ; il empoigne un bâton ;
Il s'en escrime, il accolle le page.
Chacun des deux est brave champion :
Monrose est plein d'amour & de courage,
Et l'Aumônier de luxure & de rage.

Les gens heureux qui goûtent dans les champs
La douce paix, fruit des jours innocens,
Ont vu souvent près de quelque bocage
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison
Et boit le sang d'un malheureux mouton.

Si quelque chien à l'oreille écourtée,
Au cœur ſuperbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnaſſier
Laiſſe tomber de ſa gueule écumante
Sur le gazon ſa victime innocente;
Il court au chien, qui ſur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat ſanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler ſon ſuperbe adverſaire;
Et le mouton palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très ſincères vœux.
C'était ainſi que l'Aumônier nerveux
D'un cœur farouche & d'un bras formidable
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès demi-morte de peur
Reſtait au lit, digne prix du vainqueur.
L'hôte & l'hôteſſe, & toute la famille,
Et les valets, & la petite fille,
Montent au bruit; on ſe jette entre deux:
On fit ſortir l'Aumônier ſcandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page:
Jeuneſſe, & grace ont partout l'avantage.
Le beau Monroſe eut donc la liberté
De reſter ſeul auprès de ſa beauté;
Et ſon rival hardi dans ſa détreſſe,
Sans s'étonner alla chanter ſa Meſſe.
Agnès honteuſe, Agnès au déſeſpoir
Qu'un Sacriſtain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,

Verſait des pleurs, & n'oſait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus promte
Fermât ſes yeux & terminât ſa honte;
Elle diſait dans ſon grand déſarroi,
Pour tout diſcours, Ah! Monſieur, tuez-moi.
Qui vous, mourir? lui répondit Monroſe,
Je vous perdrais! ce Prêtre en ſerait cauſe?
Ah! croyez-moi, ſi vous aviez péché,
Il faudrait vivre & prendre patience.
Eſt-ce à nous deux de faire pénitence?
D'un vain remords votre cœur eſt touché,
Divine Agnès: quelle erreur eſt la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre?
Si ſon diſcours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre & touchant
Inſinuait à la belle attendrie,
Quelque déſir de conſerver ſa vie.
  Falut dîner: car malgré nos chagrins,
Chétifs mortels (j'en ai l'expérience)
Les malheureux ne font point abſtinence.
En enrageant on fait encor bombance.
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, & ce bavard d'Homère,
Que tout ſavant même en bâillant révère,
Ne manquent point au milieu des combats
L'occaſion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de ſon lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord également honteux,
Sur leur aſſiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux ſe regardèrent,

Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.
Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines;
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer:
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne & pétillante:
La chair est faible, & le Diable vous tente,
Le beau Monrose en ces tems dangereux
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée:
O cher objet, ô maîtresse adorée!
C'est à moi seul désormais de mourir:
Ayez pitié d'un cœur soumis & tendre;
Quoi, mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre!
Ah! si le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux!
C'est lui qui parle, & vous devez l'entendre.
Cet argument paraissait assez bon.
Agnès sentit le poids de la raison.
Une heure encore elle osa se défendre,
Elle voulut reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir & l'honneur;
Sachant très bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.
Monrose enfin, Monrose fortuné,
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du Prince Anglais la gloire & la puissance

Ne

Ne s'étendait que sur des Rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-dessus.
Mais que la joie est trompeuse & légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enyvré des caresses d'amour,
C'est l'Aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès de crainte évanouïe,
Avec Monrose est aussi-tôt saisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amans, vous craignez sa vengeance,
Vous savez trop par votre expérience,
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse & les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore.
Ils rougissaient de s'être fait heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps Anglais rencontra sur la brune
Vingt Chevaliers qui pour Charle tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rodaient;
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès & touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs & deux amans
Nez contre nez se rencontrent aux champs,

Lorsqu'un suppôt de la grace efficace
Trouve un col tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hazard un prêtre ultramontain;
Sans perdre tems un grand combat commence.
A coups de gueule, ou de plume ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout de plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus légers comme faucons.
Les gens Anglais sont gens qui se défendent,
Mille beaux coups se donnent & se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait,
Etait actif, jeune, fringant comme elle.
Il se cabrait, il ruait, il tournait:
Agnès allait sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattans
Il s'effarouche; il prend le mords aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide;
Elle est trop faible: il lui falut enfin,
A son cheval remettre son destin.
Le beau Monrose au fort de la mêlée
Ne peut savoir où sa Nymphe est allée;
Le Coursier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère:
Auprès du bois une onde vive & claire
Fuit & revient, & par de longs détours
Parmi des fleurs elle poursuit son cours.

Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque Automne enrichie & couverte
Des doux préſens dont Noé nous dota,
Lorſqu'à la fin ſon grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre-humain la perte ;
Et que laſſé du ſpectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore & Pomone, & la féconde haleine
Des doux Zéphirs parfument ces beaux champs ;
Sans ſe laſſer, l'œil charmé s'y promène.
Le Paradis de nos premiers parens
N'avait point eu de vallons plus riants,
Plus fortunés ; & jamais la nature
Ne fut plus belle, & plus riche & plus pure.
L'air qu'on reſpire en ces lieux écartés,
Porte la paix dans les cœurs agités ;
Et des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la ſolitude.
Au bord de l'onde Agnès ſe repoſa,
Sur le couvent ſes deux beaux yeux fixa,
Et de ſes ſens le trouble s'appaiſa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le Ciel a verſé ſes bienfaits,
Séjour heureux d'innocence & de paix !
Hélas du Ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.
De chaſtes Sœurs, épouſes de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu ;
Et moi fameuſe entre les péchereſſes,

J'ai consumé mes jours dans les faiblesses.
Agnès ainsi parlant à haute voix,
Sur le portail apperçut une croix:
Elle adora d'humilité profonde
Ce signe heureux du salut de ce monde;
Et se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas; l'un & l'autre est faiblesse.
Or du Moûtier la vénérable Abbesse
Depuis deux jours était allé à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vîte au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
Entrez, dit-elle, aimable voyageuse,
Quel bon patron, quelle fête joyeuse
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels?
Seriez-vous point quelque Ange ou quelque Sainte,
Qui des hauts Cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici bas nous faire la faveur
De consoler les filles du Seigneur?
Agnès répond: C'est pour moi trop d'honneur;
Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
Et si jamais je vais en Paradis,
Je n'y serai qu'auprès de Magdelaine.
De mon destin le caprice fatal,
Dieu, mon bon Ange, & surtout mon cheval,

Ne sai comment en ces lieux m'ont portée;
De grands remords mon ame est agitée;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci,
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je le retrouve, & je sens que la grace
Pour mon salut veut que je couche ici.
Ma sœur Besogne avec douceur prudente
Encouragea la belle pénitente;
Et de la grace exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre & bien illuminée,
Pleine de fleurs & galamment ornée,
Lit ample & doux: on dirait que l'amour
A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.
Après soupé (car je n'ometrai point
Dans mes récits ce noble & digne point;)
Besogne dit à la belle étrangère,
Il est nuit close, & vous savez, ma chère,
Que c'est le tems où les esprits malins (b)
Rodent partout, & vont tenter les Saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons ensemble, afin que si le Diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le Diable en soit moins fort.
La Dame errante accepta la partie:
Elle se couche, & croit faire œuvre pie;
Croit qu'elle est sainte, & que le Ciel l'absout;
Mais son destin la poursuivait partout.
Puis-je au lecteur raconter sans vergogne,

Ce que c'était que cette sœur Besogne ?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un Bachelier,
Qui d'un Hercule eut la force en partage,
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans & demi,
Blanc comme lait, & frais comme rosée;
La Dame Abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur Bachelier vivait dans l'Abbaye,
En cultivant son ouaille jolie.
Ainsi qu'Achille en fille déguisé
Chez Licomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.

La pénitente était à peine au lit
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans le nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait èté qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer & se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire.
Puis rarement en telle occasion
On a le tems de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale,
(Car on se lasse) eut mis quelque intervale,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion.
C'est donc en vain que j'eus toûjours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;

C'eſt donc en vain que l'on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toûjours femme de bien qui veut.

NOTES.

a) CEs ſortes de divinations étaient fort uſitées ; nous voyons même que le Roi Philippe III envoya un Evêque & un Abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devinereſſe, pour ſavoir ſi Marie de Brabant ſa femme lui était fidelle.

b) Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les Lémures, les Larves, les bons & mauvais génies apparurent ; il en était de même de nos farfadets ; le chant du coq les faiſait tous diſparaître.

CHANT

CHANT ONZIEME.

Les Anglais violent le Couvent: Combat de Saint George Patron d'Angleterre contre Saint Denis Patron de la France.

JE vous dirai, ſans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmans reclus
Laſſés tous deux de plaiſirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivreſſe tranquile.
Un bruit affreux dérangea leur ſommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil:
Près du couvent le ſang couvrait la terre.
Cet eſcadron de Malandrins Anglais
Avait battu cet eſcadron Français.
Ceux-ci s'en vont à travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine,
Mourez ſur l'heure, ou rendez-nous Agnès:
Mais aucun d'eux n'en ſavait des nouvelles.
Le vieux Colin, Paſteur de ces Cantons,
Leur dit, Meſſieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles,
Qui vers le ſoir entrait en ce Moûtier;
Lors les Anglais ſe mirent à crier;
Ah! c'eſt Agnès, n'en doutons point, c'eſt elle;
Entrons, amis; la cohorte cruelle
Saute à l'inſtant deſſus ces murs bénis.

Voilà les loups au milieu des brebis.

Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu,
Attaquent tout sans honte & sans scrupule.
Ah! sœur Agnès, sœur Maton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux Cieux,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux?
Où fuyez-vous, colombes gémissantes?
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asyle redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement, dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste.
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendres troupeaux, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure & sacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.

Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisans, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole;
Laissons-les dire; hélas, mes chères sœurs,
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides,
De recevoir les baisers dégoûtans
De ces félons de carnage fumans,
Qui d'un effort détestable & farouche,
Les yeux en feu, le blasphême à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,

Vous font l'amour avec férocité!
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure & la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir & sanglant,
Semblent donner la mort en caressant;
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des Anges!
  Déja le crime aux regards effrontés
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote & si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage.
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard & Parson.
Ils ignoraient que Besogne est garçon.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée:
Et votre sort, objet charmant & doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilège,
Hardi vainqueur, vous presse, & vous assiége;
Et les soldats soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.
  Le juste Ciel en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le tems que Messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,

Le bon Denis propice à l'innocence,
Sut échapper aux soupçons inquiets
Du fier Saint George ennemi des Français.
Du Paradis il vint en diligence:
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le Dieu du mystère, *a*)
Dieu sage & fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole et ne va que de nuit.
Il favorise (& certes c'est dommage)
Force fripons; mais il conduit le sage;
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au tems jadis il a guidé l'amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denis; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, & marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse avanture
Lui fit enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que Saint Denis la vit,
D'un ton bénin le bon Patron lui dit:
O ma pucelle, ô vierge destinée
A protéger les filles & les Rois,
Vien secourir la pudeur aux abois;
Vien réprimer la rage forcenée,
Vien; que ce bras vengeur des fleurs de lys

Soit le ſauveur de mes tendrons bénis :
Voi ce couvent ; le tems preſſe, on viole :
Vien, ma pucelle ; il dit & Jeanne y vole ;
Le cher Patron lui ſervant d'écuyer,
A coup de fouet hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des infames,
Qui tourmentaient ces vénérables Dames.
Jeanne était nue ; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne ſoudain la tête ;
Il la convoite : il penſe fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, & ſur ſa nudité
Il va cherchant ſa ſale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit ſur le nez. L'infame roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaiſir conſacré,
Mot que ſouvent le profane vulgaire
Indignement prononce en ſa colère.
Jeanne à ſes pieds foulant ſon corps ſanglant,
Criait tout bas à ce peuple méchant :
Ceſſez, cruels, ceſſez, troupe profane ;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne.
Ces mécréans au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, ſur leurs nonnains juchés ;
Tels des ânons broutent des fleurs naiſſantes
Malgré les cris du maître & des ſervantes.
Jeanne qui voit leurs impudens travaux,
De grande horreur ſaintement tranſportée,
Invoquant Dieu, de Denis aſſiſtée,
Le fer en main vole de dos en dos,

De nuque en nuque, & d'échine en échine,
Frappant, perçant de sa pique divine:
Pourfendant l'un alors qu'il commençait;
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fut percé sur sa nonne,
Et perdant l'ame au fort de son désir,
Allait au Diable en mourant de plaisir.
Isâc Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage,
Ce dur Warton fut le seul écuyer,
Qui de sa nonne osa se délier;
Et droit en pied reprenant son armure,
Attendit Jeanne; & changea de posture.
O vous, grand saint, protecteur de l'état,
Bon Saint Denis! témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidelle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla;
Mon cher Denis, mon Saint, que vois-je là?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné?
Il a mon casque; il a ma soubreveste.
Il était vrai; la Jeanne avait raison.
La belle Agnès en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isâc Warton écuyer de Chandos,
Prit cette armure & s'en couvrit le dos.
O Jeanne d'Arc, ô fleur des héroïnes,

Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand Roi si longtems outragé,
Pour la pudeur de cent Bénédictines,
Pour Saint Denis de leur honneur chargé.
Denis la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesans & moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.
Le fier Anglais de fer enharnaché
Recule un pas; son ame est stupéfaite,
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune & fringante brunette.
La voyant nue il sentit des remords:
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, & combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.
Saint George alors au sein du Paradis
Ne voyant plus son confrère Denis,
Se douta bien que le Saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussi-tôt il demande
Son beau cheval connu dans la Légende.
Le cheval vint; George le bien monté, (*b*)

La lance au poing, le sabre au côté,
Va parcourant cet effroyable espace,
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux
Que fait tourner René le songe-creux, *c*)
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère;
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole & sans guide
Autour du rien, tout au travers du vuide.

George enflammé de dépit & d'orgueil,
Franchit ce vuide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où Saint Denis croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète en sa longue carrière
Etinceler d'une horrible lumière.
On voit sa queue, & le peuple frémit;
Le Pape en tremble, & la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.

Tout du plus loin que Saint George apperçut
Monsieur Denis, de colère il s'émut;
Et brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère: *d*)
Denis, Denis! rival faible & hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la terre,
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne & ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance

Punisse

Puniſſe enfin, toi, ta fille & la France?
Ton triſte chef branlant ſur ton col tors
S'eſt déja vu ſéparé de ton corps.
Je veux t'ôter, aux yeux de ton égliſe,
Ta tête chauve en ſon lieu mal remiſe,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauts attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chomme ta fête,
Tenir encor & rebaiſer ta tête.
Le bon Denis levant les mains aux Cieux,
Lui répondit d'un ton noble & pieux:
O grand Saint George, ô mon puiſſant confrère,
Veux-tu toûjours écouter ta colère?
Depuis le tems que nous ſommes au Ciel,
Ton cœur dévot eſt tout pêtri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous ſommes,
Saints enchâſſés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux Nations,
Nous décrier par nos diviſions?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le ſéjour de la paix éternelle?
Juſques à quand les Saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en Paradis?
O fiers Anglais, gens toûjours trop hardis,
Le Ciel un jour à ſon tour en colère
Se laſſera de vos façons de faire:
Ce Ciel n'aura, grace à vos ſoins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux Saint, pieux atrabilaire,
Patron maudit d'un peuple ſanguinaire,
Sois plus traitable, & pour Dieu laiſſe-moi

Sauver la France & secourir mon Roi.
A ce discours George bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage:
Et des badauts contemplant le patron,
Il redoubla de force & de courage;
Car il prenait Denis pour un poltron.
Il fond sur lui tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denis recule, & prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne aîlé, sa joie & son secours.
Vien, criait-il, vien défendre mes jours.
Ainsi parlant le bon Denis oublie,
Que jamais Saint n'a pu perdre la vie.
Le beau grison revenait d'Italie
En ce moment; & moi conteur succint,
J'ai déja dit ce qui fit qu'il revint.
A son Denis dos & selle il présente.
Notre patron sur son dos élancé,
Sentit soudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer tranchant d'un Anglais trépassé.
Lors brandissant le fatal cimeterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre.
George indigné lui fait tomber en bref
Trois horions sur son malheureux chef:
Tous sont parés: Denis garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval & sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier:
Les fers croisés & de taille & de pointe

A tout moment vont au fort du combat
Chercher le coû, le casque, le rabat,
Et l'auréole *e*) & l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.
Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible & discordante
L'âne entonna son octave écorchante.
Le Ciel en tremble ; écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit : Denis d'une main leste
Fait une feinte, & d'un revers céleste
Tranche le nez du grand Saint d'Albion, *f*)
Le bout sanglant roule sur son arçon.
George sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage ;
En jurant Dieu selon les nobles *us*
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denis ce que jadis Saint Pierre
Certain Jeudi fit tomber à Malcus.
A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, & des arches du Ciel
On vit sortir l'Arcange Gabriel,
Qui soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer suspendue & soumise,
Il engloutit les peuples & les Rois.

Que vois-je ici, cria-t-il en colère,
Deux Saints Patrons, deux enfans de lumière,
Du Dieu de paix confidens éternels,
Vont s'échigner comme de vils mortels!
Laiſſez, laiſſez aux ſots enfans des femmes
Les paſſions & le fer, & les flammes;
Abandonnez à leur profane ſort
Les corps chétifs de ces groſſières ames,
Nés dans la fange & formés pour la mort:
Mais vous, enfans qu'au ſéjour de la vie
Le Ciel nourrit de ſa pure ambroſie,
Etes-vous las d'être trop fortunés?
Etes-vous fous? Ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grace & la miſéricorde
Avaiant formés pour prêcher la concorde!
Pouvez-vous bien de je ne ſais quels Rois
En étourdis embraſſer la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'inſtant qu'on ſe rende à mes loix.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George inſolent ramaſſez cette oreille,
Ramaſſez, dis je; & vous, Monſieur Denis,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis;
Que chaque choſe en ſon lieu ſoit remiſe.
Denis ſoudain va d'une main ſoumiſe
Rendre le bout au nez qu'il fit camus.
George à Denis rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmote
A Gabriel un gentil *Orémus*,
Tout ſe rajuſte; & chaque cartilage
Va ſe placer à l'air de ſon viſage.

Sang, fibres, chair, tout ſe conſolida ;
Et nul veſtige aux deux Saints ne reſta
De nez coupé, ni d'oreille abattue ;
Tant les Saints ont la chair ferme & dodue.
Puis Gabriel d'un ton de Préſident,
Ça qu'on s'embraſſe ; il dit, & dans l'inſtant
Le doux Denis, ſans fiel & ſans colère,
De bonne foi baiſa ſon adverſaire.
Mais le fier George en l'embraſſant jurait,
Et promettait que Denis le paîrait.
Le bel Arcange, après cette embraſſade,
Prend mes deux Saints ; & d'un air gracieux,
A ſes côtés les fait voguer aux Cieux,
Où de nectar on leur verſe raſade.
Peu de lecteurs croiront ce grand combat ;
Mais ſous les murs qu'arroſait le Scamandre
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les Dieux armés, de l'Olympe deſcendre ?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'Anges aîlés toute une légion *g*)
Rougir de ſang les céleſtes campagnes,
Jetter au nez quatre ou cinq cent montagnes,
Et qui pis eſt avoir du gros canon ?
Or ſi jadis Michel & le Démon
Se ſont battus, Meſſieurs Denis & George
Pouvaient ſans doute à plus forte raiſon
Se rencontrer & ſe couper la gorge.
Mais dans le Ciel ſi la paix revenait,
Il en était autrement ſur la terre,
Séjour maudit de diſcorde & de guerre.
Le bon Roi Charle en cent endroits courait,

Nommait Agnès, la cherchait, & pleurait.
Et cependant Jeanne la ſoudroyante
De ſon épée invincible & ſanglante
Au fier Warton le trépas préparait ;
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent ;
Warton chancèle, & ſon glaive tranchant
Quitte ſa main par la mort engourdie :
Il tombe, & meurt en reniant les Saints.
Le vieux troupeau des antiques nonains
Voyant aux pieds de l'amazone auguſte
Le chevalier ſanglant & trébuché,
Diſant *ave*, s'écriait, Il eſt juſte
Qu'on ſoit puni par où l'on a péché.
Sœur Rebondi, qui dans la ſacriſtie
A ſuccombé ſous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grace au Ciel ;
Et meſurant des yeux le criminel,
Elle diſait d'une voix charitable,
Hélas, hélas, nul ne fut plus coupable.

NOTES.

a) ON ne connaît point dans l'antiquité le Dieu du mystère, c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les Gentils, au rapport de Pausanias, de Porphire, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius &c., mais ce n'est pas de cela dont il s'agit ici.

b) Il est indubitable qu'on représente toûjours St. George sur un beau cheval, & de là vient le proverbe, *monté comme un Saint George*.

c) Allusion aux tourbillons de Descartes & à sa matière subtile, imaginations ridicules & qui ont eu si longtems la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vuide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

d) Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère. Minerve dit à Mars ce que le sage Denis dit ici au fier George: *O Mars, ô Mars, Dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, &c.*

e) Auréole, *à Lauro, à Laureola*, c'est la couronne de rayons que les Saints ont toûjours sur la tête. St. Bernard dit que cette couronne est d'or pour les vierges. *Coronam quam nostri majores Aureolam vocant, credo idcirco nominatam.*

f) Toûjours imitation d'Homère, qui fait blesser Mars lui-même.

g) Milton au cinquième chant du *Paradis perdu* assure qu'une partie des Anges fit de la poudre & des canons, & renversa par terre dans le Ciel des légions d'Anges; que ceux-ci prirent dans le Ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes & les fleuves qui en coulaient, & qu'ils jettèrent ces fleuves, montagnes & forêts sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux des plus vraisemblables de ce poëme.

CHANT DOUZIÈME.

Monrose tue l'Aumônier. Charle retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le Château de Cutendre.

J'Avais juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours.
Mais que ne peut ce grand Dieu des amours?
Il est bavard; & ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves, ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmans,
Vous qui lancez & recevez ses flammes,
Or dites-moi; quand deux jeunes amans,
Egaux en grace, en mérite, en talens,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Egalement vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervales;
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Egalement; & dressant ses oreilles
Juste au milieu de deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les loix,

Mourir de faim, de peur de faire un choix......
N'imitez pas cette philoſophie,
Daignez plutôt honorer tout d'un tems
De vos bontés vos deux jeunes amans,
Et gardez-vous de riſquer votre vie.
A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, ſi triſte & ſi ſanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées,
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, machicoulis, tourelles; (a)
Un long canal tranſparent, à fleur d'eau,
En ſerpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embraſſait en quatre cent jets d'arc
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux Baron ſurnommé de Cutendre,
Etait Seigneur de cet heureux logis.
En ſûreté chacun pouvait s'y rendre.
Le vieux Seigneur, dont l'ame eſt bonne & tendre,
En avait fait l'aſyle du pays.
Français, Anglais, tous étaient ſes amis.
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,
Ou Prince, ou moine, ou nonne, ou Turc, ou Prêtre,
Y recevait un accueil gracieux:
Mais il falait qu'on entrât deux à deux;
Car tout Baron a quelque fantaiſie:
Et celui-ci pour jamais réſolut
Qu'en ſon châtel en nombre pair on fût,
Jamais impair. Telle était ſa folie.
Quand deux-à-deux on abordait chez lui,
Tout allait bien: mais malheur à celui

Qui venait seul en ce logis se rendre ;
Il soupait mal ; il lui falait attendre
Qu'un compagnon formât ce nombre heureux,
Nombre parfait qui fait que deux font deux.
La fière Jeanne ayant repris ses armes,
Qui cliquetaient sur ces robustes charmes,
Devers la nuit y conduisit au frais,
En devisant, la belle & douce Agnès.
Cet Aumônier qui la suivait de près,
Cet Aumônier ardent, insatiable,
Arrive aux murs du logis charitable.
Ainsi qu'un loup qui mâche sous sa dent,
Le fin duvet d'un jeune agneau bêlant,
Plein de l'ardeur d'achever sa curée,
Va du bercail escalader l'entrée :
Tel enflammé de sa lubrique ardeur,
L'œil tout en feu, l'Aumônier ravisseur
Allait cherchant les restes de sa joie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il tenait sa proie ;
Il sonne, il crie ; on vient ; on apperçut
Qu'il était seul ; & soudain il parut
Que les deux bois, dont les forces mouvantes
Font ébranler les solives tremblantes
Du pont-levis, par les airs s'élevaient,
Et s'élevant le pont-levis haussaient.
A ce spectacle, à cet ordre du maître,
Qui jura Dieu ? ce fut mon vilain prêtre.
Il suit des yeux les deux mobiles bois ;
Il tend les mains, veut crier, perd la voix.
On voit souvent du haut d'une goutière
Descendre un chat auprès d'une volière,

Passant la griffe à travers les barreaux,
Qui contre lui défendent les oiseaux.
Son œil poursuit cette espèce emplumée,
Qui se tapit au fond d'une ramée.
Notre Aumônier fut encor plus confus,
Alors qu'il vit sous des ormes touffus
Un beau jeune homme à la tresse dorée,
Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillans, au menton cotonné,
Au teint fleuri par les graces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge:
C'était l'amour, ou c'était mon beau page:
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrettes,
Non moins charmant que l'Ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du Ciel.
Les tendres sœurs voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas: Ah que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola!
Toutes en cercle autour de lui se mirent,
Parlant sans cesse; & lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'Aumônier inhumain.
Lors tout ému de joie & de colère,

Ah, c'eſt donc toi, prêtre de Belzébut!
Je jure ici Chandos & mon ſalut,
Et plus encor, les yeux qui m'ont ſu plaire,
Que tes forfaits vont enfin ſe payer.
Sans repartir le bouillant Aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un piſtolet, en preſſe la détente, *b*)
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chaſſé ſiffle & vole au haſard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page viſe, & par un coup plus ſûr
Atteint le front, ce front horrible & dur,
Où ſe peignait une ame déteſtable.
  L'Aumônier tombe, & le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de ſon cœur
De la pitié le mouvement aimable.
Hélas, dit-il, meurs du moins en Chrêtien;
Di *Te Deum;* tu vécus comme un chien;
Demande au Ciel pardon de ta luxure;
Prononce *Amen*, donne ton ame à Dieu.
Non, répondit le maraud à tonſure,
Je ſuis damné, je vais au Diable, adieu.
Il dit & meurt: ſon ame déloyale
Alla groſſir la cohorte infernale. *c*)
  Tandis qu'ainſi ce monſtre impénitent
Allait rôtir aux braſiers de Satan,
Le bon Roi Charle accablé de triſteſſe,
Allait cherchant ſon errante maîtreſſe,
Se promenant, pour calmer ſa douleur,
Devers la Loire avec ſon confeſſeur.

Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'eſt qu'un Docteur,
Qu'en ſa jeuneſſe un amoureux Monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'eſt un mortel tout pêtri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ſes mains,
Du bien, du mal la trompeuſe balance,
Vous mène au Ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher ſon maître en conſcience:
Son ton, ſes yeux, ſon geſte compoſant,
Obſervant tout, flattant avec adreſſe
Le favori, le maître, la maîtreſſe;
Toûjours accort, & toûjours complaiſant.
  Le confeſſeur du Monarque Gallique
Etait un fils du bon Saint Dominique.
Il s'appellait le Père Bonifoux,
Homme de bien, ſe faiſant tout à tous.
Il lui diſait d'un ton dévot & doux,
Que je vous plains! la partie animale
Prend le deſſus: la choſe eſt bien fatale.
Aimer Agnès eſt un péché vraiment;
Mais ce péché ſe pardonne aiſément:
Au tems jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux enfans du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyans,
Avec Agar s'aviſa d'être père;
Car ſa ſervante avait des yeux charmans,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juſte épouſa les deux ſœurs.
Tout Patriarche a connu les douceurs
Du changement dans l'amoureux myſtère.

Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne & vielle Ruth.
Et sans compter la belle Betzabée,
Du bon David l'ame fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage.
Comme un Oracle on écoutait sa voix,
Il savait tout, & des Rois le plus sage
Etait aussi le plus galant des Rois
De leurs péchés si vous suiviez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous; la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, & vieux on obtient grace.
  Ah! dit Charlot, ce discours est fort bon,
Mais que je suis bien loin de Salomon!
Que son bonheur augmente mes détresses!
Pour ses ébats il eut trois cent maîtresses, *d*)
Je n'en ai qu'une; hélas je ne l'ai plus!
  Des pleurs alors sur son nez répandus
Interrompaient sa voix tendre & plaintive:
Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Un chacun fait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'est plus doux pour un parfait amant
Que de trouver son très-cher confident.
Le Roi perdant & reprenant haleine,

Crie à Bonneau, Quel Démon te ramène ?
Que fait Agnès, di, d'où viens-tu, quels lieux
Sont embellis, éclairés par ſes yeux ?
Où la trouver ? di donc, répon donc, parle.
Aux queſtions qu'enfilait le Roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait ſervi dans la cuiſine,
Comme il avait par fraude clandeſtine
Et par miracle à Chandos échappé,
Quand à ſe battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine;
Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il ſavait; mais il ne ſavait rien.
Il ignorait la fatale avanture,
Du prêtre Anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour reſpectueux,
Et du couvent le ſac inceſtueux.
Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le ſort & les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus triſtes que jamais.
Il était nuit; le char de la grande ourſe e.)
Ver ſon Nadir avait fourni ſa courſe :
Le Jacobin dit au Prince penſif,
Il eſt bien tard, ſoyez mémoratif
Que tout mortel, Prince, ou moine à cette heure
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y ſouper & pour paſſer la nuit.
Le triſte Roi par le moine conduit,
Sans rien répondre, & ruminant ſa peine,
Le

Le coup penché galoppe dans la plaine :
Et bientôt Charle & le prêtre Bonneau
Furent tous trois aux foſſés du château.
Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel ayant jetté dans le canal
Le corps maudit de ſon damné rival,
Ne perdait point l'objet de ſon voyage.
Il dévorait en ſecret ſon ennui,
Voyant ce pont entre ſa Dame & lui.
Mais quand il vit aux rayons de la Lune
Les trois Français, il ſentit que ſon cœur
Du doux eſpoir éprouvait la chaleur :
Et d'une grace adroite & non commune
Cachant ſon nom, & ſurtout ſon ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il ſe fit entendre,
Il inſpira je ne ſais quoi de tendre ;
Il plut au Prince, & le moine benin
Le careſſait de ſon air patelin,
D'un œil dévot & du plat de la main.
Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile ; & les quatre courſiers
Font en marchant gémir les madriers. *f*)
Le gros Bonneau tout eſſoufflé chemine ;
En arrivant droit devers la cuiſine,
Songe au ſouper. Le moine au même lieu
Dévotement en rendit grace à Dieu.
Charle prenant un nom de Gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît ſon ſomme.
Le bon Baron lui fit ſon compliment,
Puis le mena dans ſon appartement.

Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude.
Il pleure Agnès. Il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.
Le beau Monrose en fut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle.
Ainsi Monrose avançant vers la belle,
Etend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil, & haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre.
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins simpatiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avait entre deux draps
Pour sommeiller arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force,
Ni le loisir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil: un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi closes.
Leur ame vint sur leurs lèvres de roses.
Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jetter promptement

De ſes habits l'incommode parure,
Déguiſement qui pèſe à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait ſurtout un Dieu qui va tout nu.
Dieux! quels objets! eſt-ce Flore & Zéphire,
Eſt-ce Pſiché qui careſſe l'amour?
Eſt-ce Vénus que le fils de Cinire *g)*
Tient dans ſes bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars eſt jaloux & ſoupire?
Le Mars Français, Charle au fond du château
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret & boit avec triſteſſe.
Un vieux valet bavard de ſon métier,
Pour égayer ſa taciturne Alteſſe, *h)*
Apprit au Roi, ſans ſe faire prier,
Que deux beautés, l'une robuſte & fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière,
L'autre plus douce, au yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière:
Charle étonné les ſoupçonne à ces traits;
Il ſe fait dire, & puis redire encore,
Quels ſont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de ſon cœur amoureux.
C'eſt elle enfin, c'eſt tout ce qu'il adore;
Il en eſt ſûr, il quitte ſon repas.
Adieu Bonneau; je cours entre ſes bras.
Il dit & vole, & non pas ſans fracas:
Il était Roi, cherchant peu le myſtère.
Plein de ſa joie il répète & redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.

Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras ! comment sortir d'affaire ?
Voici comment le beau page s'y prit.
Près du lambris dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un Capucin venait. *i*)
Sur le rétable en voûte pratiquée
Est une niche en attendant son Saint.
D'un rideau vert la niche était masquée.
Que fait Monrose ? un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée,
En bienheureux, derrière le rideau,
Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charle volait, & presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée ;
Et tout en pleurs il veut jouir des droits
Qu'ont les Amans, surtout quand ils sont Rois.
Le Saint caché frémit à cette vue :
Il fait du bruit & la table remue :
Le Prince approche, il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie,
Amour, Satan, Saint François, Saint Germain,
Moitié frayeur, & moitié jalousie :
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel
Avec grand bruit le rideau sous lequel
Se blotissait cette aimable figure,
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettait
A *k*) Nicomède en sa belle jeunesse,

Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans ſon Epheſtion, *l*)
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon.
Que les héros, ô Ciel, ont de faibleſſe!
Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette hiſtoire, au moins ſe ſouvient-il
Que dans le camp la courageuſe Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par Monſieur Saint Denis,
Adroitement trois belles fleurs de lys.
Cet écuſſon, ces trois fleurs, ce derrière
Emûrent Charle: il ſe mit en prière.
Il croit que c'eſt un tour de Belzébut.
De repentir & de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le Prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains; Qu'on vole ici vers elle;
Accourez tous; le Diable eſt chez ma belle.
Aux cris du Roi le confeſſeur troublé,
Non ſans regret quitte auſſi-tôt la table.
L'ami Bonneau monte tout eſſoufflé;
Jeanne s'éveille, & d'un bras redoutable
Prenant ce fer que la victoire ſuit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit.
Et cependant le Baron de Cutendre
Dormait à l'aiſe, & ne put rien entendre.

NOTES.

a) *Machicoulis*, ou *machecoulis*, ce sont des ouvertures entre les crenaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

b) Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoye que long-tems après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les tems; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'Epopée a de grands droits.

c) L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme, le vice y est toûjours puni. L'Aumônier scandaleux meurt impénitent, Grisbourdon est damné, Chandos est vaincu & tué &c. C'est ce que le sage *Horatius Flaccus* recommande *in arte poëtica*.

d) Charle oublie sept cent femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur, & à sa sagesse.

e) Le *Nadir* en Arabe signifie le plus bas, & le *Zenith* le plus haut. La grande Ourse est l'*Arctos* des Grecs, qui a donné son nom au pôle Arctique.

f) Ce sont les planches du pont: elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

g) Adonis.

h) On traitait les Rois d'Altesse alors.

i) Il n'y avait point encore de Pères Capucins; c'est une faute contre *le costume*.

k) Des ignorans, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé *Licomède* au-lieu de *Nicomède*: c'était un Roi de Bithynie. *Cesar in Bithyniam missus*, dit Suétone, *descdit apud Nicomedem, non sine rumore prostratæ Regi pudicitiæ.*

l) *Alexander Pædicator Ephestionis, Adrianus Antinoï.* Non-seulement l'Empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple, & Tertullien avoue qu'Antinous faisait des miracles.

CHANT TREIZIEME.

Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle & de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise ; vision du Père Bonifoux ; miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'Etait le tems de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours ;
Et se plaisant dans sa démarche lente
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand Saint Jean *a*), c'était alors ta fête ;
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête,
Que du salut les chemins soient ouverts ;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune,
Avec Astolphe, & rendit la raison *b*)
Au Paladin amoureux d'Angélique.
Ren-moi la mienne, ô Jean second du nom!
Tu protégeas ce chantre aimable & rare,
Qui réjouit les Seigneurs de Férare,
Par le tissu de ses contes plaisans ;
Tu pardonnas aux vives apostrophes
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes.
Eten sur moi tes secours bienfaisans,

J'en ai besoin; car tu sais que les gens
Sont bien plus sots, & bien moins indulgens,
Qu'on ne l'était au siècle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protège-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesans de mes légers écrits.
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je suis très sérieux.
Mais je voudrais n'être point ennuïeux.
Condui ma plume, & surtout daigne faire
Mes complimens à Denis ton confrère.

En accourant la fière Jeanne-d'Arc
D'une lucarne apperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains;
Cent boucliers où des nuits la courière
Réfléchissait sa tremblante lumière,
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre.
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir & mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et Saint Denis ne l'en corrigea pas.

Ce n'était point des enfans d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre ;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu,
C'est la Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise & d'amour transportée ;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant ;
Ce cher amant, ce tendre la Trimouille,
Que l'honneur guide, & que l'amour chatouille.
Elle le suit toûjours avec honneur ;
Et ne craint plus Monsieur l'Inquisiteur.
En nombre pair cette troupe dorée
Dans le château la nuit était entrée.
Jeanne y vola : le bon Roi qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, & la suivit ;
Et dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encor Agnès avec son page.
O page heureux, & plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus Chrêtien des Rois,
Que de bon cœur alors tu rendis grace
Au benoit Saint dont tu tenais la place !
Il te falut r'habiller promptement.
Tu rajustas ta trousse diaprée.
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait & se trompait souvent.
Que de baisers sur sa bouche de rose
Elle reçut en r'habillant Monrose !
Que son bel œil le voyant rajusté,
Semblait encor chercher la volupté !
Monrose au parc descendit sans rien dire.



Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la distraction.
  La douce Agnès composa son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du Roi Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Etait d'en-haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, & que tout doit passer;
Que le Roi Charle obtiendrait la victoire.
Charle le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours.
Du Ciel, dit-elle, acceptons le secours.
Venez, grand Prince, & rejoignons l'armée,
De votre absence à bon droit allarmée.
  Sans balancer la Trimouille & Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ces héros la belle Dorothée
Honnêtement au Roi fut présentée.
Agnès la baise, & le noble escadron
Sortit enfin du logis du Baron.
  Le juste Ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros & d'amans.
Le Roi de France allait près de sa belle,
Qui s'efforçant d'être toujours fidelle,
Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse;

Et cependant, ô comble de faibleſſe !
De tems en tems le beau page lorgnait.
Le confeſſeur pſalmodiant ſuivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux diſtraits
Le Roi, le page, Agnès, & ſon bréviaire.
Tout brillant d'or, & le cœur plein d'amour,
Ce la Trimouille, ornement de la Cour,
Caracollait auprès de Dorothée,
Yvre de joie & d'amour tranſportée,
Qui le nommait ſon cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de ſon cœur.
Il lui diſait : Je veux après la guerre
Vivre à mon aiſe avec vous dans ma terre.
O cher objet dont je ſuis toûjours fou,
Quand ſerons-nous tous les deux en Poitou ?
Jeanne auprès d'eux, ce fier ſoutien du trône,
Portant corſet & jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or & de plumes couvert,
Sur ſon fier âne étalait ſes gros charmes,
Parlait au Roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, & ſoupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ſes armes;
Car elle avait toûjours le cœur ému,
Se ſouvenant de l'avoir vu tout nu.
Bonneau portant barbe de Patriarche,
Suant, ſoufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand Roi ſerviteur précieux !
Il penſe à tout; il a ſoin de conduire

Deux gros mulets tout chargés de vin vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets ou cuits ou prêts à cuire.
On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès & son page,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du Monarque amoureux.
Mais elle était d'espèce différente :
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
Oh! oh, dit-il d'une voix menaçante,
Galans Français, objets de mon couroux,
Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi Chandos je n'en aurai pas une ?
Ça, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui sait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc & pointer de sa lance ;
Que de vous tous le plus ferme s'avance ;
Qu'on entre en lice ; & celui qui vaincra
L'une des trois à son aise tiendra.
Le Roi piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : Ah laissez-moi, Seigneur,
Venger mon Prince & des Dames l'honneur.
Il dit & court : la Trimouille l'arrête ;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau toûjours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques

En ont usé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques Républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés, c) & tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire,
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que Monsieur Saint Mathias,
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son Roi, prend les dés, roule, tire.
Denis du haut du céleste rempart
Voyait le tout d'un paternel regard ;
Et contemplant la pucelle & son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hazard.
Il fut heureux, le sort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infame jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait rafflé vos charmes.
  Jeanne à l'instant court au Roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée,
Qu'un écuyer tient déja préparée.
Puis sur son âne elle monte en couroux,
Branlant sa lance & serrant les genoux.
Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidelles. d)
Pour Jean Chandos, cet indigne Chrétien
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
  Jean contre Jeanne avec fureur avance ;
Des deux côtés égale est la vaillance,

Ane & cheval bardés, coëffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont se heurter, & de leur tête dure,
Front contre front fracassent leur armure;
La flamme en sort, & le sang du coursier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent,
Des deux coursiers les huit pieds réjaillissent;
Et les guerriers du coup désarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés:
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leur cours, se heurter, s'applatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.
Chaque parti crut mort les deux coursiers,
Et tressaillit pour les deux chevaliers.
Or des Français la champione auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux, que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Abandonné sa ligne & son point fixe;
Son quadrupède un haut le corps lui fit,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le Roi.
Il veut soudain contempler sa conquête:

Le casque ôté, Chandos voit une tête,
Où languissaient deux grands yeux noirs & longs.
De la cuirasse il défait les cordons.
Il voit, ô Ciel ! ô plaisir ! ô merveille !
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.
On tient qu'alors en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
Elle est à moi la Pucelle de France,
S'écria-t-il, contentons ma vengeance.
J'ai, grace au Ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que Saint Denis me regarde & m'accuse ;
Mars & l'amour sont mes droits, & j'en use.
  Son écuyer disait : Poussez, Mylord ;
Du Trône Anglais affermissez le sort.
Frère Lourdis en vain nous décourage ;
Il jure en vain que ce saint pucelage
Est des Troyens le grand *Palladium*,
Le bouclier e) sacré du *Latium* ;
De la victoire il est, dit-il, le gage ;
C'est l'oriflamme : il faut vous en saisir.
Oui, dit Chandos, & j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire & le plaisir.
  Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, & faisait mille vœux
A Saint Denis, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois d'un courage héroïque
Veut empêcher le triomphe impudique.

Mais comment faire ? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air & la tête penchée,
L'oreille basse & du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourissait dès longtems dans son ame
Pour la Pucelle une discrette flamme,
Des sentimens nobles & délicats
Très peu connus des ânes d'ici-bas.
Le confesseur du bon Monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint surtout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chose encor soit imitée
Par la Trimouille & par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation,
Sur les effets, la cause, la nature
Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention,
Le benoit moine eut une vision,
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge, *f*)
Patte-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob, ô sublime mystère!
Devers l'Euphrate une nuit apperçut
Mille beliers qui grimpèrent en rut.

Sur

Sur les brebis, qui les laissèrent faire.
Le moine vit de plus plaisans objets,
Il vit courir à la même avanture
Tous les Héros de la race future.
Il observait les différens attraits
De ces beautés qui dans leur douce guerre
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacun était auprès de son Héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels au retour de Flore, & du Zéphire,
Quand le Printems reprend son doux empire,
Tous ces oiseaux peints de mille couleurs
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons se baisent sur les fleurs,
Et les lions courent sous les ombrages
A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.
C'est-là qu'il vit le beau François premier.
Ce brave Roi, ce loyal chevalier,
Avec Etampe *g*), heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charle-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande & la Maure.
Quels Rois, ô Ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, & l'autre pis encor.
Près de Diane *h*) on voit danser les ris,
Aux mouvemens que l'amour lui fait faire,
Quand dans ses bras tendrement elle serre
En se pâmant le second des Henris.
De Charle neuf le successeur volage, *i*)
Quitte en riant sa Cloris pour un page,
Sans s'allarmer des troubles de Paris.

Mais quels combats le Jacobin vit rendre
Par Borgia le sixième Alexandre!
En cent tableaux il est représenté.
Là sans thiare & d'amour transporté,
Avec Vanose k) il se fait sa famille.
Un peu plus bas on voit sa Sainteté,
Qui s'attendrit pour Lucrèce sa fille.
O Léon dix, ô sublime Paul trois!
A ce beau jeu vous passiez tous les Rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle. l)
Que par vingt ans de travaux & d'exploits.
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siécle heureux, ce siécle des miracles,
Ce grand Louïs, cette superbe Cour
Où tous les arts sont instruits par l'amour.
L'amour bâtit le superbe Versailles;
L'amour aux yeux des peuples éblouïs,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louïs,
Malgré les cris du fier Dieu des batailles:
L'amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes;
De Mazarin la niéce aux yeux divins, m)
La généreuse & tendre la Valière,
La Montespan plus ardente & plus fière.
L'une se livre au moment de jouïr,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Voici le tems de l'aimable Régence,

Tems fortuné, marqué par la licence,
Où la folie agitait ſon grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent de ſon palais royal
Des voluptés donne à tous le ſignal.
Vous répondez à ce ſignal aimable,
Jeune Daphné, bel aſtre de la cour.
Vous répondez du ſein du Luxembourg,
Vous que Bacchus & le Dieu de la table
Mènent au lit, eſcortés par l'amour.
Mais je m'arrête, & de ce dernier âge
Je n'oſe en vers tracer la vive image.
Trop de péril ſuit ce charme flatteur.
Le tems préſent eſt l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du Ciel tombait en léthargie.
Je me tairai; mais ſi j'oſais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle,
O tendre objet, noble, ſimple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuſe & fidelle,
Si j'oſais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus!
Si de l'amour je déployais les armes,
Si je chantais ce tendre & doux lien,
Si je diſais.... non, je ne dirai rien,
Je ſerais trop au-deſſous de vos charmes.
Dans ſon extaſe enfin le moine noir
Vit à plaiſir ce que je n'oſe voir.
D'un œil avide, & toûjours très modeſte,

Il contemplait le ſpectacle céleſte
De ces amans arrangés bout à bout:
Charle ſecond ſur la belle Portſmouth,
George ſecond ſur la graſſe Yarmouth;
Hélas, dit-il, ſi les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre,
Si l'univers doit en paſſer par-là,
Dois-je gémir que Jean Chandos ſe mette
A deux genoux auprès de ſa brunette?
Du Seigneur Dieu la volonté ſoit faite.
Amen, amen; il dit, & ſe pâma,
Croyant jouïr de tout ce qu'il voit-là.
Mais Saint Denis était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle & la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette. *n*).
C'eſt une étrange & terrible recette,
Et dont un Saint ne doit jamais uſer,
Que quand d'une autre il ne peut s'aviſer.
D'un pauvre amant le feu ſe tourne en glace,
Vif & perclus ſans rien faire il ſe laſſe;
Dans ſes efforts étonné de languir,
Et conſumé ſur le bord du plaiſir.
Tel une fleur des feux du jour ſéchée
La tête baſſe, & la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie & les couleurs.
Voilà comment le bon Denis arrête
Le fier Anglais dans ſes droits de conquête.
Jeanne échappant à ſon vainqueur confus,

Reprend ſes ſens quand il les a perdus,
Puis d'une voix impoſante & terrible
Elle lui dit : Tu n'es pas invincible ;
Tu vois qu'ici dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne & ton cheval s'abat :
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denis le veut, & j'en ai l'aſſurance ;
Et je te donne avec tes combattans
Un rendez-vous ſous les murs d'Orléans.
Le grand Chandos lui repartit : Ma belle,
Vous m'y verrez, pucelle ou non pucelle :
J'aurai pour moi Saint George le très fort,
Et je promets de réparer mon tort.

NOTES.

a) L'Auteur défigne clairement la fin du mois de Juin. La fête de St. Jean le *Bâtifeur*, qu'on appelle *Bâtifte*, eft célébrée le 24 Juin.

b) Ce que dit ici l'auteur fait allufion au trente-quatriéme chant de l'*Orlando furiofo* :

Quando fcoprendo il nome fuo gli diffe
Effer colui che l'Evangelio fcriffe.

Voyez notre préface, & furtout fouvenez-vous que l'Ariofte place St. Jean dans la lune avec les trois Parques.

c) Les exemples des forts font très fréquens dans Homère : on devinait auffi par les forts chez les Hébreux. Il eft dit que la place de Judas fut tirée au fort, & aujourd'hui à Venife, à Gènes & dans d'autres Etats, on tire au fort plufieurs places.

d) Les onze milles vierges & martyres enterrées à Cologne.

e) C'était un bouclier qui était tombé du Ciel à Rome, & qui était gardé foigneufement, comme un gage de la fûreté de la ville.

f) Notre auteur entend fans doute l'artifice dont ufa Jacob quand il fe fit paffer pour Efaü. *Pate-pelu* fignifie les gants de peau & de poil dont il couvrit fes mains.

g) Anne de Piffeleu Ducheffe d'Etampes.

h) Diane de Poitiers Ducheffe de Valentinois.

i) Henri trois & fes mignons.

k) Alexandre VI. Pape, eut trois enfans de Vanoza. Lucrèce fa fille paffa pour être la maîtreffe & celle de fon frère : *Alexandri filia, fponfa, nurus.*

l) La fameufe Gabrielle d'Etrée Ducheffe de Beaufort.

m) Celles qui depuis fut la Connétable Colonne.

n) On portait autrefois des hauts-de-chauffe attachés avec une aiguillette ; & on difait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de fon devoir, que fon aiguillette était nouée. Les forciers ont de tout tems paffé pour avoir le pouvoir d'empêcher la confommation du mariage : cela s'appellait *nouer l'aiguillette.* La mode des aiguillettes paffa fous Louis XIV quand on mit des boutons aux braguettes.

CHANT QUATORZIÈME.

Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de la Trimouille & de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature, (a)
Belle Vénus, seule Divinité,
Que dans la Grèce invoquait Epicure,
Qui du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie & la fécondité,
Le sentiment & la félicité,
A cette foule innombrable, agissante
D'êtres mortels à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le Dieu du ciel, & le Dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas
Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descends des cieux, Déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des amours
Que les Zéphirs ombragent de leurs aîles,
Que font voler tes colombes fidelles
En se baisant dans le vague des airs.
Viens échauffer & calmer l'univers;
Viens; qu'à ta voix les soupçons, les querelles,
Le triste ennui plus détestable qu'elles,
La noire envie à l'œil louche & pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,

Et garottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme & s'unisse à ta voix ;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jettons au feu nos vains fatras de loix,
N'en suivons qu'une, & que ce soit la tienne.
Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le Roi des Francs, qui défend sa patrie.
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès à qui son cœur se fie.
Pour ces amans de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denis de veiller sur ses pas ;
Elle est pucelle, & c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce la Trimouille & cette Dorothée.
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs ;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
Et toi, Comus *b*), récompense Bonneau,
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau,
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son Prince, & ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité,
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche & sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entr'elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, & leurs besoins.
Un gros *rostbif* que le beurré assaisonne, *c*)

Des

Des *plumpuddings*, des vins de la Garonne
Leur sont offerts; & les mêts plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique & flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le Roi, les belles, les Marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la pucelle il reprendrait ses droits.
En attendant il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.
Le Roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté l'espace d'une lieue
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille & d'un flot inconstant.
Sur des bateaux & des planches usées
Un pont joignait les rives opposées.
Une chapelle était au bout du pont:
C'était Dimanche. Un hermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale:
Il dit la Messe; un enfant la répond.
Charle & les siens ont eu soin de l'entendre
Dès le matin au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toûjours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste Ciel vengeur de l'innocence
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidèles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vîte,

Signe ſa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un & l'autre genou,
Joint les deux mains & baiſſe ſon beau cou.
Le bon hermite en ſe tournant vers elle,
Tout ébloui, ne ſe connaiſſant plus,
Au lieu de dire un *fratres oremus*,
Roulant les yeux, dit : *fratres, qu'elle eſt belle !*
  Chandos entra dans la même chapelle,
Par paſſe-tems, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute il ſalue en paſſant
Cette beauté dévote à la Trimouille,
Et derrière elle en ſifflant s'agenouille,
Sans un ſeul mot de *pater*, ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée
Se proſternait par la grace excitée,
Front contre terre & derrière levé;
Son court jupon retrouſſé par mégarde
A découvert deux jambes dont l'amour
A deſſiné la forme & le contour,
Jambes d'yvoire, & telles que Diane
En laiſſa voir au chaſſeur Actéon.
Chandos alors faiſant peu l'oraiſon,
Sentit au cœur un déſir très profane.
Sans nul reſpect pour un lieu ſi divin,
Il va gliſſant une inſolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc ſatin.
Je ne veux point par un crayon cynique,
Effarouchant l'eſprit ſage & pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.

Mais la Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'amour le fit maître,
Vers la Chapelle il adresse ses pas.
Jusqu'où l'amour ne nous conduit-il pas ?
La Trimouille entre au moment où le Prêtre
Se retournait, où l'insolent Chandos
Etait tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée effrayée, éperdue,
Poussait des cris qui vont fendre la nue :
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
Oses-tu bien, chevalier discourtois,
Anglais sans frein, profanateur impie,
Jusqu'en ces lieux porter ton infamie ?
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajustant, & regagnant la porte
Le fier Chandos lui dit : Que vous importe ?
De cette église êtes-vous sacristain ?
Je suis bien plus, dit le Français fidèle,
Je suis l'amant aimé de cette belle ;
Ma coutume est de venger hautement
Son tendre honneur attaqué trop souvent.
Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous savons l'un & l'autre
Notre portée, & Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien.
Le beau Français, & le Breton qui raille,
Font préparer leurs chevaux de bataille.

Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance & ſon rond bouclier,
Se met en ſelle, & d'une courſe fière,
Paſſe, repaſſe, & fournit ſa carrière.
De Dorothée & les cris & les pleurs
N'arrêtaient point l'un & l'autre adverſaire.
Son tendre amant lui criait : Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs.
Il ſe trompait : ſa valeur & ſa lance
Brillaient en vain pour l'amour & la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracaſſé,
Prêt à ſaiſir une victoire ſûre,
Son cheval tombe, & ſur lui renverſé
D'un coup de pied ſur ſon caſque fauſſé
Lui fait au front une large bleſſure;
Le ſang vermeil coule ſur la verdure.
L'hermite accourt; il croit qu'il va paſſer,
Crie *in manus*, & le veut confeſſer.
Ah Dorothée! ah douleur inouïe!
Auprès de lui ſans mouvement, ſans vie,
Ton déſeſpoir ne pouvait s'exhaler.
Mais que dis-tu, lorſque tu pus parler?
Mon cher amant! c'eſt donc moi qui te tue?
De tous tes pas la compagne aſſidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle eſt ce qui m'a perdue;
Et j'ai trahi la Trimouille & l'amour,
Pour aſſiſter à deux meſſes par jour!
Ainſi parlait ſa tendre amante en larmes.

Chandos riait du succès de ses armes.
» Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
» Et vous aussi, dévote Dorothée,
» Couple amoureux, soyez mes prisonniers,
» De nos combats c'est la loi respectée :
» J'eus un moment Agnès en mon pouvoir;
» Puis j'abattis sous moi votre Pucelle;
» Je l'avouerai, je fis mal mon devoir:
» J'en ai rougi; mais avec vous la belle
» Je reprendrai tout ce que je perdis;
» Et la Trimouille en dira son avis.
Le Poitevin, Dorothée & l'hermite
Tremblaient tous trois à ce propos affreux;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère, éplorée, interdite,
Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.
Le juste Ciel tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blasphême, impénitence,
Tout en son tems fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat & la déconvenue
De la Trimouille; une femme éperdue,
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'hermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole,
A ces objets il pique, il court, il vole.

C'était alors l'usage en Albion,
Qu'on appellât les choses par leur nom.
Déja du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
d) *Fils de putain* nettement prononcé,
Frappe au tympan de son oreille altière.
Oui, je le suis, dit-il, d'une voix fière,
Tel fut Alcide, & le divin Bacchus, *e*)
L'heureux Persée & le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souvien-toi que d'un bâtard Normand *f*)
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre.
O vous, bâtards du Maître du tonnerre,
Guidez ma lance & conduisez mes coups!
L'honneur le veut, vengez-moi, vengez-vous.
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros savait très bien la Fable;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit & part. Les molettes dorées
Des éperons armés de courtes dents,
De son coursier piquent les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.
Le brave Anglais porte un coup effroïable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère:

Chacun ſaiſit ſon robuſte adverſaire.
Les deux courſiers ſous eux ſe dérobans,
Débarraſſés de leurs fardeaux brillans,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblemens
Deux gros rochers détachés des montagnes,
Avec grand bruit l'un ſur l'autre roulans :
Ainſi tombaient ces deux fiers combattans,
Frappant la terre & tous deux ſe ſerrans.
Du choc bruïant les échos retentiſſent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémiſſent.
Ainſi quand Mars ſuivi par la terreur,
Couvert de ſang, armé par ſa fureur,
Du haut des Cieux deſcendait pour défendre
Les habitans des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent Rois ligués dont elle était l'appui ;
La terre entière en était ébranlée,
De l'Achéron la rive était troublée ; *g)*
Et pâliſſant ſur ſes horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
  Les deux héros fièrement ſe relèvent,
Les yeux en feu ſe regardent, s'obſervent,
Tirent leur ſabre, & ſous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux ſont couverts.
Déjà le ſang coulant de leurs bleſſures
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les ſpectateurs en foule ſe preſſans
Faiſaient un cercle autour des combattans,
Le cou tendu, l'œil fixé, ſans haleine,
N'oſant parler & remuant à peine.

On en vaut mieux quand on eſt regardé ;
L'œil du public eſt l'aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, & tous les demi-Dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,
Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saiſit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler ſon fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos ;
Mais en tombant ſon ennemi l'entraîne.
Couvert de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais deſſous & le Français deſſus.
  Le doux vainqueur dont les nobles vertus
Guident le cœur quand ſon ſort eſt proſpère,
De ſon genou preſſant ſon adverſaire,
Ren-toi, dit-il ; Oui, dit Chandos, attends,
Tien, c'eſt ainſi, Dunois, que je me rends.
  Tirant alors pour reſſource dernière
Un ſtilet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou ſon vainqueur bienfaiſant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émouſſer la pointe meurtrière.
Dunois alors cria, tu veux mourir,
J'en ſuis fâché. Mais ſans plus diſcourir,
Il vous lui plonge avec peu de ſcrupule

Son

Son fer ſanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, ſe débattant en vain,
Diſait encor tout bas, *fils de putain !*
Son cœur altier, inhumain, ſanguinaire
Juſques au bout garda ſon caractère.
Ses yeux, ſon front pleins d'une ſombre horreur,
Son geſte encor menaçaient ſon vainqueur.
Son ame impie, inflexible, implacable
Dans les enfers alla braver le Diable.
Ainſi finit comme il avait vécu
Ce dur Anglais par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point ſa dépouille :
Il dédaignait ces uſages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de ſon cher la Trimouille,
Il le ramène, & deux fois ſon ſecours
De Dorothée ainſi ſauva les jours.
Dans le chemin elle ſoutient encore
Son tendre amant qui de ſes mains preſſé,
Semble revivre & n'être plus bleſſé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore ;
Il les regarde & reprend ſa vigueur.
Sa belle amante au ſein de la douleur,
Sentit alors le doux plaiſir renaître :
Les agrémens d'un ſourire enchanteur
Parmi ſes pleurs commençaient à paraître ;
Ainſi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un ſoleil tempéré.
Le Roi Gaulois, ſa maîtreſſe charmante,
L'illuſtre Jeanne embraſſent tour-à-tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante

Avait vengé son pays & l'amour.
On admirait surtout sa modestie,
Dans son maintien, dans chaque répartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant
D'être modeste alors que l'on est grand.
  Jeanne étouffait un peu de jalousie,
Son cœur tout bas se plaignait du destin.
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se souvenant toûjours du double affront,
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue & manquée.

NOTES.

a) CEt exorde semble imité du premier chant de l'admirable poëme de Lucrèce :

Æneadûm genitrix hominum divûmque voluptas,
Alma Venus cœli subter labentia signa, &c. &c.

b) Comus, Dieu des festins.

c) *Rost-beef*, prononcez *Rostbif*; c'est le mêts favori des Anglais; c'est ce que nous appellons un *Aloyau*. Les *puddings* sont des pâtisseries; il y a des *plumpuddings*, des *breadpuddings*, & plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

d) Il l'était en effet.

e) Alcide, Bacchus, Persée fils de Jupiter, Romulus de Mars, &c.

f) Guillaume le conquérant, bâtard d'un Duc de Normandie, fils de Putain, comme le remarque judicieusement l'auteur d'après Mylord Ch. . . . d.

g) Cet endroit est encor imité d'Homère; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le Grec, diront que le Français ne peut jamais en approcher.

CHANT QUINZIEME.

Grand repas à l'Hôtel-de-Ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charle attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès & à ses compagnons de voyage.

CEnseurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire
Ecrite en or au temple de mémoire,
Ne présenter que des faits éclatans;
Et couronner mon Roi dans Orléans
Par la Pucelle, & l'amour, & la gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon tems
A vous parler de Cutendre & d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, & de tant d'accidens,
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
  Mais vous savez que ces événemens
Furent écrits par Tritême le sage; *a*)
Je le copie & n'ai rien inventé;
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce *b*)
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.
  O Vérité! vierge pure & sacrée,

Quand feras-tu dignement révérée ?
Divinité qui feule nous inftruits,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits ?
Du fond du puits quand feras-tu tirée ?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidélement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux Paladins ?
Oh qu'Ariofte étala de prudence,
Quand il cita l'Archevêque Turpin! *c*)
Ce témoignage à fon livre divin
De tout lecteur attire la croyance?
  Tout inquiet encor de fon deftin
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de fa troupe dorée;
Et demandant à Dunois des confeils,
Ainfi que font tous les Rois fes pareils,
Dans le malheur dociles & traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charle croyait qu'Agnès & Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un efpoir fi doux
L'amant Royal fouvent tourne la tête
Pour voir Agnès, & regarde, & s'arrête;
Et quand Dunois préparant fes fuccès
Nomme *Orléans*, le Roi lui nomme *Agnès*.
  L'heureux bâtard dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baiffant découvre un petit Fort
Que négligeait le bon Duc de Bedfort.
Ce Fort touchait à la ville inveftie :
Dunois le prend, le Roi s'y fortifie.

Des assiégeans c'était les magasins.
Le Dieu sanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, & l'autre de bons vins:
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table
Se rencontraient dans ce petit château;
Quels vrais succès pour Dunois & Bonneau!
Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à DIEU des graces solemnelles.
Un *Te Deum* en *d)* faux-bourdon chanté
Devant les chefs de la noble cité,
Un long dîner où le Juge & le Maire,
Chanoine, Evêque, & Guerrier invité
Le verre en main tombèrent tous par terre;
Un feu sur l'eau dont les brillans éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple & le canon qui gronde
Avec fracas, annoncèrent au monde
Que le Roi Charle à ses sujets rendu
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire & ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brêche, à la mort.
L'Anglais usait de ces momens propices
Où nos bourgeois en vuidant les flacons
Louaient leur Prince, & dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau

En inventa pour un ragoût nouveau :
Mais saucissons dont la poudre fatale
Se dilatant, s'enflant avec éclair
Renverse tout, confond la terre & l'air,
Machine affreuse, homicide, infernale
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pêtri des mains de Lucifer.
Par une mêche artistement posée
En un moment la matière embrasée,
S'étend, s'élève, & porte à mille pas
Bois, gonds, battans, & ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre & se précipite.
Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toûjours la Dame
De ses pensers, & piquait sa grande ame.
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.
  Ce beau Breton, cet enfant de la guerre
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
Allons, dit-il, généreux conquérans
Portons partout & le fer & les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes.
Jamais César dont les traits éloquens
Portaient l'audace & l'honneur dans les ames,
Ne parla mieux à ses fiers combattans.
  Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que la Hire & Poton

Ont élevé de pierre & de gazon.
Un parapet garni d'artillerie,
Peut repouſſer la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.
Poton, la Hire y paraiſſent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue,
Le canon gronde, & l'horrible mot tue
Eſt répété quand les bouches d'Enfer
Sont en ſilence & ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dreſſées
Portent déja cent cohortes preſſées;
Et le ſoldat le pied ſur l'échelon,
Le fer en main pouſſe ſon compagnon.
Dans ce péril, ni Poton, ni la Hire
N'ont oublié leur eſprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adreſſe à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante & la poix embraſée,
D'épieux pointus une forêt croiſée,
De larges faulx, que leur tranchant effort
Fait reſſembler à la faulx de la mort;
Et des mouſquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant ſur les Bretonnes têtes,
Tout ce que l'art & la néceſſité,
Et le malheur & l'intrépidité,
Et la peur même ont pu mettre en uſage,
Eſt employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,
Mourans en foule & par rangs entaſſés!
Ainſi qu'on voit ſous cent mains diligentes
Choir les épis des moiſſons jauniſſantes.

Mais cet assaut fiérement se maintient,
Plus il en tombe, & plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes
Tombant à terre, & toûjours renaissantes
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainsi l'Anglais dans les feux, sous le fer,
Après sa chûte encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.
Tu t'avançais sur ces remparts sanglans
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cent Bourgeois, gens de cœur & d'élite
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa sève encor animait leur vertu:
Et Richemont criait d'une voix forte,
Pauvres Bourgeois, vous n'avez plus de porte;
Mais vous m'avez, il suffit, combattons.
Il dit, & vole au milieu des Bretons.
Déja Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, & déja dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats;
Criant Louvet d'une voix stentorée; *e*)
Louvet l'entend, & s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi Louvet,
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains! on fait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
Charle en son fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée.

D'acc:

D'accablement ſon ame eſt ſuffoquée.
Quoi! diſait-il, ne pouvoir ſecourir
Mes chers ſujets que mon œil voit périr?
Ils ont chanté le retour de leur maître.
J'allais entrer, & combattre, & peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains.
Le ſort cruel enchaîne ici mes mains.
Non, lui dit Jeanne, il eſt tems de paraître.
Venez, mettez en ſignalant vos coups
Ces durs Bretons entre Orléans & vous.
Marchez mon Prince, & vous ſauvez la ville;
Nous ſommes peu, mais vous en valez mille.
Charle lui dit: quoi! vous ſavez flatter!
Je vaux bien peu, mais je vais mériter,
Et votre eſtime, & celle de la France;
Et des Anglais. Il dit, pique, & s'avance.
Devant ſes pas l'Oriflamme eſt porté,
Jeanne & Dunois volent à ſon côté.
Il eſt ſuivi de ſes gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris,
Vive le Roi, Mont-joye & Saint Denis.
Charle, Dunois, & la Baroiſe altière
Sur les Bretons s'élancent par derrière:
Tels que des monts qui tiennent dans leur ſein
Les réſervoirs du Danube & du Rhin,
L'aigle ſuperbe aux aîles étendues,
Aux yeux perçans, aux huit griffes pointues;
Planant dans l'air tombe ſur des faucons
Qui s'acharnaient ſur le cou des hérons.
Ce fut alors que l'audace Anglicane,
Semblable au fer ſur l'enclume battu,

Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur Gallicane.
Les voyez-vous ces enfans d'Albion
Et ces soldats des fils de Clodion;
Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps
En jurant Dieu l'un sur l'autre on se jette,
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.
Oh que ne puis-je en grands vers magnifiques
Ecrire au long tant de faits héroïques!
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les avantures,
De les étendre & de les répéter,
De supputer les coups & les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector,
De grands combats, & des combats encor.
C'est-là, sans doute, un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point; il convient de me taire.

NOTES.

a) NOus avons déja remarqué que l'Abbé Tritême n'a jamais rien dit de la Pucelle & de la belle Agnès, c'eſt par pure modeſtie que l'auteur de ce poëme attribue à un autre tout le mérite de ce poëme moral.

b) Dit on pierre ponce ou de ponce ? C'eſt une grande queſtion.

c) L'Archevêque Turpin à qui l'on attribue la vie de Charlemagne & de Roland, était Archevêque de Rheims ſur la fin du huitiéme ſiécle : ce livre eſt d'un moine nommé Turpin qui vivait dans l'onziéme ; & c'eſt de ce roman que l'Arioſte a tiré quelques-uns de ſes contes. Le ſage auteur feint ici qu'il a puiſé ſon poëme dans l'Abbé Tritême.

d) Le faux-bourdon eſt un plein-chant meſuré. Le ſerpent de la paroiſſe donne le ton, & toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'eſt une muſique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

e) Stentor était le crieur d'Homère. Il eſt immortaliſé pour ce beau talent, & le mérite bien.

CHANT SEIZIEME.

Comment St. Pierre appaisa St. George & St. Denis, & comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

PAlais des Cieux; ouvrez-vous à ma voix,
Etres brillans aux six aîles légères,
Dieux emplumés dont les mains tutélaires,
Font les destins des peuples & des Rois!
Vous qui cachez en étendant vos aîles,
Des derniers Cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté:
Laissez-moi voir en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.
Cette prière est de l'Abbé Tritême, *a*)
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la Cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.
Le dur Saint George, & Denis notre Apôtre
Etaient au Ciel enfermés l'un & l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;
Ils cabalaient; c'est tout ce qu'on peut faire,
Et ce qu'on fait quand on est à la Cour.
George & Denis s'adressent tour-à-tour
Dans l'Empirée au bon Monsieur Saint Pierre.
Ce grand portier dont le Pape est vicaire,

Dans ses filets envelopant le sort,
Sous ses deux clefs tient la vie & la mort.
Pierre leur dit : vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malcus.
Je me souviens de l'ordre de mon maître,
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau, b)
Il m'a privé du droit brillant des armes ;
Mais, j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes allarmes.
  Vous, Saint Denis, prenez dans ce canton
Les plus grands Saints qu'ait vu naître la France ;
Vous, Monsieur George, allez en diligence
Prendre les Saints de l'Isle d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compose
Une hymne en vers, non pas une ode en prose. c)
Houdart a tort ; il faut dans ces hauts lieux
Parler toûjours le langage des Dieux ;
Qu'on fasse, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout soit mis vîte en musique ;
Chez les mortels il faut toûjours du tems
Pour rimailler des vers assez méchans :
On va plus vîte au séjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talens ;
La meilleure ode obtiendra la victoire :
Et vous ferez le sort des combattans.
  Ainsi parla du plus haut de son trône
Aux deux rivaux l'infaillible Barjône,
Cela fut dit en deux mots, tout au plus ;

Le laconiſme eſt langue des élus.
En un clin d'œil les deux rivaux céleſtes
Vont aſſembler les Saints de leurs pays,
Qui ſur la terre ont été beaux eſprits.
Le bon patron qu'on révère à Paris,
Fit auſſi-tôt ſeoir à ſa table ronde
Saint Fortunat *d*) peu connu dans le Monde,
Et qui paſſait pour l'auteur du *Pangé* ;
Et Saint Proſper *e*) d'épithètes chargé,
Quoi qu'un peu dur, & qu'un peu Janſéniſte,
Il mit auſſi Grégoire dans ſa liſte,
Le grand Grégoire *f*) Evêque Tourangeau,
Cher au pays qui vit naître Bonneau.
Et Saint Bernard *g*) fameux par l'antithèſe,
Qui dans ſon tems n'avait pas ſon pareil ;
Et d'autres Saint pour ſervir de conſeil.
Sans prendre avis, il eſt rare qu'on plaiſe.
George en voyant tous ces ſoins de Denis
Le regardait d'un dédaigneux ſouris ;
Il aviſa dans le ſacré pourpris
Un Saint Auſtin prêcheur de l'Angleterre, *h*)
Puis en ces mots il lui dit ſon avis.
Bon homme Auſtin, je ſuis né pour la guerre,
Non pour les vers, dont je fais peu de cas ;
Je ſais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buſte, & caſſer tête & bras ;
Tu ſais rimer ; travaille, verſifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie,
Un ſeul Anglais dans les champs de la mort
De trois Français triomphe ſans effort ;
Nous avons vu devers la Normandie,

Dans le haut Maine, en Guienne, en Picardie
Ces beaux Meſſieurs aiſément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois en fait d'hymne, & d'ode, & d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penſer, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Auſtin, cours en vers t'eſcrimer:
Je veux que Londre ait à jamais l'Empire
Dans les deux arts, de bien faire & bien dire;
Denis ameute un tas de rimailleurs,
Qui tous enſemble ont très peu de génie;
Travaille ſeul: tu ſais tes vieux auteurs;
Courage, allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ſon Académie.
Le bon Auſtin de cet emploi chargé
Le remercie en auteur protégé.
Denis & lui dans un réduit commode
Vont ſe tapir; & chacun fit ſon ode.
Quand tout fut fait, les brûlans Séraphins,
Les gros jouflus, têtes de Chérubins,
Près de Barjône en deux rangs ſe perchèrent;
Au-deſſous d'eux les Anges ſe nichèrent;
Et tous les Saints ſoigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'aſſirent pour juger.
Auſtin commence: il chantait les prodiges
Qui de l'Egypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moïſe & ſes imitateurs
Qui l'égalaient dans ſes divins preſtiges;
Les flots du Nil jadis ſi bienfaiſans
D'un ſang affreux dans leur courſe écumans;
Du noir limon les venimeux reptiles

Changés

Changés en verge, & la verge en ſerpens,
Le jour en nuit; les déſerts & les villes,
De moucherons, de vermine couverts,
La rogne aux os, la foudre dans les airs,
Les premiers nés d'une race rebelle,
Tous égorgés par l'Ange du Seigneur,
L'Egypte en deuil, & le peuple fidèle
De ſes patrons emportant la vaiſſelle, *i*)
Et par le vol méritant ſon bonheur:
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau, *k*)
Vingt mille encor envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées. *l*)
Et puis Aod, ce Ravaillac Hébreu, *m*)
Aſſaſſinant ſon maître au nom de Dieu;
Et Samuel qui d'une main divine
Prend ſur l'autel un couteau de cuiſine,
Et bravement met Agag en hachis, *n*)
Car cet Agag était incirconcis.
Puis la beauté qui ſauvant Béthulie, *o*)
Si purement de ſon corps fit folie.
Le bon Baza qui maſſacra Nadad; *p*)
Et puis Achab mourant comme un impie, *q*)
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad.
Le Roi Joas meurtri par Joſabad *r*)
Fils d'Atrobad. Et la Reine Athalie
Si méchamment miſe à mort par Joad. s)
  Longuette fut la triſte litanie;
Ces beaux récits étaient entrelaſſés
De ces grands traits ſi chers aux tems paſſés.
On y voyait le Soleil ſe diſſoudre,

La Mer fuyant, la Lune mise en poudre,
Le monde en feu, qui toûjours tressaillait,
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines.
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verds oliviers,
Les monts sautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines,
Le bon Austin célébrait le Seigneur
Qui menaçait le Caldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage;
Mais des lions brisant toûjours les dents;
Sous ses deux pieds écrasant les serpents,
Parlant au Nil, & suspendant la rage
Des basilics *t*) & des léviatans. *u*)
Austin finit. --- Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux;
Qui n'était pas en faveur de la piéce.
Denis se lève: & baissant ses doux yeux;
Puis les levant avec un air modeste,
Il salua l'auditoire céleste,
Parut surpris de leurs traits radieux;
Et finement sa pudeur semblait dire,
Encouragez celui qui vous admire.
Il salua trois fois très-humblement
Les Conseillers, le premier Président;
Puis il chanta d'une voix douce & tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre.
O Pierre! ô Pierre! ô vous sur qui Jesus
Daigna fonder son Eglise immortelle.

Portier des Cieux, Pasteur de tout fidèle,
Maître des Rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, Prêtre saint, tendre père,
Auguste appui de nos Rois très-Chrétiens,
Etends sur eux ta faveur salutaire:
Leur droits sont purs, & ces droits sont les tiens.
Le Pape à Rome est maître des Couronnes:
Aucun n'en doute & si ton Lieutenant
A qui lui plait fait ce petit présent,
C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
Hélas! hélas! nos gens de Parlement
Ont banni Charle: ils ont impudemment
Mis sur le Trône une race étrangère.
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppose tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère;
Rends-nous les clefs de la cour du Palais.
  C'est sur ce ton que Saint Denis prélude;
Puis il s'arrête: il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content, fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage:
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage,
Cela va bien, continuez Denis.
  L'humble Denis repart avec prudence,
Mon adversaire a pu charmer les cieux;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence:
Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux.

Denis alors, d'une voix aſſurée
En vers heureux chanta le bon berger,
Qui va cherchant ſa brebis égarée,
Et ſur ſon dos ſe plait à la charger;
Le bon fermier dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrir dès l'aube matinale;
Le bon patron qui n'ayant que cinq pains
Et trois poiſſons, nourrit cinq mille humains;
Le bon prophète, encor plus doux qu'auſtère,
Qui donne grace à la femme adultère,
A Magdelaine: & permet que ſes pieds
Soient gentiment par la belle eſſuiés.
(Par Magdelaine, Agnès eſt figurée.)
Denis a pris ce délicat détour;
Il réuſſit: la grand'chambre Ethérée
Sentit le trait, & pardonna l'amour.
Du doux Denis l'ode fut bien reçue;
Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du ſaint Anglais l'audace fut déçue;
Auſtin rougit: il fuit en tapinois:
Chacun en rit, le Paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant ſec à face de Therſite,
Vil délateur, inſolent hypocrite
Qui fut payé de haine & de mépris,
Quand il oſa dans ſes phraſes vulgaires
Flétrir les arts & condamner nos frères.
Pierre à Denis donna deux beaux agnus,
Denis les baiſe; & ſoudain l'on ordonne

Par un arrêt ſigné de douze élus
Qu'en ce grand jour les Anglais ſoient vaincus
Par les Français, & par Charle en perſonne.
En ce moment la Baroiſe Amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De ſon griſon la figure & les traits.
Comme un Soleil, dont ſouvent un nuage,
Reçoit l'empreinte, & réfléchit l'image.
Elle cria, ce jour eſt glorieux;
Tout eſt pour nous, mon âne eſt dans les cieux.
Bedfort ſurpris de ce prodige horrible
Déja s'arrête, & n'eſt plus invincible.
Il lit au ciel d'un regard conſterné
Que de Saint George il eſt abandonné.
L'Anglais ſurpris croyant voir une armée,
Deſcend ſoudain de la ville allarmée;
Tous les bourgeois devenus valeureux,
Les voyant fuïr deſcendent après eux.
Charle plus loin entouré de carnage,
Juſqu'à leur camp ſe fait un beau paſſage.
Les aſſiégeans à leur tour aſſiégés,
En tête, en queue, aſſaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées;
D'armes, de morts, & de mourans jonchées.
C'eſt en ces lieux, c'eſt dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance
O dur Anglais, ô Chriſtophe Arondel;
Ton maintien ſec, ta froide indifférence
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot ce ſourcilleux guerrier
Examinait comme on ſe bat en France;

Et l'on eût dit à ſon air d'importance,
Qu'il était là pour ſe déſennuier.
Sa Roſamore à ſes pas attachée
Eſt comme lui de fer enharnachée,
Tel qu'un beau page, ou qu'un jeune écuier:
Son caſque eſt d'or, ſa cuiraſſe eſt d'acier;
D'un perroquet la plume panachée,
Au gré des vents ombrage ſon cimier.
Car dès ce jour où ſon bras meurtrier
A dans ſon lit décollé Martinguerre,
Elle ſe plait tout-à-fait à la guerre.
On croirait voir la ſuperbe Pallas
Quittant l'aiguille & marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands ſentimens,
Lorſqu'un Démon trop funeſte aux amans,
Pour leur malheur vers Arondel attire
Le dur Poton, & le jeune la Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton voyant le grave & fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le cauſeur; & d'un grand coup de lance
Qui par le flanc ſort au milieu du dos,
D'un ſang trop froid lui fait verſer des flots;
Il tombe & meurt: & la lance caſſée
Roule avec lui dans ſon corps enfoncée.

A ce ſpectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Roſamore
Se renverſer ſur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ſes blonds cheveux,

Ni remplir l'air de ſes cris douloureux,
Ni s'emporter contre la providence;
Point de ſoupirs : elle cria vengeance;
Et dans l'inſtant que Poton ſe baiſſait
En ramaſſant ſon fer qui ſe caſſait,
Ce bras tout nud, ce bras dont la puiſſance
Avait d'un coup ſéparé dans un lit
Un chef griſon du col d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ſes yeux ſi coupable.
Les nerfs cachés ſous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne ſut jamais écrire.
  Mais dans l'inſtant le brave & beau la Hire,
Porte au guerrier du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son caſque d'or que ſa chûte détache,
Découvre un ſein de roſes & de lys;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent ſur ſes habits;
Ses longs yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laiſſe voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaiſirs.
Le beau la Hire en pouſſe des ſoupirs,
Répand des pleurs; & d'un ton lamentable,
S'écrie, ô ciel, je ſuis un meurtrier,
Un houzard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée eſt infame:
Eſt-il permis de tuer une Dame!
Mais Richemont toûjours mauvais plaiſant
Et toûjours dur, lui dit: Mon cher la Hire,

Va, tes remords ont ſur toi trop d'empire :
C'eſt une Anglaiſe, & le mal n'eſt pas grand.
Elle n'eſt pas pucelle comme Jeanne.
  Tandis qu'il tient un diſcours ſi profane,
D'un coup de flèche il ſe ſentit bleſſé ;
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe Bretonne,
Qui comme un flot le preſſe & l'environne.
La Hire & lui, Nobles, Bourgeois, Soldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on pourſuit, on recule ;
De corps ſanglans un monceau s'accumule ;
Et des mourans l'Anglais fait un rempart.
  Dans cette horrible & ſanglante mélée,
Le Roi diſait à Dunois : Cher bâtard,
Dis-moi, de grace, où donc eſt-elle allée ?
Qui ? dit Dunois : le bon Roi lui repart,
Ne ſais-tu pas ce qu'elle eſt devenue ?
Qui donc ? hélas ! elle était diſparue,
Hier au ſoir avant qu'un heureux ſort
Nous eût conduit au château de Bedfort :
Et dans la place on eſt entré ſans elle.
Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
Ciel, dit le Roi, qu'elle me ſoit fidelle,
Gardez-la moi. Pendant ce beau diſcours
Il avançait, & combattait toûjours.
  Bientôt la nuit couvrant notre hémiſphère,
L'enveloppa d'un noir & long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
  Comme il ſortait de cette grande affaire,

Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une surtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,
Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonnait un bon Bénédictin.
Des écuyers brillans à mines fières,
Couverts d'acier, & d'or & de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais avant cette avanture
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait sa bizarre structure.
  Le Roi surpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau: qui m'aime doit me suivre;
Demain matin, je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre.
Il resta peu dans les bras du sommeil.
Et quand Phosphore *x*) au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'aurore,
Quand dans le Ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le Soleil; *y*)
Le Roi, Bonneau, Dunois & la Pucelle,
Allégrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charle disait, Voyons d'abord ma belle,
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais.
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle.

NOTES.

a) J'Avoue que je ne l'ai point lu dans Tritême, mais il se peut que je n'aye pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.

b) *Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée, périra par l'épée.* St. Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais, de ne pas faire la guerre.

c) La Mothe-Houdart, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose en 1730: preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce tems-là.

d) Fortunat, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pangélingua* qu'on lui attribue.

e) St. Prosper, auteur d'un poëme fort sec sur la grace, au cinquième siécle.

f) Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une Histoire de France, toute pleine de miracles.

g) St. Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Citeaux, puis Abbé de Clervaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son tems, & agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont l'auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abelard, *Leonem invasimus, incidimus in draconem.* Sa mère étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, & on lui prédit que son fils serait moine, & aboyerait contre les mondains.

h) St. Austin, ou Augustin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la Primatie de Cantorbéri, ou Kenterburi.

i) Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Egyptiens, & s'enfuirent.

k) Les Lévites qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.

l) Phinée qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.

m) Aod, ou Eud, assassina le Roi Eglon, mais de la main gauche.

n) Samuel coupa en morceaux le Roi Agag, que Saül avait mis à rançon.

o) Judith assez connue.

p) Baza, Roi d'Israël, assassiné par Nadad, ou Nabab, mais il lui succéda.

q) Achab avait eu une grosse rançon de Bénhadad Roi Syrien: Saül en avait eu une d'Agag, & fut tué pour avoir pardonné.

r) Joas assassiné par Jozabad.

s) Allusion à l'Epigramme de Racine.

Je pleure hélas! de ce pauvre Holopherne;
Si méchamment mis à mort par Judith.

t) Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

u) Léviatan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

x) Phosphore, ou Fosfore, porte-lumiere qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne Mythologie. On ne peut trop en poësie, déplorer la perte de ces tems de génie, remplis de belles fictions, toutes allégoriques. Que nous sommes secs & arides en comparaison, nous autres *remués de barbares !*

y) Les Anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était fort commun. Zoroastre traversait les airs dans un char. Elie fut transporté au Ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient *Pirois*, *Eoüs*, *Eton*, *Phlégon*, selon Ovide ; c'est-à-dire, l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais selon d'autres savans Antiquaires, ils s'appellaient *Erithrée*, *Acteon*, *Lampos* & *Philogée*, c'est-à-dire, le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savans se sont trompés, & qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux ; c'est une erreur grossière que je démontrerai dans le prochain Mercure, en attendant les deux dissertations in-folio que j'ai faites sur ce sujet.

CHANT DIX-SEPTIEME.

Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, &c. devinrent tous fous, & comment ils revinrent en leur bon ſens par les exorciſmes du R. P. Boniſoux, Confeſſeur ordinaire du Roi.

OH que ce monde eſt rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchantereſſes.
Je t'ai paſſé, tems heureux de faibleſſes,
Printems des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais ſorciers, tout puiſſans ſéducteurs,
Vêtus de pourpre & rayonnans de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire;
Et vous buvez l'amertume & la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels négromans:
Et s'il vous faut quelques enchantemens,
Aux plus grands Rois préférez vos griſettes.
Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès
Pour ſe venger des belles de la France,
Des Chevaliers, des ânes & des Saints
Dont la pudeur & les exploits divins
Avaient bravé ſa magique puiſſance.
Quiconque entrait en ce maudit logis,
Méconnaiſſait ſur le champ ſes amis,

Perdait le ſens, l'eſprit & la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins funeſtes aux vivans
Ont des effets bien moins extravagans.
Sous les grands arcs d'un immenſe portique,
Amas confus de modernes & d'antique,
Se promenait un fantôme brillant
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geſte vif, à la marche égarée;
La tête haute, & de clinquans parée.
On voit ſon corps toûjours en action.
Et ſon nom eſt l'*Imagination.*
Non, cette belle & charmante Déeſſe
Qui préſida dans Rome & dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ſes couleurs,
Ses diamans, ſes immortelles fleurs
Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achile,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accens;
Mais celle-là qu'abjure le bon ſens,
Cette étourdie, effarée inſipide,
Que tant d'auteurs approchent de ſi près,
Qui les inſpire, & qui ſervit de guide
Aux Scudéris, *a*) le Moine, Deſmarets.
Elle répand ſes faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et ſon empire aſſez longtems dura,
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires:
Près d'elle était le *Galimathias*,
Monſtre bavard careſſé dans ſes bras.

Nommé jadis le Docteur Séraphique, *b*)
Sultil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confuſion
Qui depuis peu fit *Marie à la coque. c*)
Autour de lui voltigent l'équivoque,
La louche énigme, & les mauvais bons mots,
A double ſens, qui font l'eſprit des ſots.
Les préjugés, les mépriſes, les ſonges,
Les contre-ſens, les abſurdes menſonges,
Ainſi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huans & les chauve-ſouris.
Quoi qu'il en ſoit ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'eſprit tant qu'il y reſtera.
A peine Agnès avec ſa douce eſcorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux ce grave Confeſſeur
Devint l'objet de ſa fidelle ardeur;
Elle le prend pour ſon cher Roi de France.
O mon héros! ô ma ſeule eſpérance!
Le juſte ciel vous rend à mes ſouhaits,
Ces fiers Bretons ſont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous pas reçu quelque bleſſure?
Ah! laiſſez-moi détacher votre armure.
Lors elle veut d'un effort tendre & doux
Oter le froc du père Bonifoux.
Et dans ſes bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiſer qui ſoit pris & rendu.

Charmante Agnès que tu fus consternée!
Lorsque cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, & rude, & mal peignée!
Le Confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès se voyant dédaignée,
Court après lui de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant & l'autre toute en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un Chevalier, qui couvert de ses armes
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce la Trimouille & ce parfait amant,
Qui de grand cœur en tout autre moment
Pour Dorothée aurait donné sa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel:
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet Anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel:
Et lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit, ne l'avez-vous point vu
Ce Chevalier qui de mon cœur est maître?
Qui près de moi dans ces lieux est venu?
Mon la Trimouille hélas est disparu!
Que fait-il donc? de grace où peut-il être?
Le Poitevin à ses touchans discours

Ne connut point ses fidèles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance;
Je te ferai, dit-il, changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton;
Dur insulaire, yvre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom!
Moi petit-fils des Poitevins célèbres
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi, ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile ame est frappée!
Fier en discours, & lâche en action,
Chevreuil Anglais, Tersite d'Albion,
Fait pour brâiller chez tes Parlementaires,
Vîte, essayons tous deux nos cimetères;
Ça, qu'on dégaîne; ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir deux cent coups d'étrivière.
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue & mourante de peur:
Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin: comment, pourquoi, par où
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;

C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou.
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et la Trimouille étant tout-à-fait fou,
Allait déja la prendre par le cou.
  Le Confesseur qui dans sa promte fuite,
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,
Bronche en courant & tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès qui le suit & le serre,
Sur lui trébuche, en poussant des clameurs,
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs:
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre, & fort mal ajustée.
  Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon Roi Charle escorté de Bonneau,
Avec Dunois & la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher sa maîtresse fidelle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils sont de cheval descendus,
Sous le portique à peine ils sont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces Docteurs fourrés,
Pleins d'argumens sous leurs bonnets quarrés,
Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noise, antre Théologique,
Où la dispute & la confusion
Ont établi leur sacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la raison.

Nos Révérends arrivent à la file ;
Ils avaient l'air d'être de ſens raſſis ;
Chacun paſſait pour ſage en ſon logis,
On les prendrait pour des gens fort honnêtes ;
Point querelleurs & point extravagans ;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes.
Ils ſont tous fous quand ils ſont ſur les bancs.
  Charle enyvré de joie & de tendreſſe,
Les yeux mouillés, tout pétillans d'ardeur ;
Et reſſentant un battement de cœur,
Diſait d'un ton d'amour & de langueur,
» Ma chère Agnès, ma pudique maîtreſſe,
» Mon paradis, précis de tous les biens,
» Combien de fois, hélas ! fus-tu perdue.
» A mes déſirs te voilà donc rendue.
» Parle d'amour, je te vois, je te tiens ;
» Oh que tu fais une charmante mine !
» Mais tu n'as plus cette taille ſi fine,
» Que je pouvais embraſſer autrefois
» En la ſerrant du bout de mes dix doigts.
» Quel embonpoint ! quel ventre ! quelles feſſes !
» Voilà le fruit de nos tendres careſſes :
» Agnès eſt groſſe, Agnès me donnera
» Un beau bâtard qui pour nous combattra.
» Je veux greffer dans l'ardeur qui m'emporte,
» Ce fruit nouveau ſur l'arbre qui le porte.
» Amour le veut ; il faut que dans l'inſtant
» J'aille au devant de cet aimable enfant.
  A qui le Roi ſe faiſait-il entendre ?
A qui tient-il ce diſcours noble & tendre ?
Qui tenait-il dans ſes bras amoureux ?

C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'ame plus ébahie.
Charle pressé d'un désir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement;
Il le renverse; & Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel! que de cris & que de hurlemens!
Le Confesseur reprit un peu ses sens;
Sa grosse pance était juste portée
Dessus Agnès & dessous Dorothée;
Il se relève, il marche, il court, il fuit,
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais la Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après; il le presse, il lui crie,
Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie;
Attends, arrête: en prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos.
Bonneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse,
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe & rebondit.
La peur hâtait sa marche équarquillée.
Jeanne voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne casquée & de fer habillée,
Suit à grands pas la Trimouille, & lui rend

Tout ce qu'il donne au Royal confident.
Dunois la fleur de la Chevalerie,
Ne ſouffre pas qu'on attente à la vie
De la Trimouille; il eſt ſon cher appui;
C'eſt ſon deſtin de combattre pour lui:
Il le connait, mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais, il vous tombe ſur elle;
Il vous l'étrille ainſi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toûjours chatouillait
L'ami Bonneau qui lourdement fuyait.
Le bon Roi Charle en ce déſordre extrême,
Dans ſon Bonneau voit toûjours ce qu'il aime.
Il voit Agnès. Quel état pour un Roi!
Pour un amant des amans le plus tendre!
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courans,
Sont à ſes yeux des raviſſeurs ſanglans.
L'épée au poing ſur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard ſe retourne & lui rend,
Sur la viſière un énorme fendant.
Ah s'il ſavait que c'eſt le Roi de France!
Qu'il ſe verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte & de douleur.
En même tems Jeanne par lui frappée,
Lui répondit de ſa puiſſante épée;
Et le bâtard incapable d'effroi,
Frappe à la fois ſa maîtreſſe & ſon Roi;
A droite, à gauche, il lance ſur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne arrêtez:
Ciel! quels ſeront vos regrets & vos larmes,

Quand vous ſaurez qui pourſuivent vos armes,
Et qui vous frotte, & qui vous combattez!
Le Poitevin dans l'horrible mêlée,
De tems en tems appeſantit ſon bras
Sur la Pucelle & roſſe ſes appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa groſſe tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toûjours, Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point,
Le tourbillon que la rage poſſède,
Tous contre tous, aſſaillans, aſſaillis,
Battans, battus, dans ce grand chamaillis,
Crians, hurlans, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie au ſecours, on m'égorge, on me tue.
Le Confeſſeur, plein de contrition,
Menait toûjours cette proceſſion.
Il apperçoit à certaine fenêtre,
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix qui contemplait gaîment
Des bons Français le barbare tourment;
Et ſe tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Etait ſans doute une œuvre du Démon.
Il conſervait un reſte de raiſon;
Son long capuce & ſa large tonſure,
A ſa cervelle avaient ſervi d'armure.
Il ſe ſouvint que notre ami Bonneau
Suivait toûjours l'uſage antique & beau,
Très ſagement établi par nos pères,

D'avoir ſur ſoi les choſes néceſſaires;
Muſcade, clou, poivre, gerofle & ſel. *d*)
Pour Bonifoux il avait ſon Miſſel.
Il apperçut une fontaine claire,
Il y courut, ſel & Miſſel en main;
Bien réſolu d'attraper le malin.
Le voilà donc qui travaille au myſtère;
Il dit tout bas, *Sanctam Catholicam*,
Papam Romam, aquam benedictam.
Puis de Bonneau prend la taſſe & va vite,
Adroitement aſperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.
Chez les Payens l'eau brûlante du Stix,
Fut moins fatale aux ames criminelles;
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles,
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître & le palais.
Les combattans couverts d'une nuit ſombre,
Couraient encor & ſe cherchaient dans l'ombre.
Tout auſſi-tôt le palais diſparut;
Plus de combat, d'erreur, ni de mépriſe,
Chacun ſe vit, chacun ſe reconnut;
Chaque cervelle en ſon lieu fut remiſe;
A nos héros un ſeul moment rendit
Le peu de ſens qu'un ſeul moment perdit:
Car la folie, hélas! ou la ſageſſe,
Ne tient à rien dans notre pauvre eſpèce.
C'était alors un grand plaiſir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le béniſſant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.

O la Trimouille ! ô vous, Royal amant !
Qui me peindra votre raviſſement !
On n'entendait que ces mots, Ah ma belle !
Mon tout, mon Roi, mon ange, ma fidelle,
C'eſt vous ! c'eſt toi ! jour heureux, doux momens !
Et des baiſers, & des embraſſemens,
Cent queſtions, cent réponſes preſſées,
Leur voix ne peut ſuffire à leurs penſées.
Le Confeſſeur d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, & priait à l'écart.
Le grand bâtard & ſa fière maîtreſſe,
Modeſtement s'expliquaient leur tendreſſe.
De leurs amours le rare compagnon
Elève alors la tête avec le ton ;
Il entonna l'octave diſcordante,
De ſon goſier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému. La nature tremblante,
Frémit d'horreur ; & Jeanne vit ſoudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier, & cent portes d'airain,
Comme autrefois la horde Moſaïque
Fit voir au ſon de ſa trompe Hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé, *e*)
Réduit en poudre, à la terre égalé.
Le tems n'eſt plus de ſemblable pratique.
Alors, alors, ce ſuperbe palais
Si brillant d'or, ſi noirci de forfaits,
Devint un ample & ſacré monaſtère.
Le ſallon fut en chapelle changé.
Le cabinet, où ce maître enragé

Avait

Avait dormi dans le vice plongé,
Transſmué fut en un beau ſanctuaire.
L'ordre de Dieu qui préſide aux deſtins
Ne changea point la ſalle des feſtins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
On y bénit le manger & le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les Saints,
Vers Orléans, vers le ſacre de Rheims,
Dit à Dunois, tout nous eſt favorable
Dans nos amours & dans nos grands deſſeins ;
Eſpérons tout ; ſoyez ſûr que le Diable
A contre nous fait ſon dernier effort :
Parlant ainſi Jeanne ſe trompait fort.

NOTES.

a) SCudéri, auteur d'Alaric, poëme épique. Le Moine Jésuite, auteur du St. Louis, ou Louisiade, poëme épique; Desmarets St. Sorlin, auteur de Clovis, poëme épique; ces trois ouvrages sont de fameux poëmes épiques.

b) Noms que prenaient autrefois les Théologiens.

c) L'histoire de Marie à la Coque, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet, alors Evêque de Soissons; ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, tems où il était beaucoup question de Marie à la Coque.

d) C'est ce qu'on appellait autrefois, *Cuisine de poche*, & ce que signifie ce vers d'une Comédie:

Porte cuisine en poche, & poivre concassé.

e) Jérico, comme vous savez, tomba au son des cornemuses: c'est un événement très commun.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Disgrace de Charles, & de sa troupe dorée.

JE ne connais dans l'histoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophête, aucun parfait chrêtien
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.
  La providence en tout tems éprouva
Mon bon Roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva,
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse; *a*)
De tous ses droits son père le priva;
Le Parlement de Paris près Gonesse, *b*)
Tuteur des Rois *c*) son pupille ajourna;
De ses beaux lys un chef Anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de Messe,
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère, *d*) oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit, ou tout l'abandonna.
Un page Anglais partagea la tendresse
De son Agnès; & l'enfer déchaîna
Hermaphrodix qui par magique adresse
Pour quelque tems la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit; & Dieu lui pardonna.
  De nos amans la troupe fière & leste
S'acheminait loin du château funeste,

Où Belzébut dérangea le cerveau
Des Chevaliers, d'Agnès, & de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste & sombre,
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Titon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On apperçut de loin des hoquetons.
Au rond bonnet, aux écourtés jupons,
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lys & de trois léopards. *e*)
Le Roi fit halte en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois & Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle : Allons, fuyons mon maître.
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, & les fronts consternés.
Hélas ! ce sont des Chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs ; & c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidelle.
Allons, bâtard, allons & faisons voir
Ce qu'est Dunois, & ce qu'est la Pucelle.
Lance en arrêt ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne,
Et de Dunois, & plus encor de l'âne,
D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussi-tôt de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garottée.

Beaux Chevaliers que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le Roi qui vous délivre;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre;
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers.
Les Chevaliers à cette offre courtoise,
Montraient encor une face sournoise,
Baissaient les yeux. --- Lecteurs impatiens,
Vous demandez qui sont ces personnages,
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces Chevaliers étaient des garnemens
Qui dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutremens.
En les voyant le bon Charle soupire;
Hélas! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi! les Anglais règnent dans mon Empire!
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts!
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières!
C'est de leur part, hélas! que mes sujets
Sont de Paris envoyés aux galères!....
Puis le bon Prince avec compassion
Daigne approcher du maître compagnon,
Qui de la file était mis à la tête.
Nul Malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton;
Ses yeux tournés plus menteurs que sa bouche,
Ses sourcils roux mêlangés & retords
Semblent loger la fraude & l'imposture.
Sur son front large est l'audace & l'injure,
L'oubli des loix, le mépris des remords;

Sa bouche écume ; & sa dent toûjours grince.
Le Sycophante à l'aspect de son Prince
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose & radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent,
Au gosier rauque affamé de carnage ;
Il voit son maître, il rampe doucement,
Lèche ses mains, le flatte en son langage ;
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encor on nous peint le Démon
Qui s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache sa queue & sa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine & le ton,
Le front tondu d'un jeune Anacorète,
Pour mieux tenter sœur Rose, ou sœur Discrète.
Le Roi des Francs trompé par le félon
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable.
Dis-moi, quel est ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, & pour quelle action
Le Châtelet avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence ?
Le condamné d'un ton de doléance,
Lui répondit : O Monarque trop bon !
Je suis de Nante, & mon nom est Frélon. (*f*)
J'aime Jésu d'un feu pur & sincère,
Dans un couvent je fus quelque tems frère,
J'en ai les mœurs ; & j'eus dans tous les tems
Un très grand soin du salut des enfans.
A la vertu je consacrai ma vie.

Sous les charniers qu'on dit des Innocens
Paris m'a vu travailler de Génie ;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert ;
Je ſuis connu dans la place Maubert ;
C'eſt là ſurtout qu'on m'a rendu juſtice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faibleſſes du froc,
Celles du monde, & quelques tours d'eſcroc ;
Mais j'ai pour moi ma bonne conſcience.
  Ce bon propos toucha le Roi de France.
Conſole-toi, dit-il, & ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, ſi chaque camarade
Qui vers Marſeille allait en ambaſſade,
Ainſi que toi fut un homme de bien ?
Ah ! dit Frélon, ſur ma foi de chrêtien,
Je réponds d'eux ainſi que de moi-même ;
Nous ſommes tous en un moule jettés.
L'Abbé Coyon *g*) qui marche à mes côtés,
Quoi qu'on en diſe, eſt bien digne qu'on l'aime ;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumé *h*) deſſous ſa mine baſſe,
Porte un cœur haut, plein d'une ſainte audace ;
Pour ſa doctrine il ſe ferait feſſer.
Maître Gauchat *i*) pourait embarraſſer
Tous les Rabins ſur le texte & la gloſe.
Voyez plus loin cet Avocat ſans cauſe,
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabotier *k*) eſt tout pêtri de miel.
Ah ! l'eſprit fin ! le bon cœur ! le ſaint prêtre !
Il eſt bien vrai qu'il a trahi ſon maître,

Mais ſans malice, & pour très peu d'argent.
Il s'eſt vendu, mais c'eſt au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles.
Eſt-ce un grand mal ? on vit de ſon talent.
Employez-nous, nous vous ſerons fidèles.
En ce tems-ci la gloire & les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands ſuccès ont excité l'envie,
Tel eſt le ſort des auteurs, des héros,
Des grands eſprits, & ſurtout des dévots.
Car la vertu fut toûjours pourſuivie.
O mon bon Roi ! qui le ſait mieux que vous ?
Comme il parlait ſur ce ton tendre & doux,
Charle apperçut deux triſtes perſonnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros viſages.
Qui ſont, dit-il, ces deux rameurs honteux ?
Vous voyez là, reprit l'homme aux ſemaines, *l*)
Les plus diſcrets & les plus vertueux
De ceux qui vont ſur les liquides plaines.
L'un eſt Fantin, *m*) prédicateur des grands,
Humble avec eux, aux petits débonnaire ;
Sa piété ménagea les vivans :
Et pour cacher ce qu'il ſavait faire,
Il confeſſait & volait les mourans.
L'autre eſt Brizet *n*) directeur de Nonnettes,
Peu ſoucieux de leurs faveurs ſecrettes,
Mais s'appliquant ſagement les dépots,
Le tout pour Dieu. Son ame pure & ſainte
Mépriſait l'or ; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Pour le dernier de la noble ſequelle

C'eſt

C'eſt mon ſoutien, c'eſt mon cher La Beaumelle. *o*)
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'eſt le plus bas; mais c'eſt le plus fidèle;
Eſprit diſtrait, on prétend que par fois,
Tout occupé de ſes œuvres chrêtiennes,
Il prend d'autrui les poches pour les ſiennes.
Il eſt d'ailleurs ſi ſage en ſes écrits,
Il ſait combien pour les faibles eſprits
La vérité ſouvent eſt dangereuſe;
Qu'aux yeux des ſots ſa lumière eſt trompeuſe,
Qu'on en abuſe: & ce diſcret auteur,
Qui toûjours d'elle eut une ſage peur,
A réſolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à votre Majeſté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la poſtérité.
Favoriſez ceux que la calomnie
Voulut noircir de ſon ſouffle empeſté.
Sauvez les bons des filets de l'impie.
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous,
Foi de Frélon nous écrirons pour vous.
  Alors il fit un diſcours patétique
Contre l'Anglais, & pour la loi Salique;
Et démontra que bientôt ſans combat,
Avec ſa plume il défendrait l'Etat.
Charle admira ſa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les aſſurant avec compaſſion
Qu'il les prenait ſous ſa protection.
  La belle Agnès préſente à l'entrevue,
S'attendriſſait, ſe ſentait toute émue.

Son cœur eſt bon. Femme qui fait l'amour
A la douceur eſt toûjours plus encline,
Que femme prude, ou bien femme héroïne.
Mon Roi, dit-elle, avouez que ce jour
Eſt fortuné pour cette pauvre race.
Puiſque ces gens contemplent votre face
Ils ſont heureux, leurs fers ſeront briſés.
Votre viſage eſt viſage de grace.
Les gens de loi ſont des gens bien oſés
D'inſtrumenter au nom d'un autre maître!
C'eſt mon amant qu'on doit ſeul reconnaître,
Ce ſont pédans en juges déguiſés.
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
De nos bons Rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ſes revenus;
Par devant eux le citer en perſonne;
Et gravement confiſquer ſa couronne.
Les gens de bien qui ſont à vos genoux
Par leurs arrêts ſont traités comme vous.
Protégez-les. Vos cauſes ſont communes;
Proſcrit comme eux, vengez leurs infortunes.
De ce diſcours le Roi fut très-touché,
Vers la clémence il a toûjours penché.
Jeanne, dont l'ame eſt d'eſpèce moins tendre,
Soutint au Roi qu'il les falait tous pendre;
Que les frélons, & gens de ce métier
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois plus profond & plus ſage,
En bon guerrier tint un autre langage.
Souvent, dit-il, nous manquons de ſoldats,

Il faut des dos, des jambes & des bras;
Ces gens en ont; & dans nos avantures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain
Au-lieu de rame un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes.
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles.
Du grand Dunois le Roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, & de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis,
Où Charle, Agnès, & la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les restes du cerdeau.
Charle & les siens assez gaîment soupèrent,
Et puis Agnès & Charle se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès en vain cherche ses engageantes,
Son beau collier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,
Ne trouve plus le trésor de son Prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde griffonnante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte, & d'un zèle empressé,

Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon Roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité bien moral, bien chrêtien
Sur le mépris des plaisirs & du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères;
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint mis depuis en lumière
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *& l'esprit & le cœur*,
Avec préface, & l'avis au lecteur.
  Du clément Roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, & le pieux Enée *p*)
Tout effarés, & de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies
Juste à midi de leurs antres sorties
Vinrent manger le dîner de ces Rois.
  Agnès timide & Dorothée en larmes
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes.
Le bon Bonneau fidèle trésorier
Les faisait rire à force de crier.
Ah! disait-il, jamais pareille perte

Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
Ah ! j'en mourrai ; les fripons m'ont tout pris ;
Le Roi mon maître est trop bon quand j'y pense.
Voilà le prix de son trop d'indulgence
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits.
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toûjours accorte, & toûjours bien disante,
Lui répliqua : Mon cher & gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle avanture
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau
Pour les auteurs & la littérature.
Car j'ai connu de très bons écrivains
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le Roi leur maître,
Faisant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux ;
Le bien public est le fruit de leurs veilles ;
Le doux plaisir déguisant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles ;
On les chérit ; & s'il est des Frélons,
Dans notre siécle, on trouve des abeilles.
   Bonneau reprit : Eh que m'importe, hélas !
Frélon, abeille, & tout ce vain fatras ?
Il faut dîner, & ma bourse est perdue.
On le console ; & chacun s'évertue
En vrais héros endurcis aux revers
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussi-tôt vers la ville,
Vers ce château, le noble & sûr asyle
Du grand Roi Charle & de ses paladins,

Garni de tout, & fourni de bons vins.
Nos Chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort simplement les Dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point, harassé,
Un pied tout nud, l'autre à demi chaussé.

NOTES.

a) LE Duc de Bourgogne qui assassina le Duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Monterau.

b) Goneſſe, village auprès de Paris, célèbre par ſes boulangers & par pluſieurs combats.

c) Charles VII ajourné à la table de marbre par l'Avocat-général Deſmarets.

d) Sa propre mère Iſabelle de Bavière fut celle qui le perſécuta le plus. Elle preſſa le traité de Troye, par lequel ſon gendre le Roi d'Angleterre Henri V eut la couronne de France.

e) Ce ſont les armes d'Angleterre.

f) Selon les chroniques de ce tems-là il y avait un miſérable de ce nom qui écrivait des feuilles ſous les charniers Sts. Innocens. Il fit quelques tours de paſſe paſſe, pour leſquels il fut enfermé pluſieurs fois au Châtelet, à Biſsêtre & au Fort-l'Evêque. Il avait été quelque tems moine, & s'étant fait chaſſer du couvent il réuſſit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embraſſa. Pluſieurs célèbres écrivains lui ont rendu juſtice. Il était originaire de Nantes, & exerçait à Paris la profeſſion de Gazetier ſatyrique. Jamais homme ne fut plus mépriſé & plus déteſté que lui, comme dit la chronique de Froiſſart.

g) Coyon, ou Guyon, auteur du tems de Charles VI. Il compoſa une Hiſtoire Romaine, déteſtable, à la vérité, mais qui était paſſable pour le tems. Il fit auſſi l'Oracle des philoſophes. C'eſt un tiſſu ridicule de calomnies. Auſſi il s'en repentit ſur la fin de ſa vie, comme le dit Monſtrelet.

h) Autre calomniateur du tems.

i) Autre calomniateur.

k) L'Abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Caſtres, auteur de deux eſpèces de dictionnaires, où il dit le pour & le contre; calomniateur effronté, & le tout pour de l'argent. Il trahit ſon maître Mr. le Comte de L... c, & fut chaſſé d'une manière un peu rude, dont il s'eſt reſſenti longtems.

l) Frélon donnait alors toutes les ſemaines une feuille, dans laquelle il hazardait quelquefois de petits menſonges, de petites calomnies, de petites injures, pour leſquelles il fut repris de juſtice comme on l'a déja dit.

m) Il ſemble que ce chant de l'Abbé Tritême ſoit une prophétie. En effet, nous avons vu un Fantin, Docteur & Curé à Verſailles, qui fut apperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confeſſait. Il fut chaſſé, mais il ne fut pas pendu.

n) Autre prophétie. Tout Paris a vu un Abbé Brizet, fameux directeur de femmes de qualité, diſſiper en débauches ſourdes l'argent qu'il extorquait de ſes dévotes, & qu'on lui remettait en dépôt pour le ſoulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme inſtruit de nos mœurs a inſéré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'Abbé Tritême. Il aurait bien dû dire un mot de l'Abbé

La Coste, condamné à être marqué d'un fer chaud, & aux galères perpétuelles, en l'an de grace 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet Abbé La Coste avait travaillé avec Frélon à l'Année Littéraire.

o) La Beaumelle, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque tems à Genève, précepteur chez Mr. de Boissy, puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une Dame & ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la Cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni; & ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé: *Mes pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié *les Lettres de Madame de Maintenon*, & les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses & les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort en quatre petits volumes, *Le Siécle de Louis XIV*, qu'il falsifia, & qu'il chargea de remarques non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables pour les calomnies atroces répandues contre la Maison Royale, & contre les plus illustres maisons du Royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordure contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier par des gredins les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent, n'y faites pas attention, laissez crier ces misérables afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jetter de la boue. Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolens & fripons, & surtout quand ils ennuyent. Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, & doivent s'y trouver comme des sentences affichées contre les malfaicteurs au coin de toutes les rues. *Oportet cognosci malos.*

p) Les harpies Céleno, Ocipète, & Aello, filles de Neptune & de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du Roi de Thrace Phinée, & infectaient toute la maison. Zetes & Calaïs, fils de Borée, chassèrent ces harpies jusques vers les îles Strophades près de la Grèce. Elles traitèrent Enée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophétesses. Voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu!

> *Virginei volucrum vultus fœdissima ventris*
> *Proluvies, uncæque manus & pallida semper*
> *Ora fame.*

Elles se plaignent à Enée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, & lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

CHANT

CHANT DIX-NEUVIEME.

Mort du brave & tendre La Trimouille, & de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait Chartreux.

SŒur de la mort, impitoyable guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre!
Tu la couvris & de sang & de pleurs;
Mais quand l'amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars, lorsque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enyvré,
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie;
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes,
Qu'il voit fermé à la clarté du jour.
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour;
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un Roi pour courir à la mort.
 Charle entouré de la troupe Royale,
Avait repris cette raison fatale,
Présent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château son noble & sûr asyle,

Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances & de dards,
Et les canons que l'Enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déja des tours le faîte paraissait ;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage :
Mais la Trimouille honneur des Poitevins
Et des amans, allant près de sa Dame
Au petit pas, & parlant de sa flamme,
Manqua sa route & prit d'autres chemins.
Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Il vit un bois de cyprès toûjours verds,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hyvers.
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau par des conduïts secrets
Y tombe en nappe & forme vingt cascades,
Un tapis verd est tendu tout auprès,
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour,
Reposez-vous sur ce lit de l'amour.
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphirs,
Le lieu, le tems, sa tendresse, son âge,
Surtout sa Dame allument ses désirs.
Les deux amans de cheval descendirent,
Sur le gazon côte-à-côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent :

Mars & Vénus planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux.
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux
Prirent exemple, & s'en aimèrent mieux.
Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservans vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis*;
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; & dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
Il apperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;
Il va vers eux: ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un & l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupé d'eux & ne voyant personne.
Paul Tirconel dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, & s'écria, Profanes,
C'est donc ainsi dans votre indigne ardeur,

Que d'un héros vous insultez les mânes !
Rebut honteux d'une Cour sans pudeur,
Vils ennemis : quand un Anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement :
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe !
Parle, est-ce toi, discourtois Chevalier
Fait pour la Cour & né pour la mollesse,
Dont la main faible aura par quelque adresse
Donné la mort à ce puissant guerrier ?
Quoi ! sans parler, tu lorgnes ta maîtresse !
Tu sens ta honte, & ton cœur se confond !
A ce discours la Trimouille répond,
Ce n'est point moi. Je n'ai point cette gloire.
Dieu qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos.
Mais une main qui fut plus fortunée,
Aux champs de Mars trancha sa destinée.
Et je pourrai peut être dès ce jour
Punir aussi quelque Anglais à mon tour.
Comme un vent frais d'abord par son murmure
Frise en sifflant la surface des eaux,
S'élève, gronde, & brisant les vaisseaux
Répand l'horreur sur toute la nature ;
Tels la Trimouille & le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire & de menace.
Ils sont tous deux sans casque & sans cuirasse.
Le Poitevin sur les fleurs du gazon,
Avait jetté près de sa Milanaise,

Cuiraſſe, lance, & ſabre, & morion,
Tout ſon harnois pour être mieux à l'aiſe.
Car de quoi ſert un grand ſabre en amours!
Paul Tirconel marchait armé toûjours;
Mais il laiſſa dans la chapelle ardente
Son caſque d'or, ſa cuiraſſe brillante,
Ses beaux braſſards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui ſoutenait ſa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'inſtant,
D'un ſaut léger à ſon arme ſautant,
La ramaſſa tout bouillant de colère;
Et s'écriant, Monſtre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un ſcélérat qui faiſant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amans:
Il dit, & pouſſe à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector & Ménélas
Se menaçaient, ſe portaient le trépas
Aux yeux d'Hélène affligée & coupable. *a*)
L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçans que jettait Dorothée:
Jamais l'amour ne l'a plus tranſportée,
Son tendre cœur jamais ne reſſentit
Un trouble égal. Eh quoi, ſur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés!
Dieux tout-puiſſans, je perdrais ce que j'aime!
Cher la Trimouille! Ah barbare, arrêtez;
Barbare Anglais, percez mon ſein timide.

Diſant ces mots, courant d'un pas rapide,
Les bras tendus, les yeux étincelans,

Elle s'élance entre les combattans.
De ſon amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux ſatin, ce ſein qu'elle idolâtre,
Etait déja vivement effleuré
D'un coup terrible à grand' peine paré.
Le beau Français que ſa bleſſure irrite,
Sur le Breton vole & ſe précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O Dieu d'amour! ô Ciel! ô coup affreux!
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroſer mes écrits de ſes pleurs,
Que des amans le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper ſa maîtreſſe charmante!
Ce fer mortel, cette lame ſanglante
Perçait ce cœur, ce ſiége des amours,
Qui pour lui ſeul fut embraſé toûjours:
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor la Trimouille.... & la mort,
L'affreuſe mort déja s'emparait d'elle;
Elle le ſent, elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; & de ſa faible main,
De ſon amant touchait encor le ſein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait ſon ame & ſes ſanglots:
Et j'aime.... j'aime... étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidelle.
C'était en vain. Son la Trimouille, hélas!
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il eſt tombé près d'elle

Sans connaissance : il était dans ses bras
Teint de son sang, & ne le sentait pas.
A ce spectable épouvantable & tendre,
Paul Tirconel demeura quelque tems
Glacé d'horreur ; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas que rien ne put toucher, *b*)
Prit autrefois la forme d'un rocher.
Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,
Se fit sentir à cette ame si dure :
Il secourut Dorothée, il trouva
Deux beaux portraits, tous deux en mignature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les tems, & dans toute avanture.
On voit dans l'un la Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds. Les traits de son visage
Sont fiers & doux : la grace & le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit, il est digne qu'on l'aime.
Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait
Il s'apperçut qu'on l'avait peint lui-même.
Il se contemple ; il se voit trait pour trait.
Quelle surprise ! en son ame il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu *Carminetta* la belle,
Noble & galante, aux Anglais peu cruelle ;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner pour adoucir l'absence,

Ce beau portrait que du Lombard *Bélin c*)
La main ſavante a mis ſur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère,
Tout eſt connu, Tirconel eſt ſon père.
Il était froid. indifférent, hautain,
Mais généreux & dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ſes atteintes amères,
Ses traits ſur eux font des impreſſions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aiſément ouverts aux paſſions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roſeaux qu'un feu léger conſume.
Ce dur Anglais voit ſa fille à ſes pieds,
De ſon beau ſang la mort s'eſt aſſouvie;
Il la contemple, & ſes yeux ſont noïés
Des premiers pleurs qu'il verſa de ſa vie.
Il l'en arroſe, il l'embraſſe cent fois,
De hurlemens il étonne les bois;
Et maudiſſant la fortune, la guerre,
Tombe à la fin ſans haleine & ſans voix.
A ces accens tu r'ouvris la paupière,
Tu vis le jour, la Trimouille, & ſoudain
Tu déteſtas ce reſte de lumière:
Il retira ſon arme meurtrière
Qui traverſait cet adorable ſein,
Sur l'herbe rouge il poſe la poignée,
Puis ſur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il eſt bientôt percé;
Et de ſon ſang ſa maîtreſſe eſt baignée.
Aux cris affreux que pouſſa Tirconel,

Les

Les Ecuyers, les Prêtres accoururent,
Epouvantés du ſpectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainſi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait ſuivi ſans eux
Les deux amans au ſéjour ténébreux.
Ayant enfin de ce déſordre extrême
Calmé l'horreur, & rentrant en lui-même,
Il fit poſer ces amans malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent,
Au camp du Roi ſes Prêtres le portèrent;
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.
Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toûjours ſon parti ſur le champ.
Il déteſta depuis cette avanture,
Et femme & fille, & toute la nature.
Il monte un Barbe; & courant ſans valets,
L'œil morne & ſombre, & ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans ſon humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, & paſſe à ſa terre natale:
C'eſt là qu'il prit la robe monacale
De St. Bruno: *d*) c'eſt là qu'en ſon ennui
Il mit le Ciel entre le Monde & lui,
Fuyant ce Monde, & ſe fuyant lui-même;
C'eſt là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut ſans jamais dire un mot,
Mais ſans pouvoir jamais être dévot.
Quand le Roi Charle, Agnès, & la Guerrière
Virent paſſer ce convoi douloureux,
Qu'on apperçut ces amans généreux,

Jadis si beaux & si longtems heureux,
Souillés de sang & couverts de poussière :
Tous les esprits parurent effraïés,
Et tous les yeux de pleurs furent noïés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie;
Et lorsqu'Achille en modeste vainqueur
Le fit traîner avec tant de douceur, *e*)
Les pieds liés & la tête pendante
Après son char qui volait sur des morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand son époux passa les sombres bords.
La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le Roi qui pleurait dans ses bras;
Et lui disait : Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous serons l'un & l'autre
Portés ainsi dans l'Empire des morts:
Ah! que mon ame aussi-bien que mon corps
Soit à jamais unie avec la vôtre.
A ces propos qui portaient dans les cœurs
La triste crainte & les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle & terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : Ce n'est point par des gémissemens,
Par des sanglots, par des cris, par des larmes
Qu'il faut venger ces deux nobles amans;
C'est par le sang : prenons demain les armes.
Voyez, ô Roi! ces remparts d'Orléans,
Tristes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voisins sont encor tout fumans
Du sang versé, que vous-même en personne

Fites couler de vos royales mains.
Préparons-nous : ſuivez vos grands deſſeins,
C'eſt ce qu'on doit à l'ombre enſanglantée
De la Trimouille & de ſa Dorothée :
Un Roi doit vaincre, & non pas ſoupirer.
Charmante Agnès, ceſſez de vous livrer
Aux mouvemens d'une ame douce & bonne.
A ſon amant, Agnès doit inſpirer
Des ſentimens dignes de ſa couronne.
Agnès reprit : Ah ! laiſſez-moi pleurer !

NOTES.

a) Vous savez, mon cher lecteur, qu'Hector & Ménélas se battirent, & qu'Héléne les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon Philosophe Chrétien. Tom. XII. pag. 169.

b) Je crois que notre auteur entend par ces mots *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à Persée. Il le laissa coucher dehors, & Jupiter l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

c) Ce Bélin était en effet un contemporain, ce fut lui qui depuis peignit Mahomet second.

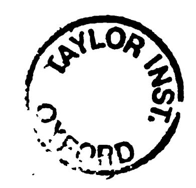
d) Vous savez que Bruno fonda les Chartreux après avoir vu ce Chanoine de Magdebourg qui parlait après sa mort.

e) Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

CHANT VINGTIEME.

Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de ſon âne; belle réſiſtance de la Pucelle.

L'Homme & la femme eſt choſe bien fragile.
Sur la vertu gardez-vous de compter.
Ce vaſe eſt beau, mais il eſt fait d'argile:
Un rien le caſſe : on peut le rajuſter;
Mais ce n'eſt pas entrepriſe facile.
Garder ce vaſe avec précaution,
Sans le ternir; croyez-moi, c'eſt un rêve,
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Eve
Et le vieux Lot & l'aveugle Samſon,
David le ſaint, le ſage Salomon,
Et vous ſurtout, ſexe doux, ſexe aimable
Tant du nouveau que du vieux Teſtament,
Et de l'hiſtoire, & même de la fable.
Sexe-dévot je pardonne aiſément
Vos petits tours & vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmans artifices;
Mais j'avoûrai qu'il eſt de certains cas,
De certains goûts que je n'excuſe pas.
J'ai vu par fois une bamboche, un ſinge,
Gros, court, tanné, tout velu ſous le linge,
Comme un blondin careſſé dans vos bras.
J'en ſuis fâché pour vos tendres appas.
Un âne aîlé vaut cent fois mieux peut-être,
Qu'un fat en robe, & qu'un lourd petit-maître.



Sexe adorable à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est tems de connaître
L'erreur de Jeanne, & comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison;
Ce n'est pas moi, c'est le sage Tritême,
Ce digne Abbé qui vous parle lui-même.
Le gros damné de Père Grisbourdon,
Terrible encor au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait à Belzébuth : mon père
Ne pourais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois pour moi ton honneur attaché.
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger, l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent
Pour les séduire il n'en falut pas tant.
Depuis longtèms tous les trois ils apprirent
Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée ;
Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :

Il courut vîte obſerver ſur la Terre
Ce que faiſaient ſes amis d'Angleterre ;
En quel état & de corps & d'eſprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
  Le Roi, Dunois, la Trimouille & la belle
Agnès, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Etaient entrés vers la nuit dans le Fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des aſſiégés la brêche réparée
Aux aſſaillans ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe eſt retirée.
Les Citoyens, le Roi Charle & Bedfort,
Chacun chez ſoi ſoupe en hâte & s'endort.
  Muſes, tremblez de l'étrange avanture
Qu'il fait apprendre à la race future ;
Et vous, Lecteurs, en qui le Ciel a mis
Les ſages goûts d'une tendreſſe pure,
Remerciez & Dunois & Denis,
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
  Il vous ſouvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégaſe aux deux longues oreilles,
Qui combattit ſous Jeanne & ſous Dunois
Les ennemis des filles & des Rois.
Vous l'avez vu ſur ſes aîles dorées
Porter Dunois aux Lombardes contrées :
Il en revint : mais il revint jaloux :
Vous ſavez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il ſentit l'étincelle
De ce beau feu plus vif encor que doux,
Ame, reſſort, & principe des mondes,

Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes
Produit les corps & les anime tous.
Ce feu ſacré dont il nous reſte encore
Quelques rayons dans ce monde épuiſé,
Fut pris au Ciel pour animer Pandore.
Depuis ce tems le flambeau s'eſt uſé.
Tout eſt flétri ; la force languiſſante
De la nature en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il eſt encor une flamme agiſſante,
Un germe heureux des principes divins,
Ne cherchez pas chez Vénus, Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains,
Adreſſez-vous aux Héros d'Arcadie.
Beaux céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs :
Tendres amans en cuiraſſe, en ſoutane,
Prélats, Abbés, Colonels, Conſeillers,
Gens du bel air, & même Cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par ſa métamorphoſe,
De celui-ci n'approchait pas encor,
Il n'était qu'homme, & c'eſt bien peu de choſe.
L'Abbé Tritême, eſprit ſage & diſcret,
Et plus ſavant que le pédant Larchet, *a*)
Modeſte auteur de cette noble hiſtoire,
Fut effrayé plus qu'on ne ſaurait croire,
Quand il falut aux ſiécles à venir
De ces excès tranſmettre la mémoire.
De ſes trois doigts il eut peine à tenir

Sur

Sur ſon papier ſa plume épouvantée.
Elle tomba. Mais ſon ame agitée
Se raſſura, faiſant réflexion
Sur la malice & le pouvoir du Diable.
Du genre-humain cet ennemi coupable
Eſt tentateur de ſa profeſſion ;
Il pren les gens en ſa poſſeſſion.
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, ſéduiſait autrefois
Ma chère mère un ſoir au coin d'un bois, *b*)
Dans ſon jardin. Ce ſerpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite.
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chaſſa de ſon beau paradis.
Depuis ce jour, Satan dans nos familles
A gouverné nos femmes & nos filles.
Le bon Tritême en avait de ſon tems
Vu de ſes yeux des exemples touchans.
Voici comment ce grand-homme raconte
Du ſaint baudet l'inſolence & la honte.
La groſſe Jeanne au viſage vermeil
Qu'ont rafraîchi les pavots du ſommeil,
Entre ſes draps doucement recueillie,
Se rappellait les deſtins de ſa vie.
De tant d'exploits ſon jeune cœur flatté,
A Saint Denis n'en donna pas la gloire ;
Elle conçut un grain de vanité.
Denis fâché, comme on peut bien le croire,
Pour la punir laiſſa quelques momens
Sa protégée au pouvoir de ſes ſens.
Denis voulut que ſa Jeanne qu'il aime,

Connût enfin ce qu'on eſt par ſoi-même;
Et qu'une femme en toute occaſion
Pour ſe conduire a beſoin d'un patron.
Elle fut prête à devenir la proie
D'un piége affreux que tendit le Démon.
On va bien loin ſi-tôt qu'on ſe fourvoie.
Le tentateur qui ne néglige rien
Prenait ſon tems; il le prend toûjours bien.
Il eſt partout : il entra par adreſſe
Au corps de l'âne, il forma ſon eſprit,
De ſa voix rauque adoucit la rudeſſe,
Et l'inſtruiſit aux fineſſes de l'Art
Approfondi par Ovide & Bernard. *c*)
L'âne éclairé ſurmonta toute honte;
De l'écurie adroitement il monte
Au pied du lit où dans un doux repos,
Jeanne en ſon cœur repaſſait ſes travaux:
Puis doucement s'accroupiſſant près d'elle,
Il la loua d'effacer les héros,
D'être invincible, & ſurtout d'être belle.
Ainſi jadis le ſerpent ſéducteur,
Quand il voulut ſubjuguer notre mère,
Lui fit d'abord un compliment flatteur.
L'art de louer commença l'art de plaire.
Où ſuis-je, ô Ciel! s'écria Jeanne d'Arc:
Qu'ai-je entendu? par Saint Luc! par Saint Marc!
Eſt-ce mon âne? ô merveille! ô prodige!
Mon âne parle, & même il parle bien.
L'âne à genoux compoſant ſon maintien,
Lui dit: ô d'Arc! ce n'eſt point un preſtige.
J'avais parlé deux fois à Balaam.

Voyez en moi l'âne de Canaan.
Le juſte Ciel récompenſa mon zèle.
Au vieil Enoc bientôt on me donna,
Enoc avait une vie immortelle ;
J'en eus autant ; & le maître ordonna
Que le ciſeau de la Parque cruelle
Reſpecterait le fil de mes beaux ans.
Je jouis donc d'un éternel printems.
De notre pré le maître débonnaire
Me permit tout, hors un cas ſeulement :
Il m'ordonna de vivre chaſtement ;
C'eſt pour un âne une terrible affaire.
Jeune & ſans frein dans ce charmant ſéjour,
Maître de tout, j'avais droit de tout faire,
Le jour, la nuit, tout excepté l'amour.
J'obéis mieux que ce premier ſot homme
Qui perdit tout pour manger une pomme.
Je fus vainqueur de mon tempérament ;
La chair ſe tut, je n'eus point de faibleſſes ;
Je vécus vierge ; or ſavez-vous comment ?
Dans le pays il n'était point d'âneſſes.
Je vis couler, content de mon état,
Plus de mille ans dans ce doux célibat.
  Lorſque Bacchus vint du fond de la Grèce
Porter le thyrſe, & la gloire, & l'yvreſſe
Dans les pays par le Gange arroſés,
A ce héros je ſervis de trompette : *d)*
Les Indiens par nous civiliſés
Chantent encor ma gloire & leur défaite.
Silène & moi nous ſommes plus connus
Que tous les grands qui ſuivirent Bacchus :

C'eſt mon nom ſeul, ma vertu ſignalée
Qui fit depuis tout l'honneur d'Apulée. *e*)
Enfin là-haut dans ces plaines d'azur,
Lorſque Saint George à vos Français ſi dur,
Ce fier Saint George aimant toûjours la guerre,
Voulut avoir un courſier d'Angleterre,
Quand Saint Martin fameux par ſon manteau *f*)
Obtint encor un cheval aſſez beau,
Monſieur Denis qui fait comme eux figure
Voulut comme eux avoir une monture;
Il me choiſit, près de lui m'appella.
Il me fit don de deux brillantes aîles.
Je pris mon vol aux voûtes éternelles:
Du grand Saint Roch le chien me fétoïa. *g*)
J'eus pour ami le porc de Saint Antoine,
Céleſte porc, emblême de tout moine:
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla:
Je fus nourri de nectar, d'ambroſie.
Mais, ô ma Jeanne! une ſi belle vie
N'approche pas du plaiſir que je ſens,
Au doux aſpect de vos charmes puiſſans.
Le chien, le porc, & George & Denis même,
Ne valent pas votre beauté ſuprême.
Croyez ſurtout que de tous les emplois,
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus ſelon mon choix,
Et dont je ſuis peut-être le plus digne,
Eſt de ſervir ſous vos auguſtes loix.
Quand j'ai quitté le Ciel & l'Empirée
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les Cieux,

J'y ſuis encor; le Ciel eſt dans vos yeux.
A ce diſcours peut-être téméraire,
Jeanne ſentis une juſte colère:
Aimer un âne & lui donner ſa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur
Après avoir ſauvé ſon innocence
Des muletiers & des héros de France?
Après avoir par la grace d'en-haut
Dans le combat mit Chandos en défaut.
Mais que cet âne, ô Ciel! a de mérite!
Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois qui la pare de fleurs?
Non, diſait-elle, écartons ces horreurs.
Tous ces penſers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne & confondaient ſa tête.
Ainſi qu'on voit ſur les profondes mers,
Les fiers Tyrans des ondes & des airs,
L'un accourant des cavernes Auſtrales,
L'autre ſifflant des glaces Boréales,
Battre un vaiſſeau cinglant ſur l'Océan,
Vers Sumatra, Bengale, ou Céïlan.
Tantôt la nef aux Cieux ſemble portée,
Près des rochers tantôt elle eſt jettée;
Tantôt l'abîme eſt prêt à l'engloutir,
Et des Enfers elle paraît ſortir.
L'enfant malin qui tient ſous ſon empire
Le genre-humain, les ânes & les Dieux,
Son arc en main planait au haut des Cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux ſourire.
De Jeanne d'Ac le grand cœur en effet
Etait flatté de l'étonnant effet

Que produiſait ſa beauté ſingulière
Sur le ſens lourd d'une ame ſi groſſière.
Vers ſon amant elle avança la main,
Sans y ſonger; puis la tira ſoudain.
Elle rougit, s'effraye & ſe condamne;
Puis ſe raſſure, & puis lui dit: Bel âne,
Vous concevez un chimérique eſpoir,
Reſpectez plus ma gloire & mon devoir,
Trop de diſtance eſt entre nos eſpèces;
Non, je ne puis approuver vos tendreſſes;
Gardez-vous bien de me pouſſer à bout.
L'âne reprit; l'amour égale tout.
Songez au cigne à qui Léda fit fête *h*)
Sans ceſſer d'être une perſonne honnête.
Connaiſſez-vous la fille de Minos, *i*)
Pour un Taureau négligeant des Héros,
Et ſoupirant pour ſon beau quadrupède?
Sachez qu'un aigle enleva Ganimède,
Et que Phillire avait favoriſé
Le Dieu des mers en cheval déguiſé.
Il pourſuivait ſon diſcours; & le Diable
Premier auteur des écrits de la Fable,
Lui fourniſſait ces exemples frappans;
Et mettait l'âne au rang de nos ſavans.
Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout ſtupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui ſuſcitait.
Il entre, il voit; ô prodige! ô merveille!

Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
  Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fil d'airain,
Aux yeux des Dieux le malheureux Vulcain
Sous le Dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne après tout n'a point été vaincue;
Le bon Denis ne l'abandonnait pas;
Près de l'abîme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne & rentre en elle-même.
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières allarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte & fond sur l'ennemi.
  De Débora la lance redoutable
Etait chez Jeanne auprès de son chevet;
Elle la prend; la puissance du Diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne & Dunois fondent sur le malin;
Le malin court, & sa voix effrayante
Font retentir Blois, Orléans, & Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris,
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait, mais dans sa course promte
Il veut venger les Anglais & sa honte;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du Président Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de Madame;
Il était sûr de gouverner cette ame;
C'était son bien; le perfide est instruit

Du mal ſecret qui tient la Préſidente;
Il ſait qu'elle aime & que Talbot l'enchante.
Le vieux ſerpent en ſecret la conduit;
Il la dirige, il l'enflamme, il eſpère
Qu'elle pourra prêter ſon Miniſtère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot & ſes fiers combattans:
En travaillant pour ſes Anglais qu'il aime,
Il ſait aſſez qu'il combat pour lui même.

NOTES.

NOTES.

a) Le pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collège qui dans un livre de critique assure, d'après Hérodote, qu'à Babilone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion & que tous les jeunes Gaulois étaient sodomistes.

b) Voilà comment il convient de parler du Diable, & de tous les Diables qui ont succédé aux Furies, & de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que Satan, Belzébut, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alecton & Mégère. Le sombre & fanatique Milton, de la secte des indépendans, détestable secrétaire en langue Latine du Parlement nommé le Croupion, & détestable apologiste de l'assassinat de Charles I, peut tant qu'il voudra célébrer l'enfer & peindre le Diable déguisé en cormorant & en crapaud; & faire tenir tous les Diables en pygmées dans une grande salle. Ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu faire quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

c) Bernard, auteur de l'Opéra de Castor & Pollux, & de quelques piéces fugitives, a fait un Art d'aimer comme Ovide; mais cet ouvrage n'est pas encor imprimé.

d) C'est l'âne de Silène qui est assez connu; on tient qu'il servit de trompette.

e) L'âne d'Apulée ne parla point; il ne put jamais prononcer que *oh* & *non*, mais il eut une bonne fortune avec une Dame, comme on peut le voir dans l'Apuleïus en deux volumes in 4°. *cum notis ad usum Delphini.* Au reste on attribua de tout tems les mêmes sentimens aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'Iliade & dans l'Odyssée; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, & dans Esope, &c.

f) Les hérétiques doivent savoir que le Diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

g) St. Roch qui guérit de la peste est toûjours peint avec un chien, & St. Antoine est toûjours suivi d'un cochon.

h) Léda ayant donné ses faveurs à son cigne, accoucha de deux œufs.

i) Pasiphaé amoureuse d'un Taureau, en eut le Minotaure. Phillire eut d'un Cheval le Centaure Chiron Précepteur d'Achille: ce ne fut point Neptune, mais Saturne qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.

CHANT VINGT ET UNIEME.

Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du Diable. Rendez-vous donné par la Présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par Frère Lourdis. Belle conduite de la discrette Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand Roi Charles VII.

MOn cher lecteur sait par expérience
Que ce beau Dieu, qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfans,
A deux carquois tout-à-fait différens:
L'un a des traits, dont la douce piquûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le tems, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part & brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé;
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe & fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidelle,
De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
  Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,
Vils écrivains qui du mensonge épris

Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son Grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu, a)
Vous insultez son sexe & sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infames,
Sachez qu'on doit plus de respect aux Dames;
Ne dites point que Jeanne a succombé:
Dans cette erreur nul savant n'est tombé;
Nul n'avança des faussetés pareilles;
Vous confondez & les faits & les tems,
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Respectez l'âne & ses faits éclatans;
Vous n'avez pas ses fortunés talens;
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle en cette occasion
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne;
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne;
C'est l'amour-propre & non pas l'autre amour.
Pour achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Arc le lustre intermissable,
Pour vous prouver qu'aux malices du Diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant.
C'était Dunois comme aucun ne l'ignore;
C'est le bâtard que son grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain désir de plaire;
Cette passade, innocente & légère,

Ne trahit point de fidèles amours.
C'eſt dans l'hiſtoire une choſe avérée
Que ce héros, ce ſuperbe Dunois
Était bleſſé d'une flèche dorée
Qu'amour tira de ſon premier carquois.
Il commanda toûjours à ſa tendreſſe;
Son cœur altier n'admit point de faibleſſe,
Il aimait trop & l'Etat & le Roi,
Leur intérêt fut ſa première loi.
O Jeanne! il ſait que ton beau pucelage
De la victoire eſt le précieux gage:
Il reſpectait Denis & tes appas.
Semblable au chien courageux & fidèle,
Qui réſiſtant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix & ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleſte
Avait parlé de ſa flamme funeſte,
Dunois voulut en parler à ſon tour.
Il eſt de s tems où le ſage s'oublie.
C'était ſans doute une grande folie
Que d'immoler ſa patrie à l'amour.
C'était tout perdre; & Jeanne encor honteuſe
D'avoir d'un âne écouté les propos,
Réſiſtait mal à ceux de ſon héros.
L'amour preſſait ſon ame vertueuſe:
C'en était fait, lorſque ſon doux patron
Du haut du Ciel détacha un rayon.
Ce rayon d'or, ſa gloire & ſa monture,
Qui tranſporta ſa béate figure
Quand il chercha par ſes ſoins vigilans
Un pucelage aux remparts d'Orléans.

Ce ſaint rayon frappant au ſein de Jeanne,
En écarta tout ſentiment profane.
Elle cria, Cher bâtard, arrêtez,
Il n'eſt pas tems, nos amours ſont comptez:
Ne gâtons rien à notre deſtinée;
C'eſt à vous ſeul que ma foi s'eſt donnée;
Je vous promets que vous aurez ma fleur.
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu ſous qui le Breton tremble,
Ait du pays chaſſé l'uſurpateur.
Sur des lauriers nous coucherons enſemble.
A ce propos le bâtard s'adoucit,
Il écouta l'oracle & ſe ſoumit.
Jeanne reçut ſon pur & doux hommage,
Modeſtement; & lui donna pour gage
Trente baiſers chaſtes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de ſa ſœur.
Dans leurs déſirs tous deux ils ſe continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denis les voit, Denis très ſatisfait,
De ſes projets preſſa le grand effet.
Le preux Talbot devait cette nuit même
Dans Orléans entrer par ſtratagême.
Exploit nouveau pour ſes Anglais hautains,
Tous gens ſenſés; mais plus hardis que fins.
O Dieu d'amour! ô faibleſſe! ô puiſſance!
Amour fatal tu fus prêt de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'oſait plus eſpérer,
Ce que Bedfort & ſon expérience,
Ce que Talbot & ſa rare vaillance

Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, & tu ris.
Si dans le cours de ſes vaſtes conquêtes
Il effleura de ſes flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq ſens de notre Préſidente.
Il la frappa de ſa main triomphante
Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale eſcalade,
L'aſſaut ſanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorſque Talbot & ſes fières cohortes
Avaient briſé les remparts & les portes,
Et que ſur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, & la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait d'un pas agile
Sur des mourans pénétré dans la ville,
Renverſant tout, criant à haute voix:
Anglais! entrez; bas les armes, Bourgeois!
Il reſſemblait au grand Dieu de la guerre,
Qui ſous ſes pas fait retentir la terre,
Quand la diſcorde, & Bellone, & le ſort
Arment ſon bras, miniſtre de la mort.
La Préſidente avait une ouverture
Dans ſon logis, auprès d'une maſure,
Et par ce trou contemplait ſon amant.
Ce caſque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé; ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ſes prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-Dieu.

La Préſidente en était toute en feu,
Hors de ſes ſens, de honte dépouillée.
Telle autrefois d'une loge grillée
Madame Audou *b*) dont l'amour prit le cœur,
Lorgnait *Baron* cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait ſa figure,
Son beau maintien, ſes geſtes, ſa parure,
Mêlait tout bas ſa voix à ſes accens,
Et recevait l'amour par tous les ſens.
Chez la Louvet vous ſavez que le Diable
Etait entré ſans ſe rendre importun;
Et que le Diable & l'amour, c'eſt tout un:
L'Arcange noir, de mal inſatiable,
Prit la cornette & les traits de Suzon,
Qui dès longtems ſervait dans la maiſon;
Fille entendue, active, néceſſaire,
Coëffant, friſant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant ſouvent deux rendez-vous,
L'un pour ſa Dame, & puis l'autre pour elle.
Satan caché ſous l'air de la donzelle
Tint ce diſcours à notre groſſe belle.
Vous connaiſſez mes talens & mon cœur,
Je veux ſervir votre innocente ardeur;
Votre intérêt d'aſſez près me concerne.
Mon grand couſin eſt de garde ce ſoir
En ſentinelle à certaine poterne;
Là ſans riſquer que votre honneur ſoit terne,
Le beau Talbot peut en ſecret vous voir.
Ecrivez-lui, mon grand couſin eſt ſage,
Il vous fera très bien votre meſſage.

La

La Présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'ame
La volupté, les désirs & la flamme.
On voyait bien que le Diable dictait.
Le grand Talbot habile, ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre.
Mais il jura que dans ce doux conflit,
Par les plaisirs il irait à la gloire ;
Et tout fut prêt, afin qu'au saut du lit
Il ne fit plus qu'un saut à la victoire.
Il vous souvient que le frère Lourdis
Fut envoyé par le grand Saint Denis,
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre & chantait son office,
Disait sa Messe, & même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait ;
Ne jugeant pas qu'un rustre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait fesser publiquement,
Pût traverser un général habile.
Le juste Ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complait souvent
A se moquer des plus grands personnages.
Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit venant du Paradis
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, & fut moins obscurcie ;
Il s'étonna de son discernement.
Las ! nous pensons, le bon Dieu sait comment !
Connaissons-nous quel ressort invisible

Rend la cervelle ou plus ou moins ſenſible?
Connaiſſons-nous quels atômes divers
Font l'eſprit juſte, ou l'eſprit de travers?
Dans quels recoins du tiſſu cellulaire
Sont les talens de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain chargé d'un froid poiſon
Forme un Terſite, un Zoïle, un Fréron!
Un Intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la cigue éclore;
La cauſe en eſt au doigt du Créateur;
Elle eſt cachée aux yeux de tout Docteur,
N'imitons pas leur babil inutile.
  Lourdis d'abord devint très curieux,
Utilement il employa ſes yeux.
Il vit marcher ſur le ſoir vers la ville
Des cuiſiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gélinotes, perdrix;
De gros flacons à panſe ciſelée
Rafraîchiſſaient dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Citeaux e) dans ſes caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en ſilence,
Lourdis alors fut rempli de ſcience,
Non de latin, mais de cet art heureux
De ſe conduire en ce monde ſcabreux.
Il fut doué d'une douce façonde,
Devint accort, attentif, aviſé;
Regardant tout du coin d'un œil ruſé,
Fin courtiſan, plein d'aſtuce profonde,
Le Moine, enfin, le plus Moine du monde.

Ainſi l'on voit en tout tems ſes pareils
De la cuiſine entrer dans les conſeils,
Brouillons en paix, intrigans dans la guerre,
Régnant d'abord chez le groſſier bourgeois,
Puis ſe gliſſant au cabinet des Rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits & tantôt inſolens,
Renards ou loups, ou ſinges, ou ſerpens:
Voilà pourquoi les Bretons mécréans,
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
  Notre Lourdis gagne un petit ſentier,
Qui par un bois mène au royal quartier;
En ſon eſprit roulant ce grand myſtère,
Il va trouver Bonifoux ſon confrère.
Don Bonifoux en ce même moment
Sur les deſtins rêvait profondément;
Il meſurait cette chaîne inviſible
Qui tient liés les deſtins & les tems,
Les petits faits, les grands événemens
Et l'autre monde, & le monde ſenſible.
Dans ſon eſprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cauſe & l'admire,
Il en ſuit l'ordre: il ſait qu'un rendez-vous,
Peut renverſer ou ſauver un Empire.
Le Confeſſeur ſe ſouvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lys d'or
En champ d'albâtre à la feſſe d'un Page;
D'un Page Anglais: ſurtout il enviſage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui ſurtout l'étonne davantage,
C'eſt le bon ſens, c'eſt l'eſprit de Lourdis.

Il connut bien qu'à la fin Saint Denis
De cette guerre aurait tout l'avantage.
Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie.
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le Roi. Puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le soir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Est attendu par la Louvet qui l'aime.
On peut, dit-il, user de stratagême:
Suivre Talbot, & le surprendre là,
Comme Samson le fut par Dalila.
Divine Agnès, proposez cette affaire,
Au grand roi Charle. Ah, mon révérend père;
Lui dit Agnès, pensez-vous que le Roi
Puisse toûjours être amoureux de moi?
Je n'en sais rien; je pense qu'il se damne,
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'absout. Ah! qu'ils sont fortunés
Ceux qui pour vous seront un jour damnés!
Agnès reprit, Moine, votre réponse
Est bien flatteuse, & de l'esprit annonce.
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit, auriez-vous par hazard
Chez les Anglais vu le jeune Monrose?
Le Moine noir l'entendit finement:
Oui, je l'ai vu, dit-il, il est charmant.
Agnès rougit, baisse les yeux, compose
Son beau visage; & prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close

Au cabinet de son cher Suzerain.
Lourdis y fit un discours plus qu'humain.
Le Roi Charlot qui ne le comprit guère,
Fit assembler son Conseil souverain,
Ses Aumôniers, & son Conseil de guerre.
Jeanne au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès d'une façon gentille
Discrettement travaillant à l'aiguille,
De tems en tems donnait de bons avis
Qui du Roi Charle étaient toûjours suivis.
On proposa de prendre avec adresse
Sur les remparts Talbot & sa maîtresse,
Tels dans les Cieux le Soleil & Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise: *d)*
On prépara cette grande entreprise
Qui demandait & la tête & la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche & pénible & savante,
Effort de l'art que dans l'histoire on vante.
Entre la ville & l'armée on passa,
Vers la poterne enfin on arriva.
Talbot goûtait avec sa Présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats
En vrai héros il ne ferait qu'un pas.
Six régimens devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encor & se mouvaient à peine.

L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle! ô pouvoir de Denis!
Jeanne & Dunois, & la brillante élite
Des Chevaliers qui marchaient à leur suite,
Bordaient déja sous les murs d'Orléans
Les longs fossés du camp des assiégeans.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le seul que Charle eût dans son écurie,
Jeanne avançait en tenant d'une main
De Débora l'estramaçon divin;
A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle avec dévotion,
Fit à Denis tout bas cette oraison:
» Toi qui daignas à ma faiblesse obscure
» Dans Dom Remi confier cette armure,
» Sois le soutien de ma fragilité,
» Pardonne-moi, si quelque vanité
» Flatta mes sens quand mon âne infidèle
» S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
» Mon cher patron, daigne te souvenir
» Que c'est par moi que tu voulus punir
« De ces Anglais les ardeurs enragées
» Qui polluaient des Nonnes affligées.
» Un plus grand cas se présente aujourd'hui.
» Je ne puis rien sans ton divin appui.
» Prête ta force au bras de ta servante.
» Il faut sauver la patrie expirante,
» Il faut venger les lys de Charle sept
» Avec l'honneur du Président Louvet:
» Conduis à fin cette avanture honnête,

» Ainsi le Ciel te conserve la tête!
  Du haut du Ciel Saint Denis l'entendit.
Et dans le camp son âne la sentit:
Il sentit Jeanne: & d'un battement d'aîle,
La tête haute il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
Je fus, dit-il, possédé du Démon;
Je m'en repens: il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent la grace elle accorda:
Fessa son âne, & lui recommanda
D'être à jamais plus discret & plus sage.
L'âne le jure: & rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.
  Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.
  Dans son croissant de la nuit la courière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi
Regarde en-haut d'où le coup est parti,
Il ne voit point la lance qui le tue;
La troupe fuit égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.
Charle se voit le plus heureux des Rois.

Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés
Tombant en foule & par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne excite la terreur :
Jeanne d'en-haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire ;
Dunois assomme : & le bon Charle tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.
Le beau Talbot tout enivré des charmes
De sa Louvet, & de plaisirs rendu
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes :
Il en triomphe ; il disait à part soi,
Voilà mes gens, Orléans est à moi.
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes.
Dans cet espoir Talbot encouragé
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un Ecuyer qui toûjours le suivait.
Grand confident & rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
Entrez, amis, saisissez votre proie,
Criait Talbot ; mais courte fut sa joie.
Au-lieu d'amis, Jeanne la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cent Français entrent par la poterne :

Talbot

Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : *Vive le Roi*,
A boire, à boire, avançons, marche à moi.
A moi Gascons, Picards, qu'on s'évertue,
Point de quartier; les voilà, tire, tue.

Talbot remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre.
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur;
Il est Anglais; l'Ecuyer le seconde:
Talbot & lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, & tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;
Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède aux Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne & Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux de manière engageante
Au Président rendre la Présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très bien.
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toûjours, ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.

Du haut des cieux Denis applaudissait,
Sur son cheval Saint George frémissait;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le Roi qu'on mit au rang des conquérans,
Avec Agnès soupa dans Orléans.

La même nuit, la fière & tendre Jeanne,
Ayant au Ciel renvoyé ſon bel âne,
De ſon ſerment accompliſſant les loix,
Tint ſa parole à ſon ami Dunois.
Lourdis mêlé dans la troupe fidelle,
Criait encor : *Anglais ! elle eſt Pucelle !*

F I N.

N O T E S.

a) L'Auteur du Teſtament du Cardinal Albéroni, & de quelques autres livres pareils, s'aviſa de faire imprimer la Pucelle avec des vers de ſa façon qui ſont rapportés dans notre préface. Ce malheureux était un capucin défroqué qui ſe réfugia à Lauſanne & en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

b) On ſent bien qu'ici le nom de Madame Audou, eſt ſubſtitué au nom d'une grande Dame de la Cour, qui en effet avait eu de la paſſion pour Baron le Comédien.

c) Il y a dans Citeaux & dans Clervaux une groſſe tonne, ſemblable à celle d'Heidelberg : c'eſt la plus belle relique du Couvent.

d) Aphrodiſe eſt le nom Grec de Vénus ; cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms Grecs ſont ſonores ! que cette écume eſt une belle allégorie ! Voyez Héſiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne ſoient ſouvent l'emblême de la vérité.

FRAGMENS

DE

Mr. DE V.**

FRAGMENS SUR QUELQUES RÉVOLUTIONS DANS L'INDE, ET SUR LA MORT DU COMTE DE LALLI.

ARTICLE PREMIER.

Tableau historique du commerce de l'Inde.

Impiger extremos curris, mercator ad Indos,
Per mare, pauperiem fugiens, per saxa, per ignes.

HOR. Epist. Lib. I.

DÈs que l'Inde fut un peu connue des barbares de l'Occident & du Nord, elle fut l'objet de leur cupidité ; & le fut encor davantage, quand ces barbares, devenus policés & industrieux, se firent de nouveaux besoins.

On sait assez qu'à peine on eut passé les mers qui entourent le midi & l'orient de l'Afrique, on combattit vingt peuples de l'Inde, dont auparavant on ignorait l'existence. Les Albuquerques & leurs successeurs ne purent parvenir à fournir du poivre & des toiles en Europe que par le carnage.

Nos peuples Européans ne découvrirent l'Amérique que pour la dévaster, & pour l'arroser de sang ; moyennant quoi ils eurent du cacao, de l'indigo, du sucre, dont les cannes furent transportées d'Europe dans les climats chauds de ce nouveau monde ; ils rapportèrent quelques autres denrées, & surtout le quinquina : mais ils y contractèrent une maladie aussi affreuse qu'elle est honteuse & universelle, & que cette écorce d'un arbre du Pérou ne guérissait pas.

A l'égard de l'or & de l'argent du Pérou & du Mexique, le public n'y gagne rien ; puisqu'il est absolument égal de se procurer les mêmes nécessités avec cent marcs, ou avec un marc. Il serait même très avantageux au genre humain d'avoir peu de métaux qui servent de gages d'é-

change; parce qu'alors le commerce est bien plus facile : cette vérité est démontrée en rigueur. Les premiers possesseurs des mines sont à la vérité réellement plus riches d'abord que les autres, ayant plus de gages d'échange dans leurs mains; mais les autres peuples aussi-tôt leur vendent leurs denrées à proportion : en très peu de tems l'égalité s'établit, & enfin le peuple le plus industrieux devient en effet le plus riche.

Personne n'ignore quel vaste & malheureux empire les rois d'Espagne acquirent aux deux extrémités du monde, sans sortir de leur palais, combien l'Espagne fit passer d'or, d'argent, de marchandises précieuses en Europe, sans en devenir plus opulente; & à quel point elle étendit sa domination en se dépeuplant.

L'histoire des grands établissemens hollandais dans l'Inde est connue, de même que celle des colonies anglaises qui s'étendent aujourd'hui de la Jamaïque à la baie d'Hudson; c'est-à-dire, depuis le voisinage du tropique jusqu'à celui du pôle.

Les Français, qui sont venus tard au partage des deux mondes, ont perdu à la guerre de 1756 & à la paix tout ce qu'ils avaient acquis dans la terre-ferme de l'Amérique septentrionale, où ils possédaient environ quinze cent lieues en longueur, & environ sept à huit cent en largeur. Cet immense & misérable pays était très à charge à l'état, & sa perte a été encor plus funeste.

Presque tous ces vastes domaines, ces établissemens dispendieux, toutes ces guerres entreprises pour les maintenir, ont été le fruit de la mollesse de nos villes & de l'avidité des marchands, encor plus que de l'ambition des souverains.

C'est pour fournir aux tables des bourgeois de Paris, de Londres & des autres grandes villes, plus d'épiceries qu'on n'en consommait autrefois aux tables des princes : c'est pour charger des simples citoyennes de plus de diamans que les reines n'en portaient à leur sacre : c'est pour infecter continuellement ses narines d'une poudre dégoûtante, pour s'abreuver, par fantaisie, de certaines liqueurs inutiles, inconnues à nos pères, qu'il s'est fait un commerce immense toûjours désavantageux aux trois quarts de l'Europe; & c'est pour soutenir ce commerce que les puissances se sont fait des guerres, dans lesquelles le premier coup de canon tiré dans nos climats met le feu à toutes les batteries en Amérique & au fond de l'Asie. On s'est toûjours plaint des impôts, & souvent avec la plus juste raison; mais nous n'avons jamais réfléchi que le plus grand & le plus rude des impôts est celui que nous imposons sur nous-mêmes par nos nouvelles délicatesses qui sont devenues des besoins, & qui sont en effet un luxe ruineux, quoi qu'on ne leur ait point donné le nom de luxe.

Il est très vrai que depuis *Vasco de Gama*, qui doubla le premier la pointe de la terre des Hottentots, ce sont des marchands qui ont changé la face du monde.

Les Japonois, ayant éprouvé l'inquiétude turbulente & avide de quel-

ques-unes de nos nations Européanes, ont été assez heureux & assez puissans pour leur fermer tous leurs ports, & pour n'admettre chaque année qu'un seul vaisseau d'un petit peuple, qu'ils traitent avec une rigueur & un mépris *a*) que ce petit peuple seul est capable de supporter, quoiqu'il soit très puissant dans l'Inde orientale.

Les habitans de la vaste presqu'île de l'Inde n'ont eu ni ce pouvoir, ni le bonheur de se mettre, comme les Japonois, à l'abri des invasions étrangères. Leurs provinces maritimes sont, depuis plus de deux cent ans, le théâtre de nos guerres.

Les successeurs des Bracmanes, de ces inventeurs de tant d'arts, de ces amateurs & de ces arbitres de la paix, sont devenus nos facteurs, nos négociateurs mercénaires. Nous avons désolé leur pays, nous l'avons engraissé de notre sang. Nous avons montré combien nous les surpassons en courage & en méchanceté, & combien nous leurs sommes inférieurs en sagesse. Nos nations d'Europe se sont détruites réciproquement dans cette même terre où nous n'allons chercher que de l'argent, & où les premiers Grecs ne voyageaient que pour s'instruire.

La compagnie des Indes hollandaise faisait déjà des progrès rapides, & celle d'Angleterre se formait, lorsqu'en 1604 le grand *Henri* accorda, malgré l'avis du duc de *Sulli*, le privilége exclusif du commerce dans les Indes à une compagnie de marchands plus intéressés que riches, & nullement capables de se soutenir par eux-mêmes. On ne leur donna qu'une lettre-patente, & ils restèrent dans l'inaction.

Le cardinal de *Richelieu* créa en 1642 une espèce de compagnie des Indes; mais elle fut ruinée en peu d'années. Ces tentatives semblèrent annoncer que le génie français n'était pas aussi propre à ces entreprises que le génie attentif & économe des Hollandais, & que l'esprit hardi, entreprenant & opiniâtre des Anglais.

Etablissement d'une compagnie des Indes en France.

Louis XIV, qui allait à la gloire & à l'avantage de sa nation par toutes les routes, fonda en 1664, par les soins de l'immortel *Colbert*, une compagnie des Indes puissante: il lui accorda les priviléges les plus utiles, & l'aida de quatre millions tirés de son épargne, lesquels en feraient environ huit d'aujourd'hui. Mais, d'année en année le capital & le crédit de la compagnie dépérirent. La mort de *Colbert* détruisit presque tout. La ville de Pondichéri, sur la côte de Coromandel, fut prise par les Hollandais en 1693. Une colonie, établie à Madagascar, fut entiérement ruinée.

Ce qui avait été la principale cause du dépérissement total de ce commerce, avant la perte même de Pondichéri, était, à ce qu'on a cru, l'avidité de quelques administrateurs dans l'Inde, leurs jalousies continuelles, l'intérêt particulier qui s'oppose toûjours au bien général, & la vanité qui préfère comme on disait autrefois, le paraître à l'être; défaut qu'on a souvent reproché à la nation.

a) Il est très vrai que dans le commencement de la révolution de 1638, on obligea les Hollandais comme les autres à marcher sur le crucifix.



Nous avons vu de nos yeux, en 1719, par quel étonnant prestige cette compagnie renaquit de ses cendres. Le systême chimérique de *Lass*, qui bouleversa toutes les fortunes, & qui exposait la France aux plus grands malheurs, ranima pourtant l'esprit de commerce. On rebâtit l'édifice de la compagnie des Indes avec les décombres de ce systême. Elle parut d'abord aussi florissante que celle de Batavia; mais elle ne le fut effectivement qu'en grands préparatifs, en magasins, en fortifications, en dépenses d'appareil, soit à Pondichéri, soit dans la ville & dans le port de l'Orient en Bretagne, que le ministère de France lui concéda, & qui correspondait avec sa capitale de l'Inde. Elle eut une apparence imposante; mais de profit réel, produit par le commerce, elle n'en fit jamais. Elle ne donna, pendant soixante ans, pas un seul dividende du débit de ses marchandises. Elle ne paya ni les actionnaires, ni aucune de ses dettes, en France, que de neuf millions que le roi lui accordait par année sur la ferme du tabac: de sorte qu'en effet ce fut toujours le roi qui paya pour elle.

Il y eut quelques officiers militaires de cette compagnie, quelques facteurs industrieux qui acquirent des richesses dans l'Inde: mais la compagnie se ruinait avec éclat, pendant que ces particuliers accumulaient quelques trésors. Il n'est guères dans la nature humaine de s'expatrier, de se transporter chez un peuple dont les mœurs contredisent en tout les nôtres, dont il est très difficile d'apprendre la langue, & impossible de la bien parler, d'exposer sa santé dans un climat pour lequel on n'est point né; enfin de servir la fortune des marchands de la capitale, sans avoir une forte envie de faire la sienne. Telle a été la source de plusieurs désastres.

ARTICLE SECOND.

Commencement des premiers troubles de l'Inde, & des animosités entre les compagnies française & anglaise.

LE commerce, ce premier lien des hommes, étant devenu un objet de guerre, & un principe de dévastation, les premiers mandataires des compagnies anglaise & française, salariés par leurs commettans sous le nom de gouverneurs, furent bientôt des espèces de généraux d'armée: on les aurait pris dans l'Inde pour des princes; ils faisaient la guerre & la paix tantôt entr'eux, tantôt avec les souverains de ces contrées.

Gouvernement du Mogol.

Quiconque est un peu instruit sait que le gouvernement du Mogol est, depuis *Gengis-Kan* & probablement longtems auparavant, un gouvernement féodal, tel à-peu-près que celui d'Allemagne, tel qu'il fut établi longtems chez les Lombards, chez les Espagnols, & en Angleterre même comme en France, & dans presque tous les états de l'Europe: c'est l'ancienne administration de tous les conquérans Scythes & Tartares, qui ont vomi leurs inondations sur la terre. On ne conçoit pas comment l'auteur de l'*Esprit des loix*

loix a pu dire *que la féodalité est un événement arrivé une fois dans le monde, & qui n'arrivera peut-être jamais.* La féodalité n'est point un événement : c'est une forme très ancienne, qui subsiste dans les trois quarts de notre hémisphère avec des administrations différentes. Le grand-mogol est semblable à l'empereur d'Allemagne. Les souba sont les princes de l'empire, devenus souverains chacun dans ses provinces. Les nabab sont des possesseurs de grands arrière-fiefs. Ces souba & ces nabab sont d'origine tartare & de la religion musulmane. Les raïa, qui jouissent aussi de grands fiefs, sont pour la plûpart d'origine indienne, & de l'ancienne religion des brames. Ces raïa possèdent des provinces moins considérables, & ont bien moins de pouvoir que les nabab & les souba. C'est ce que nous confirment tous les mémoires venus de l'Inde.

Ces princes cherchaient à se détruire les uns les autres, & tout était en combustion dans ces pays, depuis l'année 1739 de notre ère, année mémorable dans laquelle le sha-nadir, ayant d'abord protégé l'empereur de Perse son maître, & lui ayant ensuite arraché les yeux, vint ravager le nord de l'Inde, & se saisir de la personne même du grand-mogol. Nous parlerons en son lieu de cette grande révolution. Alors ce fut à qui se jetterait sur les provinces de ce vaste empire, qui se démembraient d'elles-mêmes. Tous ces vice-rois, souba, nabab, se disputaient ces ruines ; & ces princes si fiers, qui dédaignaient auparavant d'admettre les négocians Français en leur présence, eurent recours à eux. Les compagnies des Indes française & anglaise, ou plutôt leurs agens, furent tour-à-tour les alliés & les ennemis de ces princes. Les Français eurent d'abord de brillans avantages sous le gouverneur *Duplcix ;* mais bientôt après les Anglais en eurent de plus solides. Les Français ne purent affermir leur prospérité ; & les Anglais ont abusé enfin de la leur. Voici le précis de ces événemens.

ARTICLE TROISIÉME.

Sommaire des actions de LA BOURDONNAYE *& de* DUPLEIX.

DAns la guerre de 1741 pour la succession de la maison d'Autriche, guerre semblable en quelque sorte à celle de 1701 pour la succession d'Espagne, les Anglais prirent bientôt le parti de *Marie-Thérèse* reine de Hongrie, depuis impératrice. Dès que la rupture entre la France & l'Angleterre éclata, il falut se battre dans l'Amérique & dans l'Inde, selon l'usage.

Paris & Londres sont rivaux en Europe : Madrass & Pondicheri le sont encor plus dans l'Asie ; parce que ces deux villes marchandes sont plus voisines, situées toutes deux dans la même province, nommée Arcat ou Arcatte, à quatre-vingt mille pas géométriques l'une de l'autre, faisant

toutes deux le même commerce, divisées par la religion, par la jalousie, par l'intérêt & par une antipathie naturelle. Cette cangrène, apportée d'Europe, s'augmente & se fortifie sur les côtes de l'Inde.

Nos Européens, qui vont mutuellement se détruire dans ces climats, ne le font jamais qu'avec de petits moyens. Leurs armées sont rarement de quinze cent hommes effectifs venus de France ou d'Angleterre; le reste est composé d'Indiens qu'on appelle *Cépois* ou *Cypais;* & de noirs, anciens habitans des îles, transplantés depuis un tems immémorial dans le continent, ou achetés depuis peu dans l'Afrique. Ce peu de ressources donne souvent plus d'essor au génie. Des hommes entreprenans, qui auraient langui inconnus dans leur patrie, se placent & s'élèvent d'eux-mêmes dans ces pays lointains, où l'industrie est rare & nécessaire. Un de ces génies audacieux fut *Mahé de la Bourdonnaye*, natif de St. Malo, le *Duguétrouin* de son tems, supérieur à *Duguétrouin* par l'intelligence, & égal en courage. Il avait été utile à la compagnie des Indes dans plus d'un voyage, & encor plus à lui-même. Un des directeurs lui demandant comment il avait bien mieux fait ses affaires que celles de sa compagnie? c'est, répondit-il, parce que j'ai suivi vos instructions dans tout ce qui vous regarde, & que je n'ai écouté que les miennes dans mes intérêts. Ayant été nommé gouverneur de l'île de Bourbon par le roi avec un plein pouvoir, quoiqu'au nom de la compagnie, il arma des vaisseaux à ses frais, forma des matelots, leva des soldats, les di ciplina, fit un commerce avantageux à main armée: il créa en un mot l'île de Bourbon. Il fit plus; il dispersa une escadre anglaise dans la mer de l'Inde; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui, & ce qu'on n'a pas vu depuis. Enfin il assiégea Madrass, & força cette ville importante à capituler.

La Bourdonnaye prend Madrass en Sept. 1746.

Les ordres précis du ministere français étaient de ne garder aucune conquête en terre-ferme. Il obéit. Il permit aux vaincus de racheter leur ville pour environ neuf millions de France, & servit ainsi le roi son maître & la compagnie. Rien ne fut jamais dans ces contrées ni plus utile, ni plus glorieux. On doit ajouter, pour l'honneur de *la Bourdonnaye*, que, dans cette expédition, il se conduisit envers les vaincus avec une politesse, une douceur, une magnanimité dont les Anglais firent l'éloge. Ils estimèrent & ils aimèrent leur vainqueur. Nous ne parlons que d'après des Anglais revenus de Madrass, qui n'avaient nul intérêt de nous déguiser la vérité. Quand les étrangers estiment un ennemi, il semble qu'ils avertissent ses compatriotes de lui rendre justice.

Le gouverneur de Pondicheri, *Dupleix,* réprouva cette capitulation; il osa la faire casser par une délibération du conseil de Pondicheri, & garda Madrass, malgré la foi des traités & les loix de toutes les nations. Il accusa *la Bourdonnaye* d'infidélité: il le peignit à la cour de France & aux directeurs de la compagnie comme un prévaricateur qui avait exigé une rançon trop faible, & reçu de trop grands présens. Des directeurs, des actionnaires joignirent leurs plaintes à ces accusations. Les hommes en général ressemblent aux chiens qui hurlent, quand ils entendent de loin d'autres chiens hurler.

Enfin les cris de Pondicheri ayant animé le ministère de Versailles, le vainqueur de Madrass, le seul qui avait soutenu l'honneur du pavillon français, fut enfermé à la Bastille par lettre de cachet. Il languit dans cette prison pendant trois ans & demi, sans pouvoir jouir de la consolation de voir sa famille. Au bout de ce tems les commissaires du conseil qu'on lui donna pour juges, furent forcés par l'évidence de la vérité, & par le respect pour ses grandes actions, de le déclarer innocent. Mr. *Bertin*, l'un de ses juges, depuis ministre d'état, fut principalement celui dont l'équité lui sauva la vie. Quelques ennemis que sa fortune, ses exploits & son merite lui suscitaient encore, voulaient sa mort. Ils furent bientôt satisfaits; il mourut au sortir de sa prison d'une maladie cruelle que cette prison lui avait causée. Ce fut la récompense du service mémorable rendu à sa patrie.

Enfermé à la Bastille pour récompense.

Déclaré innocent.

Le gouverneur *Dupleix* s'excusa dans ses mémoires sur des ordres secrets du ministère. Mais il n'avait pu recevoir à six mille lieues des ordres concernant une conquête qu'on venait de faire, & que le ministère de France n'avait jamais pu prévoir. Si ces ordres funestes avaient été donnés par prévoyance, ils étaient formellement contradictoires avec ceux que *la Bourdonnaye* avait apportés. Le ministère aurait eu à se reprocher non-seulement la perte de neuf millions dont on priva la France en violant la capitulation, mais surtout le cruel traitement dont il paya le génie, la valeur & la magnanimité de *la Bourdonnaye*.

Mr. *Dupleix* répara depuis sa faute affreuse & ce malheur public, en défendant Pondicheri pendant quarante-deux jours de tranchée ouverte, contre deux amiraux Anglais soutenus des troupes d'un nabab du pays. Il servit de général, d'ingénieur, d'artilleur, de munitionnaire; ses soins, son activité, son industrie & la valeur éclairée de Mr. de *Bussi*, officier distingué, sauvèrent la ville pour cette fois. Mr. de *Bussi* servait alors dans la troupe de la compagnie qu'on nommait le bataillon de l'Inde. Il était venu de Paris chercher sur le rivage de Coromandel la gloire & la fortune. Il y trouva l'une & l'autre. La cour de France récompensa *Dupleix* en le décorant du grand cordon rouge, & du titre de Marquis.

Dupleix sauve Pondicheri en 1748.

La faction française & l'anglaise, l'une ayant conservé la capitale de son commerce, l'autre ayant perdu la sienne, s'attachaient plus que jamais à ces nabab, à ces souba dont nous avons parlé. Nous avons dit que l'empire était devenu une anarchie. Ces princes étant toujours en guerre les uns contre les autres, se partageaint entre les Français & les Anglais; ce fut une suite de guerres civiles dans la presqu'île.

Nous n'entrerons point ici dans les détails de leurs entreprises; assez d'autres ont écrit les querelles, les perfidies des *Nazerzingues*, des *Monzaferzing*, leurs intrigues, leurs combats, leurs assassinats. On a les journaux des siéges de vingt places inconnues en Europe, mal fortifiées, mal attaquées & mal défendues; ce n'est pas là notre objet. Mais nous ne pouvons passer sous silence l'action d'un officier Français nommé de *La Touche*, qui avec trois cent soldats seulement, pénétra la nuit dans le camp d'un des plus grands princes de ces contrées, lui tua douze cent hommes sans perdre plus

Action unique d'un officier nommé La Touche.

de trois soldats, & dispersa par ce succès inouï une armée de près de soixante mille Indiens, renforcés de quelques troupes Anglaises. Un tel événement fait voir que les habitans de l'Inde ne sont guères plus difficiles à vaincre que l'étaient ceux du Mexique & du Pérou. Il nous montre combien la conquête de ce pays fut facile aux Tartares, & à ceux qui l'avaient subjugué auparavant.

Les mœurs, les usages antiques se sont conservés dans ces contrées ainsi que les habillemens, tout y est contraire de nous; la nature & l'art n'y sont point les mêmes. Parmi nous, après une grande bataille, les soldats vainqueurs n'ont pas un denier d'augmentation de paye. Dans l'Inde, après un petit combat, les nabab donnoient des millions aux troupes d'Europe qui avaient pris leur parti. *Chandazaëb*, l'un des princes protégés par Mr. *Dupleix*, fit présent aux troupes d'environ deux cent mille francs, & d'une terre de neuf à dix mille livres de rente à leur commandant le comte d'*Auteuil*. Le souba *Mouzaferzingue* en une autre occasion fit distribuer douze cent cinquante mille livres à la petite armée Française, & en donna autant à la compagnie. Mr. *Dupleix* eut encor pension de cent mille roupies, deux cent quarante mille livres de France, dont il ne jouït pas longtems: un ouvrier gagne trois sous par jour dans l'Inde: un grand a de quoi faire ces profusions.

1748.

Dupleix vice-roi dans l'Inde en 1749.

Enfin, le vice-gérent d'une compagnie marchande reçut du grand-mogol une patente de nabab. Les Anglais lui ont soutenu que cette patente était supposée, que c'était une fraude de la vanité pour en imposer aux nations de l'Europe dans l'Inde. Si le gouverneur Français avait usé d'un tel artifice, il lui était commun avec plus d'un nabab & d'un souba. On achetait à la cour de Déli de ces faux diplômes, qu'on recevait ensuite en cérémonie par un homme aposté soi-disant commissaire de l'empereur. Mais soit que le souba *Mouzaferzingue* & le nabab *Chandazaëb* protecteurs & protégés de la compagnie française eussent en effet obtenu pour le gouverneur de Pondicheri ce diplôme impérial, soit qu'il fût supposé, il en jouissait hautement. Voilà un agent d'une société marchande devenu souverain, ayant des souverains à ses ordres. Nous savons que souvent des Indiens le traitèrent de roi, & sa femme de reine. Mr. de *Bussi* qui s'était signalé à la défense de Pondicheri, avait une dignité qui ne se peut mieux exprimer que par le titre de général de la cavalerie du grand-mogol. Il faisait la guerre & la paix avec les Marates, peuple guerrier que nous ferons connaître, qui vendait ses services tantôt aux Anglais, tantôt aux Français. Il affermissait sur leurs trônes des princes que Mr. *Dupleix* avait créés.

La reconnoissance fut proportionnée aux services. Les richesses ainsi que les honneurs en furent la récompense. Les plus grands seigneurs en Europe n'ont ni autant de pouvoir, ni autant de splendeur; mais cette fortune & cet éclat passèrent en peu de tems. Les Anglais & leurs alliés battirent les troupes Françaises en plus d'une occasion. Les sommes immenses données aux soldats par les souba & les nabab étaient en partie dissipées par les débauches, & en partie perdues dans les combats; la caisse, les munitions, les provisions de Pondicheri épuisées.

La petite armée qui restait à la France, était commandée par le major *Lass*, neveu de ce fameux *Lass*, qui avait fait tant de mal au royaume, mais à qui l'on devait la compagnie des Indes. Ce jeune Ecossais combattit contre les Anglais en brave homme ; mais privé de secours & de vivres, son courage était inutile. Il mena le nabab *Chandazaëb* dans une île formée par des rivières, nommée Cheringam, appartenante aux Brames. Il est peut-être utile d'observer ici que les Brames sont les souverains de cette île. Nous avons beaucoup de pareils exemples en Europe. On pouroit même assurer qu'il y en a eu dans toute la terre. Les Bracmanes furent autrefois, dit-on, les premiers souverains de l'Inde. Les Brames leurs successeurs ont conservé de bien faibles restes de leur ancienne puissance. Quoi qu'il en soit, la petite armée Française, commandée par un Ecossais, logée dans un monastère indien, n'avait ni vivres, ni argent pour en acheter. Mr. *Lass* nous a conservé la lettre par laquelle M. *Dupleix* lui ordonnait de prendre de force tout ce qui lui conviendrait dans le couvent des Brames. Il ne restait que deux ornemens réputés sacrés ; c'étaient deux chevaux sculptés, couverts de lames d'argent : on les prit, on les vendit, & les Brames ne murmurèrent pas ; ils ne firent aucune représentation. Mais le produit de cette vente ne put empêcher la troupe Française de se rendre prisonnière de guerre aux Anglais. Ils se saisirent de ce nabab *Chandazaëb* pour qui le major *Lass* combattait, & le nabab Anglais compétiteur de *Chandazaëb* lui fit trancher la tête. Mr. *Dupleix* accusa de cette barbarie le colonel Anglais *Laurence* qui s'en défendit comme d'une imposture criante. *Ses malheurs.*

Pour le major *Lass* relâché sur sa parole, & revenu à Pondicheri, le gouverneur le mit en prison, parce qu'il avait été aussi malheureux que brave. Il osa même lui faire un procès criminel qu'il n'osa pas achever. 1752.

Pondicheri restait dans la disette, dans l'abattement & dans la crainte, tandis qu'on envoyait en France des médailles d'or frappées en l'honneur & au nom de son gouverneur. Il fut rappellé en 1753, partit en 1754, & vint à Paris désespéré. Il intenta un procès contre la compagnie. Il lui redemandait des millions qu'elle lui contestait, & qu'elle n'aurait pu payer si elle en avait été débitrice. Nous avons de lui un mémoire dans lequel il exhalait son dépit contre son successeur *Godeheu* l'un des directeurs de la compagnie. Mr. *Godeheu* lui répondit non sans aigreur. Les factums de ces deux négocians titrés sont plus volumineux que l'histoire d'*Alexandre*. Ces détails fastidieux de la faiblesse humaine sont feuilletés pendant quelques jours par ceux qui s'y intéressent, & sont oubliés bientôt pour de nouvelles querelles à leur tour effacées par d'autres. Enfin *Dupleix* mourut du chagrin que lui causèrent sa grandeur & sa chûte, & surtout la nécessité douloureuse de solliciter des juges, après avoir régné. Ainsi les deux grands rivaux, qui s'étaient signalés dans l'Inde, *La Bourdonnaye* & *Dupleix*, périrent l'un & l'autre à Paris par une mort triste & prématurée.

Ceux qui étoient, par leurs lumières, en droit de décider de leur mérite, disaient, que *La Bourdonnaye* avait les qualités d'un marin & d'un guerrier ; & *Dupleix* celles d'un prince entreprenant & politique. C'est

ainsi qu'en parle un auteur Anglais qui a écrit les guerres des deux compagnies jusqu'en 1755.

Mr. *Godeheu* était un négociant sage & pacifique, autant que son prédécesseur avait été audacieux dans ses projets, & brillant dans son administration. Le premier n'avait pensé qu'à s'agrandir par la guerre. Le second avait ordre de se maintenir par la paix; & de revenir rendre compte de sa gestion à la cour lorsqu'un troisiéme gouverneur serait établi à Pondicheri.

Il faloit surtout ramener les esprits des Indiens irrités par les cruautés exercées sur quelques-uns de leurs compatriotes dépendans de la compagnie. Un Malabare, nommé *Naina*, banquier de *la Bourdonnaye*, avait été jetté dans un cachot, pour n'avoir pas déposé contre lui. Un autre se plaignait des exactions qu'il avait éprouvées Les enfans d'un autre Indien, nommé *Mondamia*, régisseur d'un canton voisin, ne cessèrent de demander justice de la mort de leur père qu'on avait fait expirer dans les tortures, pour tirer de lui de l'argent. Mille plaintes de cette nature, rendaient le nom Français odieux. Le nouveau gouverneur traita les Indiens avec humanité, & ménagea un accommodement avec les Anglais. Lui & Mr. *Saunders* alors gouverneur de Madrass établirent une trêve en 1755, & firent une paix conditionnelle. Le premier article était que l'un & l'autre comptoir renonceraient aux dignités indiennes; les autres articles portaient des réglemens pour un commerce pacifique.

Paix entre les Français & les Anglais.

La trêve ne fut pas exactement observée. Il y a toûjours des subalternes qui veulent tout brouiller pour se rendre nécessaires. D'ailleurs on prévoyait dès le commencement de 1756 une nouvelle guerre en Europe. il falait s'y préparer. On a prétendu que, dans cet intervalle, l'avidité de quelques particuliers glanait dans le champ du public, devenu stérile pour la compagnie; & que la colonie de Pondicheri ressemblait à un mourant dont on pille les meubles avant qu'il soit expiré.

ARTICLE QUATRIÈME.

Envoi du comte de LALLI *dans l'Inde. Quel était ce général? Quels étaient ses services avant cette expédition?*

POur arrêter ces abus, & pour prévenir les entreprises des Anglais encor plus à craindre, le roi de France envoya dans l'Inde de l'argent & des troupes. La France & l'Angleterre recommençaient alors cette guerre de 1756, dont le prétexte était un ancien traité de paix fort mal fait. Les ministres avaient oublié dans ce traité de spécifier les limites de l'Acadie, misérable pays glacé vers le Canada. Puisqu'on se battait dans ces déserts septentrionaux de l'Amérique, il falait bien s'aller égorger aussi dans la Zone-torride en Asie. Le ministère de France nomma

pour cette entreprise le comte *Lalli*. C'était un gentilhomme Irlandais dont les ancêtres suivirent en France la fortune des *Stuart*, maison la plus malheureuse de toutes celles qui ont porté une conronne. Cet officier était un des braves & des plus attachés que le roi de France eût à son service. Il fit des actions de valeur dont ce monarque fut témoin à la bataille de Fontenoi. Il fut qu'il portait une haine irréconciliable aux Anglais; qu'il avait dit aux soldats de son régiment: Marchez contre les ennemis de la France & les vôtres; ne tirez que quand vous aurez la pointe de vos bayonnettes sur leur ventre; qu'il en avait blessé plusieurs de sa main, & que malgré cette haine il les avait tous secourus après l'action. Tant de courage & de générosité touchèrent le roi; il le fit brigadier sur le champ de bataille: *Lalli* était déjà colonel d'un régiment de son nom.

Dans le tems même où *Louis XV* rassurait sa nation par cette victoire de Fontenoi, *Charles-Edouard*, petit-fils de *Jacques II*, tentait une entreprise inouïe qu'il avait cachée à *Louis XV* lui-même. Il traversait le canal de St. George avec sept officiers seulement pour tout secours, quelques armes, & deux mille louis d'or empruntés, dans le dessein d'aller soulever l'Ecosse en sa faveur par sa seule présence, & de faire une nouvelle révolution dans la Grande-Bretagne. Il aborda au continent de l'Ecosse le 15 Juin 1745, environ un mois après la bataille de Fontenoi. Cette entreprise qui finit si malheureusement, commença par des victoires inespérées. Le comte de *Lalli* fut le premier qui imagina de faire envoyer une armée de dix mille Français à son secours. Il communiqua son idée au marquis d'*Argenson* ministre des affaires étrangères, qui la saisit avidement. Le comte d'*Argenson* frère du marquis & ministre de la guerre, la combattit, mais bientôt y consentit. Le duc de *Richelieu* fut nommé général de l'armée qui devait débarquer en Angleterre au commencement de l'année 1746. Les glaces retardèrent l'envoi des munitions & des canons qu'on transportait par les canaux de la Flandre-Française. L'entreprise échoua, mais le zèle de *Lalli* réussit beaucoup auprès du ministère; & son audace le fit juger capable d'exécuter de grandes entreprises. Celui qui écrit ces mémoires en parle en connaissance de cause; il travailla avec lui pendant un mois par ordre du ministre; il lui trouva un courage d'esprit opiniâtre, accompagné d'une douceur de mœurs que ses malheurs altérèrent depuis, & changèrent en une violence funeste.

Le comte de *Lalli* était décoré du grand cordon de St. Louis, & lieutenant-général des armées quand on l'envoya dans l'Inde. Les retardemens qu'on éprouve toûjours dans les plus petites entreprises comme dans les grandes, ne permirent pas que l'escadre du comte d'*Aché*, qui devait porter le général & les secours à Pondicheri, mît à la voile du port de Brest avant le 20 Février 1757.

Au-lieu de trois millions que Mr. de *Seckelles* contrôleur-général des finances avait promis, Mr. de *Moras* son successeur n'en put donner que deux, & c'était beaucoup dans la crise où était alors la France.

De trois mille hommes qui devaient s'embarquer avec lui, on fut obligé d'en retrancher plus de mille; & le comte d'*Aché* n'eut dans son escadre que deux vaisseaux de guerre au lieu de trois, avec quelques vaisseaux de la compagnie des Indes.

Tandis que les deux généraux *Lalli* & d'*Aché* voguent vers le lieu de leur destination, il est nécessaire de faire connaître aux lecteurs qui veulent s'instruire, l'état de l'Inde dans cette conjoncture, & quelles étaient les possessions des nations d'Europe dans ces contrées.

ARTICLE CINQUIÉME.

Etat de l'Inde lorsque le général LALLI *y fut envoyé.*

CE vaste pays au-deçà & au-delà du Gange, contient quarante degrés en latitude des îles Moluques aux limites de Cachemire & de la grande Boukarie, & quatre-vingt dix degrés en longitude, des confins du Sablestan à ceux de la Chine: ce qui compose des états dont l'étendue entière surpasse dix fois celle de la France, & trente fois celle de l'Angleterre proprement dite. Mais cette Angleterre qui domine aujourd'hui dans tout le Bengale, qui étend ses possessions en Amérique du quinziéme degré jusques par-delà le cercle polaire, qui a produit *Locke* & *Newton*, & enfin, qui a conservé les avantages de la liberté avec ceux de la royauté, est, malgré tous ses abus, aussi supérieure aux peuples de l'Inde que la Grèce fut supérieure à la Perse du tems de *Miltiade*, d'*Aristide* & d'*Alexandre*. La partie sur laquelle le grand-mogol règne, ou plutôt semble régner, est sans contredit la plus grande, la plus peuplée, la plus fertile & la plus riche. C'est dans la presqu'île au-deçà du Gange que les Français & les Anglais se disputaient des épices, des mousselines, des toiles peintes, des parfums, des diamans, des perles, & qu'ils avaient osé faire la guerre aux souverains.

Ces souverains, qui sont, comme nous l'avons déjà dit, les souba, premiers seigneurs féodaux de l'empire, n'ont joui d'une autorité indépendante qu'à la mort d'*Aurengzeb* appellé le grand, qui fut en effet le plus grand tyran de tous les princes de son tems, empoisonneur de son père, assassin de ses frères, & pour comble d'horreur dévot ou hypocrite, ou persuadé comme tant de pervers de tous les tems & de tous les lieux, qu'on peut commettre impunément les plus grands crimes en les expiant par les plus légères démonstrations de pénitence & d'austérité.

Les provinces où règnent ces souba, & où les nabab règnent sous eux dans leurs grands districts, se gouvernent très différemment des provinces septentrionales plus voisines de Déli, d'Agra, & de Lahor, résidences des empereurs.

Nous avouons à regret qu'en voulant connaître la véritable histoire de

cette

cette nation, son gouvernement, sa religion & ses mœurs, nous n'avons trouvé aucun secours dans les compilations de nos auteurs Français. Ni les écrivains qui ont transcrit des fables pour des libraires, ni nos missionnaires, ni nos voyageurs, ne nous ont presque jamais appris la vérité. Il y a longtems que nous osames réfuter ces auteurs sur le principal fondement du gouvernement de l'Inde. C'est un objet qui importe à toutes les nations de la terre. Ils ont cru que l'empereur était le maître des biens de tous ses sujets, & que nul homme depuis Cachemire jusqu'au cap de Comorin n'avait de propriété. *Bernier*, tout philosophe qu'il était, l'écrivit au contrôleur-général *Colbert*. C'eût été une imprudence bien dangereuse de parler ainsi à l'administrateur de finances d'un roi absolu, si ce roi & ce ministre n'avaient pas été généreux & sages. *Bernier* se trompait ainsi que l'Anglais *Thomas Roe*. Tous deux éblouïs de la pompe du grand-mogol & de son despotisme, ils s'imaginèrent que toutes les terres lui appartenaient en propre, parce que ce sultan donnait des fiefs à vie. C'est précisément dire que le grand-maître de Malthe est propriétaire de toutes les commanderies auxquelles il nomme en Europe: c'est dire que les rois de France & d'Espagne sont les propriétaires de toutes les terres dont ils donnent les gouvernemens, & que tous les bénéfices ecclésiastiques sont leur domaine. Cette même erreur préjudiciable au genre-humain a été cent fois répétée sur le gouvernement turc, & a été puisée dans la même source. On a confondu des timars & des des-zaïm, bénéfices militaires donnés & repris par le grand-seigneur, avec les biens de patrimoine. C'est assez qu'un moine grec l'ait dit le premier, pour que cent écrivains l'ayent répété.

Faux qu'il n'y ait point de propriété dans l'Inde.

Dans notre désir sincère de trouver la vérité, & d'être un peu utiles, nous avons cru ne pouvoir mieux faire pour constater l'état présent de l'Inde, que de nous en rapporter à Mr. *Holwell*, qui a demeuré si longtems dans le Bengale, & qui a non-seulement possédé la langue du pays, mais encor celle des anciens Brames: de consulter Mr. *Dow* qui a écrit les révolutions dont il a été témoin; & surtout d'en croire ce brave officier Mr. *Scrafton*, qui joint l'amour des lettres à la franchise, & qui a tant servi aux conquêtes du lord *Clive*. Voici les propres paroles de ce digne citoyen : elles sont décisives.

« Je vois avec surprise tant d'auteurs assurer que les possessions des terres » ne sont point héréditaires dans ce pays, & que l'empereur est l'héritier » universel. Il est vrai qu'il n'y a point d'actes de parlement dans l'Inde, » point de pouvoir intermédiaire qui retienne légalement l'autorité impé- » riale dans ses limites : mais l'usage consacré & invariable de tous les » tribunaux est que chacun hérite de ses pères. Cette loi non écrite est » plus constamment observée qu'en aucun état monarchique. «

Page 26. du livre de Scrafton.

Osons ajouter que si les peuples étaient esclaves d'un seul homme, (ce qu'on a prétendu, & ce qui est impossible) la terre du Mogol aurait été bientôt deserte. On y compte environ cent dix millions d'habitans. Les esclaves ne peuplent point ainsi. Voyez la Pologne. Les cultivateurs, la plupart des bourgeois ont été jusqu'ici serfs de glèbe, es-

claves des nobles. Il y a tel noble dont la terre est entiérément dépeuplée.

Il faut distinguer dans le Mogol le peuple conquérant & le peuple soumis, encor plus qu'on ne distingue les Tartares & les Chinois. Car les Tartares, qui ont conquis l'Inde, jusqu'aux confins des royaumes d'Ava & du Pégu, ont conservé la religion musulmane; au-lieu que les autres Tartares, qui ont subjugué la Chine, ont adopté les loix & les mœurs des Chinois.

Tous les anciens habitans de l'Inde sont restés fidèles au culte & aux usages des Brames: usages consacrés par le tems, & qui sont sans contredit, ce qu'on connaît de plus ancien sur la terre.

Anciens Arabes dans l'Inde.

Il y a encor une autre race de mahométans dans l'Inde; c'est celle des Arabes qui, environ deux cent ans après *Mahomet*, abordèrent à la côte de Malabar; ils subjuguèrent avec facilité cette contrée qui depuis Goa jusqu'au cap Comorin est un jardin de délices, habité alors par un peuple pacifique & innocent, incapable également de nuire & de se défendre. Ils franchirent les montagnes qui séparent la région de Coromandel de celle du Malabar & qui sont la cause des moussons. C'est cette chaîne de montagnes habitées aujourd'hui par les Marates.

Ces Arabes allèrent bientôt jusqu'à Déli, donnèrent une race de souverains à une grande partie de l'Inde. Cette race fut subjuguée par *Tamerlan*, ainsi que les naturels du pays. On croit qu'une partie de ces anciens Arabes s'établit alors dans la province du Candahar, & fut confondue avec les Tartares. Ce Candahar est l'ancien pays que les Grecs nommaient Paraponise, n'ayant jamais appellé aucun peuple par son nom. C'est par-là qu'*Alexandre* entra dans l'Inde. Les Orientaux prétendent qu'il fonda la ville de Candahar. Ils disent que c'est une abréviation d'*Alexandre* qu'ils ont appellé *Iscandar.* Nous observerons toûjours que cet homme unique fonda plus de villes en sept ou huit ans que les autres conquérans n'en ont détruit; qu'il courait cependant de conquête en conquête, & qu'il était jeune.

C'est aussi par Candahar que passa de nos jours ce *Nadir*, berger, natif du Corossan, devenu roi de Perse, lorsqu'ayant ravagé sa patrie il vint ravager le nord de l'Inde.

Ces Arabes dont nous parlons aujourd'hui sont connus sous le nom de Patanes, parce qu'ils fondèrent la ville de Patna vers le Bengale.

Nos marchands d'Europe très mal instruits, appellèrent indistinctement Maures, tous ces peuples mahométans. Cette méprise vient de ce que les premiers que nous avions autrefois connus étaient ceux qui vinrent de Mauritanie conquérir l'Espagne, une partie des provinces méridionales de la France & quelques contrées de l'Italie: presque tous les peuples depuis la Chine jusqu'à Rome, victorieux & vaincus, voleurs & volés se sont mêlés ensemble.

Nous appellons Gentous les vrais Indiens, de l'ancien mot Gentils, *Gentes*, dont les premiers chrêtiens désignaient le reste de l'univers qui n'était pas de leur religion secrette. C'est ainsi que tous les noms & tou-

tes les choses ont toûjours changé. Les mœurs des conquérans ont changé de même. Le climat de l'Inde les a presque tous énervés.

ARTICLE SIXIÉME.

Des Gentous & de leurs coutumes les plus remarquables.

CEs antiques Indiens que nous nommons Gentous sont dans le Mogol au nombre d'environ cent millions, à ce que Mr. *Scrafton* nous assure. Cette multitude est une fatale preuve que le grand nombre est facilement subjugué par le petit. Ces innombrables troupeaux de Gentous pacifiques qui cédèrent leur liberté à quelques hordes de brigands, ne cédèrent pas pourtant leur religion & leurs usages. Ils ont conservé le culte antique de *Brama.* C'est, dit-on, parce que les mahométans ne se sont jamais souciés de diriger leurs ames, & se sont contentés d'être leurs maîtres.

Leurs quatre anciennes castes subsistent encor dans toute la rigueur de la loi qui les sépare les unes des autres, & dans toute la force des premiers préjugés fortifiés par tant de siècles. On sait que la première est la caste des Brames qui gouvernèrent autrefois l'empire; la seconde est des guerriers; la troisième est des agriculteurs; la quatrième des marchands: on ne compte point celle qu'on nomme des *hallacores*, ou des *parias* chargés des plus vils offices: ils sont regardés comme impurs; ils se regardent eux-mêmes comme tels, & n'oseraient jamais manger avec un homme d'une autre tribu, ni le toucher, ni même s'approcher de lui.

Il est probable que l'institution de ces quatre castes fut imitée par les Egyptiens; parce qu'il est en effet très probable, ou plutôt certain que l'Égypte n'a pu être médiocrement peuplée & policée que longtems après l'Inde. Il fallut des siécles pour dompter le Nil, pour le partager en canaux, pour élever des bâtimens au-dessus de ses inondations; tandis que la terre de l'Inde prodiguait à l'homme tous les secours nécessaires à la vie, ainsi que nous l'avons dit & prouvé ailleurs.

ARTICLE SEPTIÉME.

Des Brames.

TOute la grandeur & toute la misère de l'esprit humain s'est déployée dans les anciens Bracmanes & dans les Brames leurs successeurs. D'un côté, c'est la vertu persévérante, soutenue d'une abstinence rigoureuse; une philosophie sublime, quoique fantastique, voilée par d'ingénieuses allégories; l'horreur de l'effusion du sang; la charité constante envers les

hommes & les animaux. De l'autre côté, c'est la superstition la plus méprisable. Ce fanatisme, quoique tranquille, les a portés, depuis des siècles innombrables, à encourager le meurtre volontaire de tant de jeunes veuves qui se sont jettées dans les buchers enflammés de leurs époux. Cet horrible excès de religion & de grandeur d'ame subsiste encor avec la fameuse profession de foi des Brames *que* DIEU *ne veut de nous que la charité & les bonnes œuvres.* La terre entière est gouvernée par des contradictions.

Mr. *Scrafton* ajoute qu'ils sont persuadés que DIEU a voulu que les différentes nations eussent des cultes différens. Cette persuasion pourrait conduire à l'indifférence; cependant ils ont l'entousiasme de leur religion, comme s'ils la croyaient la seule vraie, la seule donnée par DIEU même.

La plûpart d'entr'eux vivent dans une molle apathie. Leur grande maxime, tirée de leurs anciens livres, est qu'*il vaut mieux s'asseoir que de marcher, se coucher que s'asseoir, dormir que de veiller, & mourir que de vivre.* On en voit pourtant beaucoup, sur la côte de Coromandel, qui sortent de cette léthargie, pour se jetter dans la vie active. Les uns prennent parti pour les Français, les autres pour les Anglais : ils apprennent les langues de ces étrangers, leur servent d'interprêtes & de courtiers. Il n'est guères de grand commerçant sur cette côte qui n'ait son Brame, comme on a son banquier. En général on les trouve fidèles, mais fins & rusés. Ceux qui n'ont point eu de commerce avec les étrangers ont conservé, dit-on, la vertu pure qu'on attribue à leurs ancêtres.

Science étonnante des Brames dans leur décadence.

Mr. *Scrafton* & d'autres ont vû, entre les mains de quelques Brames, des éphémérides composés par eux-mêmes, dans lesquelles les éclipses sont calculées pour plusieurs milliers d'années. Il y a donc parmi eux de bons mathématiciens, de savans astronomes; mais en même tems ils ont tout le ridicule de l'astrologie judiciaire, & ils poussent cette extravagance aussi loin que les Chinois & les Persans. Celui qui écrit ces mémoires a envoyé à la bibliothèque du roi le *Cormovedam*, ancien commentaire du Veidam; il est rempli de prédictions pour tous les jours de l'année, & de préceptes religieux pour toutes les heures. Ne nous en étonnons point: il n'y a pas deux cent ans que la même folie possédait tous nos princes, & que le même charlatanisme était affecté par nos astronomes. Il faut bien que les Brames, possesseurs de ces éphémérides, soient très instruits. Ils sont philosophes & prêtres, comme les anciens Bracmanes; ils disent que le peuple a besoin d'être trompé, & qu'il doit être ignorant. En conséquence ils débitent que les nœuds de la lune dans lesquels se font les éclipses, & que les premiers Bracmanes marquèrent par les hiéroglyphes de la tête & de la queue du dragon, sont en effet les efforts d'un dragon qui attaque la lune & le soleil. La même ineptie est adoptée à la Chine. On voit dans l'Inde des millions d'hommes & de femmes qui se plongent dans le Gange pendant la durée d'une éclipse, & qui font un bruit prodigieux avec des instrumens de toute espèce pour faire lâcher prise au dragon. C'est ainsi, à-peu-près, que la terre entière a été longtems gouvernée en tout genre.

Au reste, plus d'un Brame a négocié avec des missionnaires pour les intérêts de la compagnie des Indes, mais il n'a jamais été question entr'eux de religion.

D'autres missionnaires (il le faut répéter) se sont hâtés en arrivant dans l'Inde, d'écrire que les Brames adoraient le diable, mais que bientôt ils feraient tous convertis à la foi. On avoue que jamais ces moines d'Europe n'ont tenté seulement de convertir un seul Brame, & que jamais aucun Indien n'adora le diable qu'ils ne connaissaient pas. Les Brames rigides ont conçu une horreur inexprimable pour nos moines, quand ils les ont vus se nourrir de chair, boire du vin, & tenir à leurs genoux de jeunes filles dans la confession. Nos usages leur ont paru des crimes, si les leurs n'ont été regardés par nous que comme des idolâtries ridicules. *a*)

Ce qui doit être plus étonnant pour nous, c'est que dans aucun livre des anciens Bracmanes, non plus que dans ceux des Chinois, ni dans les fragmens de *Sanchoniaton*, ni dans ceux de *Bérose*, ni dans l'Egyptien *Manéthon*, ni chez les Grecs, ni chez les Toscans, on ne trouva la moindre trace de l'histoire sacrée judaïque qui est notre histoire sacrée. Pas un seul mot de *Noé* que nous tenons pour le restaurateur du genre humain : pas un seul mot d'*Adam* qui en fut le père, rien de ses premiers descendans. Comment toutes les nations ont-elles perdu les titres de la grande famille? Comment personne n'avait-il transmis à la postérité une seule action, un seul nom de ses ancêtres? Pourquoi tant d'antiques nations les ont-elles ignorés, & pourquoi un petit peuple nouveau les a-t-il connus? Ce prodige mériterait quelque attention si on pouvait espérer de l'approfondir. L'Inde entière, la Chine, le Japon, la Tartarie, les trois quarts de l'Afrique ne se doutent pas encor qu'il ait existé un *Caïn*, un *Caïnan*, un *Jared*, un *Mathusalem* qui vécut près de mille ans. Et les autres nations ne se familiarisèrent avec ces noms que depuis *Constantin*. Mais ces questions qui appartiennent à la philosophie, sont étrangères à l'histoire.

a) Un des grands missionnaires jésuite, nommé de Lalane, a écrit en 1709 : *On ne peut douter que les Brames ne soient véritablement idolâtres, puisqu'ils adorent des Dieux étrangers*. (Tome X. page 14 des Lettres édifiantes.)

Et il dit (page 15) : *voici une de leurs prières que j'ai traduite mot pour mot.*

» J'adore cet Etre qui n'est sujet ni » au changement, ni à l'inquiétude ; cet » Etre dont la nature est indivisible ; cet » Etre dont la spiritualité n'admet au- » cune composition de qualités; cet Etre » qui est l'origine & la cause de tous les » êtres, & qui les surpasse tous en excel- » lence ; cet Etre qui est le soutien de » l'univers, & qui est la source de la tri- » ple puissance. »

Voilà ce qu'un missionnaire appelle de l'idolâtrie.

ARTICLE HUITIÉME.

Des guerriers de l'Inde & des dernières révolutions.

LES Gentous en général ne paraissent pas plus faits pour la guerre, dans leur beau climat, & dans les principes de leur religion, que les Lappons, dans leur zône glacée, & que les primitifs nommé Quakres dans les principes qu'ils se sont faits. Nous avons vu que la race des vainqueurs mahométans n'a presque plus rien de tartare, & est devenue indienne avec le tems.

Sha-Nadir boubeverse toute la constitution de l'Inde.

Ces descendans des conquérans de l'Inde avec une armée innombrable, n'ont pu résister au *Sha-Nadir*, quand il est venu en 1739 attaquer, avec une armée de quarante mille brigands aguerris du Candahar & de Perse, plus de six cent mille hommes que *Mahmoud-Sha* lui opposait. Mr. *Cambrige* nous apprend ce que c'était que ces six cent mille guerriers. Chaque cavalier accompagné de deux valets, portait une robe légère & traînante de soie. Les éléphans étaient parés comme pour une fête. Un nombre prodigieux de femmes suivait l'armée. Il y avait dans le camp autant de boutiques & de marchandises de luxe que dans Déli. La seule vue de l'armée de *Nadir* dispersa cette pompe ridicule. *Nadir* mit Déli à feu & à sang : il emporta en Perse tous les trésors de ce puissant & misérable empereur, & le méprisa assez pour lui laisser sa couronne.

Quelques relations nous disent, & quelques compilateurs nous redisent d'après ces relations, qu'un faquir arrêta le cheval de *Nadir* dans sa marche à Déli, & qu'il cria au prince : Si tu es DIEU prends-nous pour victimes ; si tu es homme épargne des hommes ; & que *Nadir* lui répondit : Je ne suis point DIEU, mais celui que DIEU envoye pour châtier les nations de la terre. *a*)

Le trésor dont *Nadir* se contenta, & qui ne lui servit de rien, puisqu'il fut assassiné quelque tems après par son neveu, se montait, à ce qu'on nous assure, à plus de quinze cent millions monnoie de France, selon la valeur numéraire présente de nos espèces. Que sont devenues ces richesses immenses ? En quelques mains que de nouvelles rapines en ayent fait passer une partie, & quelles que soient les cavernes où l'avarice & la crainte enfouis-

a) Un conte semblable a été fait sur *Fernand Cortez*, sur *Tamerlan*, sur *Attila*, qui se disait le fléau de Dieu, selon les compilateurs. Personne ne s'avisa jamais de s'appeller *fléau*. Les jésuites appelaient *Pascal* porte d'enfer, mais *Pascal* leur répond dans ses provinciales que son nom n'est pas porte d'enfer. La plûpart de ces avantures & de ces réponses attribuées d'âge en âge à tant d'hommes célèbres, sortirent d'abord de l'imagination des auteurs qui voulurent égayer leurs romans, & sont répétées encor aujourd'hui par ceux qui écrivent des histoires sur des collections de gazettes. Tous ces bons mots prétendus, tous ces apophtegmes grossissent des ana. On peut s'en amuser, & non les croire.

sent l'autre, la Perse & l'Inde ont été également les pays les plus malheureux de la terre ; tant les hommes se sont toûjours efforcés de changer en calamités effroyables tous les biens que la nature leur a faits. La Perse & l'Inde ne furent plus, depuis la victoire & la mort de *Nadir*, qu'une anarchie sanglante. C'étaient les mêmes torrens de révolutions.

ARTICLE NEUVIÉME.

Suite des révolutions.

UN jeune valet Persan qui avait servi en qualité de porte-masse dans la maison du *Sha-Nadir*, se fit voleur de grand chemin, comme l'avait été son maître. Il eut avis d'un convoi de trois mille chameaux chargés d'armes, de vivres & d'une grande partie de l'or emporté de Déli par les Persans. Il tua l'escorte, prit tout le convoi, leva des troupes & s'empara d'un royaume entier au nord-est de Déli. *a*) Ce royaume faisoit autrefois une partie de la Bactriane ; il confine d'un côté aux montagnes de la belle province de Cachemire, & de l'autre à Caboul. *Un voleur de grand chemin devient souverain.*

Ce brigand, nommé *Abdala*, fut alors un grand prince, un héros ; il marcha vers Déli en 1746, & ne se promit pas moins que de conquérir tout l'Indoustan. C'était précisément dans le tems que *la Bourdonnaye* prenait Madrass.

Le vieux Mogol *Mahmoud*, dont la destinée fut d'être opprimé par des voleurs, soit rois, soit voulant l'être, envoya d'abord contre celui-ci son grand visir, sous qui son petit-fils *Sha-Ahmed* fit ses premières armes. On livra bataille aux portes de Déli : la victoire fut indécise ; mais le grand-visir fut tué. On assure que les omras, commandans des troupes de l'empereur, étranglèrent leur maître, & firent courir le bruit qu'il s'était empoisonné lui-même.

Son petit-fils *Sha Ahmed* lui succéda sur ce trône si chancelant ; prince qu'on a peint brave, mais faible, *b*) voluptueux, indécis, inconstant, dé-

a) Ce royaume s'appelle Ghisni. Nous n'avons trouvé ce nom ni dans les cartes de *Vaugondi*, ni dans nos Dictionnaires : cependant il a existé & il est aujourd'hui démembré.

b) Nous ne cherchons que le vrai, nous ne prétendons faire le portrait ni des princes, ni des hommes d'état qui ont vécu à six mille lieues de nous, comme on s'avise tous les jours de nous tracer jusqu'aux plus petites nuances du caractère de quelques souverains qui régnaient il y a deux mille ans, & des ministres qui régnaient sous eux ou sur eux. Le charlatanisme qui s'étend partout varie ces tableaux en mille manières ; on fait dire à ces hommes qu'on connaît si peu ce qu'ils n'ont jamais dit, on leur attribue des harangues qu'ils n'ont jamais prononcées, ainsi que des actions qu'ils n'ont jamais faites. Nous serions bien en peine de faire un vrai portrait des princes que nous avons vus de près, & on veut nous donner celui de *Numa* & de *Tarquin* !

fiant, destiné à être plus malheureux que son grand-père. Un raïa nommé *Gasi*, qui tantôt le secourut, & tantôt le trahit, le prit prisonnier & lui fit arracher les yeux. L'empereur mourut des suites de son supplice. Le raïa *Gasi*, ne pouvant se faire empereur, mit en sa place un descendant de *Tamerlan* : c'est *Alumgir*, qui n'a pas été plus heureux que les autres. Les omras semblables aux agas des janissaires, veulent que la race de *Tamerlan* soit toûjours sur le trône, comme les Turcs ne veulent de sultan que de la race ottomane : il ne leur importe qui règne ; incapable ou méchant, pourvu qu'il soit de la famille. Ils le déposent, ils lui arrachent les yeux, ils le tuent sur un trône qu'ils tiennent sacre. C'est ainsi qu'ils en usent depuis *Aurengzeb*.

Autre assassiné.
Autre idem.

On peut juger si pendant ces orages les souba, les nabab, les raïa du midi de l'Inde se disputèrent les provinces envahies par eux ; & si les factions anglaises & françaises faisaient leurs efforts pour partager la proie.

Nous avons fait voir comment un faible détachement d'Européans traînait au combat, ou dissipait des armées de Gentous. Ces soldats de Visapour, d'Arcate, de Tanjaour, de Golconde, d'Orixa, du Bengale, depuis le cap de Comorin jusqu'au promontoire des Palmiers & à l'embouchure du Gange, sont de mauvais soldats sans doute : point de discipline militaire, point de patience dans les travaux, nul attachement à leurs chefs, uniquement occupés de leur paye qui est toûjours fort au-dessus du salaire des laboureurs & des ouvriers, par un usage directement contraire à celui de toute l'Europe : ni eux, ni leurs officiers ne s'inquiètent jamais de l'intérêt du prince qu'ils servent, seulement de la caisse de son trésorier. Mais enfin, Indiens contre Indiens vont aux coups, & leur force ou leur faiblesse est égale ; leurs corps, qui soutiennent rarement la fatigue, affrontent la mort. Les cailles se combattent & se tuent aussi bien que les dogues.

Marates.

Il faut excepter de ces faibles troupes les montagnards appellés Marates, qui tiennent un peu plus de la constitution robuste de tous les habitans des lieux escarpés. Ils ont plus de dureté, plus de courage & plus d'amour de la liberté, que les habitans de la plaine. Ces Marates sont précisément ce que furent les Suisses dans les guerres de *Charles VIII* & de *Louis XII* : quiconque les pouvait soudoyer était sûr de la victoire, & on payait chérement leurs services. Ils se choisissent un chef auquel ils n'obéissent que pendant la guerre ; & encor lui obéissent-ils très-mal. Les Européans ont appellé roi ce capitaine de brigands ; tant on prodigue ce nom. On les vit armés tantôt pour les empereurs, & tantôt contr'eux. Ils ont servi tour-à-tour nabab contre nabab, & Français contre Anglais.

Au reste, on ne doit pas croire que ces Gentous-Marates, quoique de la religion des Brames, en observent les rites rigoureux : eux & presque tous les soldats mangent de la viande & du poisson ; ils boivent même des liqueurs fortes, quand ils en trouvent. On accommode par tout pays sa religion avec ses passions.

Ces Marates empêchèrent *Abdala* de conquérir l'Inde. Il aurait été sans eux

eux un *Tamerlan*, un *Alexandre*. Nous venons de voir le petit-fils de *Mahmoud* livré à la mort par un de ses sujets. Son successeur *Alumgir* éprouva les mêmes révolutions dans une courte vie, & finit par le même sort. Les Marates déclarés contre lui entrèrent dans Déli, & la saccagèrent pendant sept jours. *Abdala* revint encor augmenter la confusion & le désastre en 1757. L'empereur *Alumgir* tombé en démence, gouverné & maltraité par son visir, implora la protection de cet *Abdala* même; le visir indigné mit en prison son maître & bientôt après lui fit couper la tête. Cette dernière catastrophe arriva peu d'années après. Nos mémoires, qui s'accordent sur le fonds, se contredisent sur les dates: mais qu'importe pour nous en quel mois, en quelle année on ait tué dans l'Inde un Mogol efféminé, tandis qu'on assassinait tant de souverains en Europe?

Cet amas de crimes & de malheurs qui se suivent sans interruption, dégoûte enfin le lecteur: leur nombre & l'éloignement des lieux diminuent la pitié que les calamités inspirent.

ARTICLE DIXIÉME.

Description sommaire des côtes de la presqu'île, où les Français & les Anglais ont commerce & fait la guerre.

Après avoir fait voir quels étaient les empereurs, les grands, les peuples, les soldats, les prêtres, avec qui le général *Lalli* avait à combattre & à négocier, il faut montrer en quel état se trouvait la fortune des Anglais, auxquels on l'opposait, & commencer par donner quelque idée des établissemens formés par tant de nations d'Europe sur les côtes occidentales & orientales de l'Inde.

Il est désagréable de ne point mettre ici une carte géographique sous les yeux du lecteur: nous n'en avons ni le tems ni la commodité; mais quiconque voudra lire avec fruit ces mémoires, pourra aisément en consulter une. S'il n'en a point, qu'il se figure toutes les côtes de la presqu'île de l'Inde couvertes d'établissemens de marchands d'Europe, fondés par les concessions des naturels du pays, ou les armes à la main. Commencez par le nord-ouest. Vous trouvez d'abord sur la côte la presqu'île de Cambaye, où l'on a prétendu que les hommes vivaient communément deux cent années. Si cela était, elle aurait cette eau d'immortalité qui a fait le sujet des romans de l'Asie, ou cette fontaine de Jouvence connue dans les romans de l'Europe. Les Portugais y ont conservé *Diü* ou *Diau* une de leurs anciennes conquêtes. *Cambaye fables.*

Au fond du golfe de Cambaye est Surate, ville immédiatement gouvernée par le grand-mogol, dans laquelle toutes les nations commerçantes de la terre avaient des comptoirs, & surtout les Arméniens qui sont les facteurs de la Turquie, de la Perse & de l'Inde. *Surate.*

La côte de Malabar, proprement dite, commence par une petite île qui appartenait aux jésuites; elle porte encor leur nom; & par un singulier contraste, l'île de Bombai qui suit, est aux Anglais. Cette île de Bombai est le séjour le plus mal sain de l'Inde & le plus incommode. C'est pourtant pour la conserver, que les Anglais ont eu une guerre avec le nabab de Décan qui affecte la souveraineté de ces côtes. Il faut bien qu'ils trouvent leur profit à garder un établissement si triste; & nous verrons comment ce poste a servi à une des plus étonnantes avantures qui ayent jamais rendu le nom Anglais respectable dans l'Inde.

A l'article Angria.

Goa.

Plus bas est la petite île de Goa. Tous les navigateurs disent qu'il n'y a point de plus beau port au monde: ceux de Naples & de Lisbonne ne sont ni plus grands ni plus commodes. La ville est encor un monument de la supériorité des Européans sur les Indiens, ou plutôt du canon que ces peuples ne connaissent pas. Goa est malheureusement célèbre par son inquisition, également contraire à l'humanité & au commerce. Les moines Portugais firent accroire que le peuple adorait le diable, & ce sont eux qui l'ont servi.

Descendez vers le sud, vous rencontrez Cananor, que les Hollandais ont enlevé aux Portugais qui l'avaient ravi aux propriétaires.

Calicut.

On trouve après, cet ancien royaume de Calicut, qui coûta tant de sang aux Portugais. Ce royaume est d'environ vingt de nos lieues en tout sens. Le souverain de ce pays s'intitulait *Zamorin*, roi des rois; & les rois ses vassaux possédaient chacun environ cinq à six lieues. C'était l'étape du plus grand commerce; ce ne l'est plus; les marchands ne fréquentent plus Calicut. Un Anglais, qui a longtems voyagé sur toutes ces côtes, nous a confirmé que ce terrain est le plus agréable de l'Asie, & le climat le plus salubre; que tous les arbres y conservent un feuillage perpétuel; que la terre y est en tout tems couverte de fleurs & de fruits. Mais l'avidité humaine n'envoye pas les marchands dans l'Inde pour respirer un air doux & pour cueillir des fleurs.

Mensonges imprimés.

Un moine Portugais écrivit autrefois que quand le roi de ce pays se marie, il prie d'abord les prêtres les plus jeunes de coucher avec sa femme; que toutes les dames & la reine elle-même, peuvent avoir chacune sept maris; que les enfans n'héritent point, mais les neveux; & qu'enfin tous les habitans y font de pompeux sacrifices au diable. Ces absurdités ridicules sont répétées dans vingt histoires, dans vingt livres de géographie, dans

a) Le fameux jésuite *Tachard* conte qu'on lui a dit que les dames nobles de Calicut peuvent avoir jusqu'à dix maris à la fois (tome 3 des Lettres édifiantes, page 158). *Montesquieu* cite cette niaiserie, comme s'il citait un article de la coutume de Paris, & ce qu'il y a de pis c'est qu'il rend raison de cette loi.

L'auteur de ces fragmens ayant avec quelques amis, envoyé un vaisseau dans l'Inde, s'est informé soigneusement si cette loi étonnante existe dans le Calicut. On lui a répondu en haussant les épaules & en riant. En effet, comment imaginer que le peuple le plus policé de toute la côte de Malabar ait une coutume si contraire à celle de tous ses voisins, aux loix de sa religion & à la nature humaine! Comment

la Martinière lui-même. On s'indigne contre cette foule de compilateurs qui transcrivent de sang-froid tant d'inepties en tout genre, comme si ce n'était rien de tromper les hommes *a*).

Nous regardons comme un devoir de dire ici que les premiers Bracmanes ayant inventé la sculpture, la peinture, les hiéroglyphes, ainsi que l'arithmétique & la géométrie, représentèrent la vertu sous l'emblême d'une femme à laquelle ils donnaient dix bras pour combattre dix monstres qui sont les dix péchés auxquels les hommes sont le plus sujets. Ce sont ces figures allégoriques que des aumôniers de vaisseaux, ignorans, trompés & trompeurs, prenaient pour des statues de *Satan* & de *Belzébuth*, anciens noms persans qui jamais n'ont été connus dans la presqu'île *b*). Mais que diraient les descendans de ces Bracmanes, premiers précepteurs du genre-humain, s'ils avaient la curiosité de voir nos pays si longtems barbares, comme nous avons la rage d'aller chez eux par avarice!

Tanor qui suit est encor appellé royaume par nos géographes : c'est une petite terre de quatre lieues sur deux, une maison de plaisance, située dans un lieu délicieux, où les voisins vont acheter quelques denrées précieuses. *Tanor.*

Immédiatement après, est le royaume de Cranganor, à-peu-près de la même étendue. La plûpart des relations peuplent cette côte d'autant de rois, que nous voyons en Italie & en France de marquis sans marquisat, de comtes sans comté, & en Allemagne de barons sans baronie. *Cranganor.*

Si Cranganor est un royaume, Coulan, qui est auprès, peut s'appeller un vaste empire; car il a environ douze lieues sur près de trois en largeur. Les Hollandais, qui ont chassé les Portugais des capitales de ces états, ont établi dans Craganor un comptoir dont ils ont fait une forteresse imprenable à tous ces monarques réunis. Ils font un commerce immense à Cranganor qui est, dit-on, un jardin de délices.

En allant toûjours au midi sur le rivage de cette péninsule, qui se resserre de plus en plus, les Hollandais ont encor pris aux Portugais la forteresse qu'ils avaient dans le royaume de Cochin, petite province qui dépendait autrefois de ce roi des rois Zamorin de Calicut. Il y a près de trois siècles que ces souverains voyent des marchands armés venus d'Europe s'établir dans leurs territoires, se chasser les uns les autres, & s'emparer tour-à-tour de tout le commerce du pays, sans que les habitans de trois cent lieues de côte ayent jamais pu y mettre obstacle.

croire qu'un homme de qualité, un homme de guerre puisse se résoudre à être le dixiéme favori de sa femme! A qui appartiendraient les enfans? Quelle source abominable de querelles & de meurtres continuels! Il serait moins ridicule de dire qu'il y a une basse-cour où dix coqs se partagent tranquillement la jouissance d'une poule. Ce conte est aussi absurde que celui dont *Hérodote* amusait les Grecs quand il leur disait que toutes les dames de Babilone étaient obligées d'aller au temple vendre leurs faveurs au premier étranger qui voulait les acheter. Un suppôt de l'université de Paris a voulu justifier cette sottise : il n'y a pas réussi.

b) Voyez l'article *Brames*.

Travancor.

Travancor est la dernière terre qui termine la pointe de la presqu'île. On est surpris de la faiblesse des voyageurs & des missionnaires qui ont titré de royaume le petit pays de Travancor aussi-bien que tous ces autres assemblages des riches bourgades que nous venons de parcourir. Pour peu que ces royaumes eussent occupé chacun cinquante lieues seulement le long de la côte, il y aurait plus de douze cent lieues de Surate jusqu'au cap Comorin; & si on avait converti la centiéme partie des Indiens parmi lesquels il n'y a pas un chrétien, il y en aurait plus d'un million *c*).

Arbre sensitif, phénomène unique s'il est vrai.

Avant de quitter le Malabar, quoi qu'il n'entre point du tout dans notre plan de faire l'histoire naturelle de ce pays délicieux, qu'on nous permette seulement d'admirer les cocotiers & l'arbre sensitif. On sait que les cocotiers fournissent à l'homme tout ce qui lui est nécessaire, nourriture & boisson agréable, vêtement, logement & meubles. C'est le plus beau présent de la nature. L'arbre sensitif moins connu produit des fruits qui s'enflent & qui bondissent sous la main qui les touche. Notre herbe sensitive, aussi inexplicable, a beaucoup moins de propriétés. Cet arbre, si nous en croyons quelques naturalistes, se reproduit de lui-même en quelque sens qu'on le coupe. On ne l'a point pourtant mis au rang des animaux zoophites, comme *Leuvenhoek* y a mis ces petits joncs nommés polipes d'eau-douce qui croissent dans quelques marais, & sur lesquels on a débité tant de fables trop légérement accréditées. On cherche du merveilleux ; il est partout, puisque les moindres ouvrages de la nature sont incompréhensibles. Il n'est pas besoin d'ajouter des fables à ces mystères réels qui frappent nos yeux & que nous foulons aux pieds.

ARTICLE ONZIÉME.

Suite de la connaissance des côtes de l'Inde.

ENfin, on double ce fameux cap de Comor, ou Comorin, connu des anciens Romains dès le tems d'*Auguste*, & alors on est sur cette côte des perles qu'on appelle la Pêcherie. C'est de là que les plongeurs In-

c) Un jésuite nommé *Martin*, raconte dans le cinquiéme volume des Lettres curieuses & édifiantes, que c'est une coutume vers Travancor, de faire un fonds tous les ans pour le distribuer par le sort. Un Indien, dit-il, fit vœu à *St. François Xavier* de donner une somme aux jésuites s'il gagnait à cette espèce de loterie. Il eut le gros lot. Il fit encor un vœu & eut le second lot. Cependant, ajoute le jésuite *Martin*; cet Indien ainsi que tous ses compatriotes conserva une horreur invincible pour la religion des Francs, qu'ils appellent le Franguinisme. C'était un ingrat. Qu'on joigne à tous ces traits dont les lettres curieuses sont remplies, les miracles attribués à *St. François Xavier*, ses sermons dans tous les idiomes de l'Inde & du Japon dès qu'il débarquait dans ces pays, les neuf morts ressuscités par lui, les deux vaisseaux dans lesquels il se trouva en même tems à cent lieues l'un de

diens fournissaient des perles à l'Orient & l'Occident. On en trouvait encor beaucoup lorsque les Portugais découvrirent & envahirent ce rivage dans notre seiziéme siécle. Depuis ce tems-là cette branche immense de commerce a diminué de jour en jour, soit que les mers plus orientales produisent aujourd'hui des perles d'une plus belle eau, soit que la matière qui les forme ait changé sur la plage de ce promontoire de l'Inde, comme tant de mines d'or, d'argent & de tous les métaux se sont épuisées dans tant de terres.

Vous allez alors un peu au nord du huitiéme degré de l'équateur où vous êtes, & vous voyez à votre droite la Trapobane ou Taprobane des anciens, nommée depuis par les Arabes l'île de Serindib, & enfin Ceylan. C'est assez pour la faire connaître, de dire que le roi de Portugal *Emmanuel* demandant à un de ses capitaines de vaisseau qui en revenait, si elle méritait sa réputation, cet officier lui répondit: » J'y ai vu une » mer semée de perles, des rivages couverts d'ambre gris, des forêts » d'ébenne & de cannelle, des montagnes de rubis, des cavernes de » crystal de roche, & je vous en apporte dans mon vaisseau. « Quelle réponse! & il n'exagérait pas. *Fameuse île de Ceylan.*

Les Hollandais n'ont pas manqué de chasser les Portugais de cette île des trésors. Il semblait que le Portugal n'eût entrepris tant de pénibles voyages, & conquis tant d'états au fond de l'Asie que pour les Hollandais. Ceux-ci s'étant rendus maîtres de toutes les côtes du Ceylan, en interdisent l'abord à tous les peuples. Ils ont fait le souverain de l'île leur tributaire; & il n'est jamais tombé dans l'esprit des raïa, des nabab & des souba de l'Inde de tenter seulement de les en déposséder.

Vous remontez de la côte de Malabar que nous avons parcourue, à celles de Coromandel & de Bengale, théatres des guerres entre les princes du pays, & entre la France & l'Angleterre.

Nous ne parlerons plus ici de monarques & de zamorins rois des rois; mais de souba, de nabab, de raïa. Cette côte de Coromandel est peuplée d'Européans comme celle de Malabar. Ce sont d'abord les Hollandais à Négapatan qu'ils ont encor enlevé au Portugal, & dont ils ont fait, dit-on, une ville assez florissante.

Plus haut c'est Tranquebar, petit terrain que les Danois ont acheté & où ils ont fondé une ville plus belle que Negapatan. Près de Tranquebar

l'autre, & qu'il préserva de la tempête, son crucifix qui tomba dans la mer & qui lui fut rapporté par un cancre; & qu'on juge si une religion aussi sainte que la nôtre doit être continuellement mêlée de semblables contes.

Ce même *Martin* qui a pourtant demeuré longtems dans l'Inde, ose dire qu'il y a un petit peuple nommé les Coleries dont la loi est, que dans leurs querelles & dans leurs procès la partie adverse est obligée de faire tout ce que fait l'autre. Celle-ci se crève-t-elle un œil, celle-là est obligée de s'en arracher un. Si un Coleris égorge sa femme & la mange, son adversaire aussi-tôt assassine & mange la sienne. Mr. *Orm* savant Anglais qui a vu beaucoup de ces Coleries, assure en propres mots, que ces coutumes diaboliques sont absolument inconnues, & que le père *Martin* en a menti.

les Français avaient le comptoir & le fort de Karical. Les Anglais au-dessus, celui de Guadelour & celui de St. David.

Tout près du fort St. David, dans une plaine aride & sans port, les Français ayant comme les autres acheté du souba de la province de Décan un petit territoire où ils bâtirent une loge, ils firent avec le tems de cette loge une ville considérable. C'est Pondicheri dont nous avons déjà parlé. Ce n'était d'abord qu'un comptoir entouré d'une forte haye d'acacias, de palmiers, de cocotiers, d'aloës; & on appellait cette place la haye des limites.

Pondicheri.

Madrass.

A trente lieues au nord est Madrass, comme nous l'avons vu, ce chef-lieu du grand commerce des Anglais. La ville est bâtie en partie des ruines de Méliapour; & cet ancien Méliapour avait été changé par les Portugais en *St. Thomé*, en l'honneur de *St. Thomas Dydime* apôtre. On trouve encor dans ces quartiers des restes de Syriens nommés d'abord chrétiens de *Thomas*, parce qu'un *Thomas* marchand de Syrie & nestorien était venu s'y établir avec ses facteurs au sixiéme siécle de notre ère. Bientôt après on ne douta pas que ce nestorien n'eût été *St. Thomas Dydime* lui-même. On a vu partout des traditions, des croyances publiques, des monumens, des usages fondés sur de telles équivoques. Les Portugais croyaient que *St. Thomas* était venu à pied de Jérusalem à la côte de Coromandel, en qualité de charpentier, bâtir un palais magnifique pour le roi *Gondafer*. Le jésuite *Tachard* a vu près de Madrass l'ouverture que fit *St. Thomas* au milieu d'une montagne pour s'échapper par ce trou des mains d'un bracmane qui le poursuivait à grands coups de lance, quoique les bracmanes n'ayent jamais donné de coups de lance à personne. Les chrêtiens Anglais, & les chrêtiens Français se sont détruits de nos jours à coups de canon sur ce même terrain que la nature ne semblait pas avoir fait pour eux. Du moins les prétendus chrêtiens de *St. Thomas* étaient des marchands paisibles.

Plus loin est le petit fort de Paliacate appartenant aux Hollandais. C'est de là qu'ils vont acheter des diamans dans la nababie de Golconde.

Mazulipatan.

A cinquante lieues plus au nord, les Anglais & les Français se disputaient Mazulipatan, où se fabriquent les plus belles toiles peintes, & où toutes les nations commerçaient. Mr. *Dupleix* obtint du nabab cet établissement entier. On voit que des étrangers ont partagé tout ce rivage, & que les Indiens n'ont rien gardé pour eux sur leur propre territoire.

Quand on a franchi la côte de Coromandel, on est à la hauteur de la grande nababie de Golconde, où sont les plus grands objets de l'avarice, les mines de diamans. Les nabab avaient longtems empêché les nations étrangères de se faire des établissemens fixes dans cette province. Les facteurs Anglais & Hollandais y venaient d'abord acheter les diamans qu'ils vendaient en Europe.

Calcuta.

Les Anglais possédaient au nord de Golconde, la petite ville de Calcuta bâtie par eux sur le Gange dans le Bengale, province qui passe pour la plus belle, la plus riche, & la plus délicieuse contrée de l'univers.

Pour les Français, ils avaient Chandernagor & un autre petit comptoir sur le Gange. C'est à Chandernagor que Mr. *Dupleix* commença sa grande fortune, qu'il perdit depuis. Il y avait équipé pour son compte quinze vaisseaux qui allaient dans tous les ports de l'Asie, avant qu'il fût nommé gouverneur de Pondicheri. *Chandernagor.*

Les Hollandais ont la ville d'Ougli entre Calcuta & Chandernagor. Il est bien à remarquer que dans toutes ces dernières guerres qui ont mis les Anglais sur le penchant de leur ruine, & qui ont détruit les Français, jamais les Hollandais n'ont pris ouvertement de parti : ils ne se sont point exposés, ils ont joui tranquillement des avantages de leur commerce, sans prétendre former des empires. Ils en possèdent un assez beau à Batavia. On les vit agir en grands guerriers contre les Espagnols & les Portugais; mais dans ces dernieres guerres ils se sont conduits en négocians habiles. *Ougli.*

Observons surtout que tant de peuples de l'Europe ayant de grands vaisseaux armés en guerre sur tous les rivages de l'Inde, il n'y a que les Indiens qui n'en ayent point eu, si nous exceptons un seul pirate. Est-ce faiblesse & ignorance du gouvernement? Est-ce mollesse, est-ce confiance dans la bonté de leurs vastes & fertiles terres qui n'ont aucun besoin de nos denrées? C'est tout cela ensemble.

ARTICLE DOUZIÉME.

Ce qui se passait dans l'Inde avant l'arrivée du général LALLI. *Histoire d'*ANGRIA; *Anglais détruits dans le Bengale.*

AYant fait connaître autant que nous l'avons pu dans ce précis, les côtes de l'Inde qui intéressent les nations commerçantes de l'Europe & de l'Asie, commençons par rendre compte d'un service que les Anglais leur rendirent à toutes.

Il y a cent ans qu'un marate nommé *Conogé Angria*, qui avait commandé quelques barques de sa nation contre les barques de l'empereur des Indes, se fit pirate; & s'étant retranché vers Bombai, il pilla indifféremment ses compatriotes, ses voisins & tous les commerçans qui navigeaient dans cette mer. Il s'était aisément emparé sur cette côte de quelques petites îles qui ne sont que des rochers inabordables. Il en fortifia une en creusant des fossés dans le roc. Ses bastions étaient soutenus par des murs épais de dix à douze pieds, & garnis de canons. C'était-là qu'il renfermait son butin. Son fils & son petit-fils continuèrent le même métier & avec plus de succès. Une province entière derrière Bombai était soumise à ce dernier *Angria*. Mille vagabonds marates, indiens, renégats chrétiens, nègres, étaient venus augmenter cette république de brigands, presque semblable à celle d'Alger. Les *Angria* faisaient bien voir que la *Qui était Angria.*

terre & la mer appartiennent à qui fait s'en rendre maître. Nous voyons tour-à-tour deux voleurs se former de grandes dominations au nord & au sud de l'Inde. L'un est *Abdala* vers Caboul, l'autre *Angria* vers Bombai. Et combien de grandes puissances n'ont pas eu d'autres commencemens !

Il falut que l'Angleterre armât consécutivement deux flottes contre ces nouveaux conquérans. L'amiral *James* en 1755 commença cette guerre qui en effet en méritait le nom, & l'amiral *Watson* l'acheva. Le capitaine *Clive* depuis si célèbre, y signala ses talens militaires. Toutes les retraites de ces illustres voleurs furent prises l'une après l'autre. On trouva dans le rocher qui leur servait de capitale, des amas immenses de marchandises, deux cent canons, des arsenaux d'armes de toute espèce, la valeur de cent cinquante millions monnoie de France, en or, en diamans, en perles, en aromates ; ce qu'on rassemblerait à peine dans toute la côte de Coromandel, & dans celle du Pérou, était caché dans ce rocher. *Angria* échappa. L'amiral *Watson* prit sa mère, sa femme & ses enfans prisonniers. Il les traita avec humanité, comme on peut bien le croire. Le plus jeune des enfans entendant dire qu'on n'avait pu trouver *Angria*, se jetta au cou de l'amiral, & lui dit, *ce sera donc vous qui me servirez de père*. M. *Watson* se fit expliquer ces paroles par un interprête ; elles l'attendrirent jusqu'aux larmes, & en effet il servit de père à toute la famille. Cette action & ce bonheur mémorable étaient compensés dans le chef-lieu des établissemens anglais au Bengale par un désastre plus sensible.

Anglais exterminés. Il s'éleva une querelle entre leur comptoir de Calcuta sur le Gange, & le souba du Bengale. Ce prince crut que les Anglais avaient à Calcuta une garnison considérable puisqu'ils l'avaient bravé. Cette ville ne renfermait pourtant qu'un conseil de marchands, & environ trois cent soldats. Le plus grand prince de l'Inde marcha contr'eux avec soixante mille soldats, trois cent canons & trois cent eléphans.

Gouverneur quakre 1756. Le gouverneur de Calcuta nommé *Drah* était bien différent du fameux amiral *Drak*. On a dit, on a écrit qu'il était de cette religion nazaréenne primitive, professée par ces respectables Pensilvaniens que nous connaissons sous le nom de Quakres. Ces primitifs dont la patrie est Philadelphie dans le nouveau monde, & qui doivent faire rougir le nôtre, ont la même horreur du sang que les brames. Ils regardent la guerre comme un crime. *Drah* était un marchand très habile & un honnête homme. Il avait jusques-là caché sa religion ; il se déclara, & le conseil le fit embarquer sur le Gange pour le mettre à couvert.

Qui croirait que les Mogols au premier assaut perdirent douze mille hommes

a) A Saulieu en Bourgogne, au mois de Juin 1773, les enfans étant assemblés dans l'église au nombre de soixante pour faire leur première communion, on s'avisa de creuser une fosse dans cette église pour y enterrer le soir même un cadavre ; il s'éleva de la fosse où étaient entassés d'anciens cadavres une exhalaison si maligne, que le curé, le vicaire, quarante enfans, & deux cent paroissiens qui entraient

mes? les relations l'ont assuré. Si le fait est vrai, rien ne peut mieux confirmer ce que nous avons tant dit de la supériorité de l'Europe. Mais on ne pouvait résister longtems: la ville fut prise; tout fut mis aux fers. Il y eut parmi les captifs, cent quarante-six Anglais, officiers & facteurs, conduits dans une prison qu'on appelle le *Trou noir*. Ils firent une funeste expérience des effets de l'air enfermé & échauffé; ou plutôt, des vapeurs continuellement exhalées de tous les corps, & auxquelles on a donné le nom d'air & d'élément. Cent vingt-trois hommes en moururent en peu d'heures. *Bourhave*, dans sa chymie, rapporte un exemple plus singulier: c'est celui d'un homme qui tomba sur le champ en pourriture dans une raffinerie de sucre à l'instant qu'on en eut fermé la porte. Ce pouvoir des vapeurs fait voir la nécessité des ventilateurs, surtout dans les climats chauds, & les dangers mortels qui menacent les corps humains, non-seulement dans les prisons, mais dans les spectacles où la foule est pressée, & surtout dans les églises où l'on a l'infâme coutume d'enterrer les morts, & dont il s'exhale une odeur pestilentielle *a*).

Fatal effet de l'air renfermé.

Mr. *Holwell*, gouverneur en second de Calcuta, fut un de ceux qui échappèrent à cette contagion subite. On le mena lui & vingt-deux officiers de la factorie mourans, à Maxadabad, capitale du Bengale. Le souba eut pitié d'eux & leur fit ôter leurs fers. *Holwell* lui offrit une rançon. Le prince la refusa, en lui disant qu'il avait trop souffert, sans être encor obligé de payer sa liberté.

C'est ce même *Holwell* qui avait appris non-seulement la langue des Brames modernes, mais encor celle des anciens Bracmanes. C'est lui qui a écrit depuis des mémoires si précieux sur l'Inde; & qui a traduit des morceaux sublimes des premiers livres écrits dans la langue sacrée, plus anciens que ceux du *Sanchoniaton* de Phenicie, du *Mercure* de l'Egypte, & des premiers législateurs de la Chine. Les savans Brames de Bénarès attribuent à ces livres environ cinq mille ans d'antiquité.

Holwell seul Européan qui ait bien connu les dogmes des anciens Bracmanes.

Nous saisissons avec reconnaissance cette occasion de rendre ce que nous devons à un homme qui n'a voyagé que pour s'instruire. Il nous a dévoilé ce qui était caché depuis tant de siècles; il a fait plus que les *Pythagore* & les *Apollonios* de Thiane. Nous exhortons quiconque veut s'instruire comme lui à lire attentivement les anciennes fables allégoriques, sources primitives de toutes les fables qui ont depuis tenu lieu de vérités en Perse, en Chaldée, en Egypte, en Grèce, & chez les plus petites & les plus méprisables hordes, comme chez les plus grandes & les plus florissantes nations. Ces objets sont plus dignes de l'étude du sage *b*), que les querelles

traient alors, en moururent, si on en croit les papiers publics. Ce terrible avertissement de ne point souiller les temples de corps morts sera-t-il encor inutile en France? C'était autrefois un sacrilège: jusqu'à quand cette horreur sera-t-elle un acte de piété?

b) Ce n'est pas que nous ayons une foi aveugle pour tout ce que nous débite Mr. *Holwell*: il ne faut l'avoir pour personne; mais enfin il nous a démontré que les Gangarides avaient écrit une mythologie bonne ou mauvaise il y a cinq mille ans, comme le savant & judicieux jésuite *Parennin*

de quelques commis pour de la mousseline & des toiles peintes, dont nous serons obligés, malgré nous, de dire un mot dans le cours de cet ouvrage.

Pour revenir à cette révolution dans l'Inde, le souba, qui s'appellait *Suraia Doula*, était un Tartare d'origine. On disait qu'à l'exemple d'*Aureng-zeb*, son dessein était de s'emparer de l'Inde entière : on ne peut douter qu'il ne fût très ambitieux, puisqu'il était à portée de l'être : on ajoute qu'il méprisait son empereur faible & dur, inappliqué & sans courage ; & qu'il haïssait également tous ces marchands étrangers qui venaient profiter des troubles de l'empire & les augmenter. Dès qu'il eut pris le fort des Anglais, il menaça ceux des Hollandais & des Français : ils se rachetèrent pour des sommes d'argent, très modiques dans ce pays ; les Français, pour environ six cent mille livres ; les Hollandais, pour douze cent mille francs ; parce qu'ils sont plus riches. Ce prince ne s'occupa point alors à les détruire. Il avait dans ses armées un rival de son ambition, son parent & parent d'un grand-mogol, plus à craindre pour lui qu'une société de marchands. *Suraia Doula* pensait d'ailleurs comme plus d'un visir Turc & plus d'un sultan de Constantinople qui ont voulu chasser quelquefois tous les ambassadeurs des princes d'Europe & toutes leurs factories, mais qui leur ont fait payer chèrement le droit de résider en Turquie.

Anglais vengés. A peine eut-on reçu à Madrass la nouvelle du danger où les Anglais étaient sur le Gange, qu'on envoya par mer à leur secours tout ce qu'on put ramasser d'hommes portant les armes.

Mr. de *Bussi*, qui était dans ces quartiers avec quelques troupes, profita de cette conjoncture ; lui & Mr. *Lass* s'emparèrent de tous les comptoirs anglais par-delà Mazulipatan, sur la côte de la grande province d'Orixa, entre celles de Golconde & de Bengale. Ce succès rendit quelques forces à la compagnie affaiblie qui devait bientôt succomber.

Cependant l'amiral *Watson* & le colonel *Clive*, vainqueur d'*Angria* & libérateurs de toute la côte de Malabar, venaient aussi au Bengale par la mer de Coromandel. Ils apprirent dans leur route qu'il n'y avait plus de retour pour eux dans leur ville de Calcuta, qu'en combattant ; & ils firent forces de voiles. Ainsi la guerre fut partout en peu de tems depuis Surate jusqu'aux bouches du Gange, dans un contour d'environ mille lieues, comme elle l'est si souvent en Europe entre tant de princes chrétiens, dont les intérêts se croisent & changent continuellement pour le malheur des hommes.

Quand l'amiral *Watson* & le colonel *Clive* arrivèrent à la rade de Calcuta, ils trouvèrent ce bon quakre gouverneur de la ville, & ceux qui s'étaient sauvés avec lui, retirés dans des barques délabrées sur le Gange : on ne les avait point poursuivis. Le souba avait cent mille soldats, des

nous a démontré que les Chinois étaient réunis en corps de peuple vers ces tems-là. Et s'ils l'étaient alors, il fallait bien qu'ils le fussent auparavant : de grandes peuplades ne se forment pas en un jour. Ce n'est donc pas à nous, qui n'étions que des sauvages barbares, quand ces peuples étaient policés & savans, à leur contester

canons, des éléphans, mais point de bateaux. Les Anglais, chassés de Calcuta, attendaient patiemment sur le Gange, qu'on vînt de Madrass à leur secours; l'amiral leur donna des vivres dont ils manquaient. Le colonel, aidé des officiers de la flotte & des matelots qui grossissaient sa petite armée, courut affronter toutes les forces du souba; mais il ne rencontra qu'un raïa, gouverneur de la ville, qui venait à lui à la tête d'un corps considérable; il le mit en fuite. Cet étrange gouverneur, au-lieu de se retirer dans sa place, s'en alla porter l'allarme au camp de son prince, en lui disant que les Anglais, qu'il avait rencontrés, étaient d'une espèce bien différente de ceux qui avaient été pris dans Calcuta.

Singulière lettre du colonel Clive à un souverain.

Le colonel *Clive* confirma le prince dans cette idée, en lui écrivant ces propres mots, si nous en croyons les mémoires du tems & les papiers publics. « Un amiral Anglais qui commande une flotte invincible, & un » soldat, dont le nom est assez connu de vous, sont venus vous punir » de vos cruautés. Il vaut mieux pour vous nous faire satisfaction, que » d'attendre notre vengeance. » Il pouvait hazarder ce stile audacieux & oriental. Le souba savait bien que son compétiteur, dont nous avons parlé, raïa très puissant dans son armée, & qu'il n'osait faire arrêter, négociait déja secrétement avec les Anglais. Il ne répondit à cette lettre qu'en livrant une bataille; elle fut indécise entre une armée d'environ quatre-vingt mille combattans, & une d'environ quatre mille, moitié Anglais, moitié Cipayes. Alors on négocia, & ce fut à qui serait le plus adroit. Le souba rendit Calcuta & les prisonniers; mais il traitait sous main avec Mr. de *Bussi;* & le colonel, ou plutôt le général *Clive* traitait sourdement de son côté avec le rival du souba. Ce rival s'appellait *Jaffer;* il voulait perdre le souba son parent & le détrôner. Le souba voulait perdre les Anglais par les Français ses nouveaux amis, pour exterminer ensuite ses amis mêmes. Voici les articles du traité singulier que le prince Mogol *Jaffer* signa dans sa tente.

Marché fait pour un royaume & juré sur l'Alcoran.

« En présence de Dieu & de son prophète, je jure d'observer cette » convention tant que je vivrai, moi *Jaffer*, &c.

» Les ennemis des Anglais seront les miens, &c.

» Pour les indemniser de la perte que *Leyia-Oda c*) leur a fait souffrir, » je donnerai cent laks, (c'est vingt-quatre millions de nos livres.)

» Pour les simples habitans, cinquante autres laks, (douze millions.)

» Pour les Maures & les Gentous au service des Anglais, vingt laks, » quatre millions huit cent mille livres.)

» Pour les Arméniens, qui trafiquent à Calcuta, sept laks, (seize cent » quatre-vingt mille livres.) Le tout faisant environ quarante-deux mil» lions, quatre cent quatre-vingt mille.)

leur antiquité. Il se peut que dans la foule des révolutions, qui ont dû tout changer sur la terre, l'Europe ait cultivé des arts & connu des sciences avant l'Asie; mais il n'en reste aucun vestige; & l'Asie est pleine d'anciens monumens.

c) C'est le nom de son général qui prit Calcuta.

» Je payerai comptant sans délai toutes ces sommes dès qu'on m'aura
» fait souba de ces provinces.

» L'amiral, le colonel & quatre autres officiers (qu'il nomme) pourront
» disposer de cet argent comme il leur plaira. «

Cet article était stipulé pour les mettre à couvert de tout reproche.

Outre ces présens, le souba, désigné par le colonel *Clive*, étendait prodigieusement les terres de la compagnie. Mr. *Dupleix* n'avait pas à beaucoup près obtenu les mêmes avantages, quand il créait des nabab.

On ne voit pas que les officiers Anglais ayent juré ce traité sur l'Evangile : peut-être ne s'en trouva-t-il point ; & d'ailleurs c'était plutôt un billet au porteur, qu'un traité.

Le souba *Duraia-Soula* de son côté envoyait dès secours réels d'argent à Mrs. de *Bussi* & *Lass*, tandis que son rival *Jaffer* ne donnait que des promesses. Il voulait faire tuer *Jaffer;* mais ce prince se faisait trop bien garder. L'un & l'autre, dans l'excès de leurs haines & de leurs defiances se jurèrent sur l'Alcoran une amitie inviolable.

Victoire du lord Clive.

Le souba, trompé & voulant tromper, mena *Jaffer* contre la troupe Anglaise, que nous n'osons appeller une armée. Enfin, le 30 Juin, la bataille décisive se donna entre lui & le colonel *Clive*. Le souba la perdit : on lui prit son canon, ses eléphans, son bagage, son artillerie. *Jaffer* était à la tête d'un camp separé ; il ne combattit point ; c'est la prudence des perfides : si le souba était vainqueur, il s'unissait à lui ; si les Anglais l'emportaient, il marchait avec eux. Les vainqueurs poursuivirent le souba ; ils entrèrent après lui dans Moxadabad sa capitale. Le souba s'enfuit, & fut errant misérablement pendant quelques jours. Le général *Clive* salua *Jaffer* souba des trois provinces, Bengale, Golconde & Orixa, qui composaient un des plus beaux royaumes de la terre.

Duraia-Soula, ce prince détrôné, fuyait seul sans secours, sans espérance. Il apprit qu'il y avait une grotte où vivait un saint faquir (ce sont des moines, des hermites mahométans). *Doula* se réfugia dans la caverne de ce saint. Sa surprise fut extrême, quand il reconnut dans le faquir un fripon auquel il avait fait autrefois couper le nez & les deux oreilles. Le prince & le saint se réconcilièrent au moyen de quelque argent ; mais pour en avoir davantage, le faquir dénonça le fugitif à son vainqueur. *Doula* fut pris & condamné à la mort par *Jaffer :* ses prières & ses larmes ne le sauvèrent pas ; il fut exécuté impitoyablement, après qu'on lui eut jetté de l'eau sur la tête, par une cérémonie bizarre, établie de tems immémorial sur le bord du Gange, dont les peuples ont attribué toûjours à l'eau de singulières propriétés. C'est une espèce de purification imitée depuis par les Egyptiens ; c'est l'origine de l'eau lustrale chez les Grecs & chez les Romains. On trouva dans les papiers de ce malheureux prince toute sa correspondance avec Mrs. de *Bussi* & *Lass*.

Souverain condamné à mort.

Les Français per-

C'est pendant le cours de cette expédition que le général *Clive* courut à la conquête de Chandernagor, le poste alors le plus important que les

Français eussent dans l'Inde, rempli d'une quantité prodigieuse de marchandises, & défendu par cent soixante pièces de canon, cinq cent soldats Français & sept cent Noirs. *dent Chandernagor.*

Clive & *Watson* n'avaient que quatre cent hommes de plus : cependant au bout de cinq jours il fallut se rendre. La capitulation fut signée d'un côté par le général & l'amiral ; & de l'autre, par les préposés *Fournier, Nicolas, la Potière* & *Caillot*, le 23 Mars 1757. Ces commissaires demandèrent que le vainqueur laissât les jésuites dans la ville. *Clive* répondit : les jésuites peuvent aller partout où ils voudront, hors chez nous.

Les marchandises qu'on trouva dans les magasins furent vendues cent vingt-cinq mille livres sterling : (environ deux millions huit cent soixante mille francs.) Tous les succès des Anglais dans cette partie de l'Inde furent dûs principalement aux soins de ce célèbre *Clive*. Son nom fut respecté à la cour du grand-mogol, qui lui envoya un éléphant chargé de présens magnifiques, & une patente de raïa. Le roi d'Angleterre le créa pair en Irlande. C'est lui qui, dans les derniers débats, qui s'élevèrent au sujet de la compagnie des Indes, répondit à ceux qui lui demandaient compte des millions qu'il avait ajouté à sa gloire. J'en ai donné un à mon secrétaire, deux à mes amis, & j'ai gardé le reste pour moi.

Dans une autre seance il dit : Nul n'attaquera mon honneur impunément : mes juges doivent garder le leur. Presque tous les principaux agens de la compagnie anglaise en ont usé de même. Leurs profusions ont égalé leurs richesses. Les actionnaires y perdent, l'Angleterre y gagne ; puisqu'au bout de quelques années chacun vient répandre dans sa patrie ce qu'il a pu amasser sur les bords du Gange, & sur les côtes de Coromandel & de Malabar : ainsi que les trésors immenses conquis par l'amiral *Anson* en faisant le tour du monde ; & ceux que tant d'autres amiraux acquirent par tant de prises, augmentaient l'opulence de la nation.

Depuis les victoires du lord *Clive*, les Anglais ont régné dans le Bengale ; les nabab, qui ont voulu les attaquer, ont été repoussés. Mais enfin, on a craint à Londres que la compagnie ne pérît par l'excès de son bonheur, comme la compagnie française a été détruite par la discorde, la disette, la modicité des secours venus trop tard, les changemens continuels de ministres, qui ne pouvant avoir sur l'Inde que des idées confuses & fausses, changeaient au hazard des ordres donnés aveuglément par leurs prédécesseurs.

Tous les malheurs de la France retombaient nécessairement sur la compagnie. On ne pouvait la secourir efficacement, quand on était battu en Allemagne, qu'on perdait le Canada, la Martinique, la Guadeloupe en Amérique, la Gorée en Afrique, tous ses établissemens sur le Sénégal ; que tous les vaisseaux étaient pris, & qu'enfin le roi & les citoyens vendirent leur vaisselle pour payer des soldats ; faible ressource dans de si grande calamités.

ARTICLE TREIZIÉME.

Arrivée du général LALLI *: ses succès, ses traverses. Conduite d'un jésuite nommé* LAVAUR.

CE fut dans ces circonstances que le général *Lalli* & le chef d'escadre d'*Aché*, après avoir séjourné quelque tems à l'île de Bourbon, entrérent dans la rade de Pondichéri, le 28 Avril 1758. Le vaisseau, nommé le Comte de Provence, qui portait le général, fut salué de coups de canon à boulets, dont il fut très endommagé. Cette étrange méprise, ou cette méchanceté de quelques subalternes, fut d'un très mauvais augure pour les matelots toûjours superstitieux, & même pour *Lalli* qui ne l'était pas.

Ce commandant avait en perspective le bâton de maréchal de France, qu'il croyait pouvoir obtenir, s'il opérait une grande révolution dans l'Inde, & s'il réparait l'honneur des armes françaises peu soutenu alors dans les autres parties du monde. Sa seconde passion était d'humilier la grandeur anglaise, dont il était l'ennemi implacable.

Lalli commence par le siége de trois places & les prend.

Dès qu'il fut arrivé, il assiégea trois places; l'une était Goudelour, petit fort à quatre lieues de Pondichéri : la seconde St. David, citadelle bien plus considérable ; la troisième Divicotey, qui se rendit à son approche. Il était flatteur pour lui d'avoir sous ses ordres, dans ses premières expéditions, un comte d'*Estaing*, un descendant de ce d'*Estaing*, qui sauva la vie à *Philippe-Auguste* à la bataille de Bovine, & qui transmit à sa maison les armoiries des rois de France : un *Crillon*, arrière-petit-fils de ce *Crillon*, surnommé *le brave*, digne d'être aimé du grand *Henri IV* : un *Montmorenci* : un *Conflans*, dont la maison est si ancienne & si illustre : un *la Fare*, & plusieurs autres officiers de la première qualité. Ce n'était pas l'usage qu'on fît servir des jeunes gens d'un grand nom dans l'Inde. Il est vrai qu'il eût fallu avec eux plus de troupes & plus d'argent. Cependant le comte d'*Estaing* avait pris Goudelour en un jour ; & le lendemain le général, suivi de cette florissante jeunesse, était allé mettre le siége devant l'importante place de St. David.

Bataille navale entre l'amiral Pocok & l'amiral d'Aché 29 Avril 1758.

Il n'y avait pas un moment de perdu chez les deux nations rivales pendant que le comte d'*Estaing* prenait Goudelour ; une flotte anglaise, commandée par l'amiral *Pocok*, attaquait celle du comte d'*Aché*, à la rade de Pondicheri. Des hommes blessés ou tués, des mâts brisés, des voiles déchirées, des agrêts rompus, furent tout l'effet de cette bataille indécise. Les deux flottes endommagées restérent dans ces parages, également hors d'état de se nuire. La française était la plus maltraitée : elle n'avait que quarante morts ; mais cinq cent hommes étaient blessés : le comte d'*Aché* & son capitaine l'étaient aussi ; & après la bataille on eut encor le malheur de perdre un vaisseau de soixante-quatorze canons, qui échoua sur la côte.

Mais une preuve évidente que l'amiral Français a) partagea avec l'amiral Anglais l'honneur de la journée, c'est que l'Anglais ne tenta point de jetter du secours dans le fort St. David assiégé.

Tout s'opposait dans Pondichéri à l'entreprise du général. Rien n'était prêt pour le seconder. Il demandait des bombes, des mortiers, des outils de toute espèce; on n'en avait point. Le siège traînait en longueur; on commençait à craindre l'affront de l'abandonner; l'argent même manquait. Les deux millions apportés sur la flotte, & remis au trésor de la compagnie, étaient déjà consommés; le conseil marchand de Pondichéri avait cru nécessaire de payer des dettes pressantes pour ranimer un crédit expiré; il avait mandé à Paris que si on ne le secourait pas de dix millions, tout était perdu. Le gouverneur de Pondichéri, pour l'administration marchande, successeur de *Godeheu*, écrivait au général le 24 Mai ce billet, qu'il reçut à la tranchée. 1758.

« Mes ressources sont épuisées, & nous n'avons plus rien à attendre que » d'un succès. Où en trouverais-je de suffisantes dans un pays ruiné par » quinze ans de guerres, pour fournir aux dépenses de votre armée, & » aux besoins d'une escadre, par laquelle nous attendions bien des espéces » de secours, & qui se trouve au contraire dénuée de tout ? »

Ce seul billet explique la cause de tous les désastres qu'on avait éprouvés, & de tous ceux qui suivirent. Plus la disette de toutes les choses nécessaires se faisait sentir dans la ville, plus on blâmoit le général d'avoir entrepris le siége de St. David.

Malgré tant de traverses & tant d'obstacles, le général força le commandant Anglais à se rendre. On trouva dans St. David cent quatre-vingt canons, des provisions de toute espèce, dont on manquait à Pondichéri, & de l'argent dont on manquait encor davantage. Il y avait trois cent mille livres en espèces, & autant en effets, qui furent remis au trésorier de la compagnie. Nous ne spécifions ici que les faits dont tous les partis conviennent. 13 *Juin* 1758.

Le comte de *Lalli* fit démolir cette forteresse & toutes les métairies voisines. C'était un ordre du ministère; ordre dangereux qui attira bientôt de tristes représailles. Le fort St. David pris, le général disposa tout sur le champ pour la conquête de Madrass. Il écrivit à Mr. de *Bussi*, qui était alors au fond du Décan: « Dès que je serai maître de Madrass, je me porte sur le » Gange, soit par terre, soit par mer. Ma politique est dans ces cinq mots: » *Plus d'Anglais dans la péninsule.* » Son ardeur ne put alors être satisfaite; la flotte n'était pas en état de le seconder. Elle venait d'essuyer un second combat naval à la vue de Pondichéri, plus désavantageux encor que le premier. Le comte d'*Aché* y avait reçu deux blessures; & dans ce combat meurtrier, il avait soutenu avec cinq vaisseaux délabrés les efforts

2e Juillet 1758. *Lalli met ce combat le 3e Août ou Auguste dans ses mémoires. C'est une méprise.*

a) Nous donnons le nom d'amiral au chef d'escadre, parce que c'est le titre des chefs d'escadre Anglais. Le grand-amiral est en Angleterre ce qu'est l'amiral en France.

d'une armée navale deux fois plus forte que la sienne. Il demande après ce combat au conseil de la ville, mâtures, vivres, agrêts, ouvriers. Il n'obtient rien. Le général de mer n'est pas plus secouru par cette compagnie épuisée que le général de terre. Il va chercher à l'île de France, vis-à-vis des côtes d'Afrique, ce qu'il ne peut trouver dans l'Asie.

A l'entrée de la côte de Coromandel est une assez belle province qu'on nomme Tanjaour. Le raïa de ce pays, à qui les Français & les Anglais donnaient le nom de roi, était un prince très riche. La compagnie prétendait que ce prince lui devait environ treize millions de France.

Conduite, lettres, discours du jésuite Lavaur.

Le gouverneur de Pondichéri pour la compagnie, exigea du général qu'il allât redemander cet argent, l'épée à la main. Un jésuite Français, nommé *Lavaur*, supérieur de la mission des Indes, lui disait & lui écrivait *que la Providence bénissait ce projet d'une manière sensible.* Nous serons obligés de parler encor de ce jésuite, qui a joué un grand & funeste rôle dans toutes ces avantures. Il suffit de dire à présent que le général, dans sa route, passa sur les terres d'un autre petit prince, dont les neveux avaient offert depuis peu à la compagnie quatre laks de roupies, environ un million, pour avoir le petit état de leur oncle, & le chasser du pays. Le jésuite exhorta vivement le comte de *Lalli* à cette bonne œuvre. Voici mot pour mot une de ses lettres. « La loi des successions dans ce pays-ci est la » loi du plus fort. Il ne faut pas regarder l'expulsion d'un prince sur le » même pié qu'on la regarderait en Europe. »

Il lui disait dans une autre lettre: « il ne faut pas travailler pour la seule » gloire des armes de sa majesté. A bon entendeur, demi mot. » Ces traits font connaître l'esprit du pays & celui du jésuite.

Le prince de Tanjaour eut recours aux Anglais de Madrass. Ils se disposèrent à faire une diversion; il eut le tems de faire entrer d'autres troupes auxiliaires dans sa ville capitale, menacée d'un siége. La petite armée française ne reçut de Pondichéri ni les vivres, ni les munitions nécessaires; on fut forcé d'abandonner cette entreprise; la Providence ne la bénissait pas autant que le jésuite le prétendait. La compagnie n'eut ni l'argent du prince, ni celui des deux neveux qui voulaient déposséder leur oncle.

Danger singulier du général Lalli.

Comme on préparait la retraite, un nègre du pays, commandant d'une troupe de cavaliers nègres dans le Tanjaour, vint se présenter à la garde avancée du camp des Français, suivi de cinquante cavaliers; il dit qu'il voulait parler au général & prendre parti à son service. Le comte qui était au lit, sortit de sa tente presque nud, tenant un bâton d'épine à la main. Le capitaine nègre lui porte sur le champ un coup de sabre qu'à peine il put parer: les autres cavaliers nègres fondent sur lui. La garde du général accourut dans l'instant même; on tua presque tous ces assassins. Ce fut l'unique fruit de cette expédition du Tanjaour.

ARTI-

ARTICLE QUATORZIÉME.

Le comte LALLI *assiége Madrass. Commencement de ses malheurs.*

ENfin, après des courses & des tentatives inutiles dans cette partie de l'Inde, malgré l'éloignement de la flotte française, conduite par le comte d'*Aché* aux îles de Bourbon & de France, qu'on croyait menacées par les Anglais, le général reprit son projet favori d'assiéger Madrass.

Vous avez trop peu d'argent & de vivres, lui disait-on : il répondait, nous en prendrons dans la ville. Quelques membres du conseil de Pondicheri prêtèrent trente-quatre mille roupies, environ quatre-vingt deux mille livres. Les fermiers des villages, *a*) ou aldées de la compagnie, avancèrent quelque argent. Le général y mit du sien. On fit des marches forcées ; on arriva devant cette ville qui ne s'y attendait pas.

Madrass pris le 13 Décembre 1758.

Madrass, comme on sait, est partagée en deux parties fort différentes l'une de l'autre ; la première où est le fort St. George, était très bien fortifiée depuis l'expédition de *la Bourdonnaye*. La seconde beaucoup plus grande est peuplée de négocians de toutes les nations. On l'appelle la ville-noire, parce qu'en effet les noirs y sont les plus nombreux. Le grand espace qu'elle occupe n'a pas permis qu'on la fortifiât ; une muraille & un fossé faisaient sa défense. Cette grande ville très riche fut surprise & pillée.

On imagine assez tous les excès, toutes les barbaries où s'emporte alors le soldat, qui n'a plus de frein, & qui regarde comme son droit incontestable le meurtre, le viol, l'incendie, la rapine. Les officiers les continrent autant qu'ils le purent ; mais ce qui les arrêta le plus, c'est qu'à peine étaient-ils entrés dans cette ville basse qu'il falut s'y défendre. La garnison de Madrass tomba sur eux ; on se battit de rue en rue ; maisons, jardins, temples chrêtiens, indiens, & maures, furent autant de champ de batailles, où les assaillans, chargés de butin, combattaient en désordre ceux qui venaient leur arracher leur proie. Le comte d'*Estaing* accourut le premier contre une troupe anglaise qui marchait dans la grande rue. Le bataillon de Lorraine, qu'il commandait, n'était pas encor rassemblé ; il combattait presque seul, & fut fait prisonnier : malheur qui lui en attira de plus grands ; car étant depuis pris par les Anglais sur mer, & transporté en Angleterre, il fut plongé à Portsmouth dans une prison affreuse : traitement indigne de son nom, de son courage, de nos mœurs, & de la générosité anglaise.

Comte d'Estaing pris en poursuivant les Anglais.

La prise du comte d'*Estaing*, au commencement du combat, pouvait entraîner la perte de la petite armée, qui, après avoit surpris la ville-noire, était surprise à son tour. Le général, accompagné de toute cette noblesse

a) Aldée est un mot arabe conservé en Espagne. Les Arabes qui allèrent dans l'Inde y introduisirent plusieurs termes de leur langue. Une étymologie bien avérée sert quelquefois à prouver les émigrations des peuples.

française dont nous avons parlé, rétablit l'ordre. On poussa les Anglais jusqu'à un pont établi entre le fort St. George & la ville-noire. Le chevalier de *Crillon* courut à ce pont, où il tua cinquante Anglais; on y fit trente-trois prisonniers; on resta maître de la ville.

L'espérance de prendre bientôt le fort St. George, ainsi que l'avait pris *la Bourdonnaye*, anima tous les officiers; &, ce qui est singulier, cinq ou six mille habitans de Pondicheri accoururent à cette expédition par curiosité, comme on va à une fête. Les assiégeans n'étaient composés que de deux mille sept cent Européans d'infanterie, & de trois cent cavaliers. Ils n'avaient que dix mortiers & vingt canons. La ville était défendue par seize cent Européans, & deux mille cinq cent Cipayes. Ainsi les assiégés étaient plus forts d'onze cent hommes. Il est reçu dans la tactique qu'il faut d'ordinaire cinq assiégeans contre un assiégé. Les exemples d'une prise de ville par un nombre égal au nombre qui la défend sont très rares: réussir sans provisions est plus rare encore.

Ce qu'il y eut de plus triste, c'est que deux cent déserteurs français passèrent dans le fort St. George. Il n'est point d'armées, où la désertion soit plus fréquente que dans les armées françaises, soit inquiétude naturelle de la nation, soit espérance d'être mieux traité ailleurs. Ces déserteurs paraissaient quelquefois sur les remparts tenant une bouteille de vin dans une main, & une bourse dans l'autre; ils exhortaient leurs compatriotes à les imiter. On voyait pour la première fois la dixième partie d'une armée assiégeante réfugiée dans la ville assiégée.

Le siége de Madrass, entrepris avec allégresse, fut bientôt regardé comme impraticable par tout le monde. Mr. *Pigot* mandataire de la compagnie anglaise, & gouverneur de la ville, promit cinquante mille roupies à la garnison si elle se défendait bien, & il tint parole. Celui qui récompense ainsi, est mieux servi que celui qui n'a point d'argent. Le comte de *Lalli* n'eut d'autre ressource que de tenter un assaut. Mais, dans le tems même qu'on se préparait à une action si audacieuse, il parut dans le port de Madrass six vaisseaux de guerre, détachés de la flotte anglaise, qui était alors vers Bombai. Ces vaisseaux apportaient des renforts d'hommes & de munitions. A leur vue, l'officier, qui commandait la tranchée, la quitta. Il falut lever le siége en hâte, & aller défendre Pondicheri, que les Anglais pouvaient attaquer plus aisément encor que l'on n'avait attaqué Madrass.

Siége du fort St. George levé le 17 Février 1759.

Il ne s'agissait plus alors d'aller faire des conquêtes auprès du Gange. *Lalli* ramena sa petite armée diminuée & découragée dans Pondicheri plus découragé encor. Il n'y trouva que des ennemis de sa personne qui lui firent plus de mal que les Anglais ne lui en pouvaient faire. Presque tout le conseil & tous les employés de la compagnie, irrités contre lui, insultaient à son malheur. Il s'était attiré leur haine par des reproches durs & violens, par des lettres injurieuses que lui dictait le dépit de n'être pas assez secondé dans ses entreprises. Ce n'est pas qu'il ne fût très bien que tout commandant, qui n'a qu'une autorité limitée, doit ménager un conseil qui la partage; que s'il fait des actions de vigueur, il doit avoir des

Déchaînement contre le général.

paroles de douceur. Mais les contradictions continuelles l'aigrissaient, & la place même qu'il occupait lui attirait la mauvaise volonté de presque toute une colonie, qu'il était venu défendre.

On est toûjours ulcéré, sans même qu'on s'en apperçoive, de se voir sous les ordres d'un étranger. L'aliénation des esprits augmentait, par les instructions mêmes envoyées de la cour au général. Il avait ordre de veiller sur la conduite du conseil; les directeurs de la compagnie des Indes à Paris lui avaient donné des notes sur les abus inséparables d'une administration si éloignée. Eût-il été le plus doux des hommes, il aurait été haï. Sa lettre écrite le 14 Février à Mr. de *Leirit* gouverneur de Pondicheri avant la levée du siége, rendait cette haine implacable. La lettre finissait par ces mots: *J'irais plutôt commander les Caffres de Madagascar que de rester dans votre Sodome, qu'il n'est pas possible que le feu des Anglais ne détruise tôt ou tard au défaut de celui du ciel.*

Le mauvais succès de Madrass envenima toutes ces plaies. On ne lui pardonna point d'avoir été malheureux; & de son côté il ne pardonna point à ceux qui le haïssaient. Des officiers joignirent bientôt leur voix à ce cri général; surtout ceux du bataillon de l'Inde, troupe appartenante à la compagnie, furent les plus aigris. Ils furent malheureusement ce que portait l'instruction du ministère. *Vous aurez l'attention de ne confier aucune expédition aux seules troupes de la compagnie. Il est à craindre que l'esprit d'insubordination, d'indiscipline & de cupidité leur fasse commettre des fautes, & il est de la sagesse de les prévenir pour n'avoir pas à les punir.* Tout concourut donc à rendre le général odieux sans le faire respecter.

Avant d'aller à Madrass, toûjours rempli du projet de chasser les Anglais de l'Inde, mais manquant de tout ce qui était nécessaire pour de si grands efforts, il pria le brigadier de *Bussi* de lui prêter cinq millions dont il serait la seule caution. Mr. de *Bussi* en homme sage ne jugea point à propos de hazarder une somme si forte, payable sur des conquêtes si incertaines; il prévit qu'une lettre de change signée *Lalli*, remboursable dans Madrass ou dans Calcuta, ne serait jamais acceptée par les Anglais. Il est des circonstances où si vous prêtez votre argent vous vous faites un ennemi secret; refusez-le, vous avez un ennemi ouvert. L'indiscrétion de la demande, & la nécessité du refus, firent naître entre le général & le brigadier une aversion qui dégénéra en une haine irréconciliable, & qui ne servit pas à rétablir les affaires de la colonie. Plusieurs autres officiers se plaignirent amérement. On se déchaîna contre le général; on l'accabla de reproches, de lettres anonymes, de satyres. Il en tomba malade de chagrin: quelque tems après la fiévre & de fréquens transports au cerveau le troublèrent pendant quatre mois; & pour consolation, on lui insultait encore.

ARTICLE QUINZIÉME.

Malheurs nouveaux de la compagnie des Indes.

DAns cet état, non moins triste que celui de Pondicheri, le général formait de nouveaux projets de campagne. Il envoya au secours de l'établissement très considérable de Mazulipatan à soixante lieues au nord de Madrass, Mr. de *Moracin*, officier dans le civil & dans le militaire, homme de tête & de résolution, capable d'affronter la flotte anglaise, maîtresse de la mer, & de lui échapper. *Moracin* était un de ses ennemis les plus déclarés & les plus ardens. Le général était réduit à ne pouvoir guères en employer d'autres. Cet officier, membre du conseil, partit avec cinq cent hommes, tant cipayes que matelots; mais Mazulipatan était déjà pris *a*). *Moracin* alla, quatre-vingt lieues plus loin, sur un vaisseau qui lui appartenait, faire la guerre à un raïa qui devait de l'argent à la compagnie: il perdit quatre cent hommes & son argent.

Quels étaient donc ces princes, à qui un particulier d'Europe venait redemander quelques milliers de roupies à main armée?

Un autre exemple bien plus étrange du gouvernement indien mérite plus d'attention.

Pondicheri & Madrass sont, comme on l'a déjà dit, sur la côte de la grande nababie de Carnate, que les Européans appellent toûjours un royaume. Le parti anglais, avec cinq ou six cent hommes de sa nation tout au plus; & le parti français avec le même nombre de la sienne, protégeaient depuis longtems chacun son nabab; & c'était toûjours à qui ferait un souverain.

Le chevalier de *Soupire*, maréchal de camp, était depuis longtems dans cette province d'Arcate avec quelques soldats français, quelques noirs & quelques cipayes mal armés & mal payés. Le chevalier de *Soupire* se plaignait aussi qu'ils ne fussent point vêtus; mais ce n'est pas un grand mal dans la zône-torride. Il y a dans cette province un poste qu'on dit de la plus grande importance: c'est la forteresse de Vandavachi, qui couvrait les établissemens des Français. Vandavachi est situé dans une petite île formée par des rivières. La colonie française était encor maîtresse de cette place: les Anglais vinrent l'attaquer: le chevalier de *Soupire* les repoussa dans un combat assez vif: c'était du moins éloigner la ruine prochaine.

Septembre 1759. Une chose qu'on ne voit guères dans ce pays-là, c'est que les deux

a) Nous nous gardons bien d'entrer dans tous les petits détails des querelles entre Mrs. de *Lalli* & de *Moracin*, entre Mrs. de *Moracin* & de *Leirit*, entre tant de plaintes réciproques. S'il falait détailler toutes ces misères de tant d'Européans transplantés dans l'Inde, on ferait un livre beaucoup plus gros que l'Encyclopédie. On ne saurait trop étendre les sciences, & resserrer le tableau des faiblesses humaines.



nabab, pour lesquels on combattait, étaient chacun à cent lieues du champ de bataille. Pondicheri respirait un peu après ce petit succès. Mais l'armée navale du comte d'*Aché* ayant reparu sur la côte, elle fut encor attaquée par l'amiral *Pocok*, & plus maltraitée dans cette troisiéme bataille que dans les premières, car un de ses grands vaisseaux de guerre prit feu & la mâture fut brûlée; quatre vaisseaux de la compagnie s'enfuirent. Cependant l'amiral Français échappa à l'amiral Anglais, qui malgré la supériorité du nombre & de la marine, ne put prendre aucun de ses vaisseaux. *Troisiéme bataille naval. Flotte française encor maltraitée. Sept. 1759.*

Le comte d'*Aché* alors voulut repartir pour les îles de Bourbon & de France qui étaient toûjours menacées. Il falait combattre sur toutes les mers pour les intérêts du commerce. Le conseil de Pondicheri protesta contre le départ de l'amiral, & le rendit responsable de la ruine de la compagnie, comme si cet officier commandait aux élémens & aux flottes anglaises. L'amiral laissa les marchands protester; il leur donna le peu d'argent qu'il avait apporté, & débarqua environ huit cent hommes; aussitôt il alla se radouber à l'île de France. Pondicheri sans munitions, sans vivres, resta dans la discorde & dans la consternation. Le passé, le présent & l'avenir étaient effrayans. *16 Sept. 1759.*

Les troupes, qui couvraient Pondicheri, se révoltèrent. Ce ne fut point une de ces séditions tumultueuses qui commencent sans raison & qui finissent de même. La nécessité sembla les plonger dans ce parti, le seul qui leur restait pour être payés & pour avoir de quoi subsister. Donnez-nous, disaient-elles, du pain & notre solde; ou nous allons en demander aux Anglais. Les soldats en corps écrivirent au général qu'ils attendraient quatre jours; mais qu'au bout de ce tems, toutes leurs ressources étant épuisées, ils passeraient à Madrass. *Révolte des troupes. Octobre 1759.*

On a prétendu que cette révolte avait été fomentée par un jésuite missionnaire nommé *St. Estevan*, jaloux de son supérieur le père *Lavaur*, qui de son côté trahissait le général autant que le missionnaire *St. Estevan* les trahissait tous deux. Cette conduite ne s'accorde pas avec ce zele pur qui éclate dans les *Lettres édifiantes*, & avec la foule de miracles dont le Seigneur a récompensé ce zèle.

Quoi qu'il en soit, il falut trouver de l'argent: on n'appaise point les séditions dans l'Inde avec des paroles. Le directeur de la monnoie, nommé *Boyelau*, donna le peu qui lui restait de matière d'or & d'argent. Le chevalier de *Crillon* prêta quatre mille roupies, Mr. de *Gadeville* autant. Mr. de *Lalli*, qui avait heureusement cinquante mille francs chez lui, les donna, & engagea même le jésuite *Lavaur*, son ennemi secret, à prêter trente six mille livres de l'argent qu'il réservait pour son usage, ou pour ses missions; le tout remboursable par la compagnie, si elle était en état de le faire. On devait aux troupes dix mois de paye, & cette paye était forte: elle montait à plus d'un écu par jour pour chaque cavalier, & à treize sous pour les soldats. Nous savons combien ces détails sont petits; mais nous sentons qu'ils sont nécessaires.

La révolte ne fut appaisée qu'au bout de sept jours; la bonne volonté

22 Janv. 1760. du soldat en fut affaiblie. Les Anglais revinrent à ce lieu fatal de Vandavachi : ils livrèrent dans cet endroit une seconde bataille qu'ils gagnèrent complettement. Mr. de *Bussi*, l'homme le plus nécessaire à la colonie & à l'armée, y fut fait prisonnier : tout fut désespéré alors.

Après cette défaite, la cavalerie se révolta encore, & voulut passer aux Anglais, aimant mieux servir les vainqueurs, dont elle était sûre d'être bien payée, que les vaincus qui lui devaient encor une grande partie de sa solde. Le général la ramena une seconde fois avec son argent; mais il ne put empêcher que plusieurs cavaliers ne désertassent. *a*)

Autre révolte.

Les désastres se suivirent rapidement pendant une année entière. La colonie perdit tous ses postes; les troupes noires, les Cipayes & les Européans désertaient en foule. On avait eu recours à ces Marates, que chaque parti employe tour-à-tour dans tout le Mogol : nous les avons comparés aux Suisses; mais s'ils vendent comme eux leurs services, & s'ils ont quelque chose de leur valeur, ils n'en ont pas la fidélité.

Les missionnaires se mêlent de tout dans cette partie de l'Inde : un d'eux qui était Portugais & décoré du titre d'évêque d'*Halicarnasse*, avait amené deux mille Marates. Ils ne combattirent point à la journée de Vandavachi; mais pour faire quelque exploit de guerre, ils pillèrent tous les villages appartenans encor à la France, & partagèrent le butin avec l'évêque *b*)

C'est ce que Mr. de Bussi rapporte dans son mémoire pag. 98. & 184.

Nous ne prétendons pas faire un journal de toutes les minuties du brigandage, & détailler les malheurs particuliers qui précédèrent la prise de Pondicheri & le malheur général. Quand une peste a détruit une peuplade, à quoi bon fatiguer les vivans du récit de tous les symptômes qui ont emporté tant de morts? Il nous suffira de dire que le général *Lalli* se retira dans Pondicheri, & que les Anglais bloquèrent bientôt cette capitale.

ARTICLE SEIZIÈME.

Avanture extraordinaire dans Surate. Les Anglais y dominent.

PEndant que la colonie française était dans le trouble & dans la détresse, les Anglais donnèrent dans l'Inde, à cinq cent lieues de Pondicheri, un exemple qui tint toute l'Asie attentive.

a) Quelle est donc cette fureur de désertion? L'amour de la patrie se perd-il à mesure qu'on s'éloigne d'elle? Le soldat qui tirait hier sur les ennemis, tire demain sur ses compatriotes Il s'est fait un nouveau devoir de tuer d'autres hommes, ou d'être tué par eux. Mais pourquoi y avait-il tant de Suisses dans les troupes anglaises, & pas un dans les troupes de France? Pourquoi parmi ces Suisses, unis à la France par tant de traités, s'est-il trouvé tant d'officiers & de soldats qui ont servi les Anglais contre cette même France en Amérique & en Asie?

D'où vient enfin qu'en Europe, pendant la paix même, des milliers de Français ont quitté leurs drapeaux pour toucher la même paye de l'étranger? Les Allemands désertent aussi, les Espagnols rarement; les Anglais presque jamais. Il est inouï qu'un Turc & un Russe désertent.

Dans la retraite des dix mille, au milieu des plus grands dangers & des fatigues les plus décourageantes, aucun Grec

Surate, ou Surat, au fond du golfe de Cambaye, était, depuis *Tamerlan*, le grand marché de l'Inde, de la Perse, & de la Tartarie. Les Chinois même y avaient envoyé souvent des marchandises. Elle conservait encor un très grand lustre, habitée principalement par des Arméniens & par des Juifs, courtiers de toutes les nations, & chaque nation y avait son comptoir. C'était là que se rendaient tous les sujets mahométans du grand-mogol qui voulaient faire le pélerinage de la Mecque. Un seul grand vaisseau que l'empereur entretenoit à l'embouchure de la rivière qui passe à Surate, transportait de là les pélerins à la mer Rouge. Ce vaisseau & les autres petits navires indiens étaient sous les ordres d'un Caffre, qui avait amené une colonie de Caffres à Surate.

Cet étranger mourut, & son fils obtint sa place. Deux Caffres, amiraux du grand-mogol l'un après l'autre, sans qu'on ait pu savoir de quelle côte d'Afrique étaient ces hommes ! Rien ne démontre mieux combien le Mogol était mal gouverné, & par conséquent malheureux. Le fils exerçait un empire tyrannique dans Surate. Le gouverneur ne pouvait lui résister. Tous les marchands gémissaient sous les redoublemens continuels de ses extorsions. Il rançonnait tous les pélerins de la Mecque. Telle était la faiblesse du grand-mogol *Allumgi* dans toutes les parties de l'administration, & c'est ainsi que les empires périssent.

Enfin, les pélerins de la Mecque, les Arméniens, les Juifs, tous les habitans se réunirent pour demander aux Anglais leur protection contre un Caffre que le successeur de *Tamerlan* n'osait punir. L'amiral *Pocok* qui était alors à Bombai envoya deux vaisseaux de guerre à Surate. Ce secours suffit avec les troupes commandées par le capitaine *Maitland*, qui marcha à la tête de huit cent Anglais & de quinze cent Cipayes.

L'amiral & son parti se retranchèrent dans les jardins du comptoir français, au-delà d'une porte de la ville. Il était naturel que les Anglais le poursuivant, les Français lui donnassent un asyle.

On canonna, on bombarda cette retraite. Il y avait plusieurs factions dans Surate; & il était à craindre qu'une de ces factions n'appellât les Marates qui sont toûjours prêts à profiter des divisions de l'empire. Enfin on s'accommoda, on se réunit avec les Anglais; les portes du château leur furent ouvertes. Le comptoir de France dans la ville ne fut pas garanti du pillage, mais aucun des employés ne fut tué; & la journée *Mars 1759.*

ne déserta. Ils n'étaient pourtant que des mercénaires, officiers & soldats, qui s'étaient vendus pour un peu d'argent au jeune *Cyrus*, à un rebelle, à un usurpateur. C'est au lecteur, & surtout au militaire éclairé, de trouver la cause & le remède de cette maladie contagieuse, plus commune aux Français qu'aux autres nations depuis plusieurs années, en paix & en guerre.

b) Un evêque latin de la ville grecque d'Halicarnasse qui appartient aux Turcs ! Un évêque d'Halicarnasse qui prêche & qui pille ! & qu'on dise après cela, que ce monde ne se gouverne pas par des contradictions. Cet homme s'appellait *Norogna*; c'était un cordelier de Goa qui s'était enfui à Rome, où il avait obtenu un titre d'évêque missionnaire. Mr. de *Lalli* lui disait quelquefois : *Mon cher prélat, comment as-tu fait pour n'être pas brûlé ou pendu ?*

Mars 1759. ne coûta la vie qu'à cent personnes du parti de l'amiral, & à vingt soldats du capitaine *Maitland*.

Les Caffres se retirèrent où ils purent. S'il était rare qu'un homme de cette nation eût été amiral de l'empire, il y eut une chose plus rare encore, c'est que l'empereur donna le titre & les appointemens d'amiral à la compagnie anglaise. Cette place valait trois laks de roupies & quelques droits. Le tout montait à huit cent mille francs par an. La facilité d'attirer à elle tout le commerce de Surate lui valait vingt fois davantage.

Cette avanture étrange semblait affermir la puissance & l'élévation des Anglais dans l'Inde, du moins pour un très longtems; & la compagnie de Pondicheri descendait à grands pas vers sa destruction.

ARTICLE DIX-SEPTIÉME.

Prise & destruction de Pondicheri.

PEndant que l'armée anglaise s'avançait vers l'occident, & qu'une nouvelle flotte menaçait la ville à l'orient, le comte de *Lalli* avait peu de soldats. Il se servit d'une ruse assez ordinaire dans la guerre & dans la vie civile: c'est de paraître avoir plus qu'on n'a. Il commanda une parade

20 Mars 1760. sous les murs de la ville du côté de la mer. Il ordonna que tous les employés de la compagnie y parussent comme soldats en uniforme pour en imposer à la flotte ennemie, qui était à la rade.

Troisiéme révolte. Le conseil de Pondicheri & tous les employés vinrent lui déclarer qu'ils ne pouvaient obéir à cet ordre. Les employés dirent qu'ils ne reconnaissaient pour leur commandant que le gouverneur établi par la compagnie. Tout bourgeois d'ordinaire se croit avili d'être soldat; quoiqu'en effet ce soient les soldats qui donnent les empires. Mais la véritable raison est qu'on voulait contrarier en tout celui qui avait encouru la haine publique.

Ce fut la troisiéme révolte qu'il essuya en peu de jours. Il ne punit les chefs de la cabale qu'en les faisant sortir de la ville; mais il les outragea par des paroles accablantes qui ne s'oublient jamais, & qui reviennent bien fortement au cœur, lorsqu'on peut s'en venger. De plus, le général défendit au conseil de s'assembler sans son ordre. L'animosité de cette compagnie fut aussi grande que celle des parlemens de France l'était alors contre les commandans qui leur apportaient des ordres sévères de la cour & souvent des ordres contradictoires. Il eut donc à combattre les citoyens & les ennemis.

La place manquait de vivres. Il fit rechercher dans toutes les maisons le peu de superflu qu'on y pourait trouver pour fournir aux troupes une subsistance nécessaire. Ceux qui furent chargés de ce triste détail n'en usèrent pas avec assez de discrétion chez des officiers principaux, dont le nom & la personne méritaient les plus grands ménagemens. Les cœurs,

déjà

déjà trop irrités, furent ulcérés au dernier point : on criait à la tyrannie. Mr. *Dubois*, intendant de l'armée, qui remplit ce devoir, devint l'objet de l'exécration publique. Quand des ennemis vainqueurs ordonnent une telle recherche, personne n'ose murmurer ; mais lorsque le général l'ordonnait pour sauver la ville, tout s'élevait contre lui.

L'officier était réduit à une demi-livre de riz par jour ; le soldat à quatre onces. La ville n'avait plus que trois cent soldats noirs & sept cent français pressés par la faim, pour se défendre contre quatre mille soldats d'Europe & dix mille noirs. Il fallait bien se rendre. *Lalli* désespéré, agité de convulsions, l'esprit accablé & égaré, voulut renoncer au commandement, & en charger le brigadier de *Landivisiau*, qui se garda bien d'accepter un poste si délicat & si funeste. *Lalli* fut réduit à ordonner le malheur & la honte de la colonie. Au milieu de toutes ces crises, il recevait chaque jour des billets anonymes, qui le menaçaient du fer & du poison. Il se crut en effet empoisonné : il tomba en épilepsie ; & le missionnaire *Lavaur* alla dire dans toute la ville qu'il fallait prier Dieu pour ce pauvre Irlandais qui était devenu fou.

Cependant le péril croissait : les troupes anglaises avaient abattu la malheureuse haye qui entourait la ville. Le général voulut assembler le conseil mixte du civil & du militaire, qui tâcherait d'obtenir une capitulation supportable pour la ville & pour la colonie. Le conseil de Pondichéri ne répondit que par un refus. *Vous nous avez cassés*, disait-il : *nous ne sommes plus rien.*-- *Je ne vous ai point cassés*, répondait le général : *je vous ai défendu de vous assembler sans ma permission ; & je vous commande, au nom du roi, de vous assembler & de former un conseil mixte, qui cherche les moyens d'adoucir le sort de la colonie entière & le vôtre.* Le conseil répliqua par cette sommation qu'il lui fit signifier :

« Nous vous sommons, au nom de tous les ordres religieux, de tous » les habitans & au nôtre de demander dans l'instant une suspension d'armes à Mr. *Coote ;* (c'était le commandant anglais) & nous vous rendons responsable, envers le roi, de tous les malheurs que des délais hors » de saison pourraient occasionner ».

Le général assembla alors un conseil de guerre, composé de tous les principaux officiers qui faisaient encor le service ; ils conclurent à se rendre ; mais ils différaient sur les conditions. Le comte de *Lalli*, outré contre les Anglais, qui avaient, disait-il, violé en plus d'une occasion le cartel établi entre les deux nations, fit une déclaration particulière, dans laquelle il leur reprochait leurs infractions aux traités. Ce n'était pas une politique prudente de parler de leurs torts à des vainqueurs, & d'aigrir ceux qu'il fallait fléchir ; mais tel était son caractère. Après leur avoir exposé ses plaintes, il demandait qu'on laissât un asyle à la mère & aux sœurs d'un raïa, qui s'étaient réfugiées à Pondichéri, lorsque ce raïa eut été assassiné dans le camp des Anglais mêmes. Il leur reprochait vivement, selon sa coutume, d'avoir souffert cette barbarie. Le colonel *Coote* ne fit aucune réponse à cette déclaration hardie. Le conseil de Pondichéri envoya de son côté au

commandant Anglais des articles de capitulation rédigés par le jésuite *Lavaur*. Ce missionnaire les porta lui-même. Cette démarche aurait été bonne au Paraguai, mais non pas avec des Anglais. Si *Lalli* les offensait en les accusant d'injustice & de cruauté, on les offensait davantage en députant un jésuite intrigant, pour négocier avec des guerriers victorieux. Le colonel ne daigna pas seulement lire les articles du jésuite ; mais il donna les siens. Les voici.

Le jésuite Lavaur propose une capitulation.

« Le colonel *Coote* veut que les Français se rendent prisonniers de » guerre, pour être traités comme il conviendra aux intérêts du roi son » maître. Il aura pour eux toute l'indulgence qu'exige l'humanité.

» Il enverra demain matin, entre huit & neuf heures, les grenadiers de » son régiment prendre possession de la porte Vilnour.

» Après demain à la même heure, il prendra possession de la porte » St. Louis.

» La mère & les sœurs du raïa seront escortées à Madrass. On aura » tout le soin possible d'elles, & on ne les livrera point à nos ennemis.

» Fait à notre quartier-général, près de Pondichéri, le 15 Janvier 1761. »

16 Janvier 1761.

Il fallut obéir aux ordres du colonel *Coote*. Il entra dans la ville. La petite garnison mit bas les armes. Le colonel ne dîna point avec le général, contre lequel il était piqué, mais chez le gouverneur de la compagnie, nommé Mr. *Duval de Leirit*, avec plusieurs membres du conseil.

Les Anglais entrent dans la ville.

Mr. *Pigot*, gouverneur de Madrass pour la compagnie anglaise, réclama son droit sur Pondichéri : on ne put le lui disputer, parce que c'était lui qui payait les troupes. Ce fut lui qui régla tout, après la conquête. Le général *Lalli* était toûjours très malade ; il demanda à ce gouverneur anglais la permission de rester encor quatre jours à Pondichéri ; il fut refusé ; on lui signifia qu'il fallait partir le lendemain pour Madrass.

Nous pouvons remarquer, comme une chose assez singulière, que *Pigot* était d'une origine française, comme *Lalli* d'une origine irlandaise : l'un & l'autre combattait contre son ancienne patrie.

Lalli maltraité par les siens.

Cette rigueur fut la plus légère que le général essuyât. Les employés de la compagnie, les officiers de ses troupes, qu'on avait mortifiés sans ménagemens, se réunirent tous contre lui. Les employés surtout l'insultèrent jusqu'au moment de son départ, affichant contre lui des placards, jettant des pierres à ses fenêtres, l'appelant à grands cris traître & scélérat. La troupe grossissait par les indifférens qui s'y joignaient & qui étaient bientôt échauffés de la fureur des autres. On l'attendit à la place par laquelle on devait le transporter, couché sur un palanquin, suivi au loin de quinze houzards anglais nommés pour l'escorter pendant sa route jusqu'à Madrass. Le colonel *Coote* lui avait permis de se faire accompagner de quatre de ses gardes jusqu'à la porte ; les séditieux environnèrent son lit en le chargeant d'injures, & en le menaçant de le tuer. On eût cru voir des esclaves qui voulaient assommer de leurs fers un de leurs compagnons. Il continua sa marche au milieu d'eux, tenant de ses mains affaiblies deux pistolets. Ses gardes & les houzards anglais lui sauvèrent la vie.

Les séditieux prirent à M. *Dubois*, ancien & brave officier, âgé de soixante & dix ans, intendant de l'armée, qui passa un moment après. Cet intendant, l'homme du roi, fut assassiné; on le vola; on le dépouilla nud; on l'enterra dans un jardin : ses papiers furent saisis sur le champ dans sa maison, & on ne les a jamais revus. *L'intendant de l'armée assassiné.*

Pendant que le général *Lalli* était conduit à Madrass, des employés de la compagnie obtinrent à Pondichéri la permission d'ouvrir ses coffres, comptant y trouver des trésors en or, en diamans, en lettres de change : ils n'y trouvèrent qu'un peu de vaisselle, des hardes, des papiers inutiles, & ils n'en furent que plus acharnés.

Accablé de chagrins & de maladies, *Lalli* prisonnier dans Madrass, demanda vainement qu'on différât son transport en Angleterre : il ne put obtenir cette grace. On le mena de force à bord d'un vaisseau marchand, dont le capitaine le traita inhumainement pendant toute la traversée. On ne lui donnait pour tout soulagement que du bouillon de porc. Ce patron Anglais croyait devoir traiter ainsi un Irlandais au service de France. Bientôt les officiers, le conseil de Pondichéri & les principaux employés furent obligés de le suivre; mais avant d'être transférés, ils eurent la douleur de voir commencer la démolition de toutes les fortifications qu'ils avaient faites à leur ville, la destruction de leurs immenses magasins, de leurs halles, de tout ce qui pouvait servir au commerce, comme à la défense, & jusqu'à leurs propres maisons. *5 Mars 1761.*

Mr. *Dupré*, nommé gouverneur de Pondichéri par le conseil de Madrass, pressait cette destruction. C'était (à ce qu'on nous a mandé) le petit-fils d'un de ces Français, que la rigueur de la révocation de l'édit de Nantes força de s'exiler de leur patrie & de servir contr'elle. *Louis XIV* ne s'attendait pas qu'au bout d'environ quatre-vingt ans la capitale de sa compagnie des Indes serait détruite par un Français.

Le jésuite *Lavaur* eut beau lui écrire : « Monsieur, êtes-vous également pressé de détruire la maison où nous avons un autel domestique » pour y continuer en cachette l'exercice de notre religion » ? &c.

Dupré se souciait fort peu que *Lavaur* dît la messe *en cachette :* il lui répondit que le général *Lalli* avait rasé St. David & n'avait donné que trois jours aux habitans pour transporter leurs effets ; que le gouverneur de Madrass avait accordé trois mois aux habitans de Pondichéri ; que les Anglais égalaient au moins les Français en générosité ; mais qu'il fallait partir, & aller dire la messe ailleurs. Alors la ville fut impitoyablement rasée, sans que les Français pussent avoir le droit de se plaindre. *13 Avril 1760.*

ARTICLE DIX-HUITIÉME.

LALLI & les autres prisonniers conduits en Angleterre, relâchés sur leur parole. Procès criminel de LALLI.

LES prisonniers continuèrent dans la route & en Angleterre leurs reproches mutuels que le désespoir aigrissait encore. Le général avait ses partisans, surtout parmi les officiers du régiment de son nom : presque tous les autres étaient ses ennemis déclarés ; chacun écrivait aux ministres de France ; chacun accusait le parti opposé d'être la cause du désastre. Mais la véritable cause était la même dans les autres parties du monde ; la supériorité des flottes anglaises, l'opiniâtreté attentive de la nation, son crédit, son argent comptant, & cet esprit de patriotisme, qui est plus fort à la longue que l'esprit mercantile & que la cupidité des richesses.

Octobre 1761. Le général *Lalli* obtint de l'amirauté d'Angleterre la permission de repasser en France sur sa parole. La plûpart de ses ennemis eurent la même grace ; ils arrivèrent, précédés de toutes les plaintes, des accusations formées de part & d'autre, & de mille écrits dont Paris était inondé. Les partisans de *Lalli* étaient en très petit nombre ; & ses adversaires, innombrables.

Un conseil entier ; deux cent employés sans ressources ; les directeurs de la compagnie des Indes voyant leur grand établissement anéanti ; les actionnaires tremblans pour leur fortune, des officiers irrités, tous se déchaînaient avec d'autant plus d'animosité contre *Lalli*, qu'ils croyaient qu'en perdant Pondichéri, il avait gagné des millions. Les femmes toûjours moins modérées que les hommes dans leurs terreurs & dans leurs plaintes, criaient au traître, au concussionnaire, au criminel de lèze-majesté.

Le conseil de Pondichéri en corps présenta une requête contre lui au contrôleur-général. Il disait dans cette requête : « Ce n'est point le desir de » venger nos injures & notre ruine personnelle qui nous anime, c'est la force » de la vérité, c'est le sentiment pur de nos consciences, c'est le cri général. »

Il paraissait pourtant que le sentiment pur des consciences était un peu corrompu par la douleur d'avoir tout perdu, par une haine personnelle, peut être excusable, & par la soif de la vengeance qu'on ne peut excuser.

Un très brave officier de la noblesse la plus antique, fort mal à propos outragé par le général, & même dans son honneur, écrivait en termes beaucoup plus violens que le conseil de Pondichéri. « Voilà, disait-il, ce » qu'un étranger sans nom, sans actions devers lui, sans naissance, sans » aucun titre, enfin, comblé cependant des honneurs de son maître, prépare en général à toute cette colonie. Rien n'a été sacré pour ses mains » sacrilèges ; ce chef les a portées jusqu'à l'autel en s'appropriant six chandeliers d'argent & un crucifix que le général Anglais lui a fait rendre, à » la sollicitation du supérieur des capucins, &c. &c. »

Le général s'était attiré par ses fougues indiscrètes, & par ses reproches injustes, une accusation si cruelle : il est vrai qu'il avait fait porter chez lui ces chandeliers & ce crucifix, mais si publiquement, qu'il n'était pas possible qu'au milieu de tant de grands intérêts, il voulût s'emparer d'un objet si mince. Aussi l'arrêt qui le condamna ne parle point de sacrilège.

Le reproche d'une basse naissance était bien injuste : nous avons ses titres munis du grand sceau du roi *Jacques*. Sa maison était très ancienne. On passait donc les bornes avec lui comme il les avait passées avec tant d'autres. Si quelque chose doit inspirer aux hommes la modération, c'est sans doute cette fatale avanture.

Le ministre des finances devait naturellement protéger une compagnie de commerce, dont la ruine semblait si préjudiciable au royaume : il y eut un ordre secret d'enfermer *Lalli* à la Bastille. Lui-même offrit de s'y rendre ; il écrivit au duc de Choiseul : « J'apporte ici ma tête & mon inno- » cence. J'attends vos ordres. »

Le duc de *Choiseul*, ministre de la guerre & des affaires étrangères, était généreux à l'excès, bienfaisant & juste ; la hauteur de son ame était égale à la grandeur de ses vues ; mais dans une affaire si essentielle & si compliquée, il ne pouvait s'opposer aux clameurs de tout Paris, ni négliger la foule des imputations faites à l'accusé. *Lalli* fut enfermé à la Bastille, dans la même chambre où avait été *la Bourdonnaye*, & n'en sortit pas de même.

Il s'agissait d'abord de voir quels juges on lui donnerait. Un conseil de guerre semblait le tribunal le plus convenable ; mais on lui imputait des malversations, des concussions, des crimes de péculat, dont les maréchaux de France ne sont pas juges. Le comte de *Lalli* avoit d'abord formé ses plaintes : ainsi ses adversaires ne firent en quelque sorte que récriminer. Ce procès était si compliqué, il fallait faire venir tant de témoins, que le prisonnier resta quinze mois à la Bastille, sans être interrogé, & sans savoir devant quel tribunal il devait répondre. C'est-là, disaient quelques jurisconsultes, le triste destin des citoyens d'un royaume célèbre par les armes & par les arts, mais qui manque encor de bonnes loix, ou plutôt chez qui les sages loix anciennes sont quelquefois oubliées.

Le jésuite Lavaur meurt. 1250000 l. dans sa cassette.

Le jésuite *Lavaur* était alors à Paris ; il demandait au gouvernement une modique pension de quatre cent francs, pour aller prier Dieu le reste de ses jours au fond du Périgord où il était né. Il mourut, & on lui trouva douze cent cinquante mille livres dans sa cassette, en or, en diamans, en lettres de change. Cette avanture d'un supérieur des missions de l'Orient, & la banqueroute de trois millions que fit en ce tems-là le supérieur des missions de l'Occident, nommé *la Valette*, excitèrent dans toute la France une indignation égale à celle qu'on inspirait contre *Lalli*, & fut une des causes qui produisirent enfin l'abolissement des jésuites : mais en même tems la cassette de *Lavaur* prépara la perte de *Lalli*. On trouva dans ce coffre deux mémoires, l'un en faveur du comte ; l'autre, qui le chargeait de tous

les crimes. Il devait faire usage de l'un ou de l'autre de ces écrits, selon que les affaires tourneraient. De ce couteau tranchant à double lame, on porta au procureur-général celle qui blessait l'accusé. Cet homme du roi fit sa plainte au parlement contre le comte, de vexations, de concussions, de trahisons, de crimes de lèze-majesté. Le parlement renvoya l'affaire au châtelet en première instance. Et bientôt après des lettres-patentes du roi renvoyèrent à la grand'chambre & à la tournelle assemblée *là connaissance de tous lès délits commis dans l'Inde, pour être le procès fait & parfait aux auteurs desdits délits, selon la rigueur des ordonnances.* Le mot de justice conviendrait mieux peut-être que celui de rigueur.

Comme le procureur-général avait inséré dans sa plainte les termes de crimes de haute trahison, de lèze majesté, on refusa un conseil à l'accusé. Il n'eut pour sa défense d'autre secours que lui-même. On lui permit d'écrire : il se servit de cette permission pour son malheur. Ses écrits irritèrent encor ses adversaires & lui en firent de nouveaux. Il reprochait au comte d'*Aché* d'avoir été cause de la perte de l'Inde, en ne restant pas devant Pondichéri. Mais ce chef d'escadre avait des ordres précis de défendre les îles de Bourbon & de France contre une invasion dont elles étaient menacées. Il accusait en lui un homme qui ayant combattu trois fois contre la flotte anglaise, avait été blessé dans ces trois batailles. Il faisait des reproches sanglans au chevalier de *Soupire*, qui lui répondit, & qui déposa contre lui avec une modération aussi estimable qu'elle est rare.

Enfin se rendant à lui-même le témoignage, qu'il avait toûjours fait rigoureusement son devoir, il se livra avec la plume aux mêmes emportemens qu'il avait eus quelquefois dans ses discours. Si on lui eût donné un conseil, ses défenses auraient été plus circonspectes : mais il pensa toûjours qu'il lui suffisait de se croire innocent. Il força surtout Mr. de *Bussi* à lui faire une réponse aussi mortifiante que bien écrite. Tous les hommes impartiaux virent avec douleur deux braves officiers, tels que messieurs de *Lalli* & de *Bussi*, tous deux d'une valeur éprouvée, & qui avaient cent fois prodigué leur vie, affecter de se soupçonner l'un l'autre d'avoir manqué de courage. *Lalli* en avait trop en insultant tous ses adversaires dans ses mémoires. C'était se battre seul contre une armée ; il n'était guères possible que cette multitude ne l'accablât pas ; tant les discours de toute une ville font impression sur les juges lors même qu'ils croyent être en garde contre cette séduction.

ARTICLE DIX-NEUVIÉME.

Fin du procès criminel contre LALLI. *Sa mort.*

PAR une fatalité singulière, & qui ne se voit peut-être qu'en France, le ridicule se mêle presque toujours aux événemens funestes. C'était un très grand ridicule en effet, de voir des hommes de paix, qui n'étaient jamais sortis de Paris que pour aller à leurs maisons de campagne, interroger avec un greffier des officiers généraux de terre & de mer sur leurs opérations militaires.

Les membres du conseil marchand de Pondichéri, les actionnaires de Paris, les directeurs de la compagnie des Indes, les employés, les commis, leurs femmes, leurs parens, criaient aux juges & aux amis des juges contre le commandant d'une armée, qui consistait à peine en mille soldats, & contre celui d'une flotte qui n'avait qu'un vaisseau de roi. Les actions étaient tombées, parce que le général était un traître, & que l'amiral s'était allé radouber au-lieu de livrer un quatrième combat naval! On répétait les noms de Trichenapali, de Vandavachi, de Chétoupet. Les conseillers de la grand'chambre achetaient de mauvaises cartes de l'Inde où ces places ne se trouvaient pas.

On faisait un crime à *Lalli* de ne s'être pas emparé de ce poste, nommé Chetoupet, avant d'aller à Madrass. Tous les maréchaux de France assemblés auraient eu bien de la peine à décider de si loin si on devait assiéger Chétoupet ou non: & on portait cette question à la grand'chambre! Les accusations etaient si multipliées, qu'il n'était pas possible que parmi tant de noms indiens un juge de Paris ne prît souvent une ville pour un homme, & un homme pour une ville.

Le général de terre accusait le général de mer d'être la première cause de la chûte des actions, tandis que lui-même était accusé par tout le conseil de Pondichéri d'être l'unique principe de tous les malheurs.

Le chef d'escadre fut assigné pour être oui. On l'interrogeait, après serment de dire la vérité, pourquoi il avait mis le *Cap au sud*, au-lieu de s'être *embossé* au nord-est, entre *Alamparvé* & *Goudélour?* noms qu'aucun Parisien n'avait entendu prononcer auparavant.

A l'égard du général *Lalli*, on le chargeait d'avoir assiégé Goudelour, au-lieu d'assiéger d'abord St. David; de n'avoir pas marché aussi-tôt à Madrass; d'avoir évacué le poste de Chéringan; de n'avoir pas envoyé trois cent hommes de renfort, noirs ou blancs, à Mazulipatan; d'avoir capitulé à Pondicheri, & de n'avoir pas capitulé *a*).

a) Le maréchal *Keit* disait à une impératrice de Russie; Madame, si vous envoyez en Allemagne un général traître & lâche, vous pourrez le faire pendre à son retour. Mais s'il n'est qu'incapable, tant pis pour vous, pourquoi l'avez-vous choisi? c'est votre faute, il a fait ce qu'il a pu, vous lui devez encor des remerciemens.

Il fut question de savoir si Mr. de *Soupire*, maréchal de camp, avait continué ou non le service militaire depuis la perte de Cangivaron; poste assez inconnu à la tournelle. Il est vrai qu'en interrogeant *Lalli* sur de tels faits, on avait soin de lui dire que c'étaient des opérations militaires sur lesquelles on n'insistait pas. Mais on n'en tirait pas moins des inductions contre lui. A ces chefs d'accusation que nous avons entre les mains, en succédaient d'autres sur sa conduite privée. On lui reprochait de s'être mis en colère contre un conseiller de Pondichéri, & d'avoir dit à ce conseiller qui se vantait de donner son sang pour la compagnie : Avez-vous assez de sang pour fournir du boudin aux troupes du roi qui manquent de pain? . . . . No. 74.

On l'accusait d'avoir dit des sottises à un autre conseiller. . No. 87.

D'avoir condamné un perruquier qui avait brûlé de son fer chaud l'épaule d'une négresse, à recevoir un coup du même fer sur son épaule. . . . . No. 88.

De s'être enyvré quelquefois. . . . . . . No. 104.

D'avoir fait chanter un capucin dans la rue. . . . No. 105.

D'avoir dit que Pondichéri ressemblait à un bordel, où les uns caressaient les filles, & où les autres les voulaient jetter par les fenêtres. . . . . No. 106.

D'avoir rendu quelques visites à Madame *Pigot*, qui s'était échappée de chez son mari. . . . . No. 108.

D'avoir fait donner du riz à ses chevaux dans le tems qu'il n'avait point de chevaux. . . . . No. 112.

D'avoir donné une fois aux soldats du punch fait avec du coco. . . . . No. 131.

De s'être fait traiter d'un abcès au foie, sans que cet abcès eût crevé. Et si l'abcès eût crevé il en serait heureusement mort. . No. 147.

Ces griefs étaient mêlés d'accusations plus importantes. La plus forte était d'avoir vendu Pondichéri aux Anglais; & la preuve en était que pendant le blocus il avait fait tirer des fusées sans qu'on en sût la raison, & qu'il avait fait la ronde la nuit tambour battant. . . . No. 144 & 145.

On voit assez que ces accusations étaient intentées par des gens fâchés, & mauvais raisonneurs : leur énorme extravagance semblait devoir décréditer les autres imputations. Nous ne parlerons point ici de cent petites affaires d'argent qui forment un chaos plus aisé à débrouiller par un marchand que par un historien. Ses défenses nous ont paru très plausibles, & nous renvoyons le lecteur à l'arrêt même qui ne le déclara pas concussionnaire.

Il y eut cent soixante chefs d'accusation contre lui, les cris du public en augmentaient encor le nombre & le poids; ce procès devenait très sérieux malgré son extrême ridicule, on approchait de la catastrophe.

Le

a) Cinq voix ont donc suffi pour condamner un enfant aux supplices accumulés de la torture ordinaire & extraordinaire, de la langue arrachée avec des tenailles, du poing coupé, & d'être jetté dans les flammes. Un enfant! un petit-fils d'un lieute-

Le célèbre d'*Aguesseau* a dit dans une de ses mercuriales, en adressant la parole aux magistrats en 1714. *Justes par la droiture de vos intentions, êtes-vous toûjours exempts de l'injustice des préjugés? Et n'est-ce pas cette espèce d'injustice que nous pouvons appeller l'erreur de la vertu, & si nous l'osons dire, le crime des gens de bien?*

Le terme de *crime* est bien fort; un honnête homme ne commet point de crime, mais il fait souvent des fautes pernicieuses : & quel homme, quelle compagnie n'a pas commis de telles fautes?

Le rapporteur passait pour un homme dur, préoccupé & sanguinaire. S'il avait mérité ce reproche dans toute son étendue, le mot de *crime* alors n'aurait pas été peut-être trop violent. Il aimait la justice; mais il la voulait toûjours rigoureuse, & ensuite il s'en repentait. Ses mains étaient encor teintes du sang d'un enfant (l'on peut donner ce nom à un jeune gentilhomme d'environ dix-sept ans) coupable d'un excès dont l'âge l'aurait corrigé, & que six mois de prison auraient expié. C'était lui qui avait déterminé quinze juges contre dix à faire périr cette victime par la mort la plus affreuse, réservée aux parricides. *a*) Cette scène se passait chez un peuple réputé sociable, dans le tems même où le monstre de l'inquisition s'apprivoisait ailleurs, & où les anciennes loix des tems barbares s'adoucissaient dans les autres états. Tous les princes, tous les peuples de l'Europe eurent horreur de cet effroyable assassinat juridique. Ce magistrat même en eut des remords; mais il n'en fut pas moins impitoyable dans le procès du comte de *Lalli*.

Quelques autres juges & lui étaient persuadés de la nécessité des supplices dans les affaires les plus graciables. On eût dit que c'était un plaisir pour eux. Leur maxime était qu'il faut toûjours en croire les délateurs plus que les accusés; & que s'il suffisait de nier, il n'y aurait jamais de coupables. Ils oublioient cette réponse de l'empereur *Julien* le philosophe, qui avait lui-même rendu la justice dans Paris : *s'il suffisait d'accuser, il n'y aurait jamais d'innocens.*

Il falait lire & relire un tas énorme de papiers, mille écrits contradictoires d'opérations militaires faites dans des lieux dont la position & le nom étaient inconnus aux magistrats, des faits dont il leur était impossible de se former une idée exacte, des incidens, des objections, des réponses qui coupaient à tout moment le fil de l'affaire. Il n'est pas possible que chaque juge examine par lui-même toutes ces piéces; & quand on aurait la patience de les lire, combien peu sont en état de démêler la vérité dans cette multitude de contradictions! On s'en reposait presque toûjours sur le rapporteur dans les affaires compliquées; il dirigeait les opinions; on l'en croyait sur sa parole; la vie & la mort, l'honneur & l'opprobre étaient dans sa main.

lieutenant-général qui avait bien servi l'état! & cet événement plus horrible que tout ce qu'on a jamais rapporté ou inventé sur les cannibales, s'est passé chez une nation qui passe pour éclairée & humaine.

Un avocat-général ayant lû toutes les piéces avec une attention infatigable, fut pleinement convaincu que l'accusé devait être absous. -- C'était Mr. *Séguier*, de la même famille que ce chancelier qui se fit un nom dans l'aurore des belles-lettres, cultivées trop tard en France ainsi que tous les arts; homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit, & plus éloquent encor que le rapporteur dans un goût différent. Il était si persuadé de l'innocence du comte, qu'il s'en expliquait hautement devant les juges & dans tout Paris. Mr. *Pellot* ancien conseiller de grand'chambre, le juge peut-être le plus appliqué & du plus grand sens, fut entiérement de l'avis de Mr. *Séguier*.

On a cru que l'ancien parlement, aigri par ses fréquentes querelles avec des officiers généraux chargés de lui annoncer les ordres du roi; exilé plus d'une fois pour sa résistance, & résistant toûjours; devenu enfin sans presque le savoir, l'ennemi naturel de tout militaire élevé én dignité, pouvait goûter une secrette satisfaction en déployant son pouvoir sur un homme qui avait exercé un pouvoir souverain. Il humiliait en lui tous les commandans. On ne s'avoue pas ce sentiment caché au fond du cœur: mais ceux qui le soupçonnent, peuvent ne se pas tromper.

Le vice-roi de l'Inde française fut, après plus de cinquante ans de services, condamné à la mort à l'âge de soixante & huit ans.

5. Mai 1766. Quand on lui prononça son arrêt, l'excès de son indignation fut égal à celui de sa surprise. Il s'emporta contre ses juges, ainsi qu'il s'était emporté contre ses accusateurs; & tenant à la main un compas qui lui avait servi à tracer des cartes géographiques dans sa prison, il s'en frappa vers le cœur: le coup ne pénétra pas assez pour lui ôter la vie. Réservé à la perdre sur l'échaffaut, on le traîna, par ordre du rapporteur, dans un tombereau de boue, ayant dans la bouche un large bâillon, qui débordant sur ses lèvres & défigurant son visage, formait un spectacle affreux. Une curiosité cruelle attire toûjours une foule de gens de tout état à un tel spectacle. Plusieurs de ses ennemis subalternes vinrent en jouïr. On lui bâillonnait ainsi la bouche, de peur que sa voix ne s'élevât contre ses juges sur l'échaffaut; & qu'étant si vivement persuadé de son innocence, il n'en persuadât le peuple. Ce tombereau, ce bâillon soulevèrent les esprits de tout Paris; & la mort de l'infortuné ne les révolta pas.

6e. Mai 1766. L'arrêt portait *que* Thomas Arthur Lalli *était condamné à être décapité, comme dûment atteint & convaincu d'avoir trahi les intérêts du roi, de l'état & de la compagnie des Indes;* d'abus d'autorité, vexations & exactions.

On a déjà remarqué ailleurs que ces mots *trahir les intérêts* ne signifient point une perfidie, une trahison formelle, un crime de lèze-Majesté, en un mot la vente de Pondicheri aux Anglais, dont on l'avait accusé. Trahir les intérêts de quelqu'un veut dire les mal ménager, les mal conduire. Il était évident que dans tout ce procès il n'y avait pas l'ombre de trahison, ni de péculat. L'ennemi implacable des Anglais, qui les brava toûjours, ne leur avait pas vendu la ville. S'il l'avait fait, on le faurait aujourd'hui. De plus, les Anglais n'auraient pas acheté une ville qu'ils

étaient sûrs de prendre. Enfin *Lalli* aurait joui à Londres du fruit de sa trahison, & ne fût pas venu chercher la mort en France parmi ses ennemis. A l'égard du péculat, comme il ne fut jamais chargé de l'argent du roi, ni de celui de la compagnie, on ne pouvait l'accuser de ce crime, qu'on dit trop commun.

Abus d'autorité, vexations, exactions sont aussi des termes vagues & équivoques, à la faveur desquels il n'y a point de présidial qui ne pût condamner à mort un général d'armée, un maréchal de France. Il faut une loi précise & des preuves précises. Le général *Lalli* usa sans doute très mal de son autorité, en outrageant de paroles tant de braves officiers, en manquant toûjours d'égards, de circonspection, de bienséance : mais comme il n'y a point de loi qui dise : *tout maréchal de France, tout général d'armée, qui sera un brutal, aura la tête tranchée*, plusieurs personnes impartiales penserent que c'était l'ancien parlement qui paraissait abuser de son autorité.

Le mot d'exaction est encor un terme qui n'a pas un sens bien déterminé. *Lalli* n'avait jamais imposé une contribution d'un denier ni sur les habitans de Pondicheri, ni sur le conseil. Il ne demanda même jamais au trésorier de ce conseil le payement de ses appointemens de général : il comptait les recevoir à Paris, & il n'y reçut que la mort.

Nous savons de science certaine (autant qu'il est permis de prononcer ce mot de *certaine*) que trois jours après sa mort, un homme très respectable ayant demandé à un des principaux juges sur quel délit avait porté l'arrêt : *Il n'y a point de délit particulier*, répondit le juge en propres mots, *c'est sur l'ensemble de sa conduite qu'on a assis le jugement.* Cela était très vrai ; mais cent incongruités dans la conduite d'un homme en place, cent défauts dans le caractère, cent traits de mauvaise humeur, mis ensemble, ne composaient pas un crime digne du dernier supplice. S'il était permis de se battre contre son général, il méritait peut-être de mourir de la main des officiers outragés par lui, mais non du glaive de la justice qui ne connaît ni haine ni colère. On peut assurer qu'aucun militaire ne l'eût accusé si violemment, s'ils avaient prévu que leurs plaintes le conduiraient à l'échaffaut. Au contraire, ils l'auraient excusé. Tel est le caractère des officiers français.

Cet arrêt semble aujourd'hui d'autant plus cruel, que dans le tems même où l'on avait instruit ce procès, le châtelet, chargé par ordre du roi de punir les concussions évidentes faites en Canada par des gens de plume, ne les avait condamnés qu'à des restitutions, à des amendes, & à des bannissemens. Les magistrats du châtelet avaient senti que dans l'état d'humiliation & de désespoir où la France était réduite en ce tems malheureux, ayant perdu ses troupes, ses vaisseaux, son argent, son commerce, ses colonies, sa réputation, on ne lui aurait rien rendu de tout cela, en faisant pendre dix ou douze coupables, qui n'étant point payés par un gouvernement alors obéré, s'étaient payés par eux-mêmes. Ces accusés n'avaient point contr'eux de cabale ; & il y en avait une acharnée & terrible contre un Irlandais qui paraissait avoir été bizarre, capricieux, emporté, jaloux de

la fortune d'autrui, appliqué à ſon intérêt ſans doute comme tout autre; mais point voleur, mais brave, mais attaché à l'état, mais innocent. Il falut du tems pour que la pitié prît la place de la haine : on ne revint en faveur de *Lalli* qu'après pluſieurs mois, quand la vengeance aſſouvie laiſſa rentrer l'équité dans les cœurs avec la commiſération.

Ce qui contribua le plus à rétablir ſa mémoire dans le public, c'eſt qu'en effet, après bien des recherches, on trouva qu'il n'avait laiſſé qu'une fortune médiocre. L'arrêt portait qu'on prendrait ſur la confiſcation de ſes biens cent mille écus pour les pauvres de Pondicheri. Il ne ſe trouva pas de quoi payer cette ſomme, dettes préalables acquittées. Les vrais pauvres intéreſſans étaient ſes parens. Le roi leur accorda des graces qui ne réparèrent pas le malheur de la famille. La plus grande grace qu'elle eſpérait était de faire revoir, s'il était poſſible, par ce nouveau parlement le procès jugé par l'ancien, ou d'en faire remettre la déciſion à un conſeil de guerre, aidé de magiſtrats.

Il parut enfin aux hommes ſages & compatiſſans que la condamnation du général *Lalli* était un de ces meurtres commis avec le glaive de la juſtice. Il n'eſt point de nation civiliſée chez qui les loix faites pour protéger l'innocence, n'ayent ſervi quelquefois à l'opprimer. C'eſt un malheur attaché à la nature humaine, faible, paſſionnée, aveugle. Depuis le ſupplice des templiers, point de ſiécle où les juges en France n'ayent commis pluſieurs de ces erreurs meurtrières. Tantôt c'était une loi abſurde & barbare qui commandait ces iniquités judiciaires; tantôt c'était une loi ſage qu'on pervertiſſait. *b*)

Qu'il ſoit permis de remettre ici ſous les yeux ce que nous avons dit autrefois, que ſi on avait différé les ſupplices de la plûpart des hommes en place, un ſeul à peine aurait été exécuté. La raiſon en eſt que cette même nature humaine, ſi cruelle quand elle eſt échauffée, revient à la douceur, lorſqu'elle ſe refroidit.

ARTICLE VINGTIÈME.

Deſtruction de la compagnie françaiſe des Indes.

LA mort de *Lalli* ne rendit pas la vie à la compagnie des Indes : elle ne fut qu'une cruauté inutile. S'il eſt triſte de s'en permettre de néceſſaires, combien doit-on s'abſtenir de celles qui ne ſervent qu'à faire dire aux

b) La maréchale d'*Ancre* fut accuſée d'avoir ſacrifié un coq blanc à la Lune, & brûlée comme ſorcière.

On prouva au curé *Gaufredy* qu'il avait eu de fréquentes conférences avec le diable. Une des plus fortes charges contre *Vanini* était qu'on avait trouvé chez lui un grand crapaud & en conſéquence il fut déclaré ſorcier & athée.

Le jéſuite *Girard* fut accuſé d'avoir enſorcelé la *Cadière*. Le curé *Grandier* d'avoir enſorcelé tout un couvent.

nations voisines : ce peuple auparavant généreux & redoutable n'était en ce tems-là dangereux que pour ceux qui le servaient.

Ce fut depuis un grand problême à la cour, dans Paris, dans les provinces maritimes, parmi les négocians, parmi les ministres, s'il falait soutenir, ou abandonner ce cadavre à deux têtes qui avait fait également mal à la fois le commerce & la guerre, & dont le corps était composé de membres qui changeaient tous les jours. Les ministres, qui penchaient vers le dessein de lui ôter son privilège exclusif, employèrent la plume de Mr. l'abbé *Morelet*, à la vérité docteur de Sorbonne, mais homme très instruit, d'un esprit net & méthodique, plus propre à rendre service à l'état dans des affaires sérieuses, qu'à disputer sur des fadaises de l'école. Il prouva que dans l'état où se trouvait la compagnie, il n'était pas possible de lui conserver un privilège qui l'avait ruinée. Il voulut prouver aussi qu'il eût falu ne lui en jamais donner. C'était dire en effet que les Français ont dans leur caractère, & trop souvent dans leur gouvernement quelque chose qui ne leur permet pas de former de grandes associations heureuses; car les compagnies anglaise, hollandaise & même danoise prospéraient avec leur privilège exclusif. Il fut prouvé que les différens ministères depuis 1725, jusqu'à 1769, avaient fourni à la compagnie des Indes aux dépens du roi & de l'état la somme étonnante de trois cent soixante & seize millions, sans que jamais elle eût pu payer ses actionnaires du produit de son commerce, comme on ne peut trop le redire.

Enfin, le phantôme de cette compagnie, qui avait donné de si grandes espérances, fut anéanti. Il n'avait pu réussir par les soins du cardinal de *Richelieu*, ni par les libéralités de *Louis XIV*, ni par celles du duc d'*Orléans*, ni sous aucuns des ministres de *Louis XV*. Il falait cent millions pour lui donner une nouvelle existence; & cette compagnie aurait encor été exposée à les perdre. Les actionnaires & les rentiers continuèrent à être payés sur la ferme du tabac; de sorte que si le tabac passait de mode, la banqueroute serait inévitable.

La compagnie anglaise mieux dirigée, mieux secourue par des flottes maîtresses des mers, animée d'un esprit plus patriotique, s'est vue au comble de la puissance & de la gloire qui peuvent être passagères. Elle a eu aussi ses querelles avec les actionnaires & avec le gouvernement; mais ces querelles étaient des disputes de vainqueurs, qui ne s'accordaient pas sur le partage des dépouilles: & celles de la compagnie française ont été des plaintes & des cris de vaincus, s'accusant les uns les autres de leurs infortunes, au milieu de leurs débris.

On a voulu, dans le parlement d'Angleterre, ravir au lord *Clive* & à ses officiers les richesses immenses acquises par leurs victoires. On a préten-

L'ancien parlement défendit d'écrire contre *Aristote*, sous peine des galères.

Montécuculi chambellan, échanson du dauphin *François*, fut condamné comme séduit par l'empereur *Charles-Quint* pour empoisonner ce jeune prince, parce qu'il se mêlait un peu de chymie. Ces exemples d'absurdité & de barbarie sont innombrables.

du que tout devait appartenir à l'état & non à des particuliers, ainsi que le parlement de Paris semblait l'avoir préjugé. Mais la différence entre le parlement d'Angleterre & celui de Paris était infinie, malgré l'équivoque du nom: l'un représentait légalement la nation entière, l'autre était un simple tribunal de judicature chargé d'enregistrer les édits des rois. Le parlement anglais décida le vingt-quatre Mai 1773: Qu'il était honteux de redemander dans Londres au lord *Clive* & à tant de braves gens le prix légitime de leurs belles actions dans l'Inde: Que cette bassesse serait aussi injuste que si on avait voulu punir l'amiral *Anson* d'avoir fait le tour du globe en vainqueur: Et qu'enfin, le plus sûr moyen d'encourager les hommes à servir leur patrie, était de leur permettre de travailler aussi pour eux-mêmes. Ainsi il y eut en tout une différence prodigieuse entre le sort de l'Anglais *Clive* & celui de l'Irlandais *Lalli*: mais l'un était vainqueur, & l'autre vaincu: l'un s'était fait aimer, & l'autre s'était fait détester.

De savoir à présent ce que deviendra la compagnie anglaise; de dire si elle établira sa puissance dans le Bengale, & sur la côte de Coromandel sur d'aussi bons fondemens que les Hollandais en ont jetté à Batavia; ou si les Marates & les Patanes trop aguerris prévaudront contr'elle: si l'Angleterre dominera dans l'Inde comme dans l'Amérique septentrionale, ... c'est ce que le tems doit apprendre à notre postérité. Ce que nous savons de certain jusqu'à présent, c'est que tout change sur la terre.

FRAGMENS SUR L'INDE.

SECONDE PARTIE.

ARTICLE PREMIER.

De la science des Bracmanes.

C'Est une consolation de quitter les ruines de la compagnie française des Indes, l'échaffaut sur lequel le meurtre de *Lalli* fut commis, & les malheureuses querelles de nos marchands & de nos officiers. On sort avec plaisir d'un cahos si triste pour retourner à la contemplation philosophique de l'Inde, & pour examiner avec attention cette vaste & ancienne partie de la terre, que certainement les prévarications du jésuite *Lavaur*, & les mensonges imprimés du jésuite *Martin*, & même les miracles attribués à *François Xavero*, appellé chez nous *Xavier*, ne nous feront jamais connaître.

C'est d'abord une remarque très importante que *Pythagore* alla de Samos au Gange pour apprendre la géométrie il y a environ deux mille cinq cent ans au moins, & plus de sept cent ans avant notre ère vulgaire, si récemment adoptée par nous. Or certainement *Pythagore* n'aurait pas entrepris un si étrange voyage, si la réputation de la science des Bracmanes n'avait été dès longtems établie de proche en proche en Europe, & si plusieurs voyageurs n'avaient déjà enseigné la route.

On fait avec quelle lenteur tout s'établit : ce ne sont pas des prêtres égyptiens qui auront d'abord couru dans l'Inde pour s'instruire. Ils étaient trop infatués du peu qu'ils savaient. Leurs intrigues & leurs propres superstitions occupaient toute leur vie sédentaire. La mer leur était en horreur ; c'était leur *Typhon*. Nul auteur ne parle d'aucun prêtre d'Egypte qui ait voyagé. Ennemis des étrangers, ils se seraient crus souillés de manger avec eux ; il falait qu'un étranger se fît couper le prépuce pour être admis à leur parler. Un lévite n'était pas plus insociable.

Des premiers voyageurs dans l'Inde.

Il est vraisemblable que des marchands arabes furent les premiers qui passèrent dans l'Inde, dont ils étaient voisins. L'intérêt est plus ancien que la science. On alla chercher des épiceries pendant des siécles, avant de chercher des vérités.

Nous avons observé ailleurs que dans l'histoire allégorique de *Job*, écrite en arabe longtems avant le Pentateuque, que ce *Job* parle du commerce des Indes, & de ses toiles peintes.

Chapitre XXVIII. v. 16.

De Bacchus.

Nous avons rapporté que l'histoire de *Bacchus*, né en Arabie, était fort antérieure à *Job*. Son voyage dans l'Inde est aussi certain qu'une ancienne histoire peut l'être; mais il est encor plus certain que les Arabes chargèrent cet événement de plus de fables qu'ils n'en mirent depuis dans leurs *Mille & une nuits*. Ils firent de *Bacchus* un conquérant, musicien, débauché, yvrogne, magicien & dieu. Des rayons de lumière lui sortaient de la tête. Une colonne de feu marchait devant son armée pendant la nuit. Il écrivait ses loix en chemin sur des tables de marbre. Il traversait à pied la mer Rouge, avec une multitude d'hommes, de femmes & d'enfans. D'un coup de baguette, il faisait jaillir d'un rocher une fontaine de vin. Il arrêtait à la fois d'un seul mot la lune qui marche & le soleil qui ne marche pas. Toutes ces merveilles peuvent être des figures emblématiques; mais il est difficile d'en pénétrer le sens. C'est ainsi que longtems après, quand les Grecs, ayant équipé un vaisseau pour aller trafiquer en Mingrelie, leurs prophêtes poëtes embellirent cette entreprise utile, en y mêlant des oracles, des miracles, des dieux, des demi-dieux, des héros & des prostituées. Enfin des sages voyagèrent pour s'instruire.

De Zoroastre & de Pythagore.

Le premier qui soit connu pour être venu chercher la science dans l'Inde, est l'un de ces anciens Zerdust que les Grecs appellaient *Zoroastre*. Le second est *Pythagore*. Mr. *Holwell* nous assure qu'il a vu leurs noms consacrés dans les annales des Bracmanes à la suite des noms des autres disciples venus à l'école de Bénarès sur la frontière septentrionale du Bengale. Ils ont aussi dans leurs régistres le nom d'*Alexandre;* mais il est parmi les destructeurs, tout grand-homme qu'il était; & les *Pythagores* & les *Zoroastres* sont parmi les anciens précepteurs du genre-humain qui étudièrent chez les Bracmanes, & qui rapportèrent dans leur patrie le peu de vérités & la foule des erreurs qu'ils avaient apprises.

Nous avons déjà reconnu que l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie étaient enseignées chez les Bracmanes. Les douze signes de leur zodiaque & leurs vingt-sept constellations en étaient une preuve évidente.

De l'astronomie.

Les Bracmanes connaissaient la précession des équinoxes de tems immémorial, & ils se trompèrent bien moins que les Grecs dans leur calcul; car ce mouvement apparent des étoiles était chez eux, & est encor de cinquante-quatre secondes par an; de sorte que cette période était pour eux de vingt-quatre mille ans, au-lieu que les Grecs la firent de trente-six mille. Elle est chez nous de vingt-sept mille neuf cent vingt ans; ainsi les Bracmanes se rapprochaient plus de la vérité que les Grecs qui vinrent longtems après eux.

Mr.



Mr. *le Gentil*, savant astronome, qui a demeuré quelque tems à Pondichéri, a rendu justice aux Brames modernes qui ne sont que les faibles échos des premiers Bracmanes. Il a très-ingénieusement résolu le problême de la durée du monde, fixée par ces anciens philosophes de l'Inde, à quatre millions trois cent vingt mille ans, dont il y a trois millions, huit cent quatre-vingt dix-sept mille huit cent quatre-vingt un d'écoulés en l'an 1773 de notre ère. Ainsi notre monde n'auroit plus que quatre cent vingt-deux mille cent dix-neuf ans à subsister.

Mr. *le Gentil* s'est très-bien apperçu que ce nombre qui semble prodigieux, & qui n'est rien par rapport au tems nécessairement éternel, n'est qu'une combinaison des révolutions de l'équinoxe à-peu-près comme la période Julienne de *Jules Scaliger*, qui est une multiplication des cycles du soleil par ceux de la lune & par l'indiction.

Mais en même temps Mr. *le Gentil* a reconnu avec admiration la science des Bracmanes, & l'immensité des tems qu'il falut à ces Indiens pour parvenir à des connoissances dont les Chinois même n'ont jamais eu l'idée, & qui ont été inconnues à l'Egypte & à la Caldée, qui enseigna l'Egypte.

Egyptum docuit Babilon, Egyptus achivos.

ARTICLE SECOND.

De la religion des Bracmanes, & surtout de l'adoration d'un seul DIEU.

Le gouvernement chinois accusé d'athéisme.

LA théogonie des Bracmanes s'enfonce dans des temps qui doivent encor plus étonner l'espèce humaine, dont la vie n'est qu'un instant.

De Mrs. Dow & Holwell.

Mr. *Dow*, Mr. *Holwell* sont d'accord dans l'exposition de cette antique théogonie *a*). Tous deux savaient la langue sacrée du Hanscrit, ou Sanscrit : tous deux avaient demeuré longtemps dans le Bengale, où la première école des Bracmanes subsiste encore.

Ces deux hommes, également utiles à l'Angleterre par leurs services, & au genre-humain par leurs découvertes, conviennent de ce que nous avons dit & de ce que nous ne pouvons trop répéter, que les Brames ont conservé des livres écrits depuis près de cinq mille années, lesquels prouvent nécessairement une suite prodigieuse de siécles précédens.

Que les Indiens ayent toujours adoré un seul DIEU, ainsi que les Chinois,

a) On en trouvera quelque chose dans l'*Essai sur l'histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations* : mais c'est surtout chez Mrs. Holwell & Dow qu'il faut s'instruire. Consultez aussi les judicieuses réflexions de Mr. Sinner, dans son *Essai sur les dogmes de la métempsycose & du purgatoire.*

De l'ancien livre du Shasta ou Chastabad.

c'est une vérité incontestable. On n'a qu'à lire le premier article de l'ancien Shast traduit par Mr. *Holwell*. La fidélité de la traduction est reconnue par Mr. *Dow*, & cet aveu a d'autant plus de poids que tous deux diffèrent sur quelques autres articles; voici cette profession de foi : nous n'avons point sur la terre d'hommage plus antique rendu à la Divinité.

» Dieu est celui qui fut toujours : il créa tout ce qui est ; une sphère » parfaite sans commencement ni fin, est sa faible image. Dieu anime & » gouverne toute la création par la providence générale de ses principes » invariables & éternels. Ne sonde point la nature de l'existence de celui » qui fut toujours : cette recherche est vaine & criminelle ; c'est assez » que jour par jour & nuit par nuit ses ouvrages t'annoncent sa sagesse, » sa puissance & sa miséricorde. Tâche d'en profiter. «

Quand nous écririons mille pages sur ce simple passage, selon la méthode de nos commentateurs d'Europe, nous n'y ajouterions rien: nous ne pourions que l'affoiblir. Qu'on songe seulement que dans le temps où ce morceau sublime fut écrit, les habitans de l'Europe, qui sont aujourd'hui si supérieurs au reste de la terre, disputoient leurs alimens aux animaux, & avoient à peine un langage grossier.

Les Chinois étoient, à-peu-près dans ce tems, parvenus à la même doctrine que les Indiens. On en peut juger par la déclaration de l'empereur *Kam-hi*, tirée des anciens livres, & rapportée dans la compilation de *du Halde g*).

» Au vrai principe de toutes choses.

» Il n'a point eu de commencement, & il n'aura point de fin. Il a pro» duit toutes choses dès le commencement. C'est lui qui les gouverne & » qui en est le véritable Seigneur. Il est infiniment bon, infiniment juste; » il éclaire, il soutient, il règle tout avec une suprême autorité & une » souveraine justice. «

Que le gouvernement chinois a toujours reconnu un seul Dieu.

L'empereur *Kien-long* s'exprime avec la même énergie dans son poëme de *Moukden*, composé depuis peu d'années. Ce poëme est simple : il célèbre sans enthousiasme les bienfaits de Dieu & les beautés de la nature. Combien d'ouvrages moraux la Chine n'a-t-elle pas de ses premiers empereurs ! *Confucius* étoit vice-roi d'une grande province. Avons-nous, parmi nous, beaucoup d'hommes pareils ?

Quand le gouvernement chinois n'auroit montré d'autre prudence que celle d'adorer un seul Dieu sans superstition, & de contenir toujours les bonzes aux rêveries desquels il abandonne la populace, il mériteroit nos plus sincères respects. Nous ne prétendons point inférer de là que ces nations orientales l'emportent sur nous dans les sciences & dans les arts; que leurs mathématiciens ayent égalé *Archimède* & *Newton* ; que leur architecture soit comparable à St. Pierre de Rome, à St. Paul de Londres, à la façade du Louvre ; que leurs poëmes approchent de *Virgile* & de *Racine*, que leur musique soit aussi savante, aussi harmonieuse que la nôtre.

g) Page 41. édition d'Amsterdam.

Ces peuples feraient aujourd'hui nos écoliers en tout ; mais ils ont été en tout nos maîtres.

Les monumens les plus irréfragables fur l'unité de Dieu qui nous reftent des deux nations les plus anciennement policés de la terre, n'ont pas empêché nos difputeurs de l'occident de donner à des gouvernemens fi fages le nom ridicule d'idolâtres. Ils étoient bien loin de l'être ; & il faut avouer, avec le père le Comte, qu'*ils offraient à* Dieu *un culte pur dans les plus anciens temples de l'univers*.

C'eft ainfi que les premiers Perfans adorèrent un feul Dieu, dont le feu étoit l'emblême, comme le favant *Hyde* l'a démontré dans un livre qui méritoit d'être mieux digéré.

C'eft ainfi que les Sabéens reconnurent auffi un Dieu fuprême, dont le foleil & les étoiles étoient les émanations, comme le prouve le fage & méthodique *Salles*, le feul bon traducteur de l'Alcoran.

Les Egyptiens, malgré la confécration de leurs bœufs, de leurs chats, de leurs finges, de leurs crocodiles & de leurs oignons, malgré leurs fables d'*Ishet*, d'*Oshiret* & de *Typhon*, adorèrent un Dieu fuprême, défigné par une fphère pofée fur le frontifpice de leurs principaux temples. Les myftères d'Egypte, de Thrace, de Grèce, de Rome, eurent toujours pour objet l'adoration d'un feul Dieu.

Nous avons rapporté ailleurs mille preuves de cette vérité évidente. Les Grecs & les Romains, en adorant le Dieu très-bon & très-grand, rendoient auffi leurs hommages à une foule de divinités fécondaires ; mais nous répéterons ici qu'il eft auffi abfurde de leur reprocher l'idolâtrie, parce qu'ils reconnaiffaient des êtres fupérieurs à l'homme, & fubordonnés à Dieu, qu'il feroit injufte de nous accufer d'être idolâtres, parce que nous vénérons des faints. *c*)

Les métamorphofes d'*Ovide* n'étoient point la religion de l'empire romain ; & ni la *Fleur des Saints*, ni le *Penfez-y-bien* ne font la religion des fages chrétiens.

Toutes les nations ont toujours élevé les unes contre les autres des accufations fondées fur l'ignorance & fur la mauvaife foi. On a hautement imputé l'athéifme au gouvernement chinois ; & les ennemis des jéfuites les ont accufés à Paris & à Rome de fomenter l'athéifme à Pékin. Il y a fans doute à la Chine & dans l'Inde comme ailleurs des philofophes qui, ne pouvant concilier le mal phyfique & le mal moral, dont la terre eft inondée, avec la croyance d'un Dieu, ont mieux aimé ne reconnaître dans la nature qu'une néceffité fatale. Les athées font partout : mais aucun gouvernement ne le fut par principe, & ne le fera jamais : ce n'eft l'intérêt ni des royaumes, ni des républiques, ni des familles ; il faut un frein aux hommes. *Des athées.*

c) Que pouraient en effet penfer des Chinois, des Tartares, des Arabes, des Perfans, des Turcs, s'ils voyaient tant d'églifes dédiées à *St. Janvier*, à *St. Antoine*, à *St. François*, à *St. Fiacre*, à *St. Roch*, à *Ste. Claire*, à *Ste. Ragonde*, & pas une au Maître de la nature, à l'Effence fuprême & univerfelle par qui nous vivons ?



Des jésuites.

D'autres jésuites, missionnaires aux Indes, moins éclairés que leurs confrères de la Chine, & soldats crédules naguères d'un despote artificieux, ceux-là ont pris les Brames, adorateurs d'un seul DIEU, pour des idolâtres. Nous avons déja vu avec quelle simplicité ils croyaient que le diable étoit un des dieux de l'Inde. Ils l'écrivaient à notre Europe; ils le persuadaient dans Pondicheri, dons Goa, dans Diu, à des marchands plus ignorans qu'eux. L'idée d'adorer le diable n'est jamais tombée dans la tête d'aucun homme, encor moins d'un Bracmane, d'un Gymnosophiste. Nous ne pouvons ici adoucir les termes : il faut avoir bien peu de raison & beaucoup de hardiesse pour croire qu'il soit possible de prendre pour son dieu un être qu'on suppose condamné par DIEU même à des supplices & à des opprobres éternels, un phantôme abominable & ridicule occupé à nous faire tomber dans l'abîme de ses tourmens. Recherchons dans la mythologie indienne ce qui peut avoir donné un prétexte à l'ignorance de calomnier si brutalement l'antiquité.

Du diable.

ARTICLE TROISIÈME.

De l'ancienne mythologie philosophique avérée, & des principaux dogmes des anciens Bracmanes sur l'origine du mal.

LEs anciens Bracmanes sont, sans contredit, les premiers qui oserent examiner pourquoi sous un DIEU bon il y a tant de mal sur la terre. Et ce qui est très-remarquable, c'est que ces mêmes philosophes, qu'on dit avoir vécu dans la tranquillité la plus heureuse, & dans une apathie uniquement animée par l'étude, furent les premiers qui se fatiguèrent à rechercher l'origine d'un malheur qu'ils n'éprouvaient guères. Ils virent des révolutions dans le nord de l'Inde, des crimes, & des calamités amenées par ces peuples inconnus qui n'avaient pas même alors de nom, & que les Juifs, dans des tems plus récens, appellèrent *Gog* & *Magog*; termes qui ne pouvoient avoir aucune acception précise chez un peuple si ignorant.

Les crimes & les calamités des nations barbares, voisines de l'Inde, & probablement des provinces de l'Inde même, toutes les miseres du genre-humain, dûrent pénétrer profondément des esprits philosophiques. Il n'est pas étonnant que les inventeurs de tant d'arts & de ces jeux qui exercent & qui fatiguent l'esprit humain, ayent voulu sonder un abîme que nous creusons encor tous les jours, & dans lequel nous nous perdons.

a) L'auteur des Recherches philosophiques sur les Egyptiens & sur les Chinois rapporte (Tome II. page 93.) que le minime *Mersenne*, colporteur des rêveries de *Descartes*, écrivit dans une de ses lettres qu'il y avait soixante mille athées dans Paris de compte fait, & qu'il en connaissait douze dans une seule maison. La police supprima cette lettre pour l'honneur du corps.

b) *Aggelos*, chez les Grecs, ne signifiait que messager. Tous les commenta-

Peut-être était-il convenable à la faiblesse humaine de penser qu'il n'y a du mal sur la terre que parce qu'il est impossible qu'il n'y en ait pas ; parce que l'Etre parfait & universel ne peut rien faire de parfait & d'universel comme lui ; parce que des corps sensibles sont nécessairement soumis aux souffrances physiques ; parce que des êtres qui ont nécessairement des desirs, ont aussi nécessairement des passions, & que ces passions ne peuvent être vives sans être funestes.

Cette philosophie semblait devoir être d'autant plus adoptée par les Bracmanes, que c'est la philosophie de la résignation. Et les Bracmanes dans leur apathie semblaient les plus résignés des hommes.

Mais ils aimèrent mieux donner l'essor à leurs idées métaphysiques que d'admettre le système de la nécessité des choses ; système embrassé par tant de grands génies, mais dont l'abus peut conduire à cet athéisme qu'on a reproché à beaucoup de Chinois, & dont nos philosophes d'Europe sont encore aujourd'hui si soupçonnés *a*).

Chûte des anges chez les Bracmanes.

Les premiers Bracmanes imaginèrent donc une fable très-ingénieuse & très hardie, qui sembloit justifier la providence divine, & rendre raison du mal physique & du mal moral. Ils supposèrent que l'Etre-suprême n'avait créé d'abord que des êtres presque semblables à lui, ne pouvant rien former qui l'égalât. Il forma ces demi-dieux, ces génies, *Debta*, auxquels les Perses donnèrent depuis le nom de *Péris*, ou *Féris*, d'où vient le mot de *Fée*. Nous n'avons pas de terme pour exprimer ce que les anciens entendaient précisément par demi-dieux en Asie, & même en Grèce & à Rome. Nous employons le mot d'ange qui ne signifie que messager ; & nous avons attribué mille faits miraculeux à ces messagers divins, dont il est parlé dans la sainte Ecriture : tant les hommes ont aimé également à la fois la vérité & le merveilleux *b*).

Ces demi-dieux, ces génies, ces debta inventés dans l'Inde, reçurent la vie longtems avant que l'Eternel créât les étoiles, les planètes & notre terre. DIEU tenait lieu de tout, avec ses debta, qui partageaient autour de lui sa béatitude. Voici comme l'ancien livre attribué à *Brama* lui-même s'exprime.

Passage admirable du Shasta.

» L'Eternel.... absorbé dans la contemplation de son essence, résolut » de communiquer quelques rayons de sa grandeur & de sa félicité à des » êtres capables de sentir & de jouir..... Ils n'existoient pas encor. DIEU » voulut, & ils furent. «

Il faut avouer que ces mots, ce tour de phrase, cette exposition sont sublimes, & qu'on ne peut disputer sur ce passage comme *Boileau* disputa

teurs de la sainte Ecriture conviennent que les *Meleachim* hébreux, qu'on a traduit par Aggeloi, Angeli, Anges, n'ont été connus que lorsque les Juifs furent captifs chez les Babiloniens. *Raphaël* n'est nommé que dans le livre de *Tobie*, & *Tobie* était captif en Médie. *Michel* & *Gabriel* ne se trouvent pour la première fois que dans *Daniel*. C'est par ces recherches qu'on parvient à découvrir quelque chose dans la filiation des idées anciennes.



contre l'évêque d'Avranches & contre *le Clerc* sur cet endroit de la Genèse: *Il dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit c).*

Quoi qu'il en soit, les *Debta*, ces favoris de DIEU, abusant de leur bonheur & de leur liberté *d*), se révoltèrent contre leur Créateur. Une partie de cette fable fut sans doute l'origine de la guerre des géants contre les dieux, des attentats de *Typhon* contre *Ishet* & *Oshiret*, que les Grecs appellèrent *Isis* & *Osiris*, & de la rébellion éternelle d'*Arimane* contre son Créateur, *Orosmade* ou *Oromase* chez les Perses. On sait assez que la fable se propage plus aisément, & plus loin que la vérité. Les extravagances théologiques des Indiens firent plus de progrès chez leurs voisins que leur géométrie.

Il ne paroît pas que les Syriens ayent jamais rien adopté de la théologie indienne. Ils avaient leur *Astarté*, leur *Moloc*, leur *Adonis* ou *Adoni*: ils n'entendirent jamais parler en Syrie de la révolte des *Debta* dans le ciel. Le petit peuple juif n'en fut un peu informé que vers le premier siècle de notre ère, lorsque dans la foule de mille écrits apocryphes on en supposa un qu'on osa attribuer à *Enoc*, *septième homme après Adam*. On fait dire à ce septième homme que les anges firent autrefois une conspiration; mais c'était pour coucher avec des filles. Le prétendu *Enoc* nomme les anges coupables; il ne nomme point leurs maîtresses. Il se contente de dire que les géants naquirent de leurs amours *e*). L'apôtre *St. Jude* ou *Juda*, ou *Lebée*, ou *Tebeus*, ou *Thadeüs*, cite ce faux *Enoc* comme un livre canonique dans la lettre qui lui est attribuée, sans qu'on sache à qui elle est adressée. *St. Jude* dans cette lettre parle de la défection des anges.

Première notion de la chûte des anges chez les juifs.

Chap. I. v. 5 & 6.

Voici ses paroles: » Or je veux vous faire souvenir de tout ce que » vous savez, que JESU, sauvant le peuple de la terre d'Egypte, détruisit » ensuite ceux qui ne crurent pas, & qu'il retient dans des chaînes éter-

c) *Longin*, ancien rhéteur grec attaché à *Zénobie* reine de Palmire, dit dans son traité du sublime, chap. 7. » *Moïse* » législateur des juifs, qui n'était pas sans » doute un homme ordinaire, ayant fort » bien conçu la grandeur & la puissance » de DIEU, l'a exprimée dans toute sa » dignité au commencement de ses loix » par ces paroles: DIEU *dit que la lu-* » *mière se fasse, & la lumière se fit; que* » *la terre se fasse, & la terre se fit.* « Il faut que *Longin* n'eût pas lu le texte de *Moïse*, puisqu'il l'altère & qu'il l'allonge. On sait qu'il n'y a point, *que la terre se fasse, & la terre se fit.* La création est sans doute sublime, mais le récit de *Moïse* est très simple, comme le stile de toute la Genèse l'est & le doit être. Le sublime est ce qui s'élève, & l'histoire de la Genèse ne s'élève jamais. On y raconte la production de la lumière comme tout le reste, en répétant toûjours la même formule; *& la terre était informe & vide, & les ténèbres étaient sur la superficie de l'abîme, & le vent de* DIEU *soufflait sur les eaux, &* DIEU *dit que la lumière se fasse & la lumière se fit, & il vit que la lumière était bonne; & il divisa la lumière des ténèbres, & il appella la lumière jour, & il fut fait un jour le soir & le matin.* DIEU *dit aussi que le firmament se fasse au milieu des eaux, & qu'il divise les eaux des eaux, &* DIEU *fit le firmament, & il divisa les eaux sous le firmament des eaux sur le firmament, & il appella le firmament ciel; & il fut fait un second jour le soir & le matin &c. &* DIEU *dit, que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & que l'aride paroisse; & il fut fait ainsi. Et* DIEU *appella la terre l'aride, &*

» nelles & dans l'obscurité les anges qui n'ont pas gardé leur principauté, » mais qui ont quitté leur domicile. «

Et dans un autre endroit, en parlant des méchans : » Ce sont des » nuées sans eau ; des arbres d'automne sans fruit, deux fois morts & » déracinés ; des flots de la mer agitée, écumant ses confusions ; des étoiles *Ibid. v. 13 & 14.* » errantes, à qui la tempête des ténèbres est réservée pour l'éternité. » Or c'est d'eux qu'a prophétisé *Enoc* le septième après *Adam.* «

On s'est donc servi, dans notre Occident, d'un livre apocryphe pour fonder la chûte des anges, la première cause de la chûte de l'homme. On a corrompu aussi le sens naturel d'un passage d'*Isaïe* pour transformer le premier des anges en diable, en tordant singulièrement ces paroles : *Equivoque de Luci. Isaïe cha. XIV.* *Comment es tu tombé du ciel, Lucifer ?* Il est vrai que notre populace appelle notre diable *Lucifer* ; mais le mot *Lucifer* n'est point dans Isaïe : c'est *Hélel* : c'est l'étoile du matin ; c'est l'étoile de *Vénus* ; c'est une métaphore dont *Isaïe* se sert pour exprimer la mort du roi de Babilone ; *Comment as-tu pu mourir, malgré tes musettes ? comment es tu couché avec les vers ? comment es tu tombée, étoile du matin ?* Les commentateurs figuristes ont imaginé cette équivoque pour faire accroire que le diable *Lucifer* est tombé du ciel ; & cette erreur s'est long-temps soutenue. *f*)

Mais la vérité est qu'il n'a jamais été question d'un génie, d'un demi-dieu, d'un ange précipité du ciel que dans le Shasta des Bracmanes. Ni *Lucifer*, ni *Belzébut*, ni *Satan* n'étoient son nom. Il s'appelloit *Moisasor* : c'étoit le chef de la bande rebelle ; il devint diable, si on veut, avec sa suite : il fut du moins damné en effet. L'Eternel le précipita dans le vaste cachot de l'ondéra ; mais il ne fut point tentateur ; il ne vint point exciter les hommes au péché. Car ni les hommes, ni la terre n'existoient alors. DIEU l'enferma dans ce grand enfer de l'ondéra lui & les siens pour des *Purgatoire des Bracmanes.* milliers de monontours. Or il faut savoir qu'un *monontour* est une pé-

il appella l'assemblage des eaux la mer, & il vit que cela étoit bon. Il est de la plus grande évidence que tout est également simple & uniforme dans ce récit, & qu'il n'y a pas un mot plus sublime qu'un autre.

Ce fut le sentiment de *Huet*. *Boileau* le combattit rudement avant que *Huet* fut évêque. Celui-ci répondit savamment, & *Boileau* se tut quand *Huet* fut promu à un évêché. *Le Clerc* ayant soutenu l'opinion de *Huet* & n'étant point évêque, *Boileau* tomba encore plus rudement sur *le Clerc* qui lui répondit de même.

d) Cet abus énorme de la liberté, cette révolte des favoris de DIEU contre leur maître pouvait éblouir, mais ne résolvait pas la question : car on pouvait toûjours demander, pourquoi DIEU donna à ses favoris le pouvoir de l'offenser ? pourquoi il ne les nécessita pas à une heureuse impuissance de mal faire ? Il est démontré que cette difficulté est insoluble.

e) *Don Calmet* était persuadé de l'existence de cette race de géants, comme de celle des vampires. Il se prévaut surtout dans sa dissertation sur cette matière, de la découverte que fit en 1613 un fameux chirurgien très inconnu. Il trouva, dit *Calmet*, le tombeau & les os du roi *Teutoboc* qui avait trente pieds de long & douze pieds d'une épaule à l'autre : c'était en Dauphiné près de Montrigaut. Ce roi *Teutoboc* descendait évidemment des anges qui daignèrent faire des enfans aux filles.

f) Voyez l'article BEKER dans les *Questions sur l'Encyclopédie*.

riode de quatre cent vingt-six millions d'années. Chez nous, DIEU n'a pas encor pardonné au diable ; mais chez les Indiens, *Moisasor* & sa troupe obtinrent leur grace au bout d'un monontour. Ainsi l'enfer de l'Ondera n'avait été à proprement parler qu'un purgatoire. *g*)

Anges changés en vaches.

Alors DIEU créa la terre & la peupla d'animaux. Il y fit venir les délinquans dont il adoucit les peines. Ils furent changés d'abord en vaches. C'est depuis ce tems que les vaches sont si sacrées dans la presqu'île de l'Inde, & que les dévots n'y mangent aucun animal. Ensuite les anges pénitens furent changés en hommes, & distingués en quatre castes. Comme coupables, ils apportèrent dans ce monde le germe des vices : comme punis, ils apportèrent le principe de tous les maux physiques : voilà l'origine du bien & du mal.

On reprochera peut-être à ce systême que les animaux, n'ayant point péché, sont pourtant aussi malheureux que nous, qu'ils se dévorent tous les uns les autres, qu'ils sont mangés par tous les hommes, excepté par les Brames. C'eût été une faible objection du tems qu'il y avait des cartésiens.

Nous n'entrerons point ici dans les disputes des théologiens de l'Inde sur cette origine du mal. Les prêtres ont disputé partout : mais il faut avouer que les querelles des Brames ont été toujours paisibles.

Des philosophes pourront s'étonner que des géomètres, inventeurs de tant d'arts, ayent forgé un systême de religion, qui quoiqu'ingénieux, est pourtant si peu raisonnable. Nous pourrions répondre qu'ils avaient à faire à des imbécilles ; & que les prêtres Caldéens, Persans, Egyptiens, Grecs, Romains, n'eurent jamais de systême ni mieux lié, ni plus vraisemblable.

Il est absurde sans doute de changer des êtres célestes en vaches ; mais on voit chez toutes les nations policées & savantes la plus méprisable folie marcher à côté de la plus respectable sagesse. Les vaisseaux d'*Enée* changés en nymphes chez les Romains ; la fille d'*Inachus* devenue vache chez les Grecs ; & de vache devenue étoile, valaient bien les *Debta* changés en vaches & en hommes. *Milton* n'a-t-il pas, chez un peuple à jamais célèbre pour les sciences exactes, transformé notre diable en crapaud, en cormoran, en serpent ? quoique la sainte Ecriture dise positivement le contraire *h*). De pareilles niaiseries eurent cours partout, hors chez les sages Chinois & chez les Scythes, trop simples pour inventer des fables.

L'antre de *Trophonius* fut plus respecté en Grèce que l'académie : les augures à Rome, eurent plus de crédit que les *Scipions*. La fable s'établit d'abord ; ensuite vient la vérité, qui voyant la place prise, est trop heureuse de trouver un asyle obscur chez les sages.

ARTI-

g) Vous retrouvez le purgatoire chez les Egyptiens, vous le retrouvez très-expressément dans le sixième chant de l'Enéide. Nous avons tout pris des anciens, presque sans exception.

h) Or le serpent était le plus fin de tous les animaux.

ARTICLE QUATRIÉME.

De la métempsycose.

LE dogme de la métempsycose suivait naturellement de la transformation des génies en vaches, & des vaches en hommes.

Des gens qui avaient été demi-dieux dans le ciel pendant des siécles innombrables; ensuite damnés dans l'ondéra pendant quatre cent vingt-six millions de nos années solaires; puis vaches douze ou quinze ans, & enfin hommes quatre-vingt ans tout au plus, devaient bien être quelque chose, quand ils cessaient d'être hommes. N'être rien du tout, semblait trop dur. Les Bracmanes croyaient qu'on avait une ame dans l'Inde aussi bien que partout ailleurs, sans être plus instruits que le reste du genre humain de la nature de cet être; sans savoir s'il est une substance ou une qualité; sans examiner si DIEU peut animer la matière; sans rechercher si, tout venant de lui, il ne peut pas communiquer la pensée à des organes formés par lui; en un mot, sans rien savoir. Ils prononçaient vaguement & au hazard le nom d'ame, comme nous le prononçons tous. Et puisqu'il est plus aisé à tous les hommes d'imaginer que de raisonner, ils se figurèrent que l'ame d'un homme de bien pouvait passer dans le corps d'un perroquet ou d'un docteur, d'un éléphant ou d'un raïa; ou même retourner, animer le corps du défunt dans le ciel sa première patrie. C'est pour revoir cette patrie que tant de jeunes veuves se sont jettées dans le bucher enflammé de leurs maris, & souvent sans les avoir aimés. On a vu dans Bénarès des disciples de Brames, & jusqu'à des Brames même, se brûler pour renaître bienheureux. C'est assez qu'une femme sensible & superstitieuse, comme il y en a tant, se soit jettée dans les flammes d'un bucher, pour que cent femmes l'ayent imitée; comme il suffit qu'un faquir marche tout nud, chargé de fers & de vermine, pour qu'il ait des disciples. *b*)

De la métempsycose chez les Bracmanes.

Pourquoi les veuves se brûlent.

Le dogme de la métempsycose était d'ailleurs très spécieux & même un peu philosophique. Car, en admettant dans tous les animaux un principe moteur, intelligent, (chacun en raison de ses organes) on supposait que ce principe intelligent étant distingué de sa demeure, ne périssait point avec elle. Cette ame était faite pour un corps, disaient les Indiens; donc elle ne pouvait exister que dans un corps. Si, après la dissolution de son étui, on ne lui en donne pas un autre, elle devient entiérement

b) Nous lisons dans la relation des deux Arabes qui voyagèrent aux Indes & à la Chine dans le neuviéme siécle de notre ère, qu'ils virent sur les côtes de l'Inde un faquir tout nud, chargé de chaînes, ayant le visage tourné au soleil, les bras étendus, les parties viriles enfermées dans un étui de fer, & qu'au bout de seize ans en repassant au même endroit ils le virent dans la même posture.

inutile. Il fallait en ce cas que DIEU fût continuellement occupé à créer de nouvelles ames. Il se délivrait de ce soin en faisant servir les anciennes. Il en créait de nouvelles, quand les races se multipliaient. Le calcul était bon jusques-là ; mais lorsque les races diminuaient, il se trouvait une grande difficulté. Que faisait-on des ames qui n'avaient plus de logement b) ? Il n'était guères possible de bien répondre à cette objection ; mais quel est l'édifice bâti par imagination humaine qui n'ait des murs qui écroulent ?

La métempsycose embrassée par la populace à la Chine.

La doctrine de la métempsycose eut cours dans toute l'Inde, & autant au-delà du Gange que vers le fleuve Indus. Elle s'étendit jusqu'à la Chine chez le peuple gouverné par les bonzes ; mais non pas chez les colao & chez les lettrés gouvernés par les loix. *Pythagore*, après une longue suite de siècles, l'ayant apprise dans la presqu'île de l'Inde, put à peine l'établir à Crotone. Apparemment qu'il trouva la grande Grèce attachée à d'autres fables ; car chaque peuple avait la sienne.

Les Egyptiens inventèrent une autre folie ; ils imaginèrent qu'ils ressusciteraient au bout de trois mille ans : & même enfin trouvant le terme trop éloigné, ils obtinrent de leurs choen, de leurs prêtres, que leurs ames rentreraient dans leurs corps après dix siécles de mort seulement. Dans cette douce espérance ils essayèrent de ne perdre de leur corps que le moins qu'ils pouraient. L'art d'embaumer devint le plus grand art de l'Egypte. Une ame, à la vérité, devait être fort embarrassée de se trouver sans ses entrailles & sans sa cervelle que les embaumeurs avaient arrachées : mais les difficultés n'arrêtent jamais les systêmes. Nous avons bien eu parmi nous un philosophe qui a dit que nous ressusciterions sans derrière.

Etrange idée d'un philosophe.

Platon enfin, qui avait puisé quelques idées dans *Pythagore* & dans *Timée* de Locres, admit la métempsycose dans son livre d'une république chimérique, & dans son dialogue non moins chimérique de *Phèdre*. Il semblerait que *Virgile* crût à ce systême dans son sixième chant, s'il croyait quelque chose.

Métempsycose dans Virgile.

O Pater ! anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est,
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido est ?

Quel désir insensé d'aspirer à renaître,
D'affronter tant de maux, pour le vain plaisir d'être ?
De reprendre sa chaîne, & d'éprouver encor
Les chagrins de la vie & l'horreur de la mort ?

On prétend que les Gaulois, les Celtes avaient adopté la croyance de la métempsycose, quoiqu'ils ne connussent ni le Léthé de *Virgile*, ni les embaumemens de l'Egypte. *César* dit dans ses Commentaires : « Ils pensent

b) Voyez le catéchisme des Bracmanes, article 6.

» que les ames ne meurent point, mais qu'elles passent d'un corps à un autre. » Cette idée, selon eux, inspire un courage qui fait mépriser la mort. »

Mais César qui était épicurien, ne croyant point à l'immortalité de l'ame, avait encor plus de courage que les Gaulois. Que *César* ait eu tort, & que les Gaulois ayent eu raison, il est toûjours indubitable que les Indiens sont les inventeurs de la métempsycose, & les premiers auteurs de la théologie.

Il nous semble que c'est au grand Thibet que la sublime folie de la métempsycose a produit le plus grand effet. Les Lamas ont su persuader aux Tartares de ce pays, que le grand-prêtre était immortel, & la populace qui croit tout le croit encore. Le fait est que les Lamas eux-mêmes étant imbus de l'idée fantasque que l'ame de leur pontife passait dans l'ame de son successeur, ils ont enté sur cette absurdité sacrée une autre folie plus respectée encor du peuple, c'est que ce grand Lama ne meurt jamais. On a vu ailleurs des opinions si bizarres, qu'un homme sage est en doute de savoir dans quel pays le bon sens a été le plus outragé. *Optimus ille est qui minimis urgetur.*

Du grand Lama.

ARTICLE CINQUIÉME.

D'une Trinité reconnue par les Brames. De leur prétendue idolâtrie.

PErsonne ne doute aujourd'hui que les Bracmanes & leurs successeurs n'ayent toûjours reconnu un DIEU suprême, créateur, conservateur, rémunérateur, punisseur & miséricordieux. « Ces idolâtres, dit le jésuite » Bouchet, *a*) reconnaissent un DIEU infiniment parfait, qui existe de toute » éternité, & qui renferme en soi les plus excellens attributs ». Ensuite, pour prouver qu'ils sont idolâtres, il dit que, selon eux, « il y a une distance » infinie entre DIEU & tous les êtres, & qu'il a créé des substances inter» médiaires entre lui & les hommes ». Le jésuite *Bouchet* n'est ni conséquent ni poli : il veut empêcher les Brames d'ériger des temples à ces êtres subalternes supérieurs à l'homme, tandis que ces Brames permettaient aux jésuites de bâtir des chapelles à *Ignace* & à *Xavier*, de baiser à genoux le prétendu cadavre de *Xavier*, de l'invoquer, & d'offrir de l'encens à ses os vermoulus. Certes, si on avait demandé, dans Goa, à un voyageur Chinois, quel est l'idolâtre de ce Jésuite ou de ce Brame, il aurait répondu, en jugeant selon les apparences, c'est ce Jésuite.

Tout le monde convient que les Brames reconnurent toûjours une espèce de Trinité sous un DIEU unique. Il paraît qu'en ce point les théologiens des côtes de Malabar & de Coromandel diffèrent de ceux qui habitent vers le Gange, & de l'ancienne école de Bénarès : mais où sont les théologiens

a) Recueil IX. page 6.

qui s'accordent? Tous admettent trois Dieux sous un seul DIEU. Ces trois Dieux sont *Brama*, *Vishnou* & *Sib*. Mais ces trois Dieux sont-ils des substances distinctes, ou simplement des attributs du grand DIEU créateur? C'est sur quoi les Brames disputent.

Trinité indienne.

Ils ne conviennent guères que sur le dogme de la création. Toutes les sectes & toutes les castes rassemblées une fois l'an dans le fameux temple de Jaganat, entre Orixa & le Bengale, y viennent célébrer le jour où le monde fut tiré du néant par la seule pensée de l'Eternel. C'est cette fête surtout que nos missionnaires ont appellée la grande fête du diable.

Les Bracmanes représentèrent DIEU sous trois emblêmes. *Brama* est le dieu créateur; *Vishnou*, ou bien *Vithnou*, ou *Bichnou*, est le dieu conservateur, qui s'est incarné tant de fois; *Sib* est le dieu miséricordieux. D'autres théologiens indiens très anciens, l'appellent le destructeur, tant il est difficile à ceux qui osent dogmatiser sur la nature divine, de s'accorder ensemble.

Nous n'avons pas assez de monumens de l'antiquité pour oser affirmer que l'*Isis*, l'*Osiris* & l'*Horus* des Egyptiens soient une copie de la Trinité indienne. Nous ne déciderons pas si les trois frères *Jupiter*, *Neptune* & *Pluton*, qui se partagèrent le monde, sont une fable imitée d'une autre fable. Nous répéterons seulement ici combien le nombre Trois fut toûjours mystérieux dans l'antiquité. Il semblait que dans l'Orient un secret instinct eût pressenti quelques idées imparfaites d'une vérité encore ignorée.

Un Dieu à quatre têtes.

Mais, comme tout se contredit chez les hommes, on ajouta bientôt une quatriéme personne aux trois autres. Cette quatriéme personne est *Routren*, selon plusieurs docteurs, le dieu destructeur, celui que le grand *Origène b)* appelle le dieu supplantateur.

On voit encor dans quelques anciens temples des Bracmanes, cette représentation des quatre attributs de DIEU, figurée par quatre têtes sous une même couronne; & c'est cet emblême de la divinité unique & multiforme, que nos aumôniers de vaisseau ne manquèrent pas de prendre pour le diable dès qu'ils furent descendus à terre.

Nous ne chargerons point cet abrégé de toutes les superstitions indiennes, mêlées dans ce pays comme dans d'autres, avec la connaissance d'un Etre suprême. Nous ne parlerons point des mille noms de DIEU, des voyages de DIEU en homme sur la terre, des oracles, des prodiges, & de toutes les folies qui ont partout deshonoré la sagesse. Nous ne prétendons point faire la somme de la théologie des Gangarides.

Mais n'oublions pas d'observer que l'amour est un de leurs dieux; il s'appelle *Cam-débo*: on lui donne encor dix-huit noms qui nous sembleraient barbares, & dont aucun du-moins, ne sonnerait si agréablement que

a) *Origène*, dans la réfutation qu'il publia de *Celse* après la mort de ce philosophe, assure que les conjurations de la magie ne peuvent réussir que quand le magicien se sert des noms propres convenables; que si l'on fait une conjuration par le nom de Dieu *supplantateur*, destructeur, ou même par des noms traduits d'a-

celui d'amour à nos oreilles. Ce dieu d'amour est le propre fils de *Vishnou*, & par conséquent le petit-fils du DIEU suprême.

Ils ont des *Ufféra ;* ce sont des filles charmantes qui chantent dans la musique du ciel, & dont *Mahomet* pourait bien avoir emprunté ses houris.

Les Indiens paraissent aussi être les premiers qui ayent inventé les Salamandres, les Ondains, les Sylphes & les Gnomes ; si pourtant ce n'a pas été une idée naturelle à tous les hommes de peupler le ciel & les quatre élémens.

ARTICLE SIXIÈME.

Du catéchisme indien.

MR. *Dow* nous assure que les Bracmanes eurent depuis quatre mille ans un catéchisme, dont voici la substance. C'est un entretien entre la Raison humaine, qu'ils appellent *Narud*, & la Sagesse de DIEU, qu'ils nomment *Brim* ou *Bram*.

La Raison.

O premier né de DIEU ! on dit que tu créas le monde. Ta fille la Raison, étonnée de tout ce qu'elle voit, te demande comment tout fut produit ?

La Sagesse divine.

Ma fille, ne te trompe pas : ne pense point que j'aye créé le monde indépendamment du premier moteur. DIEU a tout fait. Je ne suis que l'instrument de sa volonté. Il m'appelle pour exécuter ses desseins éternels.

La Raison.

Que dois-je penser de DIEU ?

La Sagesse divine.

Qu'il est immatériel, incompréhensible, invisible, sans forme, éternel, tout-puissant, qu'il connaît tout, qu'il est présent partout.

La Raison.

Comment DIEU créa-t-il le mon e ?

La Sagesse divine.

La volonté demeura dans lui de toute éternité : elle était triple ; créatrice, conservatrice, exterminante...... Dans une conjonction des destins & des

près les noms d'Adonaï & de Sabaoth, on n'opérera rien ; mais que si on se sert des noms propres syriaques Adonaï, Sabaoth, la cérémonie magique aura son plein & entier effet. *Origène contre Celse. Article 20, & article 262.*

tems, la volonté de DIEU se joignit à sa bonté, & produisit la matière. Les actions opposées de la volonté qui crée, & de la volonté qui détruit, enfantèrent le mouvement qui naît & qui périt. *a*) Tout sortit de DIEU, & tout rentrera dans DIEU . . Il dit au *sentiment*, vien; & il le logea chez tous les animaux; mais il donna la réflexion à l'homme pour l'élever au-dessus d'eux.

La Raison.

Qu'entends-tu par le sentiment?

La Sagesse divine.

C'est une portion de la grande ame de l'univers; elle respire dans toutes les créatures pour un tems marqué.

La Raison.

Que devient-il après leur mort?

La Sagesse divine.

Il anime d'autres corps, ou il se replonge, comme une goutte d'eau, dans l'océan immense dont il est sorti.

La Raison.

Les ames vertueuses seront-elles sans récompense, & les criminelles sans punition?

La Sagesse divine.

Les ames des hommes sont distinguées de celles des autres animaux. Elles sont raisonnables. Elles ont la conscience du bien & du mal. Si l'homme fait le bien, son ame, dégagée de son corps par la mort, sera absorbée dans l'essence divine, & ne ranimera plus un corps de terre. Mais l'ame du méchant restera revêtue des quatre élémens; & après qu'elles auront été punies, elles reprendront un corps; mais si elles ne reprennent leur première pureté, elles ne seront jamais absorbées dans le sein de DIEU.

La Raison.

Quelle est la nature de cette infusion dans DIEU même?

La Sagesse divine.

C'est une participation à l'Essence suprême: on ne connaît plus les passions: toute l'ame est plongée dans la félicité éternelle.

La Raison.

O ma mère! tu m'as dit que si l'ame n'est parfaitement pure, elle ne peut habiter avec DIEU. Les actions des hommes sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Où vont toutes ces ames mi-parties, immédiatement après la mort?

a) Nous passons quelques lignes, de peur d'être longs & obscurs.

La Sageſſe divine.

Elles vont ſubir, dans l'ondéra, pendant quelque tems, des peines proportionnées à leurs iniquités. Enſuite elles vont au ciel, où elles reçoivent *quelque tems* la récompenſe de leurs bonnes actions; enfin elles rentrent dans des corps nouveaux.

La Raiſon.

Qu'eſt-ce que le tems, ma mère ?

La Sageſſe divine.

Il exiſte avec DIEU pendant l'éternité; mais on ne peut l'appercevoir & le compter que du point où DIEU créa le mouvement qui le meſure.

Tel eſt ce catéchiſme, le plus beau monument de toute l'antiquité. Ce ſont-là ces idolâtres auxquels on a envoyé, pour les convertir, le jéſuite *Lavaur*, le jéſuite *St. Eſtevan*, & l'apoſtat *Norogna b*).

Au reſte, le lieutenant-colonel *Dow*, & le ſous-gouverneur *Holwell*, ayant gratifié l'Europe des plus ſublimes morceaux de ces anciens livres ſacrés, ignorés juſqu'à preſent, nous ſommes bien éloignés de ſoupçonner leur véracité, ſous prétexte qu'ils ne ſont pas d'accord ſur des objets très utiles, comme ſur la manière de prononcer *Shaſta-bad*, ou *Shaſtra-beda*, & ſi *Beda* ſignifie ſcience ou livre. Souvenons nous que nous avons vu nier dans Paris les expériences de *Newton* ſur la lumière, & lui faire des objections plus frivoles.

ARTICLE SEPTIÉME.

Du Baptême indien.

IL n'eſt pas ſurprenant qu'un fleuve auſſi bienfaiſant que le Gange ait été regardé comme un don de DIEU, qu'il été réputé ſacré, & qu'enfin on ait imaginé que ſes eaux qui lavaient & qui rafraîchiſſaient le corps, en puſſent faire autant à l'ame. Car tous les peuples de l'antiquité, ſans exception, faiſaient de l'ame une figure légère enfermée dans ſon logis. Et qui nétoyait l'un, nétoyait l'autre.

Le bain expiatoire & ſacré du Gange paſſa bientôt vers le fleuve Indus, enſuite vers le Nil, & enfin vers le Jourdain. Les prêtres juifs, imitateurs en tout des prêtres d'Égypte leurs maîtres & leurs ennemis, eurent des jours de bain comme eux. Les Iſiaques ne pouvaient ſe baptiſer, ſe plonger toûjours dans le Nil à cauſe des crocodiles, & les Lévites d'Hershalaïm, que nous nommons Jéruſalem, étant éloignés dans leur petit pays d'une cinquantaine

b) Voyez l'article XV. de la première partie.

de milles du Jourdain, se plongeaient comme les prêtres Isiaques dans de grandes cuves. Les prêtres de Babylone, de Syrie, de Phénicie en faisaient autant.

Nous avons remarqué ailleurs que les juifs avaient chez eux deux baptêmes. L'un était le baptême de justice pour ceux qui voulaient ajouter cette cérémonie à celle de la circoncision. L'autre était le baptême des prosélytes pour les étrangers, pour leurs esclaves quand ils n'étaient pas esclaves eux-mêmes, & qu'ils en avaient quelques-uns qui voulaient embrasser la religion juive. On les circoncisait, & ensuite on les plongeait nuds ou dans le Jourdain, ou dans des cuves. On plongeait aussi des femmes nues, & trois prêtres étaient chargés de les baptiser. Enfin, l'on sait comment notre religion sanctifia cet antique usage, & apposa le sceau de la vérité à ces ombres.

ARTICLE HUITIÉME.

Du paradis terrestre des Indiens, & de la conformité apparente de quelques-uns de leurs contes avec les vérités de notre sainte Ecriture.

ON dit que dans la foule de ces opinions théologiques, quelques Brames ont admis une espèce de paradis terrestre; cela n'est pas étonnant. Il n'y a point de pays au monde où les hommes n'ayent vanté le passé aux dépens du présent. Partout on a regretté un tems où les hommes étaient plus robustes, les femmes plus belles, les saisons plus égales, la vie plus longue, & la lune plus lumineuse.

Si nous en croyons le jésuite *Bouchet*, les Indiens eurent leur jardin *Chorcam*, comme les juifs avaient eu leur jardin d'*Eden*. C'est à ce jésuite à voir si les Braemanes avaient été les plagiaires du Pentateuque, ou s'ils s'étaient rencontrés avec lui, & quel est le plus ancien peuple, celui des vastes Indes, ou celui d'une partie de la Palestine *a*).

Il prétend que *Brama* est une copie d'*Abraham*, parce qu'*Abraham* s'était appellé *Abram* en première instance, & qu'*Abram* est évidemment l'anagramme de *Brama*.

Vishnou est, selon lui, *Moïse*; quoiqu'il n'y ait pas le moindre rapport entre ces deux personnages, & qu'il soit difficile de trouver l'anagramme de *Moïse* dans *Vishnou*.

A-t-il plus heureusement rencontré avec le fort *Samson*, qui assembla un jour trois cent renards, les attacha tous par la queue & leur mit le feu au derrière, moyennant quoi toutes les moissons des Philistins, dont il était l'esclave, furent brûlées? *b*) Le

a) Le Bengale est appellé paradis terrestre dans tous les rescrits du grand-mogol & des souba.

b) A Rome le peuple se donnait tous les ans le plaisir de faire courir dans le cirque quelques renards, à la queue desquels



Le révérend père *Bouchet* affirme dans sa lettre à monseigneur *Huet*, ancien évêque d'Avranches, qu'une espèce de dieu ou de génie ayant la guerre contre le roi de Serindib, leva contre lui une armée de singes, & ayant mis le feu à leurs queues, brûla toute la cannelle & tout le poivre de l'île. *Ceilan.*

Notre *Bouchet* ne doute pas que les queues des renards n'ayent formé les queues de ces singes.

C'est ainsi qu'aux Indes, en Perse, à la Chine on lit mille histoires à-peu-près semblables aux nôtres, non-seulement sur les choses de la religion, mais en morale, & même en fait de romans. Le conte de la matrone d'Ephèse, celui de *Joconde*, sont écrits dans les plus anciens livres orientaux.

Amphitrion dans l'Inde.

On trouve l'avanture d'*Amphitrion* parmi les plus vieilles fables des Bracmanes. Il y a même, ce me semble, plus de sagacité dans le dénouement de l'avanture indienne que dans celui de la grecque. Un homme d'une force extraordinaire avait une très belle femme ; il en fut jaloux, la battit & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un *Brama* ou un *Vishnou*, mais un dieu du bas étage & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entiérement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grace, couche avec elle, lui fait un enfant & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toûjours amoureux de sa femme, revient se jetter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur & de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre *Martinguère*. L'affaire se plaide devant un juge plus ingénieux que le bailli qui s'est trompé dans le procès de Mr. de *Morangiés*. Ce juge était un Bracmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe & que l'autre était un dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, madame, dit-il, est le plus robuste de l'Inde. Couchez avec les deux parties l'une après l'autre en présence de notre parlement indien. Celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuses marques de valeur sera sans doute votre mari. Le mari en donna douze. Le fripon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai possesseur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier président. L'homme aux douze est un héros, mais il n'a pas passé les forces de la nature humaine : l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'est moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

De pareils contes dont l'Inde fourmille, ont du moins cela de bon qu'ils peuvent tenir une nation entière dans une douce joie, ainsi que les méta-

quels on attachait des brandes. *Bochard* l'étymologiste ne manque pas de dire que c'était une commémoraison de l'avanture de *Samson*, très célèbre dans l'ancienne Rome.

morphoses recueillies & embellies par *Ovide*. Ils n'excitent point de querelles, & la moitié d'un peuple ne persécute point l'autre pour la forcer à croire que la fable des deux maris indiens est prise des deux *Amphitrions*, & des deux *Sosies*.

ARTICLE NEUVIÉME.

Du Lingam, & de quelques autres superstitions.

ON nous a envoyé des Indes un petit lingam d'une espèce de pierre de touche. Il est exposé à la vue de tout le monde, & n'a jamais effarouché les yeux de personne; soit que sa petitesse ne puisse faire une impression dangereuse, soit qu'on le regarde comme un simple objet de curiosité. On nous a assuré que la plûpart des dames indiennes ont de ces petites figures dans leurs maisons, comme on avait des *Phallus* en Egypte & des *Priapes* à Rome.

Les parties naturelles de l'homme sont visibles dans toutes nos statues antiques & dans mille modernes. La plus belle fontaine de Bruxelles est un enfant de bronze admirablement sculpté par *François Flamand*: il pisse continuellement de l'eau, & les dames lui donnent un bel habit & une perruque le jour de sa fête. On fait plus: l'enfant JESU est représenté avec cette partie dans un grand nombre d'églises catholiques, sans que jamais personne se soit avisé ni d'être scandalisé de cette nudité, ni d'en faire une raillerie indécente. Le lingam est presque toûjours représenté chez les Indiens, dans l'attitude de la propagation, & par conséquent serait parmi nous un objet obscène & abominable. Cette figure est révérée dans plusieurs de leurs temples. Il y a même, nous dit-on, des filles que leurs mères y conduisent pour lui offrir leur virginité, avant d'être mariées; quelques-unes, dit-on, par le besoin d'une opération physique, quelques autres par dévotion.

Nous avons toûjours présumé que le culte du lingam dans l'Inde, celui du Phallus en Egypte, celui même de Priape à Lampsaque, ne put être l'effet d'une débauche effrontée; mais bien plutôt de la simplicité & de l'innocence. Dès que les hommes surent tailler des figures, il est très naturel qu'ils consacrassent à la divinité ce qui perpétuait l'humanité. Nous répéterons ici qu'il y a plus de piété, plus de reconnaissance à porter en procession l'image du DIEU conservateur que du DIEU destructeur; qu'il est plus humain d'arborer le symbole de la vie que l'instrument de la

a) *Sed quid dicam? cùm ibi sit à Priapus nimius masculus super cujus immanissimum & turpissimum fas unum nova Nupta sedere jubeatur, more honestissimo & relligiosissimo matronarum.*

Giri traduit: « Mais que dis-je? on trouve en ce lieu-là même un autre » Dieu que l'on nomme mâle par excel- » lence. C'est ce Dieu dont un objet in- » fâme, ayant, comme ces idolâtres

mort, comme faisaient les Scythes qui adoraient une épée, & à-peu-près comme nous faisons aujourd'hui dans notre Occident, en insultant DIEU dans nos temples, où nous entrons armés comme si nous allions combattre, & où quelques évêques d'Allemagne célèbrent une fois l'an la messe l'épée au côté.

St. Augustin nous instruit que dans Rome on faisait quelquefois asseoir la mariée sur le sceptre énorme de Priape. *a*) *De civitate Dei Lib. VI. cap. IX.*

Ovide ne parle point de cette cérémonie dans ses fastes; & nous ne connaissons aucun auteur romain qui en fasse mention. Il se peut que la superstition ait ordonné cette posture à quelques femmes stériles. Nous ne voyons pas même que les Romains ayent jamais érigé un temple à *Priape*. Il était regardé comme une de ces divinités subalternes dont on tolérait les fêtes plutôt qu'on ne les approuvait. Nous avons dans nos provinces un saint, dont nous n'osons écrire le nom monosyllabe, à qui plus d'une femme a quelquefois adressé ses prières. Le dieu *Priape*, le dieu *Jugatin* qui unissait les époux, le subjugant, *Mater-prema*, qui empêchait la matrice de faire la difficile; la *Pertunda*, qui présidait au devoir conjugal, tous ces magots, tous ces pénates n'étaient point regardés comme des dieux. Ils n'avaient point de place dans le Panthéon d'*Agrippa*, non plus que *Rumilia* la déesse des tétons; *Stercutius* le dieu de la chaise-percée, & *Crepitus* le dieu Pet. *Cicéron* ne s'abaisse point à citer ces prétendues divinités dans son livre *de la nature des Dieux*, dans ses *Tusculanes*, dans sa *Divination*. Il faut laisser à la populace ses amusemens, son *St. Ovide*, qui ressuscite les petits garçons, & son *St. Rabboni* qui r'abonnit les mauvais maris, ou qui les fait mourir au bout de l'année.

Il est vraisemblable que le *Lingam* indien, & le *Phallus* égyptien furent autrefois traités plus sérieusement chez des nations qui existaient tant de siècles avant Rome. L'amour, si nécessaire au monde, & qui est l'ame de la nature, n'était point une plaisanterie comme du tems de *Catulle* & d'*Horace*. Les premiers Grecs surtout en parlèrent avec respect. Les poëtes étaient ses prophêtes. *Hésiode*, en appellant Vénus l'*Amante de la génération*, (*philometa*) révère en elle la source des êtres.

On a prétendu qu'*Astaroth*, chez les Syriens, était autrefois le même que le *Priape* de Lampsaque. Chez les Indiens, ce ne fut jamais qu'un symbole. On y attache encor quelque superstition, mais on ne l'adore pas. Ce mot d'*adorer*, employé par quelques compilateurs, est la prophanation d'un mot consacré à l'Être des êtres.

On demande pourquoi ce symbole existe encor dans quelques endroits des côtes de Malabar & de Coromandel? C'est qu'il exista. Les habitans

» croyaient, la force d'empêcher la malignité des charmes: c'était une coutume reçue avec tant de religion & de chasteté, parmi les honnêtes femmes, d'y faire asseoir l'épousée ». Il est difficile de traduire plus infidélement, plus obscurément, plus mal. On croit avoir en français une traduction de la *Cité de Dieu*, & on n'en a point.

de ces climats conservèrent longtems cette simplicité grossière qui ne fait ni rougir, ni railler de la nature. Les femmes indiennes n'ont jamais eu de commerce avec les Européans. La malignité des peuples éclairés rit d'un tel usage ; l'innocence le voit impunément. Il paraît qu'une telle coutume a dû s'établir d'autant plus aisément, que l'adultère, ce vol domestique, ce parjure dont nous nous moquons, fut longtems inconnu dans l'Inde, & que la vie retirée des femmes le rend encor aujourd'hui extrêmement rare. Ainsi, ce qui ne nous paraît qu'un signe honteux de la débauche, n'était pour eux que le signe de la foi conjugale.

Qu'il nous soit permis de répéter ici que si dans presque toutes les religions il y eut des usages atroces, si on fit couler le sang humain pour appaiser le ciel, il n'y eut jamais de fêtes instituées par les magistrats pour favoriser le libertinage. Il se mêle bientôt aux fêtes, mais il n'en fut jamais l'objet. Les excès des orgies de *Bacchus* à la fin reprimé par les loix, n'avaient pas certainement été ordonnés par les loix. Au contraire, les prêtresses de *Bacchus* dans Athènes juraient d'*observer la chasteté & de ne point voir d'hommes. a*) Partout les prêtres voulurent être terribles, mais nulle part méprisables. Les plus infames débauches accompagnèrent souvent nos pélérinages, & n'étaient point commandées.

Nous avons une ordonnance de 1671, renouvellée en 1738, par laquelle il est défendu, sous peine des galères, d'aller à Notre-Dame de Lorette & à St. Jacques en Galice, sans une permission expresse signée d'un secrétaire d'état. Ce n'est pas que les chapelles de St. Jacques & de la Vierge ayent été instituées pour le libertinage.

ARTICLE DIXIÉME.

Épreuves.

CEs épreuves d'un pain d'orge, qu'on mange sans étouffer ; de l'eau bouillante, dans laquelle on enfonce la main sans s'échauder ; le plongement dans la rivière sans se noyer ; une barre de fer rouge qu'on touche, ou sur laquelle on marche sans se brûler ; toutes ces manières de trouver la vérité, tous ces jugemens de DIEU, si usités autrefois dans notre Europe, ont été & sont encor communs dans l'Inde. Tout vient d'Orient, le bien & le mal. Il n'est pas étonnant que pour découvrir les crimes secrets, pour effrayer les coupables, & pour manifester l'innocence accusée, on ait imaginé que DIEU même interromprait les loix de la nature. On se permit du moins cet artifice. Si tu es coupable, avoue ;

a) Démosthène dans son plaidoyer contre Nécera.

ou DIEU va te punir. Cette formule pouvait être un frein au crime chez le peuple grossier.

L'épreuve la plus commune dans l'Inde était l'eau bouillante ; si l'accusé en retirait sa main saine, il était déclaré innocent. Il y a plus d'une manière de subir cette épreuve impunément. On peut remplir le vase d'eau bouillante & d'huile froide qui surnage. On peut avoir un vase à double fond, dans lequel l'eau froide sera séparée en-haut de l'eau qui bouillira dans la partie inférieure. On peut s'endurcir la peau par des préparations; & les charlatans vendaient chérement ces secrets aux accusés. Le plongement dans une rivière était trop équivoque. Il est trop clair qu'on surnage, quand on est lié par des cordes qui font, avec le corps, un volume moins pesant qu'un pareil volume d'eau. Manier un fer brûlant était plus dangereux, mais aussi beaucoup plus rare. Passer rapidement entre deux buchers, n'était pas un grand risque : on pouvait tout au plus brûler ses cheveux & ses habits.

Epreuves dans l'Inde.

Ces épreuves sont si évidemment le fruit du génie oriental, qu'elles vinrent enfin aux Juifs. Le Vaiedabber, que nous appellons les Nombres, nous apprend qu'on institua dans le désert l'épreuve des eaux de jalousie. Si un mari accusait sa femme d'adultère, le prêtre faisait boire à la femme d'une eau chargée de malédictions, dans laquelle il jettait un peu de poussière ramassée sur le pavé du tabernacle, c'est-à-dire, probablement sur la terre; car le tabernacle composé de pièces de rapport, & porté sur une charrette, ne pouvait guères être pavé. Il disait à la femme : *Si vous êtes coupable, votre cuisse pourira, & votre ventre crevera.* On remarque que dans toute l'histoire juive il n'y a pas un seul exemple d'une femme soumise à cette épreuve; mais ce qui est etrange, c'est que dans l'évangile de St. Jacques il est dit, que *St. Joseph* & la Ste. Vierge furent condamnés tous deux à boire de cette eau de jalousie, & que tous deux en ayant bu impunément, *St. Joseph* reprit son épouse, dont il s'était séparé après les premiers signes de sa grossesse. L'évangile de St. Jacques, quoiqu'intitulé *premier évangile*, fut à la vérité rayé du catalogue des livres canoniques : il est proscrit; mais en quelque tems qu'il ait été composé, c'est un monument qui nous apprend que les Juifs conservèrent très longtems l'usage de ces épreuves.

Epreuves chez les juifs.

Nous ne voyons point qu'aucun peuple de l'Asie ait jamais adopté les jugemens de DIEU par l'épée ou par la lance. Ce fut une coutume inventée par les sauvages, qui détruisirent l'empire romain. Ayant adopté le christianisme, ils y mêlèrent leurs barbaries. C'était une jurisprudence bien digne de ces peuples, que le meurtre devînt une preuve de l'innocence, & qu'on ne pût se laver d'un crime que pour en commettre un plus grand. Nos évêques consacrèrent ces atrocités : nos parlemens les ordonnèrent, comme on ordonne un *Apointé à mettre.* Nos rois en firent le divertissement solemnel de leurs cours gothiques. Nous avons remarqué que ces jugemens de DIEU furent condamnés à la cour de Rome, plus sage que les autres, & plus digne alors de donner des loix dans tout ce

Epreuves par le duel.

qui ne touchait pas à son intérêt. Nous avons traité ailleurs cette matière. *a*) Nous ne ferons ici qu'une réflexion. Comment l'erreur, la démence & le crime, ayant presqu'en tout tems gouverné la terre entière, les hommes ont-ils pu cependant inventer & perfectionner tant d'arts merveilleux, faire de bonnes loix parmi tant de mauvaises, & parvenir à rendre la vie non-seulement tolérable dans tant de campagnes, mais agréable dans tant de grandes villes, depuis Méaco, la capitale du Japon, jusqu'à Paris, Londres & Rome? La véritable raison est, à notre avis, l'instinct donné à l'homme. Il est poussé, malgré lui, à s'établir en société, à se procurer le nécessaire & ensuite le superflu; à réparer toutes ses pertes & à chercher ses commodités; à travailler sans cesse soit à l'utile, soit à l'agréable. Il ressemble aux abeilles: elles se font des habitations commodes, on les détruit, elles les rebâtissent; la guerre souvent s'allume entr'elles; mille animaux les dévorent: cependant la race se multiplie; les ruches changent; l'espèce subsiste impérissable. Elle fait partout son miel & sa cire, sans que les abeilles de Pologne viennent d'Egypte, ni que celles de la Chine viennent d'Italie.

ARTICLE ONZIÉME.

De l'histoire des Indiens jusqu'à TIMUR *ou* TAMERLAN.

JUsqu'où l'insatiable curiosité de l'esprit européan s'est-elle portée? Du tems de *Tite-Live* c'était être savant de connaître l'histoire de la république romaine, & d'avoir quelque teinture des auteurs grecs. Cette nouvelle passion des archives n'a peut-être pas six mille ans d'antiquité; quoique *Platon* dise en avoir vu de dix mille ans. Les hommes ont été très longtems comme tous nos rustres qui, entiérement occupés de leurs besoins & de leurs travaux toûjours renaissans, ne s'embarrassent jamais de ce qui s'est fait dans leurs chaumières cinquante ans avant eux. Croit-on que les habitans de la Forêt-noire soient fort curieux de l'antiquité, & que les quatre villes forestières ayent beaucoup de monumens? La passion de l'histoire est née, comme toutes les autres, de l'oisiveté. Maintenant qu'il faut entasser dans sa tête les révolutions des deux mondes, maintenant qu'on veut connaître à fond les nègres d'Angola & les Samoïèdes, le Chili & le Japon; la mémoire succombe sous le poids immense dont la curiosité l'a chargée. Le lieutenant-colonel *Dow* s'est donné la peine de traduire en sa langue une partie d'une histoire de l'Inde, composée dans Déli même par le persan *Cassim Féristha*, sous les yeux de l'empereur de l'Inde *Jehan-guir*, au commencement de notre dix-septième siècle.

a) Essai sur l'Histoire générale des mœurs & de l'esprit des nations, chap. 22.

Cet écrivain persan, qui paraît un homme d'esprit & de jugement, commence par se défier des fables indiennes, & principalement de leurs quatre grandes périodes qu'ils appellent *Jog*, dont la première, dit-il, fut de quatorze millions, quatre cent mille années; pendant laquelle chaque homme vivait cent mille ans; alors tout était sur la terre vertu & félicité.

Histoire de l'Inde par Féristha.

Le second *Jog* ne dura que dix-huit cent mille ans. Il n'y eut alors que les trois quarts de vertu & de bonheur de ce qu'on en avait eu dans la première période; & la vie des hommes ne s'étendit pas au-delà de cent siécles.

Le troisième *Jog* ne fut que de soixante & douze mille ans. La vertu & le bonheur furent réduits à la moitié, & la vie de l'homme à dix siécles.

Le quatrième *Jog* fut raccourci jusqu'à trente-six mille ans, & le lot des hommes fut un quart de vertu & de bonheur, avec trois quarts de méchancetés & de misères: aussi les hommes ne vécurent plus qu'environ cent ans, & c'est jusqu'à présent leur condition. Ce conte allégorique est probablement le modèle des quatre âges, d'or, d'argent, de cuivre & de fer. Ces origines sont bien éloignées de celles des Chaldéens, des Chinois, des Egyptiens, des Perses, des Scythes, & surtout de notre *Sem*, de notre *Cham* & de notre *Japhet*. Nos étrennes mignonnes ne ressemblent en rien aux almanachs de l'Asie.

Si l'auteur persan *Féristha* avait pris pour une histoire de l'Inde l'ancienne fable morale des quatre *Jog*, ce serait comme si *Thucidide* avait commencé l'histoire de la Grèce à la naissance de *Vénus* & à la boëte de *Pandore*.

Mr. *Dow* remarque que ce persan ne savait pas la langue du Hanscrit, & que par conséquent l'antiquité lui était inconnue.

Tems fabuleux partout. Tems historiques & fabuleux partout.

Après les tems fabuleux chez toutes les nations, viennent les tems historiques; & cet historique est encor partout mêlé de fables. Ce sont chez les Grecs les travaux d'*Hercule*, la toison d'or, le cheval de Troye. Les Romains ont le viol & la mort de *Lucrèce*; l'avanture de *Clélie* & de *Scévola*; le vaisseau qu'une vestale tire sur le sable avec sa ceinture; le pontife *Névius* qui coupe un caillou avec un rasoir. Tous nos peuples barbares Germains, Gaulois, habitans de la Grande-Bretagne, faisaient des miracles avec le gui de chêne; les Bretons descendaient de *Brutus*, fils cadet d'*Enée*; leur roi *Vortiger* était sorcier. Un prétendu roi de France, nommé *Childéric*, s'enfuyait en Allemagne qui n'avait point de rois; & là il enlevait au roi *Bazin* la reine sa femme *Bazine*. Un ange descendait du ciel, on ne sait pas bien précisément de quelle partie, pour apporter un étendart au sicambre *Hildovic*. Un pigeon descendait aussi du ciel, & lui apportait dans son bec une petite phiole d'huile. Les Espagnols, mêlés d'anciens Tyriens & ensuite d'Afriquains, de Juifs, de Romains, de Vandales, de Goths & d'Arabes, venaient pourtant en droite ligne de *Japhet* par *Tubal* fils d'*Ibérus*. *Hispan* appella le pays Espagne. *Lusus*, fils d'*Elie*, fonda le royaume de Lusitanie qui est aujourd'hui le Portugal; mais ce fut *Ulysse* qui bâtit Lisbonne.

Parcourez toutes les nations de l'univers, vous n'en trouverez pas une



dont l'histoire ne commence par des contes dignes des quatre fils *Aymon*, & de *Robert-le-diable*. *Férishta* sentit bien ce ridicule universel, & son traducteur anglais le sent encor mieux.

Ce qu'il y a de pis, c'est que le savant *Férishta* ne nous apprend ni les mœurs, ni les loix, ni les usages du pays dont il parle, & dans lequel il vivait.

Nous n'avons vu dans toute son histoire qu'un roi juste; il se nommait *Biker-mugit*. Les poëtes de son tems disaient que l'aimant n'osait attirer le fer, & l'ambre n'osait s'attacher à la paille sans sa permission.

Livre I. page 15. Ce qu'il rapporte peut-être de plus curieux, c'est qu'il a trouvé d'anciens mémoires qui confirment ce que les Persans disent de leur héros *Rustan*; qu'il conquit l'Inde avant douze cent ans avant notre ère vulgaire.

Cette découverte prouve ce que nous avons dit, que l'Inde, ainsi que l'Egypte, appartint toûjours à qui voulut s'en emparer. C'est le sort de presque tous les climats heureux.

Férishta, page 24. La chronologie est très bien observée par cet auteur; il semble qu'il ait prévu la réforme que le grand *Newton* a faite à cette science. *Newton* & *Férishta* s'accordent dans l'époque de *Darius* fils d'*Histaphe*, & dans celle d'Alexandre.

D'Alexandre. L'auteur persan dit qu'*Alexandre* devenu roi de Perse, ne fit la guerre à *Porus* que sur le refus de ce prince Indien de payer le tribut ordinaire qu'il devait aux rois de Perse. Ce *Porus*, que d'autres nomment *Por*; il l'appelle *For*, qui était probablement son véritable nom; mais il ne dit point, comme *Quinte-Curce*, qu'*Alexandre* rendit son royaume au roi vaincu: au contraire il assure que *Porus*, ou *For*, périt dans une grande bataille. Il ne parle point de *Taxile*; ce n'est point un nom indien. *Férishta* ne dit rien de l'invasion de *Gengis-kan*, qui probablement ne fit que traverser le nord de l'Inde: mais il dit qu'avant la conquête de cette vaste région par *Tamerlan*, un prince Persan dans neuf expéditions en rapporta vingt mille livres pesant de diamans & de pierres précieuses. C'est une exagération sans doute: elle prouve seulement que les conquérans n'ont jamais été que des voleurs heureux, & que ce prince persan avait volé les Indiens neuf fois.

Il rapporte encor qu'un capitaine d'un autre brigand ou sultan persan résidant à Déli, ayant conduit un détachement de son armée dans le Bengale, à Golconde, au Décan, au Carnate, où sont aujourd'hui Madrass & Pondichéri, revint présenter à son maître trois cent douze éléphans chargés de cent millions de livres sterling en or. Et le lieutenant colonel *Dow*, qui sait ce que de simples officiers de la compagnie des Indes ont gagné dans ces pays, n'est point étonné de cette somme incroyable.

Sources des richesses de l'Inde.

L'Inde n'a presque point de mines métalliques. Ces trésors ne venaient que du commerce des pierres précieuses & des diamans du Bengale, des épiceries de l'île de Serindib, & de mille manufactures, dont le génie des Bracmanes avait enseigné l'art aux peuples sédentaires, patiens & appliqués,

dans le midi de ces contrées, depuis Surate & Bénarès jusqu'à l'extrêmité de Serindib, sous l'équateur.

Les barbares, vomis de Candahar, de Caboul, du Sableſtan avaient, sous le nom de sultans, ravagé le séjour paisible de l'Inde dès l'an 975 de notre ère jusques vers 1420, quand le tartare *Timur* vint fondre sur eux, comme un vautour sur d'autres oiseaux carnassiers.

C'était le tems où notre Europe occidentale n'avait presqu'aucun commerce avec l'Orient. C'était la fin du grand schisme, aussi ridicule qu'affreux, qui désola l'Italie, l'Allemagne, l'Angleterre, la France & l'Espagne, pour savoir lequel de trois fripons serait reconnu pour le vicaire infaillible de DIEU. C'était l'époque où un roi, devenu fou, deshérita son fils pour donner le royaume de France à un étranger son vainqueur. Nos contrées alors barbares par les mœurs & par l'ignorance, avaient leurs malheurs de toute espèce, comme la riche Asie avait les siens.

ARTICLE DOUZIÉME.

De l'hiſtoire indienne depuis TAMERLAN *juſqu'à Mr.* HOLWELL.

NOus avons été étonnés que notre auteur Persan n'ait fait qu'une mention courte, froide & sèche de ce *Tamerlan*, fondateur du trône des mogols. Apparemment qu'il n'a pas voulu répéter ce qu'en avaient dit *Abulgasi* & le persan *Mirkond*. Il épargne ses lecteurs. Une telle retenue est bien contraire à la profusion de nos Européans, qui répètent tous les jours ce qu'on a publié cent fois, & qui, pour notre malheur, ne répètent souvent que des fables.

Qui était Tamerlan.

Férishha nous apprend du moins que le tyran *Tamerlan*, après avoir vaincu la Perse, vint combattre sous les murs de Déli un tyran nommé *Mahmoud*, qu'on dit fou & aussi méchant que lui, & qui opprima les peuples pendant vingt années. *Tamerlan* vengea l'Inde de ce brigand couronné : mais qui la vengea de *Tamerlan* ? Quel droit avait sur les terres de l'Indus & du Gange un tartare, un obscur mirza d'un petit désert nommé Kech ou Cash ? Il exerça d'abord ses brigandages vers Caboul, comme nous avons vu *Abdala* commencer les siens, après avoir volé quelques bestiaux à ses hordes voisines, & comme a commencé *Sha-Nadir*. Bientôt il ravagea la moitié de la Perse. On l'eût empalé, s'il eût été pris : ses vols furent heureux, & il fut roi. On dit qu'il entra dans Ispahan, & qu'il en fit égorger tous les citoyens : enfin il soumit tous les peuples depuis le nord de la mer d'Hircanie jusqu'a Ormus.

Ire. partie, art. IX.

La raison de tous ses succès n'est pas qu'il fût plus brave que tant de capitaines qui le combattirent ; mais il avait des troupes plus endurcies aux fatigues & mieux disciplinées que celles de ses voisins : mérite qui, après tout, n'est pas plus grand que celui d'un chasseur qui a de meilleurs

chiens qu'un autre; mais, mérite qui donna presque toûjours la victoire & l'empire.

C'est *Tamerlan* qui arrêta un moment les invasions des Turcs dans l'Europe, lorsqu'il prit *Bajazet* prisonnier dans la célèbre bataille d'Ancire. Il est arrivé en Angleterre, par une singulière fantaisie, qu'un poëte de ce pays, ayant composé une tragédie sur *Tamerlan* & *Bajazet*, dans laquelle *Tamerlan* est peint comme un libérateur, & *Bajazet* comme un tyran, les Anglais font jouer tous les ans cette tragédie le jour où l'on célèbre le couronnement du roi *Guillaume III*, prétendant que *Tamerlan* est *Guillaume*, & que *Bajazet* est *Jacques II*. Il est clair cependant que *Tamerlan* est encor plus usurpateur que *Bajazet*.

Ce héros du vulgaire, dévastateur d'une grande partie du monde, conquit la partie séptentrionale de l'Inde jusqu'à Lahor & jusqu'au Gange par lui ou par ses fils en très peu d'années. *Féristha* assure qu'ayant pris dans Déli cent mille captifs, il les fit tous égorger: qu'on juge par-là du reste. La conquête n'était pas difficile: il avait à faire à des Indiens; & tout était partagé en factions. La plûpart de ces invasions subites, qui ont changé la face de la terre, furent faites par des loups qui entraient dans des bergeries ouvertes. Il est assez connu que lorsqu'une nation est aisément soumise par un peuple étranger, c'est parce qu'elle était mal gouvernée.

Incertitudes sur l'histoire de Tamerlan comme sur toutes les histoires.

L'auteur persan qui raconte briévement une partie des victoires de *Tamerlan*, & qui paraît saisi d'horreur à toutes ses cruautés, n'est point d'accord avec les autres écrivains sur une infinité de circonstances. Rien ne nous prouve mieux combien il faut se défier de tous les détails de l'histoire. Nous ne manquons pas en Europe d'auteurs qui ont copié au hazard des écrivains asiatiques plus ampoulés que vrais, comme ils le sont presque tous.

Parmi ces énormes compilations nous avons l'*Introduction à l'histoire générale & politique de l'univers, commencée par Mr. le baron de Puffendorf, complettée & continuée jusqu'en 1745, par Mr. Bruzen de la Martinière, premier géographe de S. M. Catholique, secrétaire du roi des deux Siciles & du conseil de S. M.*

Cet écrivain, d'ailleurs homme de mérite, avait le malheur de n'être en effet que le secrétaire des libraires de Hollande. Il dit *a*) que *Tamerlan* entama les Indes par ses ravages au Caboulestan, & revint sur la fin du quatorziéme siécle dans *ce même Caboulestan, qui avait cru pouvoir secouer impunément sa domination, & qu'il châtia les rebelles*. Le secrétaire d'un valet de chambre de *Tamerlan* aurait pu s'exprimer ainsi. J'aimerais autant dire que *Cartouche* châtia des gens qu'il avait volés, & qui voulaient reprendre leur argent.

Il paraît, par notre auteur persan, que *Tamerlan* fut obligé de quitter l'Inde après en avoir saccagé tout le nord, qu'il n'y revint plus; qu'aucun de ses enfans ne s'établit dans cette conquête. Ce ne fut point lui qui porta

a) Tome VII. pages 35 & 36.

la religion mahométane dans l'Inde; elle était déjà établie longtems avant lui dans Déli & ses environs. *Tahmoud*, chassé par *Tamerlan*, & revenu ensuite dans ses états pour en être chassé par d'autres princes, était mahométan. Les Arabes, qui s'étaient emparés depuis longtems de Surate, de Patna & de Déli, y avaient porté leur religion.

Tamerlan était, dit-on, théiste, ainsi que *Gengis-kan*, & les Tartares, & la cour de la Chine. Le jésuite *Catrou*, dans son histoire générale du Mogol, dit que cet illustre meurtrier, l'ennemi de la secte musulmane, « se » fit assister à la mort par un iman mahométan, & qu'il mourut plein de » confiance en la miséricorde du Seigneur, & de crainte pour sa justice, » en confessant l'unité d'un DIEU. Malheureux prince d'avoir cru pouvoir » arriver jusqu'à DIEU, sans passer par JESUS-CHRIST! » *Religion de Tamerlan. Page 76.*

A DIEU ne plaise que nous entrions, & que nous conduisions nos lecteurs, si nous en avons, dans l'abominable chaos où l'Inde fut plongée après l'invasion de *Tamerlan*, & que nous tirions les princes qui se disputèrent Deli de l'obscurité profonde où des hommes qui n'ont fait aucun bien à la terre doivent être ensevelis.

Je ne sais quel écrivain, gagé par *Desaint* & *Saillant*, libraires de Paris, rue St. Jean de Beauvais, vis-à-vis le collége, a compilé l'*Histoire moderne des Chinois, Japonois, Indiens, Persans, Turcs, Russes, pour servir de suite à l'Histoire ancienne de Rollin.*

Rollin, d'ailleurs utile & éloquent, avait transcrit beaucoup de vérités & de fables sur les Carthaginois, les Perses, les Grecs, les anciens Romains, pour *former l'esprit & le cœur* des jeunes Parisiens. Il n'y a pas d'apparence que le compilateur de l'histoire moderne des Chinois, Japonois, &c. ait prétendu former l'*esprit & le cœur* de personne. Au reste, il nous apprend qu'*Abou-saïd*, fils de *Tamerlan*, régna dans l'Inde, dont il n'approcha jamais. Ce fut *Babar*, petit-fils de *Tamerlan*, qui forma véritablement l'empire Mogol. Il arriva de la Tartarie comme *Tamerlan*, & commença ses conquêtes à la fin du quinziéme siécle, au tems où les Portugais s'établissaient déjà sur les côtes de Malabar, où le commerce du monde changeait, où un nouvel hémisphère était découvert pour l'Espagne, & où le pontife de Rome *Alexandre VI*, si horriblement célèbre, donnait de sa pleine autorité les Indes orientales aux Espagnols, & les occidentales aux Portugais, par une bulle. L'audace, le génie, la cruauté & le ridicule gouvernaient l'univers.

L'invention du canon, qui ne fut que si tard connue des Chinois, quoiqu'ils eussent depuis plus de dix siécles le secret de la poudre, était déjà parvenu dans l'Inde. Ces instrumens de destruction y avaient été portés de l'Europe chez les Turcs, & des Turcs chez les Persans. *Féristha* nous instruit que dans la grande bataille de Mavat, qui décida du sort de l'Inde, l'an de notre ère 1526, le premier de notre mois de mars, *Babar* plaça ses petits canons au front de son armée, & les lia ensemble par des chaînes de fer, de peur qu'on ne les lui prît. Cette victoire, remportée contre tous les raïas de l'Inde septentrionale, donna l'empire, qu'on nomme *Canons chez les Indiens.*

Zzz ij



des Mogols à *Babar* : empire d'abord assez faible & qui ne remonte pas si haut que l'élection de l'empereur *Charles-Quint*.

ARTICLE TREIZIÈME.

De* BABAR *qui conquit une partie de l'Inde, après* TAMERLAN, *au 16e. siècle. D'*ACBAR *brigand encor plus heureux. Des barbaries exercées chez la nation la plus humaine de la terre.

Feristha nous avertit que le vainqueur *Babar* fit ériger, sur une éminence près du champ de bataille, une pyramide toute incrustée des têtes des vaincus. Cela n'est pas bien étonnant ; les Suisses avaient dressé quarante ans auparavant, sur le chemin de Morat, un pareil monument qui subsiste encor.

Astrologue consulté pour donner bataille. Il nous conte que *Babar*, ayant gagné la bataille, malgré les prédictions de son astrologue, lui fit donner un laks de roupies & le chassa. Cela prouve que la démence de l'astrologie était plus respectée dans l'Orient que parmi nous. L'Europe était remplie de princes qui payaient des astrologues ; mais ils ne donnaient pas deux cent quarante mille francs à ces charlatans pour avoir menti.

Grande action de désespoir. Lorsqu'après sa victoire, il assiégea un fort, nommé Chingeri, défendu par les Indiens attachés au braminisme, ils commencèrent par égorger leurs femmes & leurs enfans, & se précipitèrent ensuite sur les épées des Tartares. Sont-ce là ces mêmes peuples qui tremblaient de blesser une vache & un insecte ? Le désespoir est plus fort que les préjugés même de l'enfance, & que la nature. Ces faibles habitans de Chingeri n'ont fait que ce qu'on rapporte de *Sardanapale*, plus amolli & plus énervé qu'eux, & ce qn'on a dit de Sagonte & de quelques autres villes. Enfin ayant étendu ses conquêtes de Caboul au Gange, il faut finir son histoire par ces mots qui en montrent la vanité, *il mourut*.

En 1530. L'empereur Babar musulman. Ce qui nous paraît étrange, c'est que *Babar* était musulman. Son ayeul *Tamerlan* ne l'était pas. *Babar*, né dans le Caboulestan, avait-il embrassé cette religion afin de paraître partager le joug des peuples qu'il voulait écraser ? Il avait choisi la secte d'*Omar* : c'était sans doute parce que les Perses ses voisins & ses ennemis étaient de la secte d'*Ali*. La religion musulmane & la bramiste partagèrent l'Inde : elles se haïrent, mais sans persécution. Les mahométans vainqueurs n'en voulaient qu'aux bourses, & non aux consciences des *Indous*.

L'empereur Humaiou astrologue. *Humaiou*, fils de *Babar*, régna dans l'Inde avec des fortunes diverses. C'était, dit-on, un bon astronome, & plus grand astrologue. Il avait sept palais, dédiés chacun à une planète. Il donnait audience aux guerriers dans la maison de *Mars*, & aux magistrats dans celle de *Mercure*. En s'occupant ainsi des choses du ciel, il risqua de perdre celles de la terre. Un de

ses frères lui prit Agra, & le vainquit dans une grande bataille. Ainsi la maison de *Tamerlan* fut presque toûjours plongée dans les guerres civiles.

Pendant que les deux frères se battaient & s'affaiblissaient l'un l'autre, un tiers s'empara des terres qu'ils se disputaient. C'était un avanturier du Candahar; il se nommait *Sher*. Ce *Sher* mourut dans une de ses expéditions. Toute sa famille se fit la guerre pour partager les dépouilles; & pendant ce tems l'astrologue *Humaiou* était réfugié en Perse chez le sophi *Thamas*. On voit que la nation indienne était une des plus malheureuses de la terre, & méritait ses malheurs, puisqu'elle n'avait su ni se gouverner elle-même, ni résister à ses tyrans. L'écrivain Persan fait un long récit de toutes ces calamités bien ennuyeux pour quiconque n'est pas né dans l'Inde, & peut-être pour les naturels du pays. Quand l'histoire n'est qu'un amas de faits qui n'ont laissé aucune trace, quand elle n'est qu'un tableau d'ambitieux en armes, tués les uns par les autres, autant vaudrait tenir des registres des combats des bêtes.

Humaiou revint enfin de Perse, quand la plûpart des autres usurpateurs, qui l'avaient chassé, se furent exterminés. Il mourut pour s'être laissé tomber de l'escalier d'une maison qu'il faisait construire; mais qu'importe? Ce qui importe, c'est que les peuples gémissaient & périssaient sur des ruines, 1552. non-seulement dans l'Inde, mais dans la Perse, dans l'Asie mineure, & dans nos climats.

Après *Humaiou* vient *Acbar* son fils, plus heureux dans l'Inde que tous ses prédécesseurs, & qui établit une puissance durable, au moins jusqu'à nos jours. Quand il succéda à son père par le droit des armes, & que l'usurpation commençait à se tourner en droit sacré, il ne possédait point encor la capitale Déli. Agra était fort peu de chose. De l'argent, il n'en avait pas; mais il avait des troupes du nord aguerries, de l'esprit & du courage, avec quoi on prend aisément l'argent des Indiens. Il nourrit la guerre par la guerre, prit Déli & s'y affermit. Il sut vaincre les petits princes, soit indiens, soit tartares, cantonnés partout depuis l'irruption passagère de *Tamerlan*.

Acbar empereur puissant.

Féristha nous conte qu'*Acbar* se voyant bientôt à la tête de deux mille 1556. éléphans & de cent mille chevaux, poursuivait avec des détachemens de cette grande armée un kan tartare, nommé *Ziman*, retiré derrière le Gange, du côté de Lahor, dans un endroit nommé Manezpour. On cherchait des bateaux, le tems se perdait, il était nuit; *Acbar*, ayant devancé son armée, apprend que les ennemis se croyant en sûreté à l'autre bord du fleuve ont célébré une fête à la manière de tous les soldats, & qu'ils sont en débauche. Il passe le grand fleuve du Gange à la nage sur son éléphant, suivi seulement de cent chevaux, aborde, trouve les ennemis endormis & dispersés: ils ne savent quel nombre ils ont à combattre, ils fuyent; les troupes d'*Acbar*, ayant passé le fleuve, voyent *Acbar* & cent hommes vainqueurs d'une armée entière. Ceux qui aiment à comparer peuvent mettre en parallèle le passage du Granique par *Alexandre*, *César* passant à la nage un bras de la mer d'Alexandrie, *Louis XIV* dirigeant le passage du Rhin,

Victoire d'Acbar, qui passe le Gange à la nage.

Guillaume III combattant en personne au milieu de la Boyne; & *Acbar* sur son éléphant.

Acbar fut le premier qui s'empara de Surate & du royaume de Guzarate, fondé par des marchands Arabes, devenus conquérans à-peu-près comme des marchands Anglais sont devenus les maîtres du Bengale.

Ce même Bengale fut bientôt soumis par *Acbar*; il envahit une partie du Décan : toûjours à cheval ou sur un éléphant, toûjours combattant du fond de Cachemire jusqu'au Visapour, & mêlant toûjours les plaisirs à ses travaux, ainsi que tant de princes.

Jésuites disent avoir disposé l'empereur au christianisme. Page 94.

Notre jésuite Catrou, dans son *histoire générale du Mogol*, composée sur les mémoires des jésuites de Goa, assure que cet empereur Mahométan fut presque converti à la religion chrétienne par le père *Aqua-viva* : voici ses paroles.

« Jesus-Christ (lui disaient nos missionnaires) vous paraît avoir suffisamment prouvé sa mission par des miracles attestés dans l'Alcoran. » C'est un prophête autorisé; il faut donc le croire sur sa parole. Il nous » dit qu'il était avant *Abraham*. Tous les monumens qui restent de lui, » confirment la Trinité, &c.....

» L'empereur sentit la force de ce raisonnement, quitta la conversation » les larmes aux yeux, & répéta plusieurs fois..... devenir chrétien!.. » changer la religion de mes pères! Quel péril pour un empereur! Quel » poids pour un homme élevé dans la mollesse & dans la liberté de l'Al» coran!.... »

S'il est vrai que si *Acbar* prononça ces paroles après avoir quitté la conversation, le père *Aqua-viva* ne les entendit pas. Il est encor vrai qu'*Acbar* n'avait pas été élevé dans la mollesse, & que l'Alcoran n'est pas si mou que le dit le jésuite *Catrou*. On sait assez qu'il n'est pas besoin de calomnier l'Alcoran pour en montrer le ridicule. D'ailleurs il ordonne le jeûne le plus rigoureux, l'abstinence de toutes les liqueurs fortes, la privation de tous les jeux, cinq prières par jour, l'aumône de deux & demi pour cent de son bien; & il défend à tous les princes d'avoir plus de quatre femmes, eux qui en prenaient auparavant plus de cent. *Catrou* ajoute « que le mu-

Page 103.

» sulman *Acbar* honorait à certains tems Jésus & Marie; qu'il portait au » cou un reliquaire, un *Agnus Dei* & une image de la Ste. Vierge ». Notre persan, traduit par Mr. *Dow*, ne dit rien de tout cela.

ARTICLE QUATORZIÉME.

Suite de l'histoire de l'Inde jusqu'à 1770.

1604. L'Auteur persan finit son histoire à la mort d'*Acbar*. Mr. *Dow* en donne la suite en peu de mots, jusqu'à ce qu'il arrive au tems où ses compatriotes commencent eux-mêmes à être en partie un grand objet de l'histoire de l'Inde.

C'eſt ainſi, ce me ſemble, qu'on doit s'y prendre en toutes choſes. Ce qui nous touche davantage doit être traité plus à fond que ce qui nous eſt étranger.

Quand nous répéterions que *Géan-gir*, fils & ſucceſſeur d'*Acbar*, était un ivrogne, & que ſon frère aîné plus ivrogne que lui avait été deshérité, nous ne pourrions nous flatter d'avoir travaillé aux progrès de l'eſprit humain. *Mort en 1627.*

Sha-géan ſuccéda à *Géan-gir* ſon père, contre lequel il s'était révolté tant qu'il avait pu; de même que ſes enfans ſe révoltèrent depuis contre lui.

Les noms de *Géan-gir* & de *Sha-géan* ſignifient, dit-on, empereur du monde. Si cela eſt, ces titres ſont du ſtyle aſiatique. Ces empereurs là n'étaient pas géographes. Les trois quarts de l'Inde en-deçà du Gange, dont ils ne furent jamais les maîtres bien reconnus & bien paiſibles juſqu'à *Aurengzeb*, ne compoſaient pas le monde entier. Mais le globe entre les mains de l'empereur d'Allemagne & du roi d'Angleterre, à leur ſacre, n'eſt pas plus modeſte que les titres de *Sha-géan* & de *Géan-gir*.

Nous n'avons dit qu'un mot de cet *Aurengzeb*, fameux dans toute notre hémiſphère; & nous en avons dit aſſez en remarquant qu'il fut le barbare le plus tranquille, l'hypocrite le plus profond, le méchant le plus atroce, & en même tems le plus heureux des hommes, & celui qui jouit de la vie la plus longue & la plus honorée: exemple funeſte au genre-humain, mais qui heureuſement eſt très-rare.

Nous ne pouvons diſſimuler que nous avons vu avec douleur l'éloge de ce prince parricide dans Mr. *Dow*; & nous l'excuſons; parce qu'étant guerrier, il a été plus ébloui de la gloire d'*Aurengzeb*, qu'effarouché de ſes crimes. Pour nous, notre principal but, dont on a dû aſſez s'appercevoir, était d'examiner dans ces fragmens les déſaſtres de la compagnie françaiſe des Indes & la mort du général *Lalli*: époque remarquable chez une nation qui ſe pique de juſtice & de politeſſe.

Nous avons fait voir *a*) les malheureux grands mogols deſcendans de *Tamerlan* amollis, corrompus & détrônés; l'empereur *Sha-Amed*, mourant après qu'on lui eut arraché les yeux; *Alumgir* aſſaſſiné; le brigand *Abdala* devenu grand prince & ſaccageant tout le nord de l'Inde; les Marates lui réſiſtant; ces Marates tantôt vainqueurs, tantôt vaincus; & enfin l'Indouſtan plus malheureux que la Perſe & la Pologne.

Nous doutions du tems & de la manière dont ce grand-mogol *Alumgir* fut aſſaſſiné; mais Mr. *Dow* nous apprend que ce fut en 1760, dans la maiſon, ou plutôt dans l'antre d'un hermite muſulman qui paſſait pour un *Santon*, pour un ſaint. Les propres domeſtiques de l'empereur dévot l'engagèrent à faire ce pélérinage; & le grand-viſir le fit égorger dans le tems qu'il ſe proſternait devant le ſaint. Tout était en combuſtion après ce crime, précédé & ſuivi de mille crimes, quand le brigand *Abdala* revint de Caboul

a) Première Partie, Article IX.

& des frontières orientales de la Perse augmenter l'horreur du désordre. Quoique cet *Abdala* fût déja un souverain considérable, il pouvait à peine payer ses troupes. Il lui falait subsister continuellement de rapines. Il y a peu de distinction à faire entre les scélérats que nous comdamnons à la roue en Europe, & ces héros qui s'élèvent des trônes en Asie. *Abdala* vint en 1761 exiger des contributions de Déli. Les citoyens, appauvris par quinze ans de rapines, ne purent le satisfaire : ils prirent les armes dans leur désespoir. *Abdala* tua & pilla pendant sept jours ; la plûpart des maisons furent réduites en cendres. Cette ville, longue de dix-sept lieues, de deux mille trois cent pas géométriques, & peuplée de deux millions d'habitans, n'avait pas éprouvé, dans l'invasion du tems de *Sha-Nadir*, une calamité si horrible. Mais elle n'était pas à la fin de ces malheurs. Les Marates accoururent pour partager la proie ; ils combattirent *Abdala* sur les ruines de la ville impériale. Ces voleurs chassèrent enfin ce voleur, & pillèrent Déli à leur tour avec une inhumanité presqu'égale à la sienne.

Un autre petit peuple, voisin des Marates & de Visapour, habitans de montagnes appellées les Gates, & qui en a pris le nom, vint encor se joindre aux Marates & mettre le comble à tant d'horreurs.

Qu'on se figure les Anglais & les Bourguignons déchirant la France du tems de l'imbécille *Charles VI*, ou les Goths & les Lombards dévorant l'Italie dans la décadence de l'empire, on aura quelqu'idée de l'état où était l'Inde dans la décadence de la maison de *Tamerlan*. Et c'était précisément dans ce temps-là que les Anglais & les Français sur la côte de Coromandel se battaient entr'eux & contre les Indiens, pillaient, ravageaient, intriguaient, trahissaient, étaient trahis.... pour vendre en Europe des toiles peintes.

Que l'on compare les tems, & qu'on juge du bonheur dont on jouit aujourd'hui en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne dans une paix profonde, dans le sein des arts & des plaisirs. Ils ne sont point troublés par l'ordre donné aux jésuites de vivre chacun chez soi en habit court au-lieu de porter une robe longue. La France n'est que plus florissante par l'abolissement de la vénalite infame de la judicature. L'Angleterre est tranquille & opulente, malgré les petites satyres des opposans. L'Allemagne se polit & s'embellit tous les jours. L'Italie semble renaître. Puisse durer longtems une félicité dont on ne sent pas assez le prix !

Au milieu des convulsions sanglantes dont l'empire Mogol était agité, quelques omras, quelques raïas avaient élu dans Deli un empereur qui prit le nom de *Sha-Géan*. Il était de la maison Tamerlane. Nous avons observé qu'on n'a point encore choisi de monarque ailleurs, tant le préjugé a de force. *Abdala* même n'osant se déclarer empereur, consentit à l'élévation de ce prince *Sha-géan*. Les Marates le détrônèrent & mirent à sa place un
En 1762. autre prince de cette race. C'est ce fantôme d'empereur qui est aujourdhui, en 1773, sur ce malheureux trône. Il a pris le nom de *Sha-Allum*. Un fils de l'autre *Allum*, surnommé *Gir*, assassiné dans la cellule d'un faquir, lui a disputé l'ombre de sa puissance ; & tous deux ont été & sont encor égale-

également infortunés, mais moins que les peuples qui sont toujours victimes & dont les historiens parlent rarement. Trop d'écrivains ont imité trop de princes; ils ont oublié les intérêts des nations pour les intérêts d'un seul homme.

ARTICLE QUINZIÉME.

Portrait d'un peuple singulier dans l'Inde. Nouvelles victoires des Anglais.

PArmi tant de désolations, une contrée de l'Inde a joui d'une profonde paix; & au milieu de la dépravation affreuse des mœurs, a conservé la pureté des mœurs antiques. Ce pays est celui de Bishnapore, ou Vishnapore. Mr. *Holwell*, qui l'a parcouru, dit qu'il est situé au nord-ouest du Bengale, & que son étendue est de soixante journées de chemin: ce qui ferait, à dix de nos lieues communes par jour, six cent lieues. Par conséquent ce pays serait beaucoup plus grand que la France; en quoi nous soupçonnons quelque exagération, ou une faute d'impression trop commune dans tous les livres. Il vaut mieux croire que l'auteur a entendu par soixante journées de marche le circuit de toute la province: ce qui donnerait environ cent lieues de diamètre. Elle rapporte trente-cinq lacks de roupies par année à son souverain, huit millions deux cent mille de nos livres. Ce revenu ne paraît pas proportionné à l'étendue de la province. *Holwell pag. 197. & suivantes.*

Ce qui nous étonne encore c'est que le Bishnapore ne se trouve point sur nos cartes. Le lecteur éprouvera un étonnement plus agréable, quand il saura que ce pays est peuplé des hommes les plus doux, les plus justes, les plus hospitaliers & les plus généreux qui ayent jamais rendu la terre digne du ciel. » La liberté, la propriété y sont inviolables. On n'y entend jamais » parler de vol ni particulier ni public. Tout voyageur, trafiquant ou non, » y est sous la garde immédiate du gouvernement qui lui donne des gui» des pour le conduire sans aucun frais, & qui répondent de ses effets & » de sa personne. Les guides, à chaque station ou couchée, le remettent » à d'autres conducteurs avec un certificat des services que les premiers » lui ont rendus; & tous ces certificats sont portés au prince. Le voyageur » est défrayé de tout dans sa route, aux dépens de l'état, trois jours en» tiers dans chaque lieu où il veut séjourner. « &c....

Tel est le récit de Mr. *Holwell*. Il n'est pas permis de croire qu'un homme d'état, dont la probité est connue, ait voulu en imposer aux simples. Il serait trop coupable & trop aisément démenti. Cette contrée n'est pas comme l'île imaginaire de Pancaye, le jardin des Hespérides, les îles fortunées, l'île de Calypso, & toutes ces terres fantastiques, où des hommes malheureux ont placé le séjour du bonheur.

Cette province appartient de tems immémorial à une race de Brames qui descend des anciens Bracmanes. Et ce qui peut faire penser que le vrai nom

du pays eſt Vishnapor, c'eſt que ce nom ſignifierait le royaume de *Viſnou*, *la bienfaiſance de* Dieu. Ses mœurs furent autrefois celles de l'Inde entière, avant que l'avarice y eût conduit des armées d'oppreſſeurs. La caſte des Brames y a conſervé ſa liberté & ſa vertu; parce qu'étant toûjours maîtres des écluſes qu'ils ont conſtruites ſur un bras du Gange, & pouvant inonder le pays, ils n'ont jamais été ſubjugués par les étrangers. C'eſt ainſi qu'Amſterdam s'eſt miſe à l'abri de toutes les invaſions.

Ce peuple aſiatique auſſi innocent, auſſi reſpectable que les Penſilvaniens de l'Amérique anglaiſe, n'eſt pas pourtant exempt d'une ſuperſtition groſſière. Il eſt très compatible que la vertu la plus pure ſubſiſte avec les rites les plus extravagans. Cette ſuperſtition même des Vishnaporiens paraît une preuve de leur antiquité. L'eſpèce de culte qu'ils rendent à la vache, affaibli dans le reſte de l'Inde, s'eſt conſervée chez cette nation iſolée dans toute la ſimplicité crédule des premiers tems. Quand la vache conſacrée meurt, c'eſt un deuil univerſel dans le pays. Une telle bêtiſe eſt bien naturelle dans un peuple à qui l'on avait fait accroire que des milliers de puiſſances céleſtes avaient été changées en vaches & en hommes. Le peuple révère & chérit dans ſa vache conſacrée la nature céleſte & la nature humaine. Si nous nous abandonnions aux conjectures, nous pourrions penſer que le culte de la vache indienne eſt devenu dans l'Egypte le culte du bœuf. Notre idée ſeroit toujours fondée ſur l'impoſſibilité phyſique & démontrée que l'Egypte ait été peuplée avant l'Inde. Mais il ſe pourrait très bien que les prêtres de l'Inde & ceux d'Egypte euſſent été également ridicules, ſans rien imiter les uns des autres.

La doctrine, la pureté, la ſobriété, la juſtice des anciens Bracmanes s'eſt donc perpétuée dans cet aſyle. Il ſerait bien à ſouhaiter que Mr. *Holwell* y eût ſéjourné plus long-temps. Il ſerait entré dans plus de détails; il aurait achevé ce tableau ſi utile au genre-humain dont il nous a donné l'eſquiſſe. Tous les Anglais avouent que ſi les Brames de Calcuta, de Madraſs, de Mazulipatan, de Pondichéri, liés d'intérêt avec les étrangers, en ont pris tous les vices; ceux qui ont vécu dans la retraite ont tous conſervé leur vertu. A plus forte raiſon ceux de Vishnapor, ſéparés du reſte du monde, ont dû vivre dans la paix de l'innocence, éloignés des crimes qui ont changé la face de l'Inde, & dont le bruit n'a pas été juſqu'à eux. Il en a été des Brames comme de nos moines; ceux qui ſont entrés dans les intrigues du monde, qui ont été confeſſeurs des princes & de leurs maîtreſſes, ont fait beaucoup de mal. Ceux qui ſont reſtés dans la ſolitude ont mené une vie inſipide & innocente.

ARTICLE SEIZIÉME.

Des provinces entre lesquelles l'empire de l'Inde était partagé, vers l'an 1770, & particuliérement de la république des Seïkes.

SI toutes les nations de la terre avaient pu ressembler aux Pensilvaniens, aux habitans de Vishnapor, aux anciens Gangarides, l'histoire des événemens du monde serait courte; on n'étudierait que celle de la nature. Il faut malheureusement quitter la contemplation du seul pays de notre continent, où l'on dit que les hommes sont bons, pour retourner au séjour de la méchanceté.

Le lecteur peut se souvenir que le colonel *Clive*, à la tête d'un corps de quatre mille hommes, avait vaincu & pris dans le Bengale le souverain *Suraïa Doula*, comme *Fernand Cortez* avait pris *Montezuma* dans le Mexique au milieu de ses troupes innombrables. On a vu comment cet officier, au service de la compagnie, créa *Jaffer* souverain de Bengale, de Golconde & d'Orixa: un fils de *Jaffer*, nommé *Suïa Doula*, succéda à son père avec la protection des Anglais. Ils disent qu'il fut ingrat envers eux; & qu'il voulut à la fois les chasser du Bengale, & achever la ruine du nouvel empereur *Sha-Allum*. Ce nouveau grand-mogol *Allum*, presque sans défense, eut recours aux Anglais à son tour. Le colonel *Clive* le protégea. Le tyran *Abdala* était absent alors, & occupé dans le Corassan. *Clive* livra bataille aux oppresseurs de l'empereur *Sha-Allum*, & les défit dans un lieu nommé Buxar. Cette nouvelle victoire de Buxar combla les Anglais de gloire & de richesses. Ni le gouverneur *Holwell*, ni le lieutenant colonel *Dow*, ni le capitaine *Scrafton* ne nous instruisent de la date de cette grande action. Ils s'en rapportent à leurs dépêches envoyées à Londres, que nous ne connaissons pas. Mais cet évènement ne doit pas être éloigné du tems où les Anglais prenaient Pondichéri. Le bonheur les accompagnait partout; & ce bonheur était le fruit de leur valeur, de leur prudence & de leur concorde dans le danger. La discorde avait perdu les Français: mais bientôt après la désunion se mit dans la compagnie anglaise; ce fut le fruit de leur prospérité & de leur luxe; au-lieu que la mésintelligence entre les Français avait été principalement produite par leurs malheurs.

La compagnie anglaise des Indes a été depuis ce tems maîtresse du Bengale & d'Orixa; elle a résisté aux Marates & aux nabab qui ont voulu la déposséder; elle tend encor la main au malheureux empereur *Sha-Allum* qui n'a plus que la moitié de la province d'Allabad entre le Gange & la rivière de Sérong au vingt-cinquième degré de latitude. Cette province d'Allabad n'est pas seulement marquée dans nos cartes françaises de l'Inde. Il faut être bien établi dans un pays pour le connaître.

Le district qu'on a laissé comme par pitié à cet empereur, lui produisait à peine douze laks de roupies; les Anglais lui en donnaient vingt-six

à leur province du Bengale. C'était tout ce qui restait à l'héritier d'*Aurengzeb* le roi le plus riche de la terre. Tout le reste de l'Inde était partagé entre diverses puissances, & cette division affermissait le royaume que l'Angleterre s'est formé dans l'Inde.

Parmi toutes ces révolutions, la ville impériale de Déli tomba entre les mains de ce fils de *Jaffer*, de ce *Suïa-Doula* vaincu par le colonel *Clive*, & relevé de sa chûte. Les révolutions rapides changeaient continuellement la face de l'empire. Ce fils de *Jaffer* eut encor la province d'Oud qui touche à celle d'Allabad, où le grand-mogol était retiré, & au Bengale où les Anglais dominaient.

Patna au nord du Gange appartenait à un souba des Patanes. Les Gates que nous avons vu descendre de leurs rochers pour augmenter les troubles de l'empire, avaient envahi la ville impériale d'Agra. Les Marates s'étaient emparés de toute la province, ou si l'on veut, du royaume de Guzarate, excepté de Surate & de son territoire.

Un nabab était maître du Décan, & tantôt il combattait les Marates, tantôt il s'unissait avec eux pour attaquer les Anglais dans leur possession d'Orixa & du Bengale. Le tyran *Abdala* possédait tout le pays situé entre Candahar & le fleuve Indus.

Tel était l'état de l'Inde vers l'an 1770; mais depuis le commencement de tant de guerres civiles, il s'étoit formé une nouvelle puissance qui n'était ni tyrannique, comme celle d'*Abdala* & des autres princes, ni trafiquante du sang humain, comme celle des Marates, ni établie à la faveur du commerce comme celle des Anglais. Elle est fondée sur le premier des droits, sur la liberté naturelle. C'est la nation des Seïkes, nation aussi singulière dans son espèce que celle des Vishnapores. Elle habite l'orient de Cachemire, & s'étend jusqu'au-delà de Lahor. Libre & guerrière, elle a combattu *Abdala*, & n'a point reconnu les empereurs mogols; sûre d'avoir beaucoup plus de droit à l'indépendance, & même à la souveraineté de l'Inde, que la famille tartare de *Tamerlan* étrangère & usurpatrice.

On nous dit qu'un des Lamas du grand Thibet donna des loix & une religion aux Seïkes vers la fin de notre dernier siécle. Ils ne croyent ni que *Mahomet* ait reçu un livre assez mal fait de la main de l'ange *Gabriel*, ni que Dieu ait dicté le Shastabad à *Brama*. Enfin n'étant ni Mahométans, ni Brames, ni Lamistes, ils ne reconnaissent qu'un seul Dieu sans aucun mêlange. C'est la plus ancienne des religions; c'est celle des Chinois & des Scythes; & sans doute la meilleure pour quiconque ne connaît pas la nôtre. Il falait que ce prêtre Lama, qui a été le législateur des Seïkes, fût un vrai sage, puisqu'il n'abusa pas de la confiance de ce peuple pour le tromper & pour le gouverner. Au-lieu d'imiter les prestiges du grand Lama qui règne au Thibet, il fit voir aux hommes qu'ils peuvent se gouverner par la raison. Au-lieu de chercher à les subjuger, il les exhorta à être libres, & ils le sont. Mais jusqu'à quand le seront-ils? Jusqu'au tems où les esclaves de quelque *Abdala* supérieurs en nombre viendront le cimeterre à la main les rendre esclaves comme eux. Des dogues à qui leur maître a

mis un collier de fer, peuvent étrangler des chiens qui n'en ont pas.

Tel est en général le sort de l'Inde ; il peut intéresser les Français, puisque malgré leur valeur, & malgré les soins de *Louis XIV* & de *Louis XV*, ils y ont essuyé tant de disgraces. Il intéresse encor plus les Anglais, puisqu'ils se sont exposés à des calamités pareilles, & que leur courage a été secondé de la fortune.

FRAGMENT SUR LA JUSTICE,

A l'occasion du procès de Mr. le comte de MORANGIÉS *contre les* JONQUAI.

LE procès du général *Lalli* fut cruel : celui que le comte de *Morangiés* essuya, fut absurde. Il y va de l'honneur de la nation de transmettre à la postérité ces avantures odieuses, afin de laisser un préservatif contre les excès auxquels l'aveuglement de la prévention & la démence de l'esprit de parti peuvent entraîner les hommes.

Un jeune avanturier de la lie du peuple est assez extravagant & assez hardi pour supposer qu'il a prêté cent mille écus à un maréchal de camp, de l'argent de sa pauvre grand'mère qui logeait dans un galetas avec lui & le reste de sa famille ; il affirme, il jure qu'il a porté lui-même à pied ces cent mille écus au maréchal de camp en treize voyages, & qu'il a couru environ six lieues en un matin pour lui rendre ce service. Ce jeune homme, nommé *Liégard*, surnommé *Jonquai*, sachant à peine lire & écrire, & orthographiant comme un laquais mal élevé, avait été pourtant reçu docteur ès loix par bénéfice d'âge : condescendance ridicule & trop commune, abus intolérable, dont cet exemple fait assez voir les conséquences. Ce docteur ès loix , dans sa misère , trouve le secret d'associer toute sa famille à son imposture, sa mère , sa grand'mère ses sœurs , tous ses parens qui logent avec lui, excepté un ancien sergent aux gardes. Il n'y a qu'un militaire dans toute cette bande , & c'est le seul honnête homme.

Liégard Jonquai se lie avec un cocher & avec un clerc de procureur qui doivent lui servir de témoins , & partager une partie du profit. Il s'assure de deux courtières , dont l'une avait été plusieurs fois enfermée à l'hôpital, & qui, depuis près d'un an, avait fait monter madame *Veron*, grand'mère de *Jonquai*, à la dignité de prêteuse sur gages. Toute cette troupe s'unit dans l'espérance d'avoir part aux cent mille écus. Voilà donc le docteur *Liégard du Jonquai* & sa mère & sa grand-mère qui présentent requête au lieutenant-criminel pour qu'on aille enfoncer les portes de la maison de Mr. le comte de *Morangiés*, dans laquelle on trouvera sans doute les cent mille écus en espèce. Et si on ne les trouve pas, la troupe de *Jonquai* dira que leur recherche montre leur bonne foi, & que le maréchal de camp a mis l'argent en sûreté.

Cependant la famille & son conseil s'assemblent ; ils ont quelque scrupule ; un des complices remontre le danger qu'on peut courir dans cette affaire épineuse. On ne croira jamais que ni vous , ni votre grand'mère

ayez pu posséder cent mille écus en argent comptant, vous qui vivez si à l'étroit dans un troisième étage presque sans meubles ; vous qui couchiez sur la paille dans un fauxbourg avant d'être logés ici !... Un des meilleurs esprits de la bande se charge alors de faire un roman vraisemblable. Par ce roman la pauvre vieille grand'mère est transformée en veuve opulente d'un fameux banquier nommé *Verron*. Ce mari, mort il y a trente ans, lui a laissé sourdement, par un fidéi-commis, de la vaisselle d'argent, des diamans, des sommes immenses en or. Un ami intime, nommé *Chotard*, a rendu fidèlement ce dépôt à la vieille ; elle n'y a jamais touché, pendant près de trente années ; elle a vécu noblement dans la plus extrême misère, pour faire un jour une grande fortune à son petit-fils *Liégard Jonquai* ; & elle n'attend que la restitution de cent mille écus prêtés à M. le comte de *Morangiés*, à six pour cent d'usure, pour acheter à monsieur *Jonquai* une charge de conseiller au parlement ; car l'honneur de rendre la justice se vendait alors ; & *Jonquai* pouvait l'acheter tout comme un autre.

Le roman paraît très plausible : il reste seulement une difficulté. On vous demandera pourquoi un docteur ès loix, prêt d'être reçu conseiller au parlement, s'est déguisé en crocheteur pour aller porter cent mille écus en treize voyages ? Mr. *Jonquai* répond qu'il ne s'est donné cette peine que pour plaire au maréchal de camp, qui lui avait demandé le secret. La réponse n'est pas trop bonne ; mais enfin un cocher & un ancien clerc de procureur jureront qu'ils m'ont vu préparer les sacs & les porter ; une courtière, en sortant de l'hôpital, m'aura vu revenir tout en eau de mes treize voyages. Avec de si bons témoignages nous réussirons. J'ai eu l'adresse de persuader au maréchal de camp que je lui ferais prêter les cent mille écus par une compagnie d'usuriers ; j'ai tiré de lui des billets à ordre pour la même somme, payable à ma grand'mère, créancière prétendue de cette prétendue compagnie. Il faudra bien qu'il les paye. Il a beau nier la réception de l'argent & mes treize voyages : j'ai sa signature ; j'aurai des témoins irréprochables ; nous jouirons du plaisir de le ruiner, de le déshonorer, de le voler, & de le faire condamner comme voleur.

Ce plan arrangé entre les complices, chacun se prépare à jouer son rôle. Le cocher va soulever tous les fiacres de Paris en faveur du docteur ès loix & de la famille ; le clerc de procureur va se faire guérir de la vérole chez un chirurgien ; & il attendrit les cœurs de ses camarades & des filles de joie pour une famille respectable & infortunée, indignement volée par un homme de qualité, officier-général des armées du roi.

Pendant que cette piéce commence à se jouer, le maréchal de camp, informé des préparatifs, va trouver le magistrat de la police & lui expose le fait. Le lieutenant de police, qui a l'inspection sur les usuriers, & sur les troisiémes étages, fait interroger la famille *Jonquai* par des officiers de police. Le crime tremble toûjours devant la justice. On intimide, on menace *Jonquai* & sa mère. Les scélérats déconcertés avouent leur délit les larmes aux yeux ; ils signent leur condamnation. On croit l'affaire finie.

Qu'arrive-t-il alors ? Un praticien, qui était de la troupe, ranime le courage des confédérés. » Souffrirons-nous, mes chers amis, qu'une si » belle proie nous échappe ? Il s'agit ou de partager entre nous cent » mille écus, gagnés par notre induſtrie, ou d'aller aux galères ; choi- » ſiſſez. Vous avez avoué votre crime devant un commiſſaire de quartier : » cette faibleſſe peut ſe réparer. Dites que vous y avez été forcés. Dites que » vous avez été détenus en chartre privée, au mépris des loix du royau- » me ; qu'on vous a chargés de fers, que vous avez été mis à la torture.

» C'eſt le *caedebatur virgis civis romanus* de Cicéron. C'eſt le *metus* » *cadens in conſtantem virum* de Tribonien. N'êtes-vous pas *conſtans* » *vir*, M. *Jonquai* ? Oui, monſieur ; eh bien, demandez juſtice contre » la police qui perſécute les gens de bien. Criez qu'un maréchal de camp » vous vole, que toute la police eſt ſon complice, & qu'on vous a outra- » geuſement battu pour vous faire avouer que vous êtes un fripon.

» Il faut de l'argent pour ſoutenir un procès ſi délicat. Nous vous ame- » nons Mr. *Aubourg*, autrefois laquais, puis tapiſſier, & maintenant » uſurier ; vendez-lui votre procès, il fera tous les frais ; c'eſt un homme » d'honneur & de crédit, qui manie les affaires d'une dame de grande » conſidération, & qui ameutera pour vous tout Paris.

Mr. *Jonquai* & ſa vieille grand'mère *Verron* vendent donc leur procès à Mr. *Aubourg*. On aſſigne devant le parlement le maréchal de camp comme ayant volé cent mille écus à la famille d'un jeune docteur prêt d'être reçu conſeiller ; comme inſtigateur des fureurs tyranniques de la police ; comme ſuborneur de faux témoins : comme oppreſſeur des bons bourgeois de Paris.

La vieille grand'mère *Verron* meurt ſur ces entrefaites ; mais avant de mourir on lui dicte un teſtament abſurde, un teſtament qu'elle n'a pu faire. Toute la famille en grand deuil, accompagnée de ſon praticien & de l'uſurier *Aubourg*, va ſe jetter aux pieds du roi & implorer ſa juſtice. Il ſe trouve quelquefois à la cour des ames compatiſſantes, quand cette compaſſion peut ſervir à perdre un officier-général. Preſque tout Verſailles, & preſque tout Paris, & bientôt preſque tout le royaume, ſe déclarèrent pour le candidat *Jonquai*, & pour cette famille honnête ſi indignement volée, & ſi cruellement miſe à la torture.

L'affaire ſe plaida d'abord devant la grand'chambre & la tournelle aſſemblées. Un avocat des *Jonquai* prouva que tous les officiers des armées du roi ſont des eſcrocs & des fripons ; qu'il n'y a d'honneur & de vertu que chez les cochers, les clercs de procureur, les prêteurs ſur gages, les entremetteuſes & les uſurières. Il fit voir que rien n'eſt plus naturel, plus ordinaire, qu'une vieille femme très pauvre, qui poſſède pendant trente ans cent mille écus dans ſon armoire, qui les prête à un officier qu'elle ne connaît pas, & un jeune docteur ès loix qui court ſix lieues à pied pour porter ces cent mille écus à cet officier dans ſes poches.

Enſuite, il peignit patétiquement le candidat *Jonquai* & ſa mère entre les mains des bourreaux de la police, chargés de fers, meurtris de coups, évanouïs dans les tourmens, forcés enfin d'avouer un crime dont ils étaient inno-

innocens; leur vertu barbarement immolée au crédit & à l'autorité, n'ayant pour soutien que la générosité de Mr. *Aubourg*, qui avait bien voulu acheter ce procès, à condition qu'il n'en aurait pour lui qu'environ cent vingt mille livres. Toutes les bonnes femmes pleurèrent; les usuriers & les escrocs battirent des mains; les juges furent ébranlés; le parlement renvoya l'affaire en première instance au bailliage du palais; petite juridiction inconnue jusqu'alors.

Le ridicule, l'absurdité du roman de la bande *Jonquai* étaient assez sensibles; l'infamie de leurs manœuvres, l'insolence de leurs crimes étaient manifestes; mais la prévention était plus forte. Le public séduit, séduisit le juge du bailliage.

La populace gouverne souvent ceux qui devraient la gouverner & l'instruire. C'est elle qui dans les séditions donne des loix, elle asservit le sage à ses folles superstitions; elle force le ministère, dans les tems de cherté, à prendre des partis dangereux. Elle influe souvent dans les jugemens des magistrats subalternes. Une prêteuse sur gages persuade une servante, qui persuade sa maîtresse, qui persuade son mari. Un cabaretier empoisonne un juge de son vin & de ses discours. Le bailliage fut ainsi endocumenté. Le plaisir d'humilier la noblesse chatouillait encor en secret l'amour-propre de quelques bourgeois qui étaient devenus ses juges je ne sais comment.

Le maréchal de camp fut plongé dans la prison la plus dure, condamné à payer un argent qu'il n'avait jamais reçu, & à des amendes infamantes: le crime triompha.

Alors le public des honnêtes gens commença d'ouvrir les yeux. La maladie épidémique qui s'était répandue dans toutes les conditions avait perdu de sa malignité.

L'affaire ayant été enfin reportée de droit au parlement, le premier président, monsieur de *Sauvigni*, interrogea lui-même les témoins. Il produisit au grand jour la vérité si longtems obscurcie. Le parlement vengea, par un arrêt solemnel, le comte de *Morangiés* & ses accusateurs *Dujonquai* & sa mère furent condamnés au bannissement, peine bien douce pour leur crime, mais que les incidens du procès ne permettaient pas de rendre plus griève.

Il était d'ailleurs plus nécessaire de manifester l'innocence du comte que de flétrir la canaille des accusateurs dont on ne pouvait augmenter l'infamie. Enfin tout Paris s'étonna d'avoir été deux ans entiers la dupe du mensonge le plus grossier & le plus ridicule que la sottise & la friponnerie en délire ayent pu jamais inventer.

Puissent de tels exemples apprendre aux Parisiens à ne pas juger des affaires sérieuses comme d'un opéra comique, sur les discours d'un perruquier ou d'un tailleur, répétés par des femmes de chambre. Mais un peuple qui a été vingt ans entiers la dupe des miracles de Mr. l'abbé *Pâris*, & des gambades de Mr. l'abbé *Bécherand*, pourra-t-il jamais se corriger?

Odi profanum vulgus, & arceo.



FRAGMENT

Sur le procès criminel de MONBAILLI, *roué & brûlé vif à St. Omer en 1770, pour un prétendu parricide, & de sa femme, condamnée à être brûlée vive, tous deux reconnus innocens.*

C'Est encore la démence de la canaille qui produisit l'affreuse catastrophe dont nous allons parler en peu de mots. Il faut passer ici de l'extrême ridicule à l'extrême horreur.

Un citoyen de St. Omer, nommé *Monbailli*, vivait paisiblement chez sa mère avec sa femme qu'il aimait. Ils élevaient un enfant né de leur mariage, & la jeune femme était grosse d'un second. La mère *Monbailli* était malheureusement sujette à boire des liqueurs fortes, passion commune & funeste dans ces pays. Cette habitude lui avait déja causé plusieurs accidens qui avaient fait craindre pour sa vie. Enfin la nuit du 26 au 27 Juillet 1770, après avoir bu avant de se coucher plus de liqueurs qu'à l'ordinaire, elle est attaquée d'une apoplexie subite, se débat, tombe de son lit sur un coffre, se blesse, perd son sang & meurt.

Son fils & sa bru couchaient dans une chambre voisine, & étaient endormis. Une ouvrière vient frapper à leur porte le matin & les éveille; elle veut parler à leur mère pour finir quelques comptes. Les enfans répondent que leur mère dort encor. On attend longtems, enfin on entre, on trouve la mère renversée sur un coffre, un œil enflé & sanglant, les cheveux hérissés, la tête pendante; elle était absolument sans vie.

Le fils à cette vue s'évanouit, on cherche partout des secours inutiles; un chirurgien arrive, il examine le corps de la mère, nul secours à lui donner. Il saigne le jeune homme qui revient enfin à lui. Les voisins accourent, chacun s'empresse à le consoler. Tout se passe selon l'usage; le cadavre est enseveli dans une bière au tems prescrit; on commence un inventaire; tout est en règle & en paix.

Quelques femmes du peuple dans l'oisiveté de leurs conversations, raisonnent au hazard sur cette mort. Elles se ressouviennent qu'il y eut un peu de mésintelligence entre les enfans & la mère quelque tems auparavant. Une de ces femmes remarque qu'on a vu quelques gouttes de sang sur un des bas de *Monbailli*. C'était un peu de sang qui avait jailli lorsqu'on le saignait. La légéreté maligne d'une de ces femmes la porte à soupçonner que c'est le sang de la mère. Bientôt une autre conjecture que *Monbailli* & sa femme l'ont assassinée pour hériter d'elle. D'autres qui savent que la défunte n'a point laissé de bien, disent que ses enfans

l'ont tuée par vengeance. Enfin ils l'ont tuée. Ce crime dès le lendemain passe pour certain parmi la populace, à laquelle il faut toujours des événemens extraordinaires & atroces pour occuper des ames désœuvrées.

Le bruit devient si fort, que les juges de St. Omer sont obligés de mettre en prison *Monbailli* & sa femme. Ils sont interrogés séparément ; nulle apparence de preuve ne s'élève contr'eux, nul indice. D'ailleurs les juges étaient suffisamment informés de la conduite régulière & innocente des deux époux ; on ne leur avait jamais reproché la moindre faute : le tribunal ne put les condamner. Mais par condescendance pour la rumeur publique qui ne méritait aucune condescendance, il ordonna un plus amplement informé d'un an, pendant lequel les accusés devaient demeurer en prison. Il y avait de la faiblesse à ces juges de retenir dans les fers deux personnes qu'ils croyaient innocentes. Il y eut bien de la dureté dans celui qui faisait les fonctions de procureur du roi d'en appeller *à minima* au conseil d'Artois, tribunal souverain de la province.

Appeller *à minima*, c'est demander que celui qui a été condamné à une peine en subisse une plus terrible. C'est présenter requête contre la plus belle des vertus, la clémence. Cette jurisprudence d'antropophages était inconnue aux Romains. Il était permis d'appeller à *César* pour mitiger une peine, mais non pas pour l'agraver. Une telle horreur ne fut inventée que dans nos tems de barbarie. Les procureurs de cent petits souverains, pauvres & avides, imaginèrent d'abord de faire prononcer en dernière instance des amendes plus fortes que dans les premières : & bientôt après ils requirent que les supplices fussent plus cruels pour avoir un prétexte d'exiger des amendes plus fortes.

Le conseil souverain d'Artois qui siégeait alors, & qui fut cassé l'année suivante, se fit un mérite d'être plus sévère que le tribunal de St. Omer. Les lecteurs qui pourront jetter les yeux sur ce mémoire, & qui n'auront pas lu ce que nous écrivîmes dans son tems sur cette horrible affaire, ne pourront démêler comment les juges d'Arras, sans interroger les témoins nécessaires, sans confronter les accusés avec les autres témoins entendus, osèrent condamner *Monbailli* à être rompu vif & à expirer dans les flammes, & sa femme à être brûlée.

Il faut donc qu'il y ait des hommes que leur profession rende cruels, & qui goûtent une affreuse satisfaction à faire périr leurs semblables dans les tourmens ! mais que ces êtres infernaux se trouvent si souvent dans une nation qui passe depuis environ cent ans pour la plus sociable & la plus polie ; c'est ce qu'on peut à peine concevoir. On avait, il est vrai, les exemples absurdes & effroyables des *Calas*, des *Sirven*, des chevaliers de *Labarre*, & c'est précisément ce qui devait faire trembler les juges d'Arras ; ils n'écoutèrent que leur illusion barbare.

L'épouse de *Monbailli*, âgée de vingt-quatre ans, était grosse, comme on l'a déja dit. On attendit ses couches pour exécuter son arrêt, & elle resta chargée de fers dans un cachot d'Arras. Son mari fut reconduit à St. Omer pour y subir son supplice.

Ce n'eſt que chez nos anciens martyrs qu'on retrouve des exemples de la patience, de la douceur, de la réſignation de cet infortuné *Monbailli;* proteſtant toûjours de ſon innocence, mais ne s'emportant point contre ſes juges, ne s'en plaignant point, levant les yeux au ciel, & ne lui demandant point vengeance.

Le bourreau lui coupa d'abord la main droite. *On ferait bien de la couper,* dit-il, *ſi elle avait commis un parricide.* Il accepta la mort comme une expiation de ſes fautes, en atteſtant DIEU qu'il était incapable du crime dont on l'accuſait. Deux moines qui l'exhortaient & qui ſemblaient plutôt des ſergens que des conſolateurs, le preſſaient dans les intervalles des coups de barre d'avouer ſon crime. Il leur dit, *pourquoi vous obſtinez-vous à me preſſer de mentir? Prenez-vous devant* DIEU *ce crime ſur vous? Laiſſez-moi mourir innocent.*

Tous les aſſiſtans fondaient en larmes & éclataient en ſanglots. Ce même peuple qui avait pourſuivi ſa mort l'appellait le ſaint, le martyr; pluſieurs recueillirent ſes cendres.

Cependant le bucher dans lequel cette vertueuſe victime expira, devait bientôt ſe rallumer pour ſa femme. Elle avançait dans ſa groſſeſſe, & les cris de la ville de St. Omer ne l'auraient pas ſauvée. Informés de cette cataſtrophe, nous prîmes la liberté d'envoyer un mémoire au chef ſuprême de toute la magiſtrature de France. Ses lumières & ſon équité avaient déja prévenu notre requête. Il remit la réviſion du procès entre les mains d'un nouveau conſeil établi dans Arras.

Ce tribunal déclara *Monbailli* & ſa femme innocens. L'avocat qui avait pris leur défenſe, ramena en triomphe la veuve dans ſa patrie; mais le mari était mort par le plus horrible ſupplice, & ſon ſang crie encore vengeance. Ces exemples ont été ſi fréquens, qu'il n'a pas paru plus néceſſaire de mettre un frein aux crimes qu'à la cruauté arbitraire des juges.

On s'eſt flatté qu'enfin le grand projet de *Louis XIV* de réformer la juriſprudence pourrait être exécuté, que les lumières naiſſantes de ce ſiécle mémorable augmentées par celles du nôtre, répandraient un jour plus favorable ſur l'humanité. On a dit, nous verrons le tems où les loix ſeront plus claires & plus uniformes, où les juges motiveront leurs arrêts; où un ſeul homme n'interrogera plus ſecrettement un autre homme, & ne ſe rendra plus le ſeul maître de ſes paroles, de ſes penſées, de ſa vie & de ſa mort; où les peines ſeront proportionnées aux délits; où les tortures, inventées autrefois par des voleurs, ne ſeront plus miſes en uſage au nom des princes. On forme encor ces vœux. Celui qui les remplira ſera béni du ſiécle préſent & de la poſtérité.

Fin du tome troiſiéme.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce volume.

Agnès

FRAGMENS SUR QUELQUES RÉVOLUTIONS DANS L'INDE, ET SUR LA MORT DU COMTE LALLI.

